N° 700 38e Année. Tome CXCVIII 15 Août 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Étranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME

15 Août — 15 Septembre 1927

15 Août — 15 Septembre 1927 Tome CXCVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVII



WILLIAM BLAKE

—

On célèbre en ce moment le centenaire de William Blake, graveur, poète et visionnaire. Discours, monuments, plaques commémoratives, société littéraire spéciale, popularité extraordinaire, depuis les citations en chaire jusqu'aux réclames commerciales s'appropriant ses vers : rien ne manque à sa gloire posthume. Supposons un homme inconnu, obscur, pauvre, s'endormant un siècle et s'éveillant tout d'un coup demi-dieu dans ce même monde qui l'avait ignoré. C'est ce qui est arrivé à Blake. Il se réjouirait, en tout cas, de voir ses poèmes lus, d'entendre répéter ses objurgations et ses proverbes, de savoir qu'on reconnaît enfin en lui la vision divine des oracles et des prophètes anciens.

Nous sommes peut-être arrivés au point culminant de sa gloire. Pendant sa vie, de 1759 à 1827, il ne fut qu'un graveur estimable, un poète connu de quelques rares amis, un visionnaire plus intéressant par ses bizarreries que par ses pensées. On achetait quelques-unes de ses gravures et de ses dessins, et c'étaient toujours les trois ou quatre mêmes amateurs qui les collectionnaient. On souscrivait en très petit nombre à ses poèmes, et c'était tout juste s'il ne mourait pas de faim. On savait qu'il avait des visions et qu'il disait, écrivait et dessinait des choses étranges. Très curieux homme, très sympathique dans l'ensemble,

mais au fond un fou inoffensif. On s'aperçut à peine de sa mort dans le monde artistique et littéraire anglais, puis on l'oublia.

Mais quelques esprits de choix l'avaient connu ; quelques autres firent par hasard connaissance avec ses œuvres. Trente-six ans plus tard une grande biographie de lui fut écrite et publiée (*Vie de Blake*, par Gilchrist, en 1863) ; Rossetti devint possesseur d'un de ses manuscrits et fit de l'homme, de l'artiste et du poète un grand éloge ; Swinburne exalta son génie, son esprit d'humanité et de liberté, et fit connaître au public anglais quelques unes de ses grandes œuvres. Trente ans encore, et on édita ses poèmes presque en entier (Ellis et Yeats, 1893) avec des essais d'explications. Des éditions populaires d'extraits de ses œuvres réussirent à se vendre.

Il devint, au commencement de ce siècle, quelqu'un qui avait droit à une place, petite encore, dans le panthéon littéraire et artistique de l'Angleterre. Le philosophe et critique Milsand l'avait fait connaître en France par quelques pages excellentes. En 1907 parurent deux livres, travaux universitaires, qui présentèrent au public français l'artiste et le poète (Benoît : *William Blake, un maître de l'art*, et Berger : *William Blake ; mysticisme et poésie*). Puis, chez nous, à quelques pages près, de nouveau l'oubli. Mais, en Angleterre, les études sur lui se multiplièrent. Ce fut d'abord une poussée un peu lente, sans rien de bien marquant. Peu à peu, l'attention était attirée sur cette figure; chaque étude, si mince qu'elle fût, apportait une contribution à la connaissance et à l'appréciation de l'œuvre. Des textes nouveaux se découvraient; on éditait avec le plus grand soin les œuvres les plus accessibles (J. Sampson, Oxford), une société Blake se formait (Th. Wright, secrétaire) et Blake devenait important. Puis ce furent les années de la guerre, et c'est peut-être à cette catastrophe qu'il doit l'enthousiasme extraordinaire excité récemment par ses œuvres.

Lorsque tout semblait crouler autour de nous, les regards se tournaient avec ferveur vers le ciel. Le monde spirituel semblait être le seul solide et qui comptât. C'était pour des causes éternelles que l'on souffrait et que l'on mourait. Un seul but, un seul espoir demeuraient rayonnants, et c'était la vision divine de l'éternité, où devaient au moins se trouver la paix et la lumière, et le triomphe de la justice et de l'amour.

Mais où donc était cette vision ? Il y avait la réponse des religions, mais elle ne suffisait pas à tous. Or, voici que de l'oubli sortait une voix criant : « La Mort n'existe pas, c'est la Vie ; votre monde n'est rien, seul le monde des âmes vit à jamais ; les hommes ne disparaissent pas, ils entrent dans la sphère éternelle. » Et c'étaient toujours des affirmations d'éternité, des visions d'une lumière qui ne s'éteindra point, des exhortations à ne point considérer comme existant ce monde de mal, d'ignorance et de haine, mais à toujours vivre dans la splendeur divine de l'Homme immortel, que nous sommes tous et qui est Dieu.

A travers cette extase, des cris de guerre : « Angleterre, éveille-toi ! debout, debout ! Ta sœur Jérusalem t'appelle ! » Or Jérusalem c'était non seulement la cité sainte, mais la Liberté humaine, l'Humanité régénérée et parfaite, la réalisation de toutes les chimères, de toutes les utopies. Ces accents, le monde ne les ignorait point. Krishma, le dieu du Baghavat Gita, fait connaître au guerrier Arjuna l'inexistence de toute vie et de toute mort individuelles, perdues dans sa Vie divine, et la nécessité de faire sur la terre son devoir avec l'abnégation et le sacrifice de soi. Et dans notre occident, n'y avait-il pas bientôt deux mille ans que la Bonne Nouvelle était annoncée au monde ? Mais les prédicateurs l'avaient si souvent répétée que ce n'était plus une nouvelle; elle ne frappait plus les esprits. Ils l'avaient tellement défigurée qu'elle ne semblait plus bonne et qu'on n'y croyait plus. Mystère des âmes humaines, peut-être de l'âme anglo-saxonne, au fond imaginative et mys-

tique ! Ces mêmes accents furent répétés en une langue nouvelle ; enveloppés de paroles incompréhensibles ; se fondirent en une poésie parfois limpide de lumière et rayonnante de joie, parfois déconcertante et ténébreuse comme le chaos.

Les idées-forces du christianisme se débarrassèrent des formes religieuses de la pensée orthodoxe et se mirent en opposition ouverte avec elles, tout en gardant ruisselante de lumière la grande figure du Christ ; elles éclatèrent avec l'autorité et la véhémence d'un nouvel Isaïe ou d'un Ezéchiel ; elles se chargèrent de mystère comme la Pythie antique ; ce fut comme si, des anciennes forêts, une voix oraculaire était sortie, exhortant les hommes. Les esprits anglais, avides de foi et de mystère, furent frappés brusquement, et il leur sembla qu'un prophète nouveau leur était né. Blake devint enfin ce qu'il avait déclaré être : le barde de l'Eternité.

Mais cette attitude amenait une déviation dans le genre d'intérêt qu'il présentait. On avait déjà admiré l'artiste et le poète, c'était vers le visionnaire qu'on se tournait maintenant. La beauté pure de la pensée ou de l'expression passait au second plan, c'était le mystère qui dominait. Le fou inoffensif d'il y a un siècle avait écrit des choses incompréhensibles. Mais maintenant sa folie devenait la sagesse éternelle.

Il ne fallait que la comprendre. Alors l'attention se porta vers les grands poèmes indéchiffrables, et on essaya d'en trouver le sens ou de leur en donner un. Déjà des interprétations probables avaient été tentées (Swinburne, Ellis et Yeats, Berger) et les grandes lignes des doctrines blakiennes étaient fixées. On s'attacha à les commenter, à en étudier ensuite les détails. De ces commentaires, deux surtout ont fait autorité récemment(Foster-Damon, puis Sloss et Wallis). Le grand public ne s'est d'ailleurs pas attaché aux explications détaillées que donnaient les chercheurs. Il s'est contenté des idées directrices, des formules frap-

pantes, des petits poèmes ou des fragments compréhensibles, et il a fait de tout cela un ensemble plus ou moins exact, plus ou moins complet, qui constitue pour lui Blake le prophète. On sait qu'il existe dans toute l'œuvre des régions pénombreuses ou même tout à fait obscures, mais n'est-ce pas là le caractère indispensable à tout prophète et à tout oracle ? Ce n'est qu'un titre de plus à l'admiration générale. D'ailleurs, de ces régions obscures, sortent parfois des lueurs éblouissantes qui témoignent de la présence du Dieu. Tel est le Blake que célèbre maintenant cette foule qu'est l'élite anglo-américaine.

L'apothéose a eu aussi sa répercussion sur les chercheurs et les critiques. Un travail minutieux de collation de textes et de dessins s'est continué ; on a réussi à mettre à jour tout ce qu'il était possible de trouver de Blake, à cataloguer tout ce qui avait été écrit sur lui (bibliographie monumentale de M. Keynes) et on a, de tout ce qu'il écrivit, un texte qui peut être considéré comme définitif. La collection de ses dessins et de ses gravures se fait peu à peu (Figgis, Binyon) mais elle n'est pas encore complète. Enfin, on commence à lui appliquer les méthodes de la critique historique et quelques tentatives sont faites, quoique bien fragmentaires encore (Fehr, Saurat) pour découvrir, si c'est possible, l'origine de ses théories. Il est traité comme un grand classique et les collections biographiques et critiques l'admettent à côté des autres grands noms de la littérature (O. Burdett: *English Men of Letters*). Il est inutile de dire qu'un nombre considérable d'éditions de ses meilleures œuvres, d'études fragmentaires ou d'ouvrages de vulgarisation sur lui continuent à paraître aujourd'hui.

§

Cet enthousiame est-il mérité ? Qu'était-ce vraiment que cet homme dont on fait un prophète ? — Sa vie extérieure n'a presque rien d'intéressant : c'est l'existence monotone et humble d'un petit ouvrier d'art. Fils d'un marchand de

lingerie de Londes, il avait montré des dispositions pour le dessin. De quinze à vingt ans, il se trouva apprenti chez Basire, graveur alors fameux. Celui-ci l'envoya à Westminster Abbey pour y dessiner les tombes du moyen âge. Là, il prit le goût du gothique qu'il préféra toujours à l'art classique. Il est à remarquer que son talent se développa presque spontanément et sans beaucoup de direction. Il apprit cependant à copier exactement les contours des choses et à aimer la précision des lignes. Peut-être est-ce à cette discipline que nous devons tout ce qu'il y a de net dans ses dessins. La même discipline lui manqua pour la pensée et le style. Après qu'il sut lire et écrire, on le laissa s'instruire à l'aventure. Il lut ce qui lui plaisait, appréciant à sa façon et comprenant comme il pouvait. Il ne fut jamais contrôlé par aucun maître, et son tempérament imaginatif se donna libre carrière. Il ne sut jamais examiner une opinion, la soumettre à l'épreuve de la raison, la comparer avec la réalité, la juger sainement. Jamais non plus on ne lui parla des lois qui régissent l'art d'écrire, ni de la nécessité de les suivre pour être compris. Il admira et imita ce qui le frappait et lorsqu'il se mit à écrire, ce fut sans autre règle que son instinct et ses préférences. D'où les pages chaotiques qui encombrent son œuvre et qu'il prenait pour de la poésie.

Son apprentissage fini, il travailla pour son compte, dessinant et gravant. A l'âge de vingt-cinq ans, il se maria. La jeune fille qu'il épousa se nommait Catherine Boucher. Elle était pauvre, illettrée. Il lui apprit à lire, à écrire, et surtout à colorier les dessins qu'il faisait. Ils n'eurent pas d'enfants. Elle fut pour lui une compagne fidèle et dévouée, une admiratrice fervente, presque jusqu'à l'adoration. C'est à elle que Blake doit d'avoir pu jouir du maigre confort qu'il avait et qui lui suffisait, de n'avoir pas eu à s'occuper des soins matériels de la vie, d'avoir pu être comme un enfant aux besoins journaliers de qui l'on pourvoit, d'avoir vécu uniquement de ses rêves et de son art. Elle a été son

ange, comme il l'a déclaré. Blake seul serait peut-être, comme Chatterton, mort de faim ou de désespoir.

A partir de son mariage (1782), la vie de Blake n'est n'est guère plus que l'histoire de ses œuvres. On le voit dessinant et gravant ce qu'on lui commandait. Ce furent surtout, d'abord, des illustrations de livres, comme les *Pensées de nuit* d'Young, les *Poèmes* de Gray, la *Tombe* de Blair, soit pour des particuliers, soit en souscription. Ce furent aussi des dessins originaux, très nombreux, *Joseph d'Arimathie parmi les rochers d'Albion* ; *le Christ au sépulcre* ; *le Rêve de Jacob*, *Satan appelant ses légions* ; *la Prostituée de Babylone* ; *les Pèlerins de Cantorbéry* ; *le Jugement dernier* ; quelques tableaux : *l'Esprit de Pitt guidant Béhemoth* ; *l'esprit de Nelson guidant Léviathan* ; *le Christ mis au tombeau* ; la série admirable des gravures du *Livre de Job*, et bien d'autres encore. Il avait quelques acheteurs comme Mr Butts, qui prenaient tout ce qu'il leur offrait, à des prix très modiques et sans discussion. D'autres lui faisaient des commandes (Hayley pour une *Vie de Cowper*) ; quelques-uns abusaient de lui, comme Cromek le libraire. A la fin de sa vie, il trouva chez les Linnell, famille de graveurs bien connus, des appréciateurs généreux et il eut même des imitateurs et des disciples. Mais comme il refusait d'exécuter les commandes qui ne lui plaisaient pas (une décoration d'éventail, par exemple), comme il ne se pliait jamais aux goûts artistiques des acheteurs, c'est à peine s'il gagna sa vie à son métier. Il voulut une fois se faire connaître, fit une exposition de ses tableaux, écrivit pour elle un catalogue descriptif remarquable, et n'eut ni visiteurs ni acheteurs. Une autre fois, on lui offrit de donner des leçons à des membres de la famille royale ; il refusa par principe républicain, mais à partir d'alors, par principe aussi, n'en donna jamais à personne. Il préféra toujours l'indépendance à la fortune, et ne sacrifia jamais une seule de ses convictions d'homme ou d'artiste. Hayley, pendant quelques années, lui procura un logement près de la mer,

à Felpham, et ce fut pour lui comme une période de bien-être céleste (1800-1803), mais il se sentit moins maître de ses œuvres avec un tel protecteur et il aima mieux retourner vivre dans une pauvre chambre de Londres. Il n'eut jamais la faveur des grands. On savait qu'il était libéral, que pendant la Révolution française il avait fréquenté des républicains, avait fait fuir Tom Payne qu'on allait arrêter, et avait arboré le bonnet phrygien. Plus tard, un soldat, qu'il avait chassé de son jardin, l'avait accusé de propos séditieux contre l'armée et le roi ; il avait dû comparaître en justice et avait été acquitté, non sans peine. C'est de petits faits comme ceux-ci qu'est faite sa biographie, et c'était, de son vivant, à peu près tout ce qu'on savait de lui.

Il avait cependant publié des livres, mais en si petit nombre qu'ils étaient passés inaperçus. Il s'était amusé tout jeune à écrire des poèmes d'accent élizabéthain, des imitations d'Ossian, un petit drame historique à la façon shakespearienne, quelques petits poèmes lyriques pleins de fraîcheur et de spontanéité. Des amis lui donnèrent ce qu'il fallait pour en faire imprimer une maigre édition — ce furent les *Esquisses poétiques*, la seule ou à peu près de ses œuvres qui ait été publiée comme un livre ordinaire (1783). Les autres œuvres furent quelque chose de tout nouveau : des livres gravés. Le recueil qui parut en 1789 s'appelait les *Chants d'Innocence*. Ce sont de tout petits poèmes de chacun une page environ. Blake était trop pauvre pour les faire éditer à ses frais. Il les grava lui-même, et en fit des chefs-d'œuvre ravissants où dessins et texte se mêlent et se complètent de la façon la plus heureuse. Puis vinrent les *Chant d'Expérience*, le *Mariage du Ciel et de l'Enfer*, puis quelques Livres prophétiques assez courts (*Thel Urizen*, *Ahania*, *Los*, *L'Europe L'Amérique*, *Les Filles d'Albion*). Après la prise de la Bastille, il commença un poème sur la *Révolution française* qu'il donna à un éditeur. Celui-ci en imprima un chant, au moins en épreuve,

et refusa de le publier. Mr Sampson a retrouvé cette épreuve unique d'imprimerie il y a quelques années et l'a fait paraître.

Après cet échec, Blake se remit à graver ses livres. Il méditait une grande œuvre poétique et l'écrivait aux moments où l'inspiration venait, sous la dictée des esprits, disait-il, par fragments, qu'il juxtaposait ensuite. Nous avons ainsi le manuscrit de *Vala*, avec des illustrations à la plume, qu'il ne grava point. On l'a édité il y a quelques années. Mais de ce travail de préparation, il tira deux autres grands poèmes, qu'il grava en quelques exemplaires, *Jérusalem* et *Milton* (le premier de 1800 à 1820, le second en 1804). Pendant ce temps, il composait des poèmes plus courts, qu'il griffonnait sur un cahier, changeant, remaniant, n'illustrant pas. Ces œuvres — avec des annotations manuscrites à des livres (*Swedenborg*, *Reynolds*) et sa correspondance composent toutes ses œuvres littéraires. Elles étaient si peu connues de son vivant que ses contemporains en ont à peine parlé. Aujourd'hui, plus peut-être encore que ses gravures, elles font sa gloire. Ce sont, d'ailleurs, des œuvres d'art (dessin, gravure, peinture) parfois déconcertantes, mais souvent d'une grande délicatesse ou d'une grande puissance, toujours originales et d'un grand intérêt.

§

Mais plus que ces œuvres mêmes, ce qui a toujours attiré l'attention sur lui, ce sont ses doctrines et ses visions. Un problème qui ne sera sans doute jamais résolu est celui de ces visions. En a-t-il eu réellement ? Etait-ce un halluciné ou simplement un imaginatif ? Il *voyait*, disait-il telle et telle chose. Mais qu'était-ce que *voir* pour lui ? Il avait vu Dieu à l'âge de quatre ans, puis un ou deux ans après Ezéchiel, puis des anges. Plus tard il vit l'enterrement d'une fée avec des petits êtres qui l'accompagnaient sous des feuilles. Il vit des esprits en grand nombre, des prophètes,

des écrivains. Dans sa vieillesse, ces visions venaient abondamment et il les dessinait, que ce fût le constructeur des pyramides ou le fantôme d'une puce. C'étaient les *esprits* qui l'éveillaient la nuit et lui dictaient ses vers, c'était pour eux qu'il les écrivait. Folie ou fiction ? Il semble qu'il y eut surtout fiction artistique. Blake est un imaginatif puissant dont la vision intérieure est forte et nette. Que, dans son enfance, il ait entendu parler de Dieu, des prophètes, de visions de Swedenborg (sa famille appartenait à l'Eglise nouvelle swedenborgienne), que des images se soient formées dans son esprit, qu'elles y aient été si fortes que la vue d'un homme, d'un objet quelconque se soit identifiée pour lui avec l'objet de sa pensée et qu'il ait dit : « J'ai vu Ezéchiel » après avoir rencontré un mendiant à longue barbe, ou « j'ai vu des anges » après avoir entendu ou regardé des oiseaux à moitié perdus dans des branches d'arbres, il n'y aurait là rien de bien extraordinaire. Petit mensonge d'enfant tout au plus. Mais qui ne s'est aperçu de la facilité avec laquelle tous les enfants inventent des gens, des choses à qui ils parlent comme s'ils étaient réels? Plus tard, il laissa une fois échapper un coin de vérité en se touchant le front et en disant : « C'est là que je vois. » Pour lui, *voir* voulait dire imaginer fortement. Lorsque ses doctrines se précisèrent, avant même que ses visions les plus riches lui fussent venues, il soutint qu'on ne voyait point par l'œil, mais à travers l'œil, et que c'était l'imagination qui voyait. Il est facile alors de suivre le travail de son esprit. Il voit des insectes sur une feuille, traînant un petit cadavre d'insecte ; il se dit : « c'est ainsi qu'étaient les fées dans les contes », il se rappelle peut-être la reine Mab ou la Nymphidia de Drayton, ou Oberon et Titania. Son imagination travaille, et il se dit : « Mais ce pourrait être ceux-là ; seulement ils se montrent sous forme d'insectes » ! De là il n'y a qu'un pas à faire pour dire : « Réellement (c'est-à-dire dans mon imagination) je les vois sous leurs formes véritables. C'est un enterrement de fées ». Et

si l'on vient nous dire que jamais homme raisonnable n'a raisonné ainsi, nous répondrons d'abord que Blake n'est pas raisonnable, puis que Blake a raisonné ainsi maintes fois. Blake dit par exemple : « Vous voyez un chardon dans les champs ; je vois un vieillard aux cheveux blancs », ou : « Vous voyez le soleil se lever comme une guinée jaune, je vois une légion d'anges. » Il verra une alouette, et il pensera : « C'est ma muse poétique » ; il dessinera une figure de femme descendant du ciel et il dira : « Il n'y avait point d'oiseau ; j'ai vu Ololon » (illustration de *Milton*, p. 36). Il est entièrement probable que la plupart de ses visions, sinon toutes, étaient de cette sorte. Il n'y a point à en douter lorsqu'il parle de ses visions mémorables à l'imitation de celles de Swedenborg, et qu'il dit avoir dîné avec Isaïe ou être l'ami d'un démon spécial et lire la Bible avec lui. Ce démon est celui de Socrate, l'inspiration. Ce sont des esprits analogues qui lui dictent ses vers ; ce sont ses propres créations imaginatives qu'il voit comme des visiteurs. Le fantôme d'une puce ? Suivons le processus de sa pensée ; une puce, c'est le buveur de sang, c'est le soldat en guerre, c'est le carnassier, c'est la brute humaine ; et il dessine une figure d'homme bestiale tenant d'une main une coupe pleine de sang et de l'autre un couteau. Presque toutes ses visions décrites ou dessinées peuvent s'analyser ainsi. Un seul point reste douteux : la vision intérieure, qu'il créait lui-même par une opération rapide et peut-être inconsciente de la pensée, a-t-elle quelquefois été assez forte pour s'extérioriser et devenir hallucination ? Cela a pu arriver, par exemple, pour les évocations que l'astrologue Varley lui faisait dessiner et qui parfois refusaient de se laisser portraiturer. Pouvons-nous conserver une idée ou une image intérieure comme il nous plaît ? Pouvons-nous toujours commander à notre pensée ? Point du tout. De là à supposer l'existence objective des idées et des images qui s'imposent à nous, la distance est facile à franchir. Et pour Blake, supposer fortement une chose, c'était y croire,

et y croire c'était la voir. Le problème des visions nous semble donc pouvoir être résolu non seulement sans l'intervention du merveilleux ou de forces occultes, mais même sans l'hypothèse d'hallucination ou de demi-folie. Il n'y a qu'à sonder le sens habituel de ses mots. Sans nier la réalité de certaines de ses visions, ni même la probabilité de quelques hallucinations, il nous est donc possible de ne pas faire de Blake un visionnaire plus extraordinaire que ne l'ont été bien des artistes, et même nombre de gens d'esprit fort bourgeois. Dire que Blake était visionnaire revient, pour nous, à dire : c'était un imaginatif, un fabulateur, qui croyait à la réalité de ce qu'il imaginait.

Mais nous voici en présence d'un autre mot : la réalité. Ici encore, il faut définir. Qu'est-ce que la réalité ? C'est ce qui existe. Bien, mais comment sait-on qu'une chose existe? Pour le commun des mortels, même pour les poètes, si on voit ou si on touche un objet, on est sûr qu'il existe. Il n'y a que les purs idéalistes, de l'école de Berkeley, pour dire que rien n'existe, excepté l'esprit, et pour le prouver par des syllogismes. D'autres écoles philosophiques ne veulent admettre pour existant que ce que nos sens perçoivent. Or Blake ne raisonnait point comme Berkeley, mais il était de son avis, au moins au fond. Dans les conceptions blakiennes, il faut partir du principe que tous nos sens nous trompent. Ils sont, non pas des fenêtres ouvertes sur le monde, mais des volets fermés qui nous empêchent de le percevoir. L'esprit seul perçoit. Emprisonné dans un corps, il ne peut plus percevoir l'infini, et ce qu'il perçoit par ses sens n'est rien, peut-être même pas une image déformée de ce qui est. C'est là encore une théorie bien des fois entendue. Mais en général elle reste dans le domaine de la spéculation philosophique et on n'en tire pas de conséquences pratiques, à peine des conséquences intellectuelles, comme une morale ou une religion théoriques. Blake en tire cette conséquence fort logique qu'il ne faut jamais parler du monde extérieur comme réel. Lorsqu'il

dira réalité, cela voudra dire ce qui est dans son esprit, ce qu'il y voit mentalement par introspection. Or nous avons déjà indiqué plus haut comment son esprit transforme les données des sens. Donc, sa réalité ne peut guère être la réalité de tout le monde.

Il y a plus encore. Au delà de la réalité sensible, se trouve la vérité abstraite, celle à laquelle l'esprit arrive par la logique ou qu'il trouve innée en lui sous forme de principes de la raison. Il semble que Blake devrait admettre au moins ces réalités, qui deviennent la vérité. Point du tout. Ici nous arrivons à un Blake qui cesse d'être l'idéaliste de Berkeley et qui nous dit, tout comme les purs sensualistes : « Rien ne vient dans l'esprit que par les sens. » Contradiction ? Qu'importe ? Ceci admis, notre raison n'est qu'une résultante, une sorte de formule mathématique qui résume l'expérience des sens. Nous admettons, par exemple, que deux choses contradictoires ne peuvent pas être vraies toutes deux, que si un mur est blanc, il n'est pas noir. C'est que nos sens ne nous ont jamais dit autre chose. Mais s'ils étaient autrement..., si nous avions deux ou trois sens de plus ? Notre bel axiome s'en irait à vau-l'eau. D'ailleurs, ne vacille-t-il pas dans la vie de l'esprit et n'a-t-on pas vu aimer et haïr à la fois ? Donc, pas d'axiomes, pas de principes de la raison, pas de certitude à la conclusion d'un syllogisme. L'évidence du raisonnement ne vaut pas plus pour nous faire connaître la vérité que l'évidence des sens. Quel est le résultat logique ? C'est le scepticisme absolu, le « Que sais-je ? » de Montaigne.

Point du tout. Nouvelle inconséquence et nouvelle logique blakiennes : la vérité existe ; c'est la réalité intérieure. Mais non celle de la raison. C'est celle que l'on sent être vraie. Comment la sent-on ? Blake n'en sait rien. S'il eût vécu après Bergson, il aurait dit : par intuition, et nous n'en aurions peut-être pas été plus avancés. Il dit : par vision intérieure, par imagination, par certitude poétique, et ainsi de suite. La vérité est telle que l'esprit humain

l'appréhende par elle-même ; elle ne peut pas se prouver. Prouve-t-on la lumière ou le feu ? Si vous ne sentez pas immédiatement qu'une chose est vraie, vous ne le sentirez jamais. Si vous sentez qu'elle l'est, pas besoin de preuve. Elle l'est. Donc, le seul critérium de la vérité et de la réalité, c'est la conviction intérieure. Mais si ma conviction et votre conviction se contredisent ? Rien à faire. Blake répond : « Vous êtes aveugle, c'est moi qui vois. » Ou bien il dit : « Les choses opposées sont également vraies. » Comme on le voit, toute discussion est impossible.

Il est allé plus loin encore. Il a posé à Isaïe cette question capitale : « Est-ce que la ferme persuasion qu'une chose est vraie la rend vraie ? » Et Isaïe a répondu : « Tous les poètes le croient ; dans les âges d'imagination, cette ferme persuasion transportait les montagnes ; mais maintenant beaucoup de gens ne sont plus capables d'une ferme persuasion de quoi que ce soit. » Et nous voici revenus à la vieille parole évangélique sur la puissance de la foi. Si je crois fermement que cette montagne est là, je l'y verrai, je l'y sentirai ; pour moi elle y sera. Seulement, le monde dira que je suis fou. Blake était un de ces fous. Il avait la foi qui transporte les montagnes et qui non seulement voit la vérité, mais la crée par son affirmation même.

Que deviennent maintenant les mots réalité, vérité, existence ? Des synonymes du mot foi. Pour lui, des synonymes du mot vision, que nous traduirions par imagination poétique. Pour Blake, l'imagination poétique ou plutôt artistique est la vision directe de la vérité éternelle, la communication intime de l'esprit de l'homme avec Dieu. Tout ce que dit l'artiste est parcelle de la vérité, et le poète est un prophète qui voit passé, présent et avenir. Son imagination, c'est Dieu, ou, pour parler comme Blake, c'est le corps du Christ.

Il n'est pas le premier ni le dernier qui ait ainsi exalté l'imagination et les facultés prophétiques du poète, mais

nul peut-être n'a fait plus que lui de l'artiste le seul véritable détenteur de la vérité. Ceci l'apparente aux grands romantiques, qui ont tous placé l'imagination poétique bien au-dessus de la raison, et exalté le rôle du poète, instructeur des peuples et flambeau des hommes. On sait aussi combien les grands romantiques ont été individualistes, remplissant leur œuvre et l'univers de leur moi. Pour Blake également, la vision intellectuelle est la vérité, et le poète n'a à suivre aucun autre modèle que sa propre imagination. Ce préromantique a exposé les théories du romantisme intégral et les a, lui seul, appliquées intégralement.

Ecoutez les poètes, dit Blake ; et Shelley écrira quelques années plus tard : « Les poètes sont les législateurs méconnus de l'univers. » Mais il y a poète et poète. N'est poète que celui qui a le génie poétique, celui par lequel parle Los, le prophète éternel, qui a conservé la vision divine dans les temps de trouble, et qui n'est autre qu'Urthona, le grand instinct primordial de l'humanité, tombé du plan éternel dans celui du temps. Il faut donc reconnaître ce génie et distinguer entre le versificateur et le poète. Comment les distinguera-t-on ? Ici encore, pas de règle. Cela doit se sentir, d'instinct. Et Blake juge d'après son instinct et ses goûts personnels. Les auteurs des livres sacrés, de la Bible surtout, étaient poètes ; les classiques, grecs et latins, les latins surtout ne l'étaient pas. Shakespeare l'était, Milton aussi, Pope et son école non. Et évidemment Blake l'était. Los parlait en lui, et il s'identifiait parfois avec l'esprit de Milton. Voilà le clan des poètes considérablement restreint. Tous les classiques en sont exclus, les Grecs parce qu'ils ont cru à la beauté de la nature matérielle, les Romains parce qu'ils ont cherché non l'art, mais la force militaire et la domination politique. Il ne nous reste plus que l'Orient, la Bible, le moyen âge, Dante, Shakespeare, Ossian, Milton et Blake.

§

D'ailleurs il nous suffit d'écouter Blake ; il prétend comprendre, interpréter, résumer tous les autres. Qu'est-ce donc qu'il apporte à sa génération, quelles sont sa religion et sa morale ? Ici, les difficultés et les inconséquences recommencent. A-t-il inventé son évangile ? Point du tout. Il nous dit que ses paroles lui sont dictées par les esprits, qu'il est inspiré, qu'il voit la vérité. Cette vérité, c'est simplement son opinion individuelle. Mais une opinion individuelle est toujours une résultante. Ce que Blake prétendait et croyait être sa vision n'était qu'une masse indigeste de notions acquises çà et là, qui lui avaient plu, qu'il avait enfoncées dans son esprit en un système cohérent, plus ou moins organique et dont il tirait ses conclusions sans se préoccuper si elles étaient contradictoires ou non. Il y aurait toute une étude à faire sur les origines de ses doctrines. Son esprit semble avoir été fait pour saisir toutes les théories bizarres, toutes les hérésies et leur servir de réceptacle. Il y a là des traditions orientales, de la religion hindoue, que les théosophes actuels rajeunissent pour nous. Aussi a-t-on appelé Blake le poète de la théosophie. Il y a des doctrines des cabalistes du moyen âge, des hermétistes, des rosicruciens, de toutes les sectes occultes que Blake connaissait ou par des lectures ou par des conversations. Il y a une interprétation de la Bible suggérée par Swedenborg, avec des souvenirs très précis de Boehme et de William Law. L'histoire des doctrines occultes dans l'Europe occidentale nous donnera sans doute quelque jour l'origine de la plupart des dogmes blakiens ; mais cette histoire n'est encore que bien fragmentaire.

Quoi qu'il en soit, son système philosophique et religieux est, dans ses grandes lignes, assez net, malgré la façon compliquée dont il l'expose. Il semble que le point fondamental de ses conceptions soit l'unité absolue de Dieu, de l'homme, du monde. Il n'existe dans le plan éternel que Dieu

ou les dieux. Il n'est pas précis sur ce point et y attache peu d'importance, les dieux formant une sorte d'unité indivisible : les Eternels.

Ils sont purement esprits, et l'Homme est l'un d'entre eux. « Tu es un homme, Dieu n'est pas plus. » Il semble même en bien des passages que le seul dieu qui nous importe, ce soit l'Homme éternel, l'Humanité divine, qui est infinie, et contient tout. Souvent, cet homme s'appelle Albion, en hommage à l'Angleterre. Dans cette unité des Eternels, un individu a pris conscience de lui-même. Blake l'appelle Urizen et c'est un des mythes les plus complexes qu'il ait créés. Urizen est le premier qui aît eu conscience d'un « moï » séparé du reste. Il est devenu indépendant de l'Eternité, et ceci a constitué la première création, le commencement du Temps, qui a été accompagné du commencement de l'Espace, puisqu'il y a eu distinction entre un objet (Urizen) et un autre (l'Eternité). Cette division étant commencée s'est continuée, et, du premier « moi », d'autres « moi » se sont détachés. Ainsi l'Homme universel est devenu des fragments d'homme. Ces fragments se sont encore divisés et on a eu comme une poussière d'éléments de l'humanité. Ceci eût pu se continuer à l'infini et l'Humanité universelle aurait disparu. Alors les Eternels, pour l'empêcher, mirent une limite à cette division, et ce fut la création d'Adam.

Ils enfermèrent son esprit dans un corps matériel et ainsi arrêtèrent la désagrégation qui le menaçait. C'est pourquoi l'âme a un corps, disent ceux qui ne savent rien. Il n'y a pas de corps matériel. Les Eternels donnèrent à Adam l'illusion qu'il avait un corps. Ils lui donnèrent des sens pour oblitérer la vue de l'Eternité, et, d'après leur faux témoignage, il prit pour un univers matériel ce qui n'est qu'un mirage. Ce fut la grande chute de l'homme. Il tomba de l'éternité dans l'illusion du temps, de l'infini dans l'illusion de l'espace, du spirituel dans l'illusion du matériel, de l'unité universelle dans l'illusion des individualités multiples.

L'homme était entré dans le monde de la génération ; il reproduisit par les sexes les illusions des corps, qui répondaient à des divisions spirituelles illusoires, et ainsi advint réellement sa mort, ce que nous appelons la vie. Nous avons maintenant chacun l'illusion d'être des individus, d'avoir un corps distinct, de vivre dans un monde matériel. En réalité, nous ne sommes qu'un Homme, passé, présent, à venir, ou plutôt Eternel, hors des temps ; tous les hommes sont « moi », « moi, je suis tous ». Le monde matériel est une illusion, ou plutôt, tout ce qu'il contient, ce sont des éléments humains perçus faussement par nos sens.

Voilà, très en gros, la théorie principale. Elle donne naturellement lieu à des quantités de questions, d'objections, de problèmes. Elle est souvent exposée avec des détails qui varient, plus souvent encore sous-entendue, alors que nous n'en trouvons dans les poèmes que des fragments ou des aspects divers. Mais elle fait le fond de la théologie blakienne.

Donc, l'homme a été matériellement créé ; et Albion, l'Homme universel est mort. Sa mort n'est aussi qu'une illusion. Il est endormi sur le Rocher des Ages (le Temps illusoire), et, dans ce sommeil, agité par des visions et des songes morbides, chaotiques. Ces visions et ces songes sont le sujet des grands poèmes symboliques de Blake et constituent bien le texte le plus inexplicable, le plus effarant, le plus fantastique que connaisse la littérature. Les éléments de l'esprit humain, transformés en personnages énigmatiques et gigantesques, s'y meuvent, luttent entre eux, se détruisent, se renouvellent, se fondent ensemble, se séparent dans des convulsions, des naissances et des écrasements d'univers. Et pendant que ces choses se passent dans l'esprit d'Albion, dans le plan qui est encore un peu le plan éternel, nous, les hommes, nous voyons l'humanité se développer, les générations passer, l'histoire se faire et nous ne nous doutons pas que tout cela, c'est simplement la transposition dans le monde menteur des sens de tous ces

événements du monde spirituel. Nous tous, nous ne sommes que les symboles de ces événements éternels. Le poète a une vision double, triple, quadruple. Nous, dans une vision simple, nous voyons par exemple la guerre de l'indépendance américaine et la lutte des colonies contre l'Angleterre. Le poète voit ce qui se passe en réalité : c'est Orc, la passion de la Liberté, qui lutte contre les puissances tyranniques d'Urizen. Mais ceci nous entraîne déjà loin de notre point capital : la grande unité de l'univers, de l'homme et de Dieu.

Les hommes perdraient complètement de vue l'unité divine, si quelques-uns parmi eux, les poètes et les artistes doués de double et de triple vision, n'en gardaient la conscience. De là leur importance dans la vie de l'humanité et la vénération qu'on leur doit.

Mais il y a aussi dans chacun de nous quelque chose qui nous rappelle l'état primitif, ce sont nos instincts, nos passions, nos désirs infinis. C'est la vieille théorie bien connue de l'homme, roi déposédé, selon l'expression de Pascal, ou dieu tombé selon celle de Lamartine. Mais Blake tire toutes les conséquences de ce fait. Puisque nos désirs sont le seul souvenir que nous ayons tous de l'infini et de l'éternel, il ne faut point les restreindre, encore moins les supprimer. Plus un désir est intense, passionné, plus il est respectable. Peu importe son objet : il suffit qu'il existe et cherche à s'assouvir.

C'est une énergie qui se manifeste, qui vient de l'éternité et veut y retourner. Il faut la satisfaire, assouvir ses désirs, les gorger. Et voilà Blake prêchant la splendeur de la passion, la liberté de l'amour, qui, pour lui, symbolise tous les instincts, la révolte contre toute restriction, la nécessité pour chacun d'obtenir ce qu'il veut et de n'avoir de loi que la liberté. Les lois divines et humaines sont l'œuvre de l'esprit d'illusion. Urizen, voulant diminuer les hommes nés de lui, ne se contenta pas de les enfermer dans un corps, de créer autour d'eux l'illusion de la matière qui paralyse

nos désirs. Il voulut encore restreindre ces désirs et inventa les lois religieuses et morales. En face de chaque désir, il écrivit la défense : « Tu ne le feras pas. » Alors il fut l'autorité, s'appela Jéhovah le tyran et écrivit le Décalogue. Toute vertu, toute énergie consiste à enfreindre le Décalogue. Jésus, qui était le principe de l'Amour, Luvah, revêtu des robes de sang pour sauver l'humanité, a enfreint les commandements : il a quitté ses parents pour remplir sa mission, il a travaillé le jour du sabbat, il a acquitté la femme adultère, il a vécu comme un voleur du travail des autres, il ne s'est pas humilié devant les puissances humaines. C'est ainsi que Blake expose l'Evangile éternel, lisant blanc là où les autres lisent noir, mais sûr de bien lire. Pour lui, l'enfance est innocente et heureuse parce qu'elle ne connaît encore aucune des lois de l'expérience, que sa joie n'est arrêtée par aucune défense, que la loi morale par laquelle le mal est entré dans le monde n'existe pas pour elle. Le grand bien de l'homme, c'est la liberté, toutes les libertés, y compris ce que nous appelons l'anarchie. Il est partisan enthousiaste de toutes les révolutions politiques qui renversent les tyrannies, de toutes les révoltes des âmes qui anéantissent les lois. Le grand mal dont souffre la Terre dans les ténèbres c'est d'avoir lié par le mariage l'amour qui doit être libre. Blake ne tarit point sur ce chapitre. L'arbre néfaste, c'est le myrte nuptial et stérile ; il est aussi maudit que l'arbre du mystère, la forêt des religions et de leurs codes qui a grandi autour d'Urizen-Jéhovah. Blake crie constamment : « N'étouffez pas vos désirs, assouvissez-les ; toute joie est sainte ; tout ce qui vit est sacré. »

Ceci explique l'enthousiasme passionné qu'il a excité chez de grands poètes comme Swinburne, ce romantique attardé qui, en un âge de convenances et de préjugés sociaux, a chanté et exalté la puissance et la beauté de la passion. Mais cela explique aussi l'opposition de la plupart des Victoriens, surtout des esprits religieux et orthodoxes. et en partie également l'enthousiasme actuel que témoi-

gnent des âmes lassées des entraves religieuses ou sociales.

Pour beaucoup, Blake est l'apôtre de la passion, le grand-prêtre de l'amour libre et le prophète de l'anarchie. On trouverait dans ses œuvres des passages nombreux qui pourraient servir de devise à ces doctrines de désordre social et de dépravation morale. Blake a, plus encore que Byron ou Shelley, droit à l'excommunication.

Pourtant Blake a vécu en homme modèle, excellent fils et frère, époux fidèle à sa femme, vivant d'une vie calme, tout à fait en contradiction avec ses théories. Refoulement de désirs? demandera-t on. La psychanalyse pourrait faire là les hypothèses les plus effarantes et les plus vraisemblables.

La chose est plus simple, et il en est ainsi bien souvent de ces destructeurs impitoyables de toute morale. Non seulement leur vie est calme, mais même dans leurs théories, il y a quelque voie détournée, quelque coin inaperçu qui les ramène aux grandes lois de l'humanité. C'est le cas de Blake. La voie détournée est même très large.

Puisque l'Homme est un, puisqu'il est un avec la nature, ce qui sépare *toi* de *moi* n'est qu'une illusion. Tout ce que *je* fais pour ou contre *toi*, c'est pour ou contre *moi* que je le fais. Par suite je m'abstiens instinctivement, si j'ai la Vision divine, de tout ce qui peut faire mal à autrui, et voilà réhabilité le grand précepte de la justice et de la charité. Plus encore, la loi de l'éternité, c'est le sacrifice. Chacun se sacrifie pour les autres, le fruit de ce sacrifice revenant à l'Homme universel. Par le sacrifice, par l'abnégation de soi, par l'amour envers les autres poussé au plus haut degré, nous refaisons l'union divine primitive. C'est pour cela que le Christ s'est sacrifié, que tous les grands bienfaiteurs des hommes donnent leur vie pour les autres. Chaque petit sacrifice que l'on fait pour un autre est une petite mort pour soi. Ainsi nous sommes tous des Christs quand nous faisons un acte d'abnégation, et Blake pouvait dire sans ridicule : « Je suis le Christ, et vous aussi. » Il

faut que le juste meure pour le pécheur et que le bon souffre pour le mauvais. Ainsi le pécheur et le mauvais seront transformés, par on ne sait quelle mystérieuse opération dans le plan éternel. Il ne faut point se venger des injures, mais pardonner toujours, telle est la loi dans l'éternité, et le Démon méchant, c'est l'Accusateur. Blake va même jusqu'à justifier le péché parce qu'il produit la douceur du pardon.

D'ailleurs, voici un autre aspect de ces théories morales : le péché est un état par lequel on passe, comme un voyageur à travers un paysage, mais ce n'est jamais qu'un état momentané et on ne peut pas dire que tel ou tel homme soit totalement un pécheur. « Toute prostituée a été une vierge autrefois et tout criminel un enfant innocent. » Cet état a été créé par la Loi, « les prisons sont construites avec les pierres de la Loi, les maisons de prostitution avec les briques de la religion ». Donc, condamnons l'Etat, et pardonnons à l'homme.

Et à force d'actes de pardon, de sacrifice, d'oubli de soi-même, à force d'amour pour toutes les créatures, les hommes, aidés par les artistes et les génies, verront de nouveau dans leur âme l'unité divine. Leurs désirs infinis, qui ne seront que des désirs d'éternité et d'union, pourront se satisfaire. Ils ressusciteront réellement dans la flamme des énergies, ils sauront qu'ils sont Un, que Tout n'est qu'un Homme et cet Homme est Dieu. Albion se réveillera sur le rocher des Ages, et la Liberté son émanation, qui s'appelle Jérusalem, s'unira à lui de nouveau. L'Humanité verra que le monde matériel n'est qu'illusion, et ce monde disparaîtra; et la vie de la génération par les sexes disparaîtra aussi. Nous serons de nouveau tous de purs esprits, comme aux temps primitifs, grandis jusqu'à l'infini, vivant de la Vie énorme de l'Humanité régénérée, assis au banquet sans fin des Eternels.

Telle est la vision finale du millénium blakien.

Il n'y a rien de bien nouveau dans cette philosophie et dans cette morale. Le nouveau, c'est le mélange des détails

de toutes les opinions hétérodoxes ou occultes qu'il y concocte, c'est la véhémence avec laquelle il parle à l'univers et à l'Angleterre, c'est la confiance absolue en son inspiration et en lui-même, ce sont les éclairs de génie qui passent à travers les images et les formules inoubliables de son message.

C'est aussi le langage extrêmement symbolique et compliqué dont il s'est servi. Ce sont tous les symboles qu'il a créés et arrangés en un système mythologique et cosmologique. Ce sont les immenses épopées mentales qui effraient et déroutent le lecteur des grands livres prophétiques. Ce sont les formules cryptiques que Blake emploie presque partout dans ses prophéties et qui les transforment en véritables énigmes. A la véhémence du prophète se joint son obscurité. Il a parlé en paraboles et on ne le comprend point. Mais ce que l'on comprend de lui est suffisant pour qu'on en déduise tout un système de croyance et de morale d'aspect nouveau et de fond très ancien. Et ce que l'on n'en comprend pas est assez tentant pour qu'il se trouve toujours des curieux qui essaient de l'explorer et de le déchiffrer.

Les esprits judicieux et pratiques, les critiques raisonnables, les gens sensés se contentent d'admirer en lui ce qui est compréhensible et beau. Mais ne faut-il pas qu'il y ait aussi des enthousiastes du mystère et de l'indéchiffrable ? et ces choses-là n'entraînent-elles pas les volontés et les cœurs aussi bien que la lumière splendide et glaciale de la claire raison? Blake en a attiré et entraîné beaucoup, dans une voie belle et noble. Qu'importe le chemin qu'il suit ? Il a peut-être été un fou. Mais n'est-ce pas lui qui a écrit : « Si un fou persistait dans sa folie, il deviendrait sage » ? Il a persisté dans sa folie, et peut-être, comme il le prédisait, a-t-il atteint par elle la suprême sagesse.

PIERRE BERGER.

GUILLAUME LE BATARD

OU

LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

CHRONIQUE DE FRANCE EN CINQ ACTES

—

A Gabriel Boissy.

PERSONNAGES

COTÉ ANGLAIS

EDWARD LE CONFESSEUR, roi d'Angleterre.

HAROLD, fils de Godwin le Saxon, comte de Wessex, puis roi national des Anglais.

LES CINQ FRÈRES D'HAROLD :

TOSTIG, comte dépossédé de la Northumbrie.

GURTH.

SWEYN.

LEOFWIN.

WULFNOTH, prisonnier à la cour de Normandie, où il est gardé comme un otage de ses frères au roi Edward.

STIGAND, archevêque de Cantorbery, en rupture avec le Pape.

UN MESSAGER DE TOSTIG.

GHITA, mère d'Harold et des cinq autres fils de Godwin.

EDGHITE, sœur d'Harold et femme du roi Edward.

EDITH AU COU DE CYGNE, maîtresse d'Harold, suivante de la reine Edghite et prophétesse.

UN OFFICIER.

GUERRIERS SAXONS ET ANGLO-DANOIS.

COTÉ DU SAINT-SIÈGE

LE PAPE ALEXANDRE II.

HILDEBRAND, ancien moine de Cluny, archidiacre du Saint-Siège et Chancelier de l'Eglise romaine, qui sera plus tard le Pape Grégoire VII.

LE CARDINAL-ÉVÊQUE DE WORMS.

L'ASSEMBLÉE DES CARDINAUX : prélats italiens, français, allemands, espagnols.

UN MOINE.

COTÉ NORMAND

GUILLAUME LE BATARD, duc de Normandie, roi d'Angleterre au dernier acte.

LANFRANC, moine lombard, conseiller de Guillaume.

ODON, évêque de Bayeux, frère utérin de Guillaume.

GUILLAUME, fils d'Osbern, sénéchal de Normandie.

RAOUL DE MANTES, neveu et familier du roi Edward, partisan de Guillaume, espion du Chancelier de l'Eglise romaine à la Cour de Londres.

ONFROY-PIED-DE-GEAI, écuyer normand du palais d'Edward, puis écuyer au château de Bayeux.

ROLF LE DRAGON, bas seigneur normand, officier de bouche du palais d'Edward, puis majordome au château de Bayeux.

DOM HUGUES MAIGROT, messager normand du Saint-Siège au Camp d'Harold et chapelain de Guillaume le Bâtard.

SIGURD LONGUEPETE, cul-terreux normand.

ADELIZE, fille de Guillaume le Bâtard, fiancée d'Harold.

CÉCILE, sœur d'Adelize.

CONSTANCE, sœur d'Adelize.

ADÈLE, sœur d'Adelize.

MAQUIGNONS, BOUVIERS, MARCHANDS ET PAYSANS NORMANDS.

SOLDATS ANGEVINS, TOURANGEAUX, BRETONS, PARISIENS, FLAMANDS, etc.

AU CIEL

PERSONNAGES INVISIBLES :

CELUI qui fait gronder les tonnerres.

LE GRAND NUAGE DES SAINTS OUTRAGÉS.

ACTE PREMIER

EDWARD LE CONFESSEUR

Londres. La chambre du vieux roi Edward dans le Palais, au crépuscule du soir. Large porte au fond. Une autre porte, à gauche et, à droite, une fenêtre ou baie. Tentures sombres appendues aux murailles. A l'arrière-scène, non loin de la grande porte, la couche royale très basse et très simple. Un ouragan, par à-coups, bat la fenêtre de larges éclairs, qui révèlent deux formes humaines

indécises, blanchâtres, des deux côtés de la petite porte. Ce sont, croit-il, les fantômes de prophètes journellement imposés au vieux roi par son âme superstitieuse et que tourmente le chagrin. Edward, les cheveux argentés en désordre, les mains tendues pour une supplication, est à genoux devant le lit.

SCENE PREMIERE

EDWARD LE CONFESSEUR, LES DEUX PROPHETES

PREMIER PROPHÈTE. — Dévastation sur toute l'Angleterre! Voici le terme du paiement à Dieu.

EDWARD. — Esprits célestes, anges, prophètes, ne reconnaissez-vous plus ma très humble piété?

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Dévastation sur toute l'Angleterre! Voici le terme du paiement à Dieu.

EWARD. — Esprits célestes, anges, prophètes, ne reconnaissez-vous plus le roi Edward? (*Un silence, puis un coup de tonnerre.*) O divins spectres, vous qui m'avez si longtemps consolé, ne reconnaissez-vous plus un esclave du Seigneur? (*Nouveau coup de tonnerre.*) Dieu, en vous ne me reconnaît-il plus?

PREMIER PROPHÈTE. — Trop tard, s'il te reconnaît.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Trop tard, s'il t'a reconnu.

EDWARD. — Hélas! qu'ai-je fait, qu'ai-je fait, sinon d'être...

PREMIER PROPHÈTE. — Un roi déguisé.

EDWARD. — Le plus docile mouton du troupeau.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Berger devenu mouton.

PREMIER PROPHÈTE. — Faux berger vêtu de laine.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Berger fou, dans la nuit, d'un bétail égorgé.

EDWARD. — Horreur!

PREMIER PROPHÈTE. — Ecoute. Le Seigneur-Dieu a tendu son arc.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Le Seigneur-Dieu a préparé son glaive. Sur l'horizon des mers il le brandit comme un guerrier.

Eclatement de la foudre.

EDWARD, *tremblant*. — Voix des tempêtes, es-tu la voix de Dieu?

PREMIER PROPHÈTE. — Nous sommes sa voix.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Glissant de crête en crête, porté d'une vague à l'autre vague, il approche dans l'ouragan.

PREMIER PROPHÈTE. — Environné de foudres, il gravit les falaises écumantes.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Il bondit.

PREMIER PROPHÈTE. — Le courroux du Seigneur est sur toute l'Angleterre!

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Le courroux du Seigneur est sur toute l'Angleterre!

PREMIER PROPHÈTE. — Il se manifeste par le fer, par la flamme!

EDWARD. — Déjà! — Non! — Horreur!

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Par l'invasion d'un peuple de langage inconnu...

EDWARD. — Inconnu...

PREMIER PROPHÈTE. — Inconnu à ton peuple, mais agréable aux anges.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Par l'invasion d'un peuple venu d'outre-mer.

PREMIER PROPHÈTE. — Sacré dans le ciel et sur la terre Légion vengeresse du Très-Haut.

EDWARD. — Je vous entends! pitié!

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Il se manifeste par la flamme, par le fer!

PREMIER PROPHÈTE. — Dans la cabane du pêcheur, dans celle du bûcheron...

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Les fermes, les donjons, les temples, au cœur des villes...

PREMIER PROPHÈTE. — Et jusqu'en ton palais, roi Edward. (*Grondement de la foudre.*)

EDWARD. — Horreur! Horreur! Horreur! Ecoutez-moi! Ne disparaissez pas! Où êtes-vous? Je dirai... je

dirai à mon peuple de se repentir. Le châtiment céleste lui sera évité!

PREMIER PROPHÈTE. — Il ne se repentira et le châtiment, comme un aigle, s'appesantira sur lui, d'un bloc.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Sur les tiens d'abord.

PREMIER PROPHÈTE. — Sur toi-même.

EDWARD. — Oui! que les péchés de mon peuple retombent sur moi seul!

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Trop tard!

PREMIER PROPHÈTE. — Il a frappé ton grand visage, le trait qui volait — Angleterre!

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Le glaive est dans ta chair, la chair de ton cœur — Angleterre!

EDWARD. — Pitié, mes anges...

PREMIER PROPHÈTE. — Et, tel aux creux les plus sourds de l'Enfer, la flamme siffle partout, visitant les recoins les plus cachés...

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Où l'homme dissimule en voleur pécune, économies, trésors...

PREMIER PROPHÈTE. — Pour échapper au saint devoir de la charité!

EDWARD. — Non! j'en fais le serment sur la croix du Christ! mon peuple entier va se repentir.

DEUXIÈME PROPHÈTE. — Au devoir de la charité envers Dieu!

EDWARD. — Il bâtira des églises. Il reconstruira les couvents. Il repaiera le denier de Rome! (*Lointain ricanement des fantômes.*) Il chassera mon évêque Stigand, abominable au pape, Stigand le Saxon qui nous encourage dans l'avarice! (*Ricanement des fantômes.*) Il bannira..! je chasserai moi-même Harold, le fils de Godwin et trois fois mon maître damné. (*Nouveaux rires lointains.*) Non! Ce n'est pas assez? Il acceptera pour roi — que la sainte mort nous vienne — le duc des Normands aimé de Dieu et de son représentant sur la terre. (*Deux

longs rires aigres et disparition des fantômes.) Pourquoi riez-vous?... où êtes-vous? Pitié!... pitié!...

Le roi Edward sort, ayant franchi la porte où se tenaient les deux spectres et par laquelle ils lui semblent avoir disparu.

SCENE II

ROLF LE DRAGON, bas seigneur normand, officier-majordome au service du roi d'Angleterre, ONFROY-PIED-DE-GEAI, écuyer normand du Palais d'Edward. *(Ils se dévêtent de la bure blanche qui les dissimulait, et rient aux éclats.)*

ROLF LE DRAGON. — Vivent la Normandie et Guillaume le Bâtard!

ONFROY-PIED-DE-GEAI, *saluant sa phrase du bonnet.* — Vive surtout notre malice bienfaisante.

ROLF. — Oui, goliard, très bienfaisante!... faisant le mal pour le bien.

ONFROY. — De toi, de moi.

ROLF. — De tous Normands au pays des Angles.

ONFROY. — Et de ce Notre Duc, roi d'une île anguleuse.

ROLF. — Roi? pas encore. Pourquoi anguleuse?

ONFROY. — Angles — anguleuse.

ROLF. — Comme il s'y est pris, cette fois, le vieux Saxon!

ONFROY, *saluant du bonnet.* — Bonjour, prophète.

ROLF. — Bonjour, prophète.

ONFROY, *recalant son bonnet pointu sur sa tête en cône.* — N'est-ce œuvre pie que de rappeler au vieil Edward — même sous les guenilles de prophète issu de Bible — ce qu'il doit aux Normands, ses hôtes pendant vingt ans? Vingt, n'est-ce pas? tu me l'as dit.

ROLF. — Vingt, trente, quarante, je ne sais, il mangea de notre pain rouennais.

ONFROY. — Et de nos daims, de nos sarcelles, de nos canards.

ROLF. — Ingratitude!

ONFROY. — Heu! Ne sommes-nous pas, normands, à son service?

ROLF, *bedonnant et sentencieux.* — Oui, très noble Pied de Geai, quarante-cinq ans d'exil et d'exil famélique, lorsqu'il n'était que le fils banni du sot roi Ethelred, poursuivi du Danois, maître alors de cette île.

ONFROY. — Anguleuse.

ROLF. — Tais-toi! — Quarante-sept ans de logis et de logis non payé, sous les beaux ducs Normands, ses grands et petits cousins...

ONFROY. — Par les femmes.

ROLF. — Par une femme, sœur de Richard.

ONFROY. — Le femmélique!

ROLF. — Te tairas-tu!... ses grands et petits cousins : Richard le Doucet...

ONFROY. — Oui, et Robert le Diable.

ROLF. — Celui-là, quasi mon nom. Et Guillaume.

ONFROY. — Eh da! eh da! je sais tout cela, messire Rolf le Dragon, officier de bouche replet et graine d'empoisonneur, bavard comme une pintade et bâtard, si je m'en crois. (*Il salue du bonnet.*)

ROLF. — Messire Onfroy Pied de Geai! tout écuyer que vous êtes, miss Bâtardise court à cheval sur les dix lettres de votre oiselé surnom.

ONFROY, *bousculant Rolf.* — Deux bâtards? Battons-nous!

ROLF. — Comment?

ONFROY. — A coups de versets.

ROLF. — Le glaive est dans la chair de ton cœur — Angleterre!

ONFROY. — Il a frappé ton grand visage, Angleterre, le trait qui volait! (*Ils rient à gorge déployée. Entre par la porte du fond Raoul de Mantes. Il s'y tient dans la pénombre, se frotte les yeux et semble chercher.*) Fort bien, voici notre seigneur Raoul.

ROLF, *à mi-voix.* — Le beau petit neveu, mâtiné de Saxon, de ce roi follet!

ONFROY, *de même et saluant du bonnet.* — Mais bon Normand.

ROLF. — Certes!

ONFROY. — Par les femmes.

ROLF. — Par un homme.

ONFROY. — L'hommicide!

ROLF. — Par son père.

ONFROY. — Parricide!

ROLF. — Et surtout par le cœur.

ONFROY. — Corricide. Que cherche-t-il?

ROLF. — Nous. Ce cher seigneur vient de temps en temps surveiller nos travaux.

ONFROY. — Il nous récompensera, je l'espère.

ROLF. — Beuh! en nobles phrases. Mais le duc Guillaume, lui, nous apanagera.

ONFROY. — Comment dis-tu ce que tu dis?

ROLF. — Apanagera. (*Le comte Raoul fait quelques pas vers eux.*) Cher seigneur...

SCENE III

LES MEMES, RAOUL DE MANTES, énigmatique personnage, semblant mi-guerrier, mi-prêtre, au parler tantôt rude, tantôt d'une feinte douceur; le type même de l'ambitieux.

RAOUL DE MANTES. — Eh! bien, sire écuyer! Eh! bien, sire majordome!

ROLF. — Il s'y est pris comme à la glu!

RAOUL DE MANTES. — Je vous entendis, caché là... Vous êtes d'habiles jongleurs.

ONFROY. — Et des prophètes?

RAOUL DE MANTES. — A s'y méprendre.

ROLF. — Les voix étaient de nous, les mots de Votre Honneur. Mais aujourd'hui le feu du ciel nous aida.

RAOUL DE MANTES. — Louange à votre mémoire et aux foudres du Très-Haut. Le saint Père de Rome, s'il eût entendu cela, vous aurait marqué toute la joie de son âme; et plus encore son chancelier Hildebrand. Bien fit

mon cher oncle d'aimer vivre en hermite, pieusement solitaire, dans cette chambre écartée. Confesseur de fantômes, il y est plus tranquille.

ROLF. — Sous nos regards vigilants, mais discrets. Il nous aime beaucoup.

ONFROY. — Moi surtout!

ROLF. — Et maintenant il court après ses deux prophètes.

RAOUL DE MANTES. — S'il les attrape il y aura sorcellerie.

ROLF. — Il va, il vole d'antichambre en antichambre.

ONFROY, *faisant des ailes de pigeon.* — A travers le palais, tenez, ainsi, tenez!

ROLF, *glissant le pas lourdement.* — Mais non, comme ça, regardez, comme ça.

RAOUL DE MANTES. — De ce pas ou de l'autre, il en a bien pour une veille d'archer.

ROLF. — Cela dépend.

ONFROY. — Oui, cela dépend. Quelquefois, seigneur, il revient tout de suite.

ROLF. — Non, laisse-moi dire. Quelquefois, seigneur, il revient tout aussitôt.

RAOUL DE MANTES. — Eh! mais, nous l'attendrons. Vous doublerez la dose. Prenez siège, messieurs les esprits. (*Tous, ils s'assoient à l'avant-scène, l'un près de l'autre, sur des escabeaux.*) Il nous faut hâter la conversion du très cher oncle et son appel au secours vers Guillaume le Bâtard. Ecoutez. Ce qui le hante surtout, compères, lorsqu'il se prête à ces visions démoniaques ou paradisiaques, selon notre humeur, c'est le beau jurement qu'il fit un jour au duc Guillaume — votre maître et le mien avec la Sainte Eglise — de le tenir, sa mort venant, pour son très bon, très sûr, très valable héritier. Ceci se passait en Normandie.

ROLF. — Son faux archevêque Stigand ne l'a-t-il pas délié de ce jurement?

Raoul de Mantes. — Qui? un moine en rupture avec le pape!

Rolf. — Ne vous fâchez pas.

Raoul de Mantes. — Enfin, hâtons-nous. Ordre du Saint-Père. Ordre du Bâtard. Je renforcerai encore nos anathèmes et prophéties. Mais, déjà, tout à l'heure, soyez donc terribles. Bien qu'une famille de grippe-couronne l'entretienne dans son parjure, il faut que sous trois jours le roi d'Angleterre avoue notre duc Guillaume pour son héritier. D'ailleurs, mes doux amis, les événements se précipitent. La mort de mon très cher oncle ne saurait plus tarder. Que lui donné-je à vivre? Un mois de peur et de grelottement. Harold qu'il a choisi comme successeur, ce fils de Godwin — auquel en un temps de sagesse il dut le trône — est impatient et veut régner. Tostig, son plus méchant frère, assiège Londres et veut régner. Et ses autres frères, Sweyn, Leofwin et Gurth, les égorgeraient bien tous les deux et s'entr-dévoreraient ensuite...

Rolf. — Pour régner.

Onfroy. — Alors il ne resterait plus personne.

Rolf. — Bavard! est-ce là des mots? En tout cas...

Rolf. — En tout cas, s'il revient, déguerpissez... Oh! pardon, monseigneur. (*Il soulève son bonnet.*)

Raoul de Mantes. — N'ayez crainte. Harold n'entre jamais ici?

Rolf. — Jamais à cette heure.

Raoul de Mantes. — Ni sa mère, ni ses frères?

Rolf. — Jamais.

Raoul de Mantes. — En effet, à quoi bon? Ce palais de Londres, des caves aux tours, est une prison. Le vieil oncle ne saurait leur échapper.

Onfroy, *dressant l'oreille.* — Le voilà qui revient!... (*Il se précipite vers une des portes.*) Non, c'est un chat. Psch!... Veux-tu te cavaler, sale bête! Psch!... Psch!...

Rolf. — Et toi, veux-tu bien te taire!

Onfroy retourne à son escabeau.

RAOUL DE MANTES. — Cette orgueilleuse famille de Saxons, née du diable — non! d'un porcher, leur aïeul était porcher!.. même il vendait de ses élèves...

ONFROY. — Oui, un marchand de cochon.

ROLF, *lui donnant du pied sur la rotule.* — Vas-tu clore ton bec!

RAOUL DE MANTES. — Tous ces fils de Godwin se sont vite rassasiés des plus hauts glands de l'arbre, Edward les a juchés à la tête des provinces, ils tiennent, de leurs pattes croches, bois, prés, villes, hommes et bêtes. (*Onfroy bâille éperdument.*) L'aîné, comte de Wessex, Harold le Géant est ici, dans Londres, plus maître que le roi, et jusque dans ce palais, lui et sa mère Ghita et sa sœur la jeune reine.

ROLF. — Ajoutez donc sa belle amie, Edith la Norvégienne! Edith la sorcière! fille, petite-fille, arrière-petite fille de sorcières!

RAOUL DE MANTES. — Non, de prophétesses. Recueillie orpheline par notre superstitieux et cher oncle.

ROLF. — Recueillie? pourquoi? je voudrais savoir pourquoi?

RAOUL DE MANTES, *se mettant à rire.* — Il attend que lui naisse le don de prophétie.

ROLF. — La voilà première suivante de la reine et qui nous suit de l'œil et que vous suivez. (*Geste équivoque de Raoul.*)

ONFROY, *saluant du bonnet.* — Le Cygne!

ROLF. — Tais-toi! ni mot ni signe!

ONFROY. — Edith au Cou de Cygne.

RAOUL DE MANTES. — La jolie!

ONFROY. — La jolie peste noire! (*Il renfonce son bonnet d'un coup de poing.*)

RAOUL DE MANTES, *sévèrement.* — Je ne trouve, compagnon. Mes yeux, mon cœur, depuis longtemps admirent sa pure blancheur et sa vierge beauté. Que ne suis-je aimé d'elle?

ROLF, *écrasant le pied d'Onfroy.* — Voilà, cockney, pourquoi veux-tu parler?

RAOUL DE MANTES, *à mi-voix.* — Elle dirige Harold qu'à son insu je dirigerais... Enfin je l'ai dans l'âme et je la lui prendrai!

ROLF, *à Onfroy, la main ouverte pour une gifle.* — Ajoute un mot, voyons!

RAOUL DE MANTES, *au même.* — Sire écuyer, ouvrez-moi cette porte. J'entends un bruit là derrière...

ONFROY, *au seuil de la porte désignée.* — C'est encore le chat! Il court après une souris.

ROLF. — Eh! bien, cours après le chat!

ONFROY, *dans le corridor.* — Psch! psch!...

On entend des miaulements aigus, puis un autre indicible.

RAOUL DE MANTES, *se levant à demi, les poings énervés.* — Il ne reviendra pas. On l'a dû rencontrer et mener chez la reine.

ROLF. — Patience, monseigneur. (*Faisant l'important.*) Bref, ils ont tout (que resterait-il aux Normands?) Sweyn et Gurth la Mercie ou le Kent, je ne sais plus... Wulfnoth...

RAOUL DE MANTES. — Il n'a rien, celui-là!

ROLF. — Hum, c'est vrai.

ONFROY, *reparaissant.* — « Hum, c'est vrai! » qu'est-ce qu'il en sait pour dire : Hum, c'est vrai!

RAOUL DE MANTES. — Wulfnoth le bossu? le plus jeune fils de Godwin? Ce cagneux, ce chétif, négocié par ses frères, du moins fut un otage entre les mains du roi.

ROLF. — Un gage tout fraternel de leurs bonnes intentions.

ONFROY, *levant les bras au ciel.* — Il continue!

RAOUL DE MANTES. — Ce nouveau Joseph est en Normandie, et là se repose, confié par mon cher oncle à son très bon ami...

ROLF, *gracieux.* — Notre duc Guillaume.

Onfroy, *gueulant, le bonnet en oriflamme.* — Roi futur d'Angleterre!

Rolf, *dressant vers lui un escabeau.* — Sauras-tu bien te taire!

Onfroy. — Je fais peur au chat.

Rolf, *de plus en plus important.* — Harold, m'a-t-on dit, veut l'aller délivrer.

Raoul de Mantes. — Qui? le bossu? alors nous rirons...

Rolf. — Mis à part le bossu — le gros Leofwin commande aux armées, Tostig règne en démon sur toute la Northumbrie.

Raoul de Mantes. — Eh! non, plus celui-là; plus un tel sauvage!

Onfroy, *étreignant son bonnet à deux mains.* — Oh! oh! oh! ma caboche!

Rolf. — Il lui pousse oreilles d'âne. Tu ne veux rien écouter.

Onfroy. — Oreilles danoises? pff!... (*Il crache dans son bonnet.*)

Raoul de Mantes. — Les gens du Nord, ceux-là, vrais Danois danoisant, l'ont chassé furieusement, bouté hors de chez eux, lui Tostig l'invincible et son armée d'égorgeurs. Il encavait leur or, se baignait dans leur sang. Dieu nous préserve d'avoir à flairer son mufle!

Rolf. — C'est vrai qu'il nous assiège.

Raoul de Mantes. — Tostig, à cette heure, encouragé, déchaîné par sa mère, piétine comme un bœuf devant les portes de Londres, où ses très aimés frères ne le laissent pas entrer.

Rolf. — Et s'il entre?

Raoul de Mantes. — Ce palais sera le témoin d'un beau massacre.

Onfroy. — Brr!... (*A Rolf.*) Ça ne te regardait pas.

Raoul de Mantes. — Harold, contre Tostig, donne raison aux Danois.

ROLF. — Aux Danois? un Saxon? Cela ne se vit jamais!

RAOUL DE MANTES. — Avec eux, avec tous il renardise : danois, saxons, bretons, normands...

ROLF. — Et sa mère et ses frères...

ONFROY. — Son chien y passera!

RAOUL DE MANTES. — Car il veut régner seul dès la mort du vieil oncle.

ROLF. — Oui, mais nous sommes là! (*Reprenant sa voix de prophète.*) Dévastation sur toute l'Angleterre!...

ONFROY, *se bouchant les oreilles.* — Quel gueuloir!

RAOUL DE MANTES. — Tu es fin politique, majordome. Cependant le vieil oncle se fait trop attendre. Soit! Remettons à demain. Suivez-moi, compagnons. Puissent nos gais stratagèmes, Dieu aidant et le Saint-Père...

ROLF. — Et Guillaume le Bâtard.

RAOUL DE MANTES. — ...Et Guillaume notre maître forcer le roi dément à tout rebouleverser! Alors, sur le tumulte, brilleront de nouveaux jours. Alors pointeront nos récompenses. (*On entend un vague bruit de pas au dehors.*) Hein! qu'est cela?... vous entendez?...

ROLF, *agrippant sa robe de bure.* — Le roi Edward...

RAOUL DE MANTES. — Non... plusieurs pas...

ROLF. — Une ronde dans la cour.

RAOUL DE MANTES. — Mais non... ça crie au plancher!

ONFROY. — C'est le tonnerre.

RAOUL DE MANTES. — Imbécile!

ONFROY. — Ce n'est pas le chat, je l'ai étranglé.

RAOUL DE MANTES. — Rolf, écoute... de ce côté maintenant!

ROLF. — Une ronde dans le palais. C'en est l'heure. La nuit tombe.

ONFROY, *traînant derrière lui sa robe de prophète.* — Ni la souris, le chat l'avait mangée.

ROLF. — Je n'entends plus rien...

RAOUL DE MANTES. — Rien?

ROLF. — Rien.

RAOUL DE MANTES. — Aux heures de nuit, compère, il flotte un air malsain dans la chambre des rois, même en pourchas de fantômes.

ROLF. — Leur confesseur les suit de couloir en couloir.

Soudain le tonnerre gronde.

RAOUL DE MANTES. — Allons, venez, puisque c'est le bon Dieu!

ONFROY, *jetant son bonnet en l'air et le rattrapant.* — Hurrah! cette leçon de clercs m'a fort assoiffé!

Ils sortent par le fond, mais ils rentreront presque aussitôt.

SCENE IV

La scène reste vide, et l'ombre s'y fait plus dense. Le seul PERSONNAGE est au ciel roulant nuages et tonnerres éloignés.

SCENE V

Rentrent précipitamment ONFROY-PIED-DE-GEAI, RAOUL DE MANTES et ROLF LE DRAGON.

La grande porte franchie, ils courent vers la petite, mais ils s'arrêtent au seuil de celle-ci et reculent de quelques pas. Rumeurs dans les deux couloirs.

ROLF. — Nous sommes pris.

ONFROY. — Adieu, bouteille.

ROLF. — Ecoutez!

Ils traversent la scène jusqu'à la baie de la fenêtre qui s'illumine d'un reflet de torches. Bruit d'armes au dehors. Le seuil et le chambranle des deux portes sont éclairés par le feu des torches avançantes.

RAOUL DE MANTES. — Çà! mon bel oncle évoque-t-il des spectres?

ONFROY. — Il n'est plus là. C'est nous les spectres.

ROLF. — Dans un instant la cellule du moine Edward sera chauffée de diables.

ONFROY, *tremblant.* — Eh! mais je n'ai pas froid!

RAOUL DE MANTES. — Oui, de diables saxons!... J'entends Harold et ses frères.

ROLF. — Et de mes yeux, je vois le sein vénérable qui les porta.

RAOUL DE MANTES. — Silence ou vous êtes deux morts.

ROLF. — Eh! bien, et vous?

Ils se groupent dans un coin obscur de la salle. Entrent simultanément, accompagnés de gardes haussant des torches par la porte du fond, Harold et ses frères Gurth, Sweyn et Leofwin, et par la petite porte de gauche leur mère Ghita.

SCENE VI

LES MEMES, GHITA, HAROLD, SWEYN, GURTH, LEOFWIN, et leurs GARDES.

HAROLD, *à sa mère.* — Cette porte?

GHITA. — Etait ouverte. Et cette porte?

HAROLD. — Ouverte.

GHITA. — Dans ce moulin, je vous aurai donc prévenu!

HAROLD. — Non pas, je suis devant vous.

GHITA. — Je ne vous cherchais point, mon fils. Où est le roi?

HAROLD. — Je vous ai gagné de justesse. Retirez-vous!

GHITA. — Harold!

HAROLD. — Quoi! vous ici, madame, contre mes ordres?

GHITA. — Etes-vous déjà le maître? Salué-je en vous un roi?

HAROLD, *à Sweyn, Gurth et Leofwin.* — Oui, frères, sans l'aveu du roi, je l'affirme.

GHITA. — Qu'en savez-vous?

HAROLD. — Et contre mes ordres!

GHITA. — Des ordres? Je vous en donne encore. Il en est un derrière mes dents et qui bondit. Retirez-vous!

HAROLD. — Ma mère!

GHITA. — Qu'ai-je besoin d'ordres si je viens au roi pour l'honneur et la sûreté de son empire!

HAROLD. — Cela n'est point. Mon frère Tostig, qui nous assiège, vous envoie.

GHITA. — Cela est, et vraiment pour cette cause. Jaloux de sa gloire, de sa liberté superbe, vous avez toujours haï votre frère.

HAROLD. — Non!

GHITA, *désignant ses fils*. — Celui-là, en attendant les autres!

HAROLD. — Non!

LEOFWIN. — Non, ma mère, nous sommes tous quatre, ici, de bonne entente.

GHITA. — Je vous le dis, Harold, et je le veux! Tostig, ce soir, entrera dans le palais.

HAROLD. — Il n'y entrera.

GHITA. — Il portera sa plainte au roi lui-même, ce soir même, contre nos Danois, ses vassaux effrontés.

HAROLD. — Qui l'ont chassé par les armes et qui firent bien.

GHITA. — Chassé mon fils? eux!... ces barbares esclaves!

HAROLD. — Que dites-vous, ma mère? N'êtes-vous point Danoise?

GURTH, *riant, à Sweyn*. — Barbares esclaves! le mot saigne de vérité.

SWEYN. — Il me plaît.

GHITA, *indignée*. — Les Danois? vos compères maintenant!

GURTH, *à Sweyn*. — Mieux encore. Une flèche au cœur d'Harold.

HAROLD. — Ma mère, je tuerais de cette main qui, devant moi, vous nommerait : Barbare esclave.

SWEYN. — La flèche est retournée.

HAROLD. — Etes-vous devenue tellement saxonne?

GHITA. — Oui!

HAROLD. — En soit loué votre amour pour Tostig.

GHITA. — Et pour vous tous!

HAROLD. — Ah très bien. Mon père vous prit danoise.

GHITA. — Ma race est la race de mes fils! — Tostig, ce soir, entrera dans ce palais.

HAROLD. — Il n'y entrera.

GHITA. — Il y portera sa plainte contre ses vassaux. Et le roi Edward lui donnera son secours.

HAROLD. — Déjà le secours lui vint de moi.

GHITA. — Avant de combattre, vous l'abandonniez!

HAROLD. — Je hais les Danois, non point la justice. Mes frères et moi, nous dûmes, le cœur épouvanté, nous incliner à tant de honte.

GURTH. — Vous-même rougirez bientôt d'avoir mis au jour ce Néron.

GHITA. — Gurth!... à votre mère!

SWEYN. — Vous aimez trop ce fils indigne du sang de Godwin.

GHITA. — Toi aussi, mon Sweyn.

LEOFWIN. — Vous l'aimez sur nous tous.

GHITA. — Et toi, Leofwin. Hélas! je vous aime tous. Plus encore chacun de vous lorsqu'il tombe au malheur. Ce soir Tostig entrera dans le palais.

HAROLD. — Il restera hors les murs de Londres, lui et ses troupes.

GHITA. — Je me jetterai aux pieds du roi... Je me jette à vos pieds, mes fils!

HAROLD, *ému*. — Eh! bien non, ma mère, il n'entrera dans cette ville...

GHITA, *suppliante*. — Harold!

HAROLD, *avec douceur*. — ...dans ce palais... que mon seigneur Edward ne l'ordonne lui-même. (*Ghita se relève triomphante.*)

GURTH. — Harold, pourquoi fléchir?

GHITA. — De tous mes fils je suis l'orgueilleuse mère!

— Et votre frère Wulfnoth, mon Harold, des griffes du Normand vous irez l'arracher!

HAROLD. — Sur toutes choses en espérance, les conseils de notre sire. Or, je ne le vois point.

SWEYN, *découvrant la présence d'intrus.* — Mais regardez ceux-là!

GURTH et LEOFWIN. — Le seigneur Raoul?

HAROLD, *à celui-ci.* — Que fait-on, à cette heure, dans la chambre du roi?

RAOUL DE MANTES. — Redites-le, messire, avec courtoisie.

HAROLD. — Que faites-vous ici, dans cette chambre, à cette heure?

RAOUL DE MANTES. — Non pas mieux dit. Toutefois je répondrai.

HAROLD. — J'attends.

RAOUL DE MANTES. — Et moi je passais. Je passais dans ce couloir (*il désigne l'extrême fond de la scène, derrière la grand'porte*) veilleur discret d'un royal sommeil — c'est petite part de mon office — quand j'entendis mon bel oncle se plaindre et soudain jeter un tel cri de détresse que ma pitié s'en émut. J'entrai.

HAROLD, *se tournant vers Rolf et Onfroy.* — Ceux-là!

LEOFWIN. — Des étrangers!

RAOUL DE MANTES. — Non pas, leur emploi les confine dans ce palais.

GHITA, *vers ses fils.* — Oui, de ces beaux Normands que le roi entretient par faiblesse.

SWEYN. — Ou trop d'amour de ses souvenirs.

HAROLD. — Enfin, répondez!

RAOUL DE MANTES. — Interrogez-les, vous. Je ne suis prévôt.

ROLF LE DRAGON, *sur un signe d'Harold.* — Je passais.

ONFROY-PIED-DE-GEAI, *ôtant son bonnet.* — Je passais.

HAROLD, *ironiquement.* — Même raison pour entrer, je l'espère?

ROLF et ONFROY. — Même.

GURTH, *brutalement.* — Où est le roi? Qu'ont-ils fait du roi?

LEOFWIN. — Mon frère, saisissez-vous de ces Normands hypocrites!...

SWEYN. — Soldats, vite! gardez-nous cela!

RAOUL DE MANTES, *levant son épée.* — Non, Sweyn, à moins que l'on ne m'égorge. Arrière! J'ai dit la vérité.

HAROLD, *aux gardes.* — Laissez!

RAOUL DE MANTES, *l'épée vers Harold.* — Point de mal dans ces mots : secourir un roi que nous aimons. Ainsi pense Harold.

SWEYN, *furieux.* — Le secourir, vous?

RAOUL DE MANTES. — Moi, son parent.

GHITA. — Oh! si peu! La sœur de notre roi, votre mère indigne, engrossée de Français, est pour nous une étrangère.

RAOUL DE MANTES, *à voix basse.* — Je me souviendrai.

HAROLD. — Mais enfin, ceux-là?

RAOUL DE MANTES. — Ils ont répondu.

HAROLD, *très calme, désignant Onfroy et Rolf aux soldats.* — Tuez ces Normands.

RAOUL DE MANTES, *se jetant au devant d'eux.* — Harold! Craignez de vous en repentir bientôt.

HAROLD. — Des menaces? Au nom de qui?... Du roi Edward?

SWEYN. — De leur duc — toujours!

GURTH, *frappant du pied.* — Voudra-t-on m'écouter? Où est le roi?

HAROLD. — Hélas! Gurth, nous le savons tous, et vous-même. Non! c'est leur présence...

GURTH. — Qu'ont-ils fait du roi?

RAOUL DE MANTES. — Croit-on que je l'aie assassiné?

HAROLD. — Trêve de mots!

RAOUL DE MANTES. — Eh! oui. Vous le savez tous et vous le dites. Quand revient le soir, à l'heure où vont les

morts, il erre dans son palais à la chasse de fantômes. A peine entrés nous le vîmes disparaître — il prit cette porte — accablé de douleur, ululant sa plainte, et par charité humaine nous allions le suivre, doucement le ramener vers sa couche. Mais il n'était pas seul. Une ombre le précédait, tournée vers lui et qui semblait l'attirer, les deux bras ouverts comme pour un embrassement, l'ombre majestueuse, ardente et couronnée du duc Guillaume. (*Un cri terrifié sort de la bouche de Ghita.*)

HAROLD. — Mais Guillaume n'est point mort!

SWEYN. — Crevons-leur les yeux!

GURTH. — Bouchons leur âme!

GHITA, *s'interposant.* — Arrêtez, mes fils!...

RAOUL DE MANTES. — Madame, laissez le destin s'accomplir. (*Se croisant les bras.*) Mais ils n'oseront.

GURTH et SWEYN, *à Ghita.* — Reculez, notre mère!...

GHITA, *solennelle, devant le groupe condamné.* — Eh! bien, Sweyn, eh! bien, Gurth, et vous-même, Leofwin, que faites-vous d'autre que mon Tostig n'ait fait et pour une meilleure cause!

Entre le roi Edward chancelant et courbé, soutenu par la jeune reine sa femme et la Norvégienne Edith.

SCENE VII

LES MEMES, EDWARD LE CONFESSEUR, EDITH AU COU DE CYGNE et la jeune reine EDGHITHE, sœur d'Harold.

EDWARD. — Que m'a-t-on dit?... On ose tuer chez moi? Qui? mon neveu! mes fidèles serviteurs! (*Aux gardes.*) Allons! de l'espace autour de ces hommes.

HAROLD. — Malgré mes ordres, père, ils ont guetté vos songes.

LEOFWIN. — Fouillé dans votre âme.

EDWARD. — Voulant m'être pitoyables.

SWEYN. — Pitié que vous ne cédez à personne qu'aux Normands?

GURTH. — Enfin ils l'auront vu surgir, le grand élu de votre cœur!

EDWARD. — Plus un mot, Gurth! — Edghithe, ma blanche reine, et vous, clarté pure, ô damoiselle Edith, apportez la rosée de votre douceur sur ces buissons embrasés. (*Se tournant vers Ghita.*) Eh! bien, madame, si tardivement notre hôte?

GHITA. — Mon Seigneur...

EDWARD. — La lionne et sa portée de lions!

HAROLD. — Injustement pitoyable, notre mère vous cherche pour un absent.

EDWARD, *en fureur.* — Tostig!

GHITA, *se prosternant.* — Accueillez Tostig, mon Seigeur, et lui donnez votre secours. Il s'est repenti.

EDWARD. — Mais il a trop failli. Ce n'est point commander à des hommes que d'en faire un hallier taillable chaque jour...

GHITA. — Mensonge! et de ses frères!

EDWARD. — Taillable d'une hache toujours dressée, toujours tombante, et qui ne laisse plus voir l'éclair de sa chute. C'est à de pareils crimes, à ces folles représailles, comme en subirent de lui ses vassaux, que s'ameutent les anges sur ma tête pour quels horribles avertissements? Nous exilons Tostig.

GHITA. — Il se vengera!

HAROLD. — Mère...

GHITA. — Il se vengera!

EDWARD. — Laissez parler Harold!

GHITA. — Il se vengera, le malheureux enfant!

Une rumeur au dehors. Entre l'archevêque Stigand, suivi d'un messager.

SCENE VIII

LES MEMES, STIGAND, archevêque de Cantorbery, armé en guerre (son haubert sur le droguet). Un MESSAGER de Tostig.

STIGAND. — Sire, cet homme et moi nous accourons...

EDWARD. — Stigand! venez-vous aussi m'émouvoir pour Tostig?

STIGAND. — Non pas. Sur vos ordres, mais encore ceux d'Harold, nous avons bousculé ses gens hors les faubourgs.

EDWARD. — En déroute?

STIGAND. — Moins gros que fourmis au ras de l'horizon.

EDWARD. — Cachez vos doigts sanglants, messire l'archevêque.

STIGAND, *interdit, les cachant docilement sous les mailles de son haubert.* — Bien, sire. — A la vérité, il ne commandait plus qu'à des loques affamées. Bon voyage! Mais je ne crus pas devoir, je ne voulus pas interdire l'accès dans le Palais au messager qu'il vous envoie.

GHITA. — Ce que je craignais!...

EDWARD. — C'est là, ce messager?

HAROLD et ses FRÈRES. — N'écoutez rien de lui! Il ne parlera pas!

EDWARD, *au messager.* — Ouvre et ferme cette grande bouche. Dis-leur que Tostig s'efface dans un volontaire exil!

LE MESSAGER. — Non, roi. Voilà bien ses paroles. « Je quitte un pays où je régnais en vrai droiturier... »

EDWARD. — Régnais?

LE MESSAGER. — « ...Mon fief et mon partage après nos guerres. Roi Edward, je te hais pour m'avoir abandonné. Garde-toi bien et ta maison chétive. Ce n'est pas en fantôme que je t'apparaîtrai. Harold, je te hais, garde-toi bien et tous nos frères. Avant qu'il soit le bout de l'an, mes chiens auront leurs cœurs. Le tien aux pourceaux!

Enorme rire des quatre enfants de Godwin.

GHITA, *les poings sur les yeux.* — Tostig!

LE MESSAGER. — « Mais écoute encore, immobile Edward, ce qui fera hurler ton âme autour de toi. J'irai

au duc Normand, au roi de Norvège, à mon parent le comte de Flandre. Ils m'entendront parce qu'ils voudront m'entendre et de leurs armées fondant sur tes rivages bondira ma justice, pour qu'il soit dit enfin par les Anges et les Morts : « En haut le ciel, en bas la terre, au milieu l'incendie, Edward, sur ton empire! »

SWEYN. — Il ne sortira point vivant!

EDWARD, *balbutiant comme en un rêve.* — Par l'invasion d'un peuple de langage inconnu...

HAROLD. — Gurth, prenez le commandement. Poursuivez notre frère et, sitôt en vos mains, qu'il soit immolé.

GHITA, *s'enfuyant.* — La démence des enfers est sur tous mes fils!

LE MESSAGER. — Trop tard, cet assaut de Londres n'était qu'une feinte. Gurth, ailez bien votre cheval. Tostig est en mer depuis l'aurore.

EDWARD. — Homme! retire-toi de mes yeux, ou je ne pourrais plus dire : Ta vie m'est sacrée.

LES FRÈRES D'HAROLD. — Non! non!... il ne sortira pas vivant!...

LE MESSAGER, *à Stigand.* — Ta parole me fut donnée, sire archevêque! Oh! tu me l'as reprise.

STIGAND. — Tiens, je te la rends.

Il lui imprime sur la joue sa main sanglante. Le messager ceint de hurlements, s'enfuit à son tour, suivi d'Harold et de ses frères. Il est massacré au dehors.

SCENE IX

LES MEMES, excepté HAROLD, SES TROIS FRERES et LEURS GARDES, et hors ONFROY-PIED-DE-GEAI et ROLF LE DRAGON qui se sont esquivés (ayant dans un coin ramassé leur robe de bure) à travers l'ombre et le tumulte; bientôt HAROLD, SWEYN et LEOFWIN rentreront. — Un flambeau dans une torchère au-dessus du lit éclaire faiblement la scène.

EDWARD, *d'une voix lamentable.* — O reine, si peu tes frères, et vous Edith, ma clarté, doux enfants, appuyez vos lèvres sur les battements de ma vie. (*Il tient leur*

bouche pressée contre ses tempes.) Halénez le front, l'ancien pli du sourire, la joue décharnée, le profonds puits des yeux, rafraîchissez le sang furibond de la tête. Jeunes âmes! Froid céleste! Non! Vos lèvres me brûlent. Comme les guêpes sifflantes du guêpier enfumé, c'est de mes tempes en feu que s'envolent mes prophètes! (*Un long cri d'agonie au dehors.*) Satan m'environne! j'ai peur!

La reine. — Que ne suis-je en l'ombre d'un couvent! (*Elle pâme.*)

Edith, *appelant.* — Harold, venez nous secourir!

Edward, *les deux mains en folie vers Stigand.* — Fuis mon regard, Stigand!

Stigand. — Sire...

Edward. — Fuis-le, te dis-je. Hérétique! Apostat!

Stigand. — Mon Seigneur... mon ami!

Edward. — Ton visage est couleur d'hostie, mais tu n'es que sang.

Il va pour se jeter sur lui, la hachette en main, qui battait sa ceinture, mais il tombe épuisé au bord de sa couche.

Edith. — Partez!... (*D'un pas orgueilleux sort l'archevêque Stigand, Edith s'est dressée.*) Harold! au secours! venez! je doute que mon seigneur Edward vive encore!

Edward, *se soulevant.* — Je vis trop, belle fleur, écoute mon âme : le brasier d'un monde.

Il râle. Edith s'élance vers la grande porte. Le comte Raoul, qui n'a cessé de rôder autour de ses mouvements, l'étreint au passage.

Raoul de Mantes. — Cou de Cygne, je vous aime. (*Il lui embrasse la nuque.*)

Edith, *en pleine horreur, se débattant.* — Harold! Harold! Harold!

Une marche précipitée. Le comte Raoul s'écarte vivement. Harold survient, l'épée rouge. Après un lourd silence.

Harold, *les regardant.* — Qu'est-il entre vous?

Edith, *avec lenteur, devant les yeux épouvantés du roi*

fixés sur eux. — Rien... (*Entrent Sweyn et Leofwin. Edith se dirige vers le roi Edward.*)

HAROLD, *lui saisissant le poignet.* — Laisse-le reposer. — Sweyn, Leofwin, prenez pitié de votre sœur. (*Ils soulèvent la jeune reine et l'emportent dans leurs bras. A Raoul de Mantes.*) Messire Raoul, demain j'embarquerai pour la terre des Normands où je saurai bien précéder notre félon. Tostig n'a pas de si bons navires que mes lévriers de mer. Il ne faut point que mon seigneur Guillaume soit moqué, non plus qu'il s'abuse à des propos méchants. L'Angleterre, qu'il aime, est toute son amie... Aussi, je tenterai la délivrance de mon frère Wulfnoth. Flatté de ma soumission, le duc nous le rendra. M'accompagnez-vous?

RAOUL DE MANTES. — Moi, Seigneur!

HAROLD. — Bien chéri de ce duc est le neveu de ce roi. Vous me serez doux commerce.

RAOUL DE MANTES. — Tout à l'heure cependant...

HAROLD. — N'ai-je pas enfin reconnu mes torts? Nous voyagerons en frères d'armes. Et vous me serez encore, oui, d'une grande aide... et comme un bouclier!

RAOUL DE MANTES. — Je vous serai un otage.

HAROLD. — Non point! vous débarquerez avec moi. Nos vaisseaux feront voile dès l'aurore.

RAOUL DE MANTES, *sans cesser de regarder Harold, après un silence.* — Bien, seigneur, à l'heure dite, sous vos voiles. (*Il sort.*)

EDWARD, *la gorge nue, se soulevant sur les poignets, dans un chuchotement.* — N'y va pas! N'y va pas! N'y va pas! Comme moi... tu seras trompé... Comme moi, le duc Guillaume te fera jurer sur ta part de ciel, sur des ossements sacrés, devant l'abîme des morts ouvert devant toi.

HAROLD. — On jure ce que l'on veut.

EDWARD. — ...de lui vendre et garder notre royaume.

HAROLD. — Serments que je ne tiendrai!

EDWARD, *désespéré.* — Je dis notre royaume, Harold! Mon fils, ne descends pas sur la terre des Normands. J'y ai perdu le sens de moi-même. Nous sommes tous perdus, si tes voiles obéissent... Alors! prends garde aux tempêtes!

HAROLD. — Voiles et tempêtes m'obéiront.

EDWARD. — Le Ciel est avec eux!

HAROLD. — Qui? le pape?... ou son clerc Hildebrand?

EDWARD. — Dieu! (*Un silence. Edith, les mains sur la poitrine d'Harold le regarde profondément. Edward, d'une voix lointaine.*) Ils me l'ont dit, ceux que je vois.

EDITH. — Ecoute-le, Harold.

EDWARD. — Tu livreras notre vieille terre.

HAROLD, *haussant les épaules.* — Guillaume est bon renard qui se sent de loin.

EDWARD. — Tu livreras notre vieille terre!

HAROLD. — Guillaume est rusé, je ruserai.

EDWARD. — Ils me l'ont dit! Ils me l'ont dit! Mon fils, ne descends pas chez eux!...

HAROLD. — Je n'ai de fortune à défendre.

EDWARD, *dans un râle.* — Un jour... tu seras...

EDITH, *en grande passion.* — Un jour, tu seras le roi!

HAROLD. — Très sapiente folle. (*Il baise les mains d'Edith.*)

EDWARD. — N'y va pas... N'y va pas...

Et jusqu'à la fin de la scène il ne cessera de chuchoter ces mots : N'y va pas.

EDITH, *brusquement.* — Et surtout avec le seigneur Raoul!

HAROLD, *excédé.* — J'irai cependant! et avec lui!

EDITH. — C'est la mort.

HAROLD. — Pour qui?

EDITH. — Toi, mon amour — et moi.

HAROLD. — Folle! Une glorieuse aurore me verra partir.

EDITH, *câline.* — Alors je te suivrai, mon amour!... Si

je ne suis pas une grande princesse, digne aux yeux des peuples du futur roi Harold, je suis ton esclave et ta reine, je suis ta femme! Ne sommes-nous pas unis en secret? n'ai-je pas ton anneau?

HAROLD. — Plus folle! et si doucement belle...

EDITH. — Et sage. Ton meilleur bouclier te sera ma poitrine.

HAROLD. — Elle est chaude et si tendre.

EDITH. — Sous le haubert d'un archer... le sayon d'un homme d'armes... qui me reconnaîtra? Oui!... tes yeux le disent... ô mon grand seigneur, vous dites : oui.

HAROLD. — Non!

EDITH. — Et moi j'entends : oui...

HAROLD, *riant tout haut et gagné.* — Ah! chère Edith, venez! (*Frémissante, elle se tourne vers Edward.*) Laissez donc ce moine!

Elle regarde encore le vieux roi, puis, guerrière et triomphante, se livre au départ, le bras d'Harold à son cou de cygne.

SCENE X

EDWARD, *seul et prostré.* — C'est cela, courez, mes gens! Les oiseaux se réveillent. La nuit est à fond de route, la vie est toutes fleurs. Chante, alouette! chante!... Heu! voilà! très bien. Abandonnez-moi entre Dieu et le Démon. (*Il rit comme un possédé.*) Non! à vous! à toi! Non! pas celui-là! Venez, foule des remords. Epaississez votre cloison. Grand mur troué par où je vois l'enfer! mur impassible qui me cache les dieux! En haut le ciel, en bas la terre, au milieu l'incendie, l'incendie, l'incendie...

Plus rien ne s'entend. Obscurité à peine combattue par l'aube et la lueur vacillante du flambeau. — Entre Gurth, l'épée en main.

SCENE XI

GURTH. — Si je le tuais!... Harold parti, je règne... Oui!... A toi, Gurth! (*Il tient l'épée droite.*) Au plus hardi l'Angleterre! (*Il avance à pas de loup jusqu'au bord du lit et se penche, il va frapper. Soudain, se détachant, clairs sur la paroi, au fond gauche de la scène, les deux faux prophètes se lèvent dans leur bure.*)

LE PREMIER PROPHÈTE. — Il a frappé ton grand visage, le trait qui volait — Angleterre!

LE DEUXIÈME PROPHÈTE. — Le glaive est dans ta chair, la chair de ton cœur — Angleterre!

Gurth s'enfuit. Le roi ulule.

RIDEAU.

PAUL FORT.

(*A suivre.*)

POÈMES

—

LE COUPLE AU JET D'EAU

Chaque soir, quand le parc se dépeuple, ils font halte
un instant; on les voit se recueillir un peu
auprès de ce jet d'eau dont la danse s'exalte
et va, d'un brusque essor, s'iriser en l'air bleu...
Douces ombres que j'ai maintes fois reconnues.
Assis là, côte à côte, ils ont tourné le dos
aux sillages houleux qui chantent en la rue,
car les couples, toujours, aimeront les jets d'eau...
Ils en suivront le flux qui se diapre; ils l'aiment,
tant sa gerbe contient de vie et de clarté,
pour ce vertige qu'il semble avoir de lui-même,
quand, parvenu trop haut, étourdi de monter,
il ploie en s'écrasant sur sa propre beauté.
Sa voix, que l'on entend à peine, pleure et jase
et l'on ne sait plus bien, quand décline le jour,
si ce sont des amants murmurant leur extase
ou si c'est le jet d'eau qui dit des mots d'amour...
Mais eux, qui le voient naître et mourir, si sensible,
discernent à quel point il leur est ressemblant
et le couple, saisi d'une joie indicible,
admire ce que peut la vertu d'un élan...
N'est-ce pas de cette eau qui stagne et qui sommeille
à leurs pieds, de cette eau pesante et sans reflets
que le jaillissement qui les enchante est fait?
Et comme éblouis d'eux, voici qu'ils s'émerveillent...
Il leur semble soudain avoir le cœur plus pur
devant le svelte envol qui se brise à l'azur...
Leur amour n'est-il pas ce grand jet d'eau qui brûle;
Fragile et jeune dieu, jamais rassasié,

qui, pleurant sur lui-même, expire au crépuscule,
en dansant sur le feu de son propre brasier...

—

TRAIN DE NUIT

C'est bien lui qui chemine et gronde au loin... Nul doute :
Ecoute-le rôder, là-bas, au fond du soir
et sourdement ourdir la trame de sa route...
Inutile à présent de nier, de surseoir...
Dans la vallée où croît l'odeur des tubéreuses
et que sa course ronge et creuse,
il glisse, il s'insinue ainsi qu'un grand ver noir...
Voici battre, fiévreux, le rythme qu'il déclanche,
chaque soir, dans la nuit où dort notre maison
et l'ombre qu'il fouit, qu'il mine à l'horizon,
traîne son lourd bruit d'avalanche
qui va fondre sur nous et sur notre repos...
Ah! cet express de nuit dont le brusque passage,
ouvert en notre paix, va la mettre en lambeaux.
Il accourt; sa rumeur augmente, se propage
et nous gagne... A quoi bon, mon amour, nous mentir?
C'est son heure... C'est lui... Ce train vient m'avertir
que demain, moi aussi, je serai du voyage.
Demain, je souffrirai les affres de partir...
Avec quelle âpre joie, il déchire l'espace!
Comme il crie en passant au seuil de la villa
et profère vers nous sa stridente menace!...
Demain, mon cher amour, je ne serai plus là.
Je fuirai dans ce bruit qui nous berce et qui passe...
C'en sera fait de notre été, de nos ciels bleus,
des longs accoudements, le soir, à la terrasse...
Graves, nous écoutons tous deux,
se traîner jusqu'à nous la monotone plainte
qui vient nous séparer un peu...
Tes bras autour de moi resserrent leur étreinte;
ton corps se rive au mien; tu t'insurges, tu veux
me retenir, lutter... Mais en vain! Ma pensée
prend son élan, elle erre en l'ombre cadencée...
Elle franchit des bois, des plaines et des bourgs,

fuyant d'une fuite insensée...
Et déjà j'ai cessé d'être à toi, mon amour.
Quand le destin, vois-tu, nous adjure de vivre,
c'est lui, c'est son appel qu'il nous faut toujours suivre!
Ce soir, trop de rumeurs, trop d'échos sont épars
et gravitent autour de notre âme angoissée...
Je ne suis rien, plus rien, qu'une chose bercée,
et jusque dans tes bras, je m'éloigne, je pars...

—

PASSANTES

I

Dans tes yeux, où s'irise une écumante grève,
dort on ne sait quel songe amer...
Tes seins, tes jeunes seins qu'un mol souffle soulève,
ont le mouvement de la mer.

Tu passes, diaprée au halo des enseignes
et des grands magasins ardents.
Mais, plus que tous leurs feux, mon cœur pantèle et saigne...
Tu peux y mordre à pleines dents!

Voyage... amour... ô soirs de Paris maritimes,
vous me noyez en vos remous;
Vos fêtes ont parfois la cruauté d'un crime
et vos rires pleurent en nous...

II

Ta robe est comme une eau diaphane de source
qui frissonne au long de ta chair...
Tu glisses d'un pas vif — et le vent de ta course
te vêt de tous les jeux de l'air...

Tu m'enivres, ô fleur exquise de l'espace
qui t'effeuilles d'un geste aisé,
O toi qui fais chanter dans la rue où tu passes
une musique de baisers...

III

Ruisselantes des ciels qui sur elles se fanent,
elles semblent sortir du bain...
Elles ont l'ondoiement lascif des courtisanes
dont nous fascinent les yeux peints.

Elles rient, le col nu, les jambes haut montrées,
voulant fouetter notre désir.
Mais nos cœurs sont trop lourds de femmes rencontrées
et nous n'osons jamais choisir...

ANDRÉ PAYER.

LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE DE HEGEL

D'APRÈS M. MEYERSON

—

La place faite au système de Hegel par M.Emile Meyerson dans ses grandes études de philosophie scientifique ne laisse pas d'être surprenante et même, au premier abord, paradoxale. Près de la moitié du second volume de *L'explication dans les Sciences* lui est consacrée, sans compter de nombreuses citations ou allusions dans le premier volume et dans *La déduction relativiste* du même auteur. Pourtant Hegel est un des esprits les plus opposés à la science, du moins à la forme moderne et contemporaine de celle-ci. C'est que dans toutes les démarches de la pensée visant à l'explication de l'univers, M. Meyerson a su montrer des éléments communs qui font partie du plus profond de l'essence de la raison humaine. Pour lui, toute explication de la nature vise à montrer le maximum d'*identité* possible entre les événements dans le temps et entre les choses dans l'espace (1). Ces éléments de l'explication, il les a retrouvés sous une forme en quelque sorte *tératologique*, dans l'étrange système de Hegel.

La philosophie de Hegel a connu, du vivant de son auteur, un succès extraordinaire en Allemagne, et même à l'étranger, succès bientôt suivi d'un mépris aussi violent, puis d'un oubli presque complet. C'est surtout la partie de cette philosophie qui visait à remplacer la science, la philosophie de la nature, qui a été l'objet de cet abandon ; les

(1) Au sujet de la philosophie scientifique de M. Meyerson en général, voir l'article du *Mercure de France* du 1er mars 1926 : *la Science et la raison dans la philosophie de M. Meyerson*, par André Metz.

quelques défenseurs que compte encore à l'heure actuelle la métaphysique hégélienne distinguent en général, avec M. Croce, » ce qui est vivant et qui est mort dans la philosophie de Hegel » et ils placent dans la seconde catégorie tout ce qui a rapport à la philosophie de la nature. M. Meyerson montre qu'en réalité dans la philosophie hégélienne l'épistémologie joue un rôle essentiel.

Ce qui déconcerte surtout dans les idées de Hegel à ce sujet, c'est l'opposition systématique aux méthodes de la science moderne, en particulier à l'emploi de la déduction mathématique. Citons comme exemple frappant l'anathème porté contre la théorie de la gravitation de Newton : Hegel trouve cette théorie imbécile (läppisch) et déclare inconcevable que les corps célestes soient « tirés de côté et d'autre », vu qu'ils doivent au contraire se mouvoir « comme des dieux libres » (2). Hegel, quoique fort instruit dans les mathématiques élémentaires, qu'il a même enseignées pendant quelque temps, paraît bien avoir fait partie de la catégorie envisagée par M. Meyerson des esprits qui s'assimilent difficilement l'esprit des mathématiques, parce que gênés par le caractère « artificiel » des démonstrations. Il accuse, en effet, celles-ci de « ne pas procéder du concept du théorème » ; la construction, dit-il à propos de la géométrie classique, « se trouve ordonnée et l'on doit obéir aveuglément à la prescription et tirer justement les lignes en question, alors qu'on en pourrait tirer un nombre infini... Après coup, on reconnaît bien aussi que ces lignes étaient appropriées au but, mais l'appropriation n'est, de ce chef, qu'extérieure » (3). Ailleurs, il conclut de façon plus rigoureuse encore : « La représentation mathématique est une représentation torturée (4) ».

(2) Hegel, *Naturphilosophie*, pp. 96-98, cité par Meyerson, *De l'explication*, II, p. 42.

(3) Hegel, *Phaenomenologie*, p. 31, cité par Meyerson, *De l'explication* I, p. 141.

(4) Hegel, *Naturphilosophie*, p. 10, cité par Meyerson, *De l'explication* II p. 41.

Si l'on va au fond de ces critiques, on voit que Hegel reprochait surtout aux mathématiques de se servir uniquement d'égalités, c'est-à-dire d'identités partielles, ne pouvant aboutir qu'à des tautologies ou à des vérités « morvantes ». Or, l'essentiel de son système est la déduction globale de la nature par le moyen d'une logique d'ailleurs toute différente de la logique classique, et telle que l'esprit, en l'appliquant, créerait le monde. La *raison*, telle qu'on l'entend généralement, lorsqu'on dit par exemple que la démonstration mathématique est conforme à la raison, est évidemment incapable d'une telle construction. Mais Hegel prétend distinguer deux facultés entièrement distinctes, l'une, la *raison abstraite*, qui recherche l'identité et qui a son application dans le domaine de l'algèbre et de la géométrie, et l'autre, la *raison concrète* (5), qui concilie l'identité et la diversité. La fameuse triade : thèse, antithèse, synthèse, devient chez lui la triade : *rationnel* (ou conforme à la raison abstraite), *dialectique* (ou opposé à cette raison abstraite), et *spéculatif* (ou conforme à la raison concrète). Dans le premier stade, l'esprit recherche l'identité; dans le second, il perçoit la contradiction; dans le troisième, enfin, dépassant les deux premiers, il opère la conciliation entre l'identique et le contradictoire. Le compatriote et condisciple de Hegel, Schelling, avait, quelques années auparavant, conçu un système de philosophie de la nature, basé sur une triade analogue, mais il considérait l' « identité » et « l'opposition » comme des rapports entre l'esprit et la nature, celle-ci étant posée dès le début comme existante par elle-même. Hegel au contraire voulait faire sortir le réel, le concret, de l'esprit qui le pense, et qui le crée en le pensant, par le moyen de la fameuse raison concrète. Il laissait bien, à la vérité, une place à la science expérimentale, en marge de la déduction logique, mais le domaine ainsi ré-

(5) Ce sont là les expressions heureusement choisies par M. Meyerson pour la traduction des termes de Hegel, *Verstand* et *Nernunft*, souvent rendus par les traducteurs par d'autres mots plus ou moins adéquats.

servé était, selon lui, d'importance secondaire : « L'idée de la nature, disait-il (6), en se particularisant, se répand en choses fortuites », qui « dépendent du hasard et du jeu et ne sont pas déterminées par la raison concrète ». C'est ainsi qu'il ne croyait pas possible d'expliquer philosophiquement un grand nombre d'événements historiques; dans un autre domaine, il considérait comme parfaitement « indifférent » à la philosophie le fait que le magnétisme prend naissance sur certains corps déterminés et non sur les autres; tout le côté historique de la géologie lui paraissait également inexplicable par voie logique et il le laissait dans le ressort de la science empirique. Mais les grandes lignes des lois de la nature, et tout ce qu'il y a de véritablement important dans celle-ci, devait être, selon Hegel, déduit des concepts mêmes par la voie logique qu'il enseignait, et qu'il présentait comme un développement spontané de la raison pure.

Il est vrai que les exemples donnés par lui de déductions de ce genre nous paraissent eux-mêmes non seulement artificiels et « torturés » (suivant les expressions qu'il appliquait au raisonnement mathématique), mais encore bien souvent d'une extravagance révoltante. Ainsi, pour lui, l'aimant n'était pas autre chose qu'une « représentation du syllogisme ». En effet, « le syllogisme (non pas dans la signification de l'ancienne logique formelle, mais dans sa vérité) est l'indication que le particulier constitue le milieu qui réunit les extrêmes du général et de l'unique ». De même, l'aimant « réunit dans son milieu, c'est-à-dire dans son point d'indifférence, ses pôles qui, par là, tout en persistant en leur diversité, constituent, d'une manière immédiate, une unité». D'ailleurs, cette forme de syllogisme est « la forme générale de toutes choses » (7).

De même le processus chimique était pour lui un syllo-

(6) Hegel, *Encyclopädie, Logik*, p. 24, cité par Meyerson, *De l'explication*, II, p. 30.

(7) Hegel, *Ibid.*, p. 50, cité par Meyerson, *loc. cit.*, II, p. 24.

gisme, « non seulement par son commencement, mais par sa marche, car il a besoin de trois agents, à savoir deux extrêmes indépendants, et d'un milieu où leur détermination se touche ». Ainsi « de l'acide tout à fait concentré, qui, comme tel, est dépourvu d'eau (lire : *anhydride*), si on le verse sur le métal, ne le dissout point et même ne l'attaque que très faiblement ; que si, au contraire, nous l'étendons d'eau, il attaque le métal avec beaucoup de vigueur, précisément parce qu'il faut, pour cela, trois agents » (8).

Après quelques exemples de ce genre, on est tenté de renvoyer à Hegel lui-même la critique méprisante qu'il faisait des *philosophies de la nature* de ses adversaires : celles-ci consistaient selon lui, « en grande partie en un jeu de nulle valeur, avec l'aide d'analogies extérieures et vides, qu'on veut faire passer pour des résultats profonds » (9).

Ce sont là, il est vrai, des applications particulières que l'on pourrait abandonner en prétendant conserver cependant une bonne partie des idées de Hegel. Mais il y a plus grave : s'attaquant au problème général du *devenir*, c'est-à-dire du changement d'état dans son acception la plus générale, celui-ci prétendait que l'esprit pouvait arriver à le déduire et à le comprendre. Or on ne peut déduire de quelque chose que ce qui s'y trouve déjà, et, chaque fois qu'il y a changement d'état, l'élément nouveau par lequel *ce qui est* diffère de *ce qui a été* est proprement impossible à déduire : on l'accepte comme une *donnée*, mais on ne le comprend pas.

De la même manière, Hegel prétendait que le passage du non-être à l'être, c'est-à-dire du néant à la réalité, était conforme à la raison concrète, et même produit par cette nouvelle « raison ». Ainsi était atteint, selon lui, le but de l'idéalisme le plus outrancier, confondant l'être et le connaître, la logique et la philosophie de la nature. Or, il y a là une impossibilité absolue, que Schelling a fait ressortir

(8) Hegel, *Naturphilosophie*, pp. 246-371, cité par Meyerson, *loc. cit.*, II, p. 25.
(9) Hegel, *Encyclopädie*, *Logik*, p. 358, cité par Meyerson, *loc. cit.*, II, p. 26.

5

dans les objections qu'il a faites, après la mort de Hegel, à la philosophie de celui-ci. Ces objections reprennent, en substance, celles que Kant avait opposées à l'argument « ontologique » de l'existence de Dieu (10). L'esprit crée des concepts, mais il ne saurait créer le réel :

Que notre concept d'un objet contienne ce qu'on voudra et tant qu'on voudra, disait Kant, il nous faudra cependant en sortir pour le douer d'existence.

Et Schelling, à son tour, écrit dans *Zur Geschichte der neuem Philosophie* :

La logique se présente comme l'élément purement négatif de l'existence, comme ce sans quoi rien ne pourrait exister, mais d'où il ne résulte pas, à beaucoup près, que tout n'existe que par lui (11).

C'est quelques années après l'attaque de Schelling que se produisit en Allemagne et à l'étranger un vaste mouvement d'idées auquel cette attaque n'était assurément pas étrangère. Le résultat fut la déconsidération de l'hégélianisme, et par contre-coup de l'idéalisme en général. Faisant abstraction des exagérations de ce mouvement, il faut reconnaître que les objections de Schelling étaient justifiées. Il n'est pas possible de passer du néant à la réalité par une opéra-

(10) L'argument ontologique, également connu sous le nom d'argument de saint Anselme, est essentiellement celui-ci : Dieu est conçu par l'esprit humain comme doué de toutes les perfections ; or, l'existence est une perfection, donc Dieu possède l'existence. Cet argument a été repris, avec quelques variantes, par des penseurs célèbres, dont Descartes et Spinoza. Ce dernier écrivait (*Ethique*, 1re partie), définition 1re : « Per causam sui intelligo id cujus essentia involvit existentiam, sive id, cujus natura non potest concipi nisi existens » (Par *Cause de soi-même*, j'entends ce dont l'essence enveloppe l'existence, ou dont la nature ne peut être conçue que douée d'existence). Mais, comme l'a montré Kant, « le concept d'un être absolument nécessaire est un pur concept de raison, c'est-à-dire une simple idée, dont la réalité objective est loin d'être démontrée par le fait seul que l'entendement en a besoin » et « la nécessité inconditionnelle des jugements n'est pas une nécessité absolue des choses » ; ainsi l'énoncé selon lequel un triangle a trois angles « n'affirme point que trois angles existent nécessairement, mais seulement ceci : à condition qu'il y ait (qu'il soit donné) un triangle, trois angles existent également (en lui) nécessairement ». (Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, cité par Meyerson, *De l'explication*, II, p. 77.)

(11) Schelling, *Werke*, 1re série, vol. X, cité par Meyerson, *De l'explication*, II, p. 73.

tion de l'esprit ; de même il est impossible de déduire et de comprendre le devenir. Quant à la *raison concrète* (*Vernunft*), qui aurait pour fonction de concilier dans l'esprit l'identique et le contradictoire, ce n'est pas autre chose qu'une chimère forgée pour les besoins de la cause par Hegel.

Ce que Hegel a décoré de ce nom, nous dit M. Meyerson (12), c'est la raison tout court (ou raison abstraite, *Verstand* selon sa nomenclature) après son premier compromis avec la réalité extérieure. Ce compromis, la raison n'en triomphe pas, elle le subit tout simplement, elle s'en accommode tant bien que mal, parce qu'elle ne peut faire autrement, parce qu'elle est forcée de reconnaître que « le monde va ainsi ». C'est dire qu'elle ne constitue en aucune façon cette acceptation en principe de compréhension nouveau. Au contraire, ses principes restent ce qu'ils étaient avant.

Faut-il donc considérer ce philosophe comme digne du mépris auquel l'ont voué les premières générations qui ont suivi sa mort ? Ce n'est pas possible, et M. Meyerson insiste à maintes reprises sur le respect qu'on doit à la puisssance de cet esprit. Pareil aux Titans de la fable, il a formé l'entreprise téméraire d'escalader le monde et d'installer l'homme, armé de la « raison concrète », à la place du Créateur. Sa chute a été retentissante, mais c'est qu'il est tombé de si haut que jamais avant lui l'esprit humain n'avait osé s'aventurer sur de pareilles cimes... ou dans de semblables nuages...

D'un autre côté, « son système a exercé sur une partie notable de l'humanité cultivée, pendant une génération entière, un empire quasi absolu et, ne fût-ce qu'à ce titre, doit paraître digne au plus haut point d'arrêter l'attention de ceux qui cherchent à déduire les lois de la pensée des manifestations de cette pensée dans les divers champs du savoir humain » (13). Une doctrine qui a connu un tel suc-

(12) *De l'explication*, II, p. 60.
(13) *De l'explication*, II, p. 10.

cès contient certainement une part de vérité et correspond à des aspirations profondes.

Cette part de vérité est extrêmement importante. Mieux que tout autre, Hegel a mis en évidence l'impuissance de la raison telle qu'on la considère habituellement — la raison « abstraite » — à comprendre autre chose que l'identique, et en même temps la nécessité d'admettre, au sein du raisonnement lui-même, des éléments de « diversité » opposés à la notion d'identique.

Il a reconnu... qu'au fin fond du processus de notre raisonnement il y avait une contradiction constante et que la nécessité du progrès même de cette pensée rendait inéluctable... Hegel a senti on ne peut plus vivement toute la généralité de ce processus, la vigueur du courant qui, dans tous les cas de ce genre, entraîne la pensée au delà de ce qui est strictement rationnel logique. Il l'a senti au point qu'il a cru que la logique, telle qu'on l'avait connue jusqu'à lui et que l'avait notamment codifiée Aristote, se trouvait, de ce chef, sinon entièrement abolie, du moins soumise à des correctifs, au nom d'une sorte de logique supérieure, dont il a essayé de formuler à son tour les énoncés (14).

Esprit furieusement dogmatique, cherchant à toute force une explication globale par la voie logique, Hegel n'a pas voulu admettre que l'obstacle rencontré fût infranchissable. Il a eu le courage extraordinaire de ne pas se laisser rebuter par les absurdités auxquelles il aboutissait. Par là, il a conduit son système philosophique à un échec retentissant. Mais cet échec, comme aussi le succès colossal auquel il a fait suite, renferment des enseignements qui peut-être n'auraient jamais été mis en évidence d'une manière aussi flagrante. C'est d'abord la tendance invincible de l'esprit humain vers la déduction, la rationalisation absolue et complète de l'univers, tendance qu'il a poussée à l'extrême et qui explique la naissance de la *Naturphilosophie* ainsi que la vogue de celle-ci. C'est aussi, d'autre part, l'impossi-

(14) Meyerson, *loc. cit.*, II, p. 11.

bilité de cette rationalisation complète, ainsi que l'impuissance de la raison humaine à sortir des voies de l'identité et de l'identification, qui justifient l'échec du système et le crépuscule de celui-ci, qui fut le dieu de la philosophie allemande pendant toute une importante période de l'histoire du XIXe siècle.

ANDRÉ METZ.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE CH. DE COSTER

LES ORIGINES DE L'« ULENSPIEGEL »

—

Camille Lemonnier voyait en l'*Ulenspiegel* de Charles De Coster la Bible du peuple flamand. Pendant trois siècles du moins, l'*Ulenspiegel* anonyme qui lui avait servi de modèle en avait été le livre de chevet — le volksboek. Il n'y a guère, en Allemagne, que le *Faust* et, en Flandre, que *Reinaert de Vos* qui aient joui d'un succès aussi vif, aussi profond, aussi durable.

L'édition primitive de l'*Ulenspiegel* date de 1515 ou de 1517 : elle suivait le texte du Père cordelier strasbourgeois Thomas Murner ; mais ce texte même ne semble bien être qu'une traduction en haut allemand d'une leçon plus ancienne en *platt deutch*. On a quelques raisons de croire celle-là de 1453. Celle de 1515 fut rééditée par Hermann Kust, à Halle, en 1884.

Cet *Ulenspiegel* originel était-il une biographie romancée ou bien un simple roman ? Voilà ce dont on peut disputer. D'après Happenberg, Till serait né à Kneiflingen, en Brunswick, vers 1300, et serait mort à Moëlln, près Lubeck, en 1350. Gessner y avait retrouvé, en 1754, une dalle funéraire marquée du hibou (*uyl*) et du miroir (*spiegel*). Mais d'une part cette dalle n'aurait pas été antérieure au XVIIIe siècle, et, de l'autre, le nom du héros aurait été, avant le XVIe, Bochart et non Ulenspiegel.

Ulenspiegel d'ailleurs pose autant de problèmes à l'étymologiste qu'à l'historien. Il semble au moins hasardeux, pour un manant aussi étranger à tout humanisme, d'évo-

quer l'oiseau d'Athéna et l'attribut de Vénus. Le double symbole de la sagesse et de la comédie messiérait moins déjà à celui en qui les Allemands voient le fondateur de leur théâtre populaire. Enfin, il serait assez dans sa manière de tirer son patronymique de ce très vieux dicton, dont il aurait pu faire sa devise : « L'homme reconnaît aussi peu ses défauts qu'un *hibou* se regardant dans un *miroir* reconnaît sa laideur. »

La tradition flamande ne fixait aucun berceau à Till, mais plaçait son tombeau au pied de la tour de la Collégiale de Damme-en-Flandre. On le disait frappé aux mêmes armes parlantes que celui de Moëlln. Aussi d'imaginatifs folkloristes émirent-ils l'hypothèse facile de deux Till, vagabonds de père en fils, le père l'étant aux bords de l'Escaut et de la Lys, le fils aux pays du Weser et du Rhin.

Voilà, en tout cas, ce qui légitime De Coster d'avoir fait naître Till « à Damme-en-Flandre, quand Mai ouvrait les fleurs des aubépines ».

On sait que l'érudit Jacob van Maerlant fut greffier à Damme aux premières années du XIVe siècle. Curieuse — ou émouvante coïncidence : van Maerlant avait nom de Coster. Or, Dante visita Damme vers le même temps et y admira la digue protégeant l'entrée du Zwyn, l'estuaire ensablé qui amenait alors aux quais de Bruges toutes les caravelles d'occident. Et il est difficile de s'attarder aujourd'hui sur la grand'place du petit bourg perdu au fond de tristes campagnes, sans rêver que le vieux philosophe et que le grand poète ont pu y arrêter un instant leur promenade devant le tréteau du subtil bateleur.

Il l'aurait aussi dressé, ce tréteau, en Lombardie, en Saxe, en Bohême, en Pologne. Molinsky, en Pologne, voulut même revendiquer des titres à son tombeau, sans en avoir sans doute, de meilleurs que de rappeler, par son nom, le Moëlln germanique. D'autre part, Friedrich W. Brie put consacrer, en 1913, deux volumes à l'*Ulenspiegel* en Angleterre et aux Editions anglaises de l'*Ulenspiegel*. Enfin, en

France, l'*Ulenspiegel* enrichit la langue d'un mot et d'un adjectif. Ménage nous le dit proprement :

Un Allemand du pays de Saxe, nommé Till Ulenspiegel, qui vivait vers 1480, était un homme célèbre en petites fourberies ingénieuses. Sa vie ayant été composée en allemand, on a appelé de son nom un fourbe ingénieux. Ce mot — espiègle — a passé ensuite en France dans la même signification, sa vie ayant été traduite et imprimée en France avec ce titre : « Histoire joyeuse et récréative de Till Ulespiegle, lequel par aucunes fallaces ne se laissa surprendre ne tromper. »

Bref, ce manuel médiéval du parfait farceur compta plus de cent éditions, de 1500 à nos jours. Et parmi les récentes les plus connues, il faudrait au moins ne point taire l'édition française de Buxelles (1850) avec les illustrations de Lauters ; l'édition flamande reconstituée par Prudens van Duyse, d'après une édition dite d'Orléans et qui datait de 1571 ; l'édition allemande enfin de 1883, laquelle est une adaptation en vers de Maürer sous ce titre : *Wie es fur imsre zeiten past.*

On n'a nulle peine à concevoir combien tant de rééditions ont dû enrichir le texte du naïf cordelier de Strasbourg. *Ulenspiegel* intégra donc telle facétie des fabliaux français, du *Curé Amis*, du *Curé de Kalenberg*, des *Repeues franches*, fit sien tel trait pris aux *Cento Novelle Antiche* ou à *Bibelius.*

Ce fut une ancienne édition anversoise : *Het Aerdig leven van Till Ulenspiegel* (L'étrange vie de Till Ulenspiegel) que De Coster eut entre les mains.

§

En vérité, De Coster semblait prédestiné, par la logique d'une heureuse influence, à ce populaire roman comique : ne naquit-il même pas à la vie des lettres sous l'égide d'une petite revue bruxelloise — et éphémère, naturellement — que dirigeait F. Rops et dont le titre était *Ulenspiegel* ? Cependant la genèse du maître livre (il mit dix ans à l'écrire),

nous est assez mal connue. Les souvenirs sont peu nombreux. Les tendres *Lettres à Elisa* font peu confidence à l'amie de sa « lutte pour créer ». On n'ignore point, pourtant, qu'elle fut âpre. Il travaillait, lentement, peineusement, mais jamais la foi en lui ne faiblit. Il disait : « Je me juge peu dans le présent et beaucoup dans l'avenir. » Il disait aussi : « Je suis de ceux qui peuvent attendre. »

En dix ans, il est rare que le cadre d'un ouvrage ne s'élargisse point. La *Légende* voulut-elle être d'abord autre chose que la transcription du vieux texte médiéval ? Non, sans doute. Aussi tout le début du premier livre mérite-t-il bien un peu ce nom de « rapiéçage d'anecdotes » — rapiéçage ingénieux — que lui donna Maurice Wilmotte dans sa *Culture Française en Belgique*.

De Coster n'expurge son récit ni de la puérilité, ni de la grossièreté primitive. Les six baptêmes de Till sont de pauvre invention. De trop nombreuses facéties y naissent encore de la confusion volontaire et d'un sel bien commun, entre la lettre et l'esprit. Ulenspiegel taille pièce de futaine en forme de loup au lieu du vêtement de même nom. Parfois cependant, le trait se renforce d'une intention satirique plus profonde. Chargé de peindre à fresque une muraille de château, Ulenspiegel ne dénude qu'un mur blanc, non sans avoir prévenu que l'œuvre géniale ne serait visible qu'aux seules personnes qui sont nées. Et il n'est manant qui ne feigne admirer ce chef-d'œuvre !

Dès la seconde moitié de ce livre, la figure de Till se précise, se grandit. Le ridicule égratigne. Il faut des armes pour tuer. L'heure n'est plus aux gaudrioles. Albe règne tragiquement sur la Flandre. Ulenspiegel se lève pour le salut de Mère Flandre. Dans son sac-à-malices, il va glisser son terrible serment. Le vieux Claes a été brûlé vif et la vieille Sœtkin, tandis que les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts, a mis sur la poitrine de l'orphelin le sachet de soie rouge, noire et verte — rouge, couleur du sang, noire, couleur de deuil, verte, couleur d'espérance —

où battent les cendres encore tièdes. Elles ne cesseront plus de battre. C'est la grande initiation à l'humaine douleur, la sainte vocation à la vengeance.

L'initiation panthéistique qui la suit n'est pas moins belle. Till et sa petite amie Nèle sont ravis aux Pâques de la sève, bacchanale d'insectes et d'astres, à laquelle préside le Roi Printemps. On a voulu y voir une réplique de la *Walpurgis Nacht*. Sans doute, avec quelque peu du rythme des Kermesses de Rubens et des Scherzi de Beethoven : deux génies flamands.

D'ailleurs, De Coster, romantique à sa façon, penchait fort vers la littérature allemande. Ses maîtres à penser étaient Gœthe, Schiller, Hoffmann. Ainsi Nèle paraît-elle la sœur puérile de la Claire d'*Egmont*, et si l'« aboyeur prédicant » Adriaensen ne pouvait exciper de quelque historicité (on connaît les prêches d'un moine de ce nom), il se pourrait faire passer pour le frère du capucin Abraham de *Wallenstein*. Mais il est vrai qu'ils furent, l'un et l'autre, préfigurés par tant d'autres moines paillards et salaces, « depuis que monde moinant moina de moineries » !

Evidemment, Rabelais prend bonne place parmi les grands modèles de De Coster, au moins par l'usage de ce « vieil langaige françois » qui seul pouvait, disait-il, truffé de quelques néologismes, rendre la verdeur du patois flamand primitif. Car Panurge, rhéteur féru de bien dire et de latinisme, est bien loin de ce miséreux rustre, d'une finasserie trempée d'héroïsme. En même temps qu'à Rabelais, De Coster doit à Balzac — à celui des *Contes drôlatiques* — à Montaigne — « J'ai pleuré deux larmes sur mon vieux Montaigne », a-t-il dit — et, surtout, à ce Marnix, de qui de Thou écrivit : « Monsieur de Sainte-Aldegonde a mis la religion en rabelaiseries... »

Et puis il ne faut oublier jamais que De Coster est d'ascendance flamande et que, pour le Flamand, la couleur est le moyen naturel de s'exprimer. De Coster est né peintre.

Il vit au milieu de peintres. C'est chez les peintres qu'il trouve ses seuls défenseurs.

On était au milieu d'avril. Tous les arbres en fleurs, toutes les plantes gonflées de sève attendaient mai qui vient sur la terre accompagné d'un paon fleuri comme un bouquet...

Ces jours-là furent jours de printemps, clairs et frais, lorsque la terre est en amour.

C'est par de petits tableaux tels ceux-là que De Coster rejoint les maîtres paysagistes hollandais. Mais il est aussi de la race de Breuhgel, où le peuple est si près de la terre, de Goya, enfumé du reflet des supplices, et de cet étrange et puéril Jérôme Bosch, que Philippe II aimait. Ses meilleures dilections vont pourtant à Brauwer, à Steen, à Jordaens. Comme dans le *Roi boit*, on fait gogaille tout le long de son livre, sans mesure ni trève, et la mort même n'y interrompt point l'universelle mastication : Charles Quint paraît au jugement de Dieu « en vomissant, car la mort l'avait pris en état d'indigestion ». Il garde « de la confiture de coing aux lèvres » et se remet « à grignoter un morceau d'anchois ». Soetkin trépasse ; on la plaint ; elle ne pourra plus manger ni boire. On a tort, puisqu'il est au ciel « des sources fraîches de lait et de vin » et puisque des chérubins n'y auront d'autre souci que de la gaver de « ryspap » (brouet au riz) « offert dans des cuillers d'argent ».

C'est par ces traits là — autant que par le solide héroïsme de Till — que la *Légende* retourne au peuple. « Voir le peuple », disait-il, « voir le peuple. Le bourgeois est le même partout : voir le peuple ». Ainsi, l'influence la plus profonde qu'on puisse décéler dans l'*Ulenspiegel*, c'est celle du peuple. C'est par quoi — il le faut redire — l'*Ulenspiegel* est pour lui — est à lui. C'est son livre. Il est pauvre, simple, dru, brutal comme lui.

Il est misérable et triste comme lui.

Et, comme lui, il est immortel.

JOSÉ BRUYR.

AU CHAMP DES MORTS DE GLOZEL [1]

—

II

TOMBE EXPLORÉE LE 21 JUIN 1927

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait officiellement délégué M. Espérandieu pour assister à l'exploration de cette deuxième tombe. M. Audollent, correspondant de l'Institut, voulut bien se joindre à lui.

A mon arrivée à Glozel, écrit M. Espérandieu dans son rapport officiel à l'Académie, on ne voyait encore, de la tombe orientée du Sud au Nord, que l'une de ses extrémités, formée de deux blocs de pierre brute superposés. Tout le reste de la sépulture était engagé dans un sol herbeux, à la surface duquel n'apparaissait aucune trace de travail récent.

L'enlèvement de ces deux blocs permit de reconnaître une sorte de fosse ovalaire dont les parois et le plafond sont formés de pierres brutes sans mortier ni argile de liaison.

Sur le fond dallé de cette fosse, on remarquait une couche épaisse de limon boueux d'où rien n'émergeait. La surface de ce limon était lisse avec quelques stries assez semblables à celles que produit la mer sur le sable des plages.

Pour ne pas détruire la tombe, son exploration fut décidée, non point en la dégageant par le haut, mais en passant par l'ouverture produite par l'enlèvement des deux blocs précités. Une tranchée fut alors ouverte à l'autre bout de la fosse, pour l'éclairage du travail.

M. le Dr Morlet commença lui-même les recherches, en fouillant à la main dans le dépôt boueux et en indiquant, au fur et à mesure, la position approximative des objets qu'il parvenait à

(1) V. *Mercure de France*, numéro du 1er août 1927.

saisir. Il fut, par la suite, remplacé par M. Fradin qui, plus mince, put se glisser dans la tombe, dont il fallut toutefois élargir l'entrée.



Fig. 1.

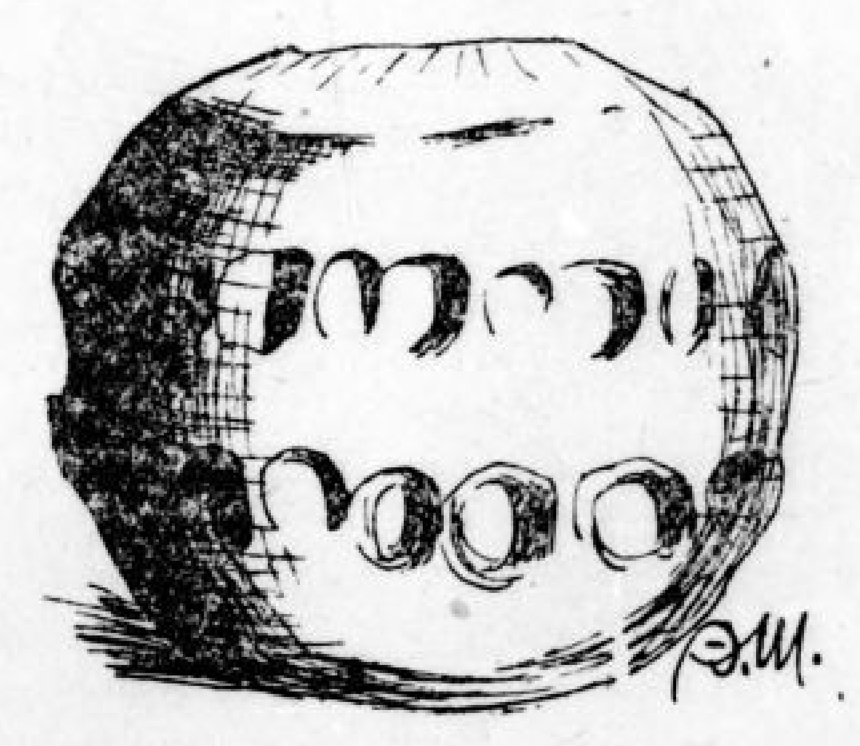


Fig. 2.

Position et description de la tombe. — Cette deuxième tombe est située dans la partie ouest du champ de fouilles.

Elle se trouve à 20 mètres de la *fosse ovale* (1) placée approximativement au milieu du champ.

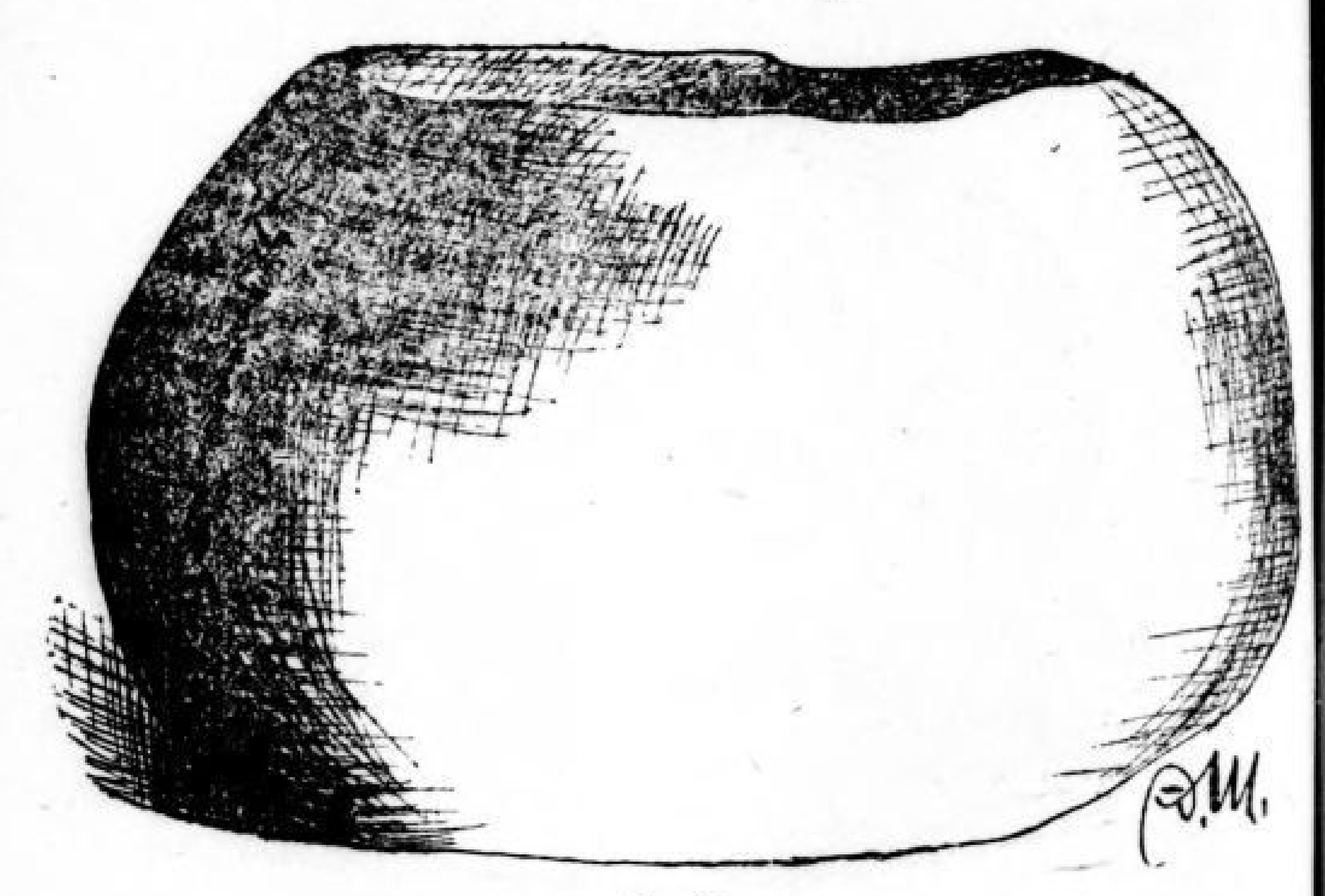


Fig. 3.

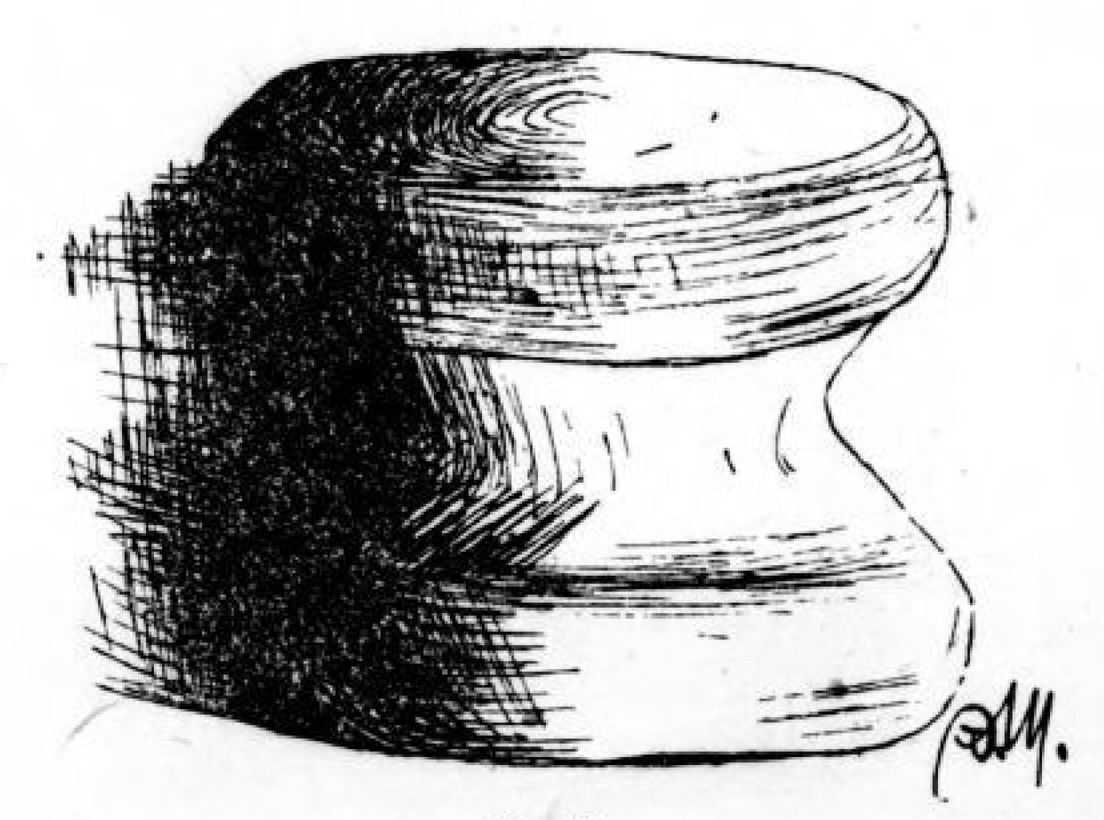


Fig. 4.

Cette deuxième sépulture est également orientée du Sud

(1) La première tombe est située à 4 m. au Sud-Est de la fosse ovale.

au Nord, et construite malgré la pente du terrain, sur un plan horizontal.

Son ouverture Nord est à 0 m. 80 de profondeur (mesure du plancher à la surface du sol) ; son ouverture Sud à 1 m. 10. De même construction que la tombe explorée le 14 juin, elle présente comme longueur, d'une ouverture à

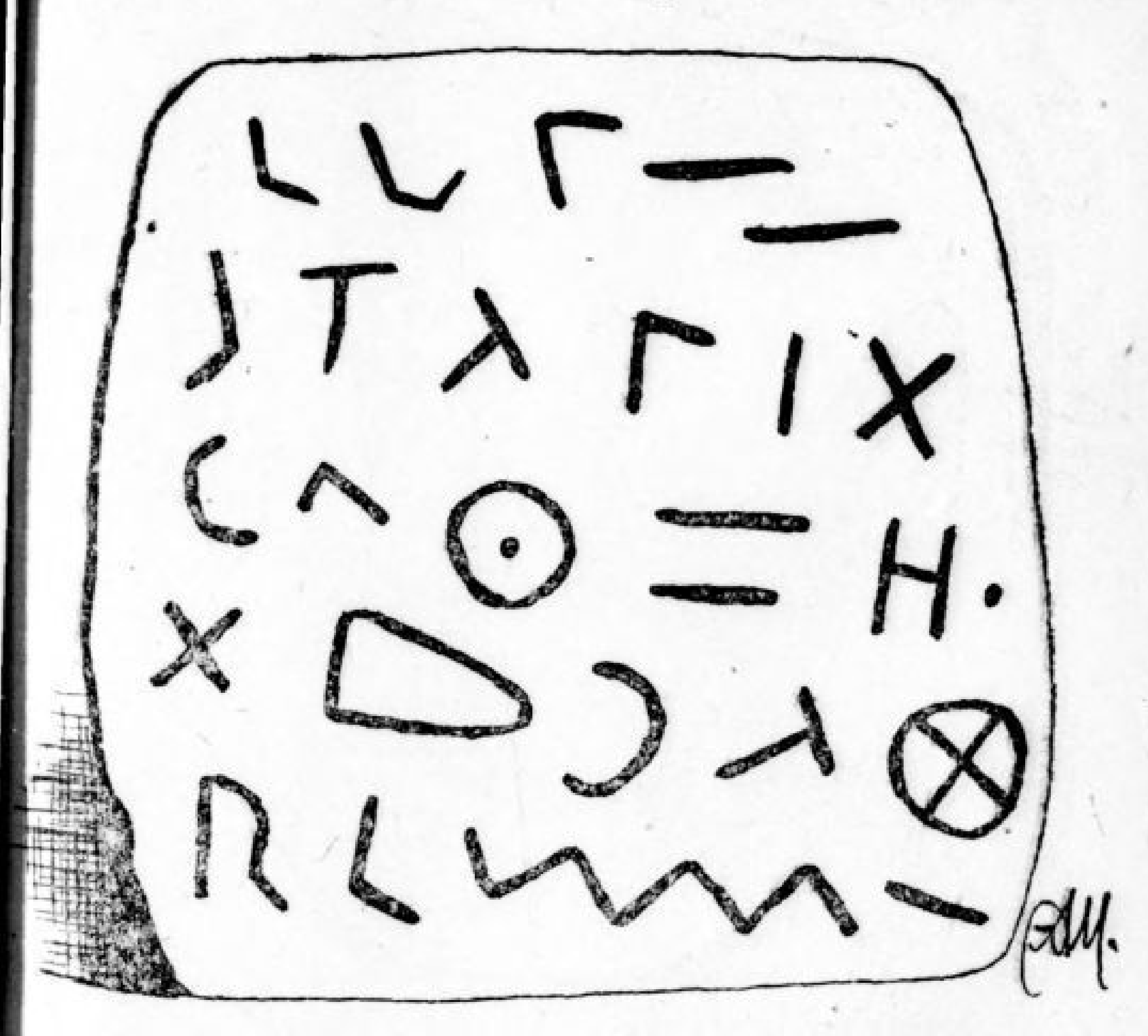


Fig. 5.

l'autre 1 m. 42. Hauteur et largeur de l'ouverture Nord : 0 m. 26. L'ouverture Sud, très exiguë, n'est guère constituée que par une fente longitudinale.

Comme la première, cette tombe est de forme ovale, mais de proportions plus réduites. La coupe transversale serait également un octogone irrégulier.

Les ouvertures ne peuvent pas permettre l'introduction

d'un homme. Il fallut enlever les grosses pierres du pourtour de l'entrée pour y pénétrer.

MOBILIER FUNÉRAIRE. — « Une liste des trouvailles a été établie, écrit M. Espérandieu dans son rapport à l'Insti-



FIG. 6.

tut ; elle est exactement de 121 objets, en y comprenant quelques pièces rencontrées un peu plus tard dans la terre de déblai. » Ces objets étaient enfouis dans une épaisse couche limoneuse d'argile fine.

CÉRAMIQUES. a) *Poteries*. — Nous avons recueilli trois va-

ses ; deux très cuits et un troisième en terre à peine dégourdie au feu.

Ce dernier placé en haut de la tombe, du côté gauche, est orné du masque néolithique sans bouche, aux arcades



Fig. 7.

sourcilières incurvées, aux yeux formés d'un cercle en relief, centré d'un trou. Au-dessus du masque se voit une bande irrégulière d'incisions obliques et autour de l'ouverture une rainure selon un mode de décoration fréquent à Glozel (fig. 1).

Un deuxième vase plus petit, portant deux bandes de décor à cupulettes, était placé en haut de la tombe, à côté des fragments de la voûte cranienne (fig. 2).

Un troisième, entièrement uni, à fond plat (fig. 3) placé approximativement au milieu de la tombe (à o m. 80 de l'ouverture Nord), contenait deux poinçons, un double et un

simple, enfouis dans une couche d'argile, et dans le fond, des cendres de couleur noire qui seront soumises à l'analyse.

Nous avons également retiré à 0 m.70 de l'ouverture Nord un support de vase en argile à peine dégourdie au feu (fig. 4).

La poterie de cette sépulture comprenait, en outre, quatre petites lampes à bords droits, semblables à celles que nous a déjà livrées la station. Elles étaient ainsi placées : une vers l'ouverture Nord ; deux approximativement vers le milieu de la tombe (à 0 m. 80 de l'ouverture Nord) ; la



Fig. 8.

dernière en haut de la tombe, à 1 m. 30 de l'ouverture Nord, à côté d'une fusaïole. La première sépulture, explorée le 14 juin, n'en renfermait aucune.

b) *Tablettes à inscriptions.* — Cette sépulture ne contenait que deux tablettes à inscription : la première, située approximativement au milieu de la fosse, était en argile très malléable. Il nous fut impossible de la retirer sans la briser et la déformer. Néanmoins, on peut se rendre compte qu'elle porte sur sa face supérieure des signes alphabétiformes nombreux.

La deuxième, placée à l'extrémité Sud, à côté des fragments de la voûte cranienne, est, par contre, très bien cuite et porte une inscription d'une grande netteté (fig. 5). Au revers, on voit les empreintes digitales de l'ouvrier qui la façonna ; malheureusement ses doigts étaient encore en-

duits de bouillie d'argile, ce qui diminue considérablement la netteté des sillons interpapillaires (2).

c) *Empreinte de main.* — A l'encontre de la première tombe qui n'en contenait pas, cette sépulture nous a livré une large empreinte de main, sur plaquette épaisse d'argile, semblable à celles que nous a déjà fournies le gisement. La longueur totale de l'empreinte est de 18 cm. 5, sa largeur de 16 cm. 5, la longueur du médius de 9 cm. 5. Elle est légèrement ébréchée au niveau de l'éminence hypothénar.

Comme nous l'avons noté sur d'autres empreintes (3), l'impression de la paume a été retouchée. On paraît avoir

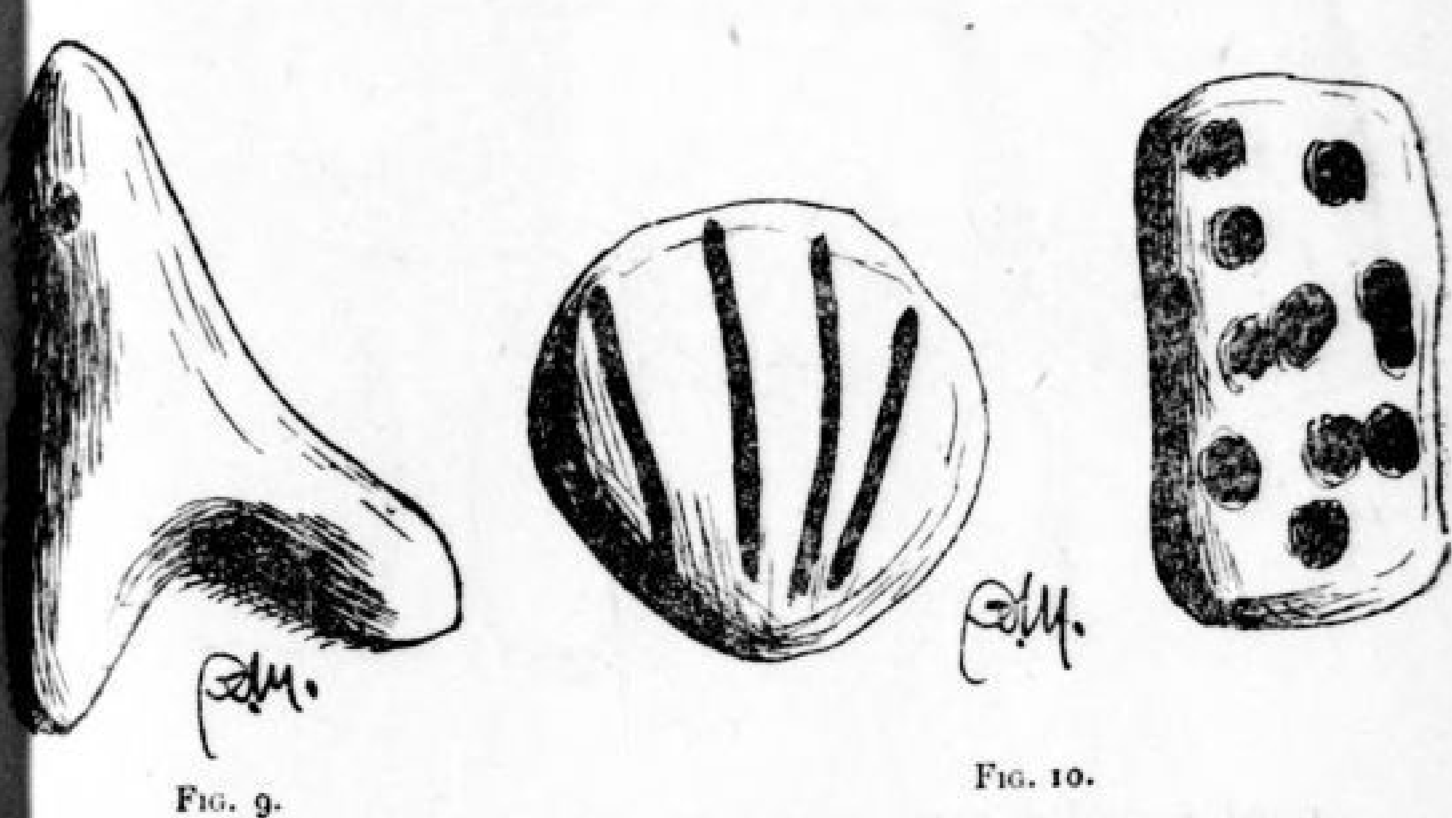


FIG. 9. FIG. 10.

réuni, par un sillon fait au doigt, la dépression de l'auriculaire à celle du pouce (fig. 6). Cette main était placée du côté droit, approximativement au milieu de la tombe (à 0 m. 80 de l'ouverture nord.)

d) *Idoles.* — En haut de la tombe, à gauche, se trouvait une idole bisexuée en argile très cuite. Le prolongement pénien se termine par l'orifice préputial. Le renflement

(2) Je compte leur consacrer une étude particulière en les comparant à d'autres empreintes digitales, relevées sur différents objets du gisement.

(3) *Empreintes de mains néolithiques*, « La Presse médicale », 16 février 1927.

balanique est nettement indiqué. Cette idole offre une particularité anatomique inverse de celle qui a été observée jusqu'ici. Le *témoin* gauche descend plus bas que le droit. (fig. 7). Est-ce une anomalie (4) de l'individu qui occupait la tombe et qu'a voulu reproduire l'artiste ? N'est-ce pas plutôt une distraction du modeleur dans l'observance des coutumes présidant à la confection de ces symboles ?

e) *Phallus et pendeloque phallique.* — Vers l'ouverture

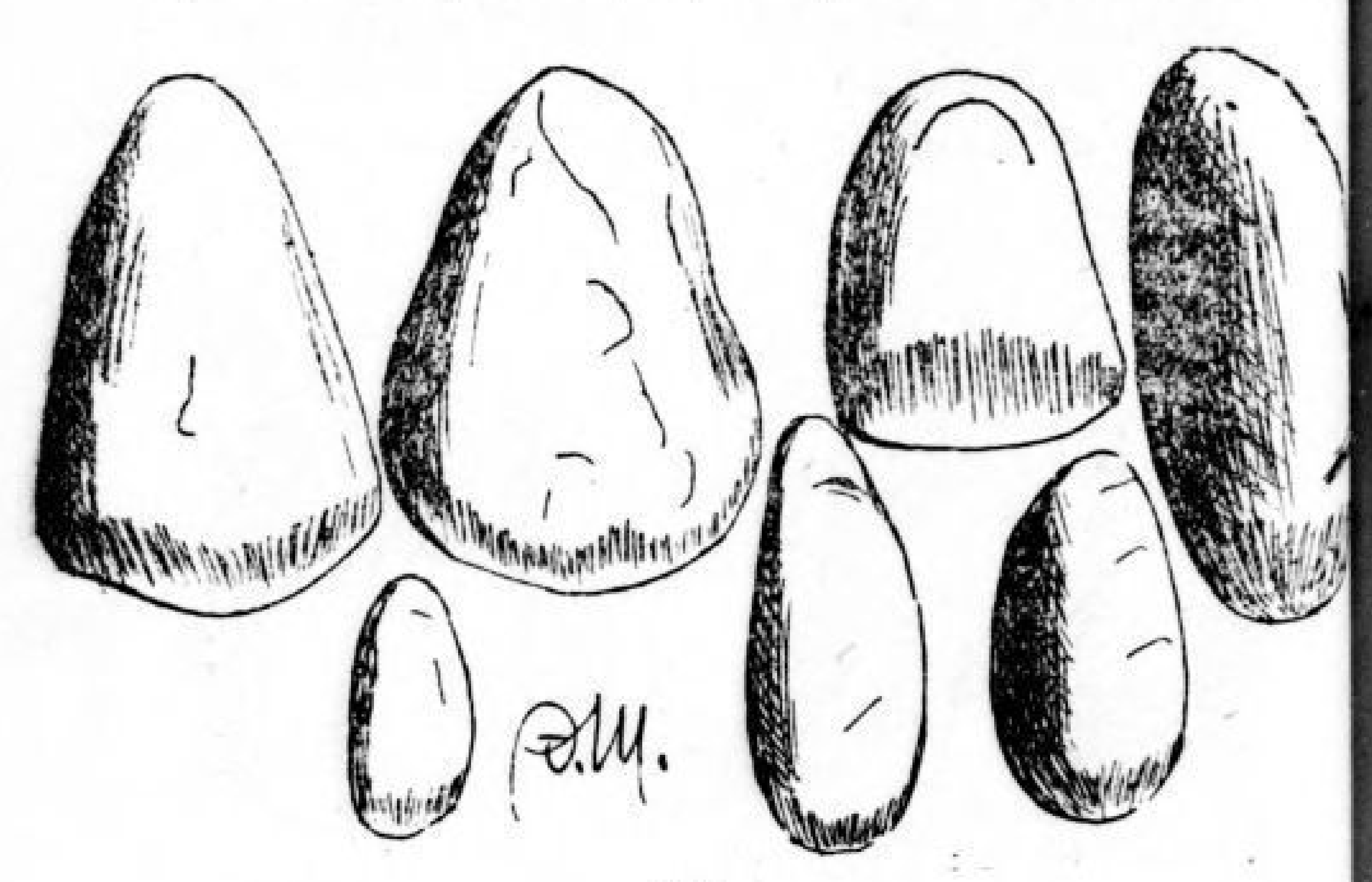


Fig. 11.

nord, à droite, nous avons recueilli deux objets en argile cuite que nous croyons être des symboles phalliques. Le premier, mesurant 13 cm. de longueur, est de forme arrondie et recourbée. Il va en s'amincissant à une extrémité où il présente une large rainure circulaire, avant de se terminer en forme de gland. Sur la face convexe se voit un sillon entre deux masses longitudinales arrondies qui, dans notre hypothèse, représenteraient les corps caverneux. Sur la face concave on voit un commencement de perforation,

(4) Anomalie pour cette époque, car de nos jours, c'est la règle. — Voir *Idoles phalliques et bisexuées*, « Mercure de France », 15 septembre 1926.

comme si on avait eu l'intention de figurer une pendeloque votive. L'aspect général de cet objet en terre est bien celui d'un pénis (fig. 8).

L'autre objet mesure 8 cm. de long. Une partie plus allongée, de forme ronde, est percée d'un trou, vraisemblablement de suspension. A l'autre extrémité, deux éminences également arrondies, de longueur moindre, peuvent représenter les glandes génitales mâles. Le tout constituerait une pendeloque, symbolisant les attributs de la virilité (fig. 9).

f) *Timbres à ocre.* — A peu de distance de l'ouverture Nord, nous avons recueilli deux objets en argile cuite qui, bien que d'une forme et d'un dessin différents, paraissent tous deux être des timbres à ocre. L'un de forme arrondie

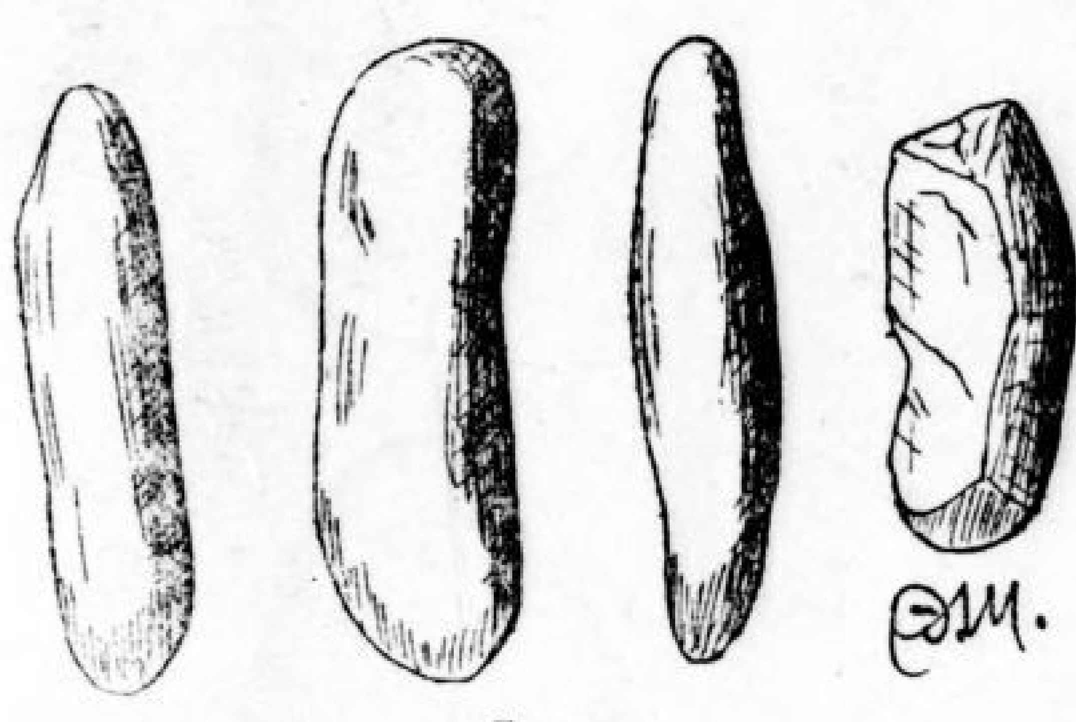


Fig. 12.

présente quatre rainures obliques destinées à assurer la rétention du fard ou à imprimer des dessins sur la peau. Sur l'autre, de forme rectangulaire, ce sont de petites cupules qui ont vraisemblablement cette fonction (fig. 10).

g) *Industrie céramique associée.* — L'industrie céramique associée se composait de trois bobines à pointes, d'un peson, d'une fusaïole.

Industrie lithique. — L'industrie lithique comprenait :

— Sept haches, constituées de galets dont la forme première rappelle celle de l'outil et dont le tranchant seul est

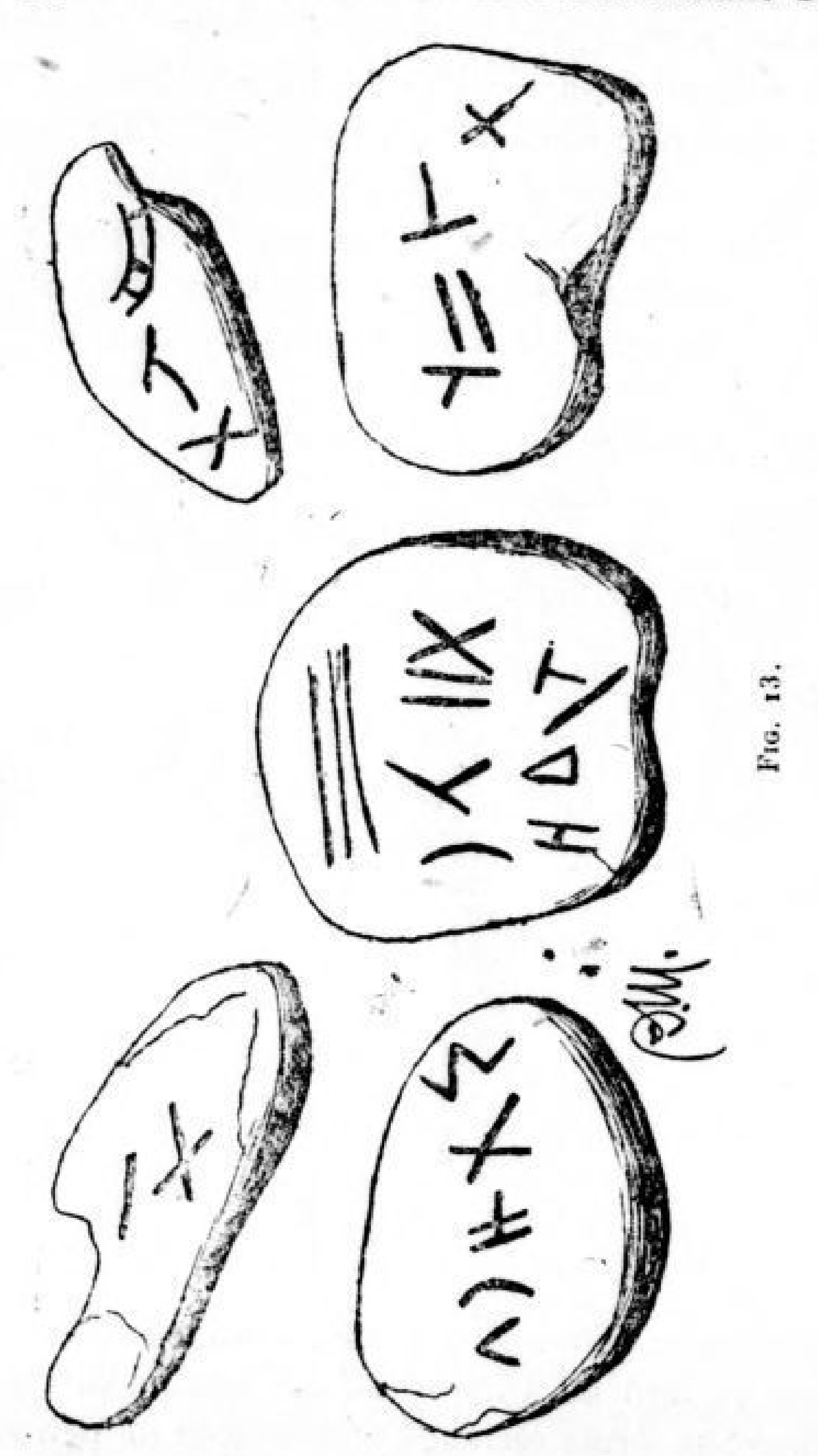


Fig. 13.

poli (5) (fig. 11). La plus grande mesure 14 cm., et la plus petite 6 cm. 5 de longueur;

(5) Le polissage, qui est à son début, s'inspire de celui de l'os qui est beaucoup plus ancien. On l'exécute à l'aide de petites limes en grès qui laissent persister des stries et des petites facettes (polissage à facettes). Il est beaucoup moins beau que celui des mégalithiques.

— Un galet plat, de forme arrondie, portant deux petites cupules ;

Quatre limes à os, — dont trois constituées de petits galets allongés et la quatrième d'un éclat de grès très résistant — présentant toutes une extrémité œuvrante régulièrement usée (fig. 12);

— Cinq galets portant des inscriptions composées de signes alphabétiformes connus, disposés sur une ou plusieurs rangées (fig. 13) ;

— Trois galets perforés, ayant fait vraisemblablement partie d'un collier. L'un d'eux porte d'un côté une inscription de quatre signes alphabétiformes qui se répètent deux à deux (fig. 14);

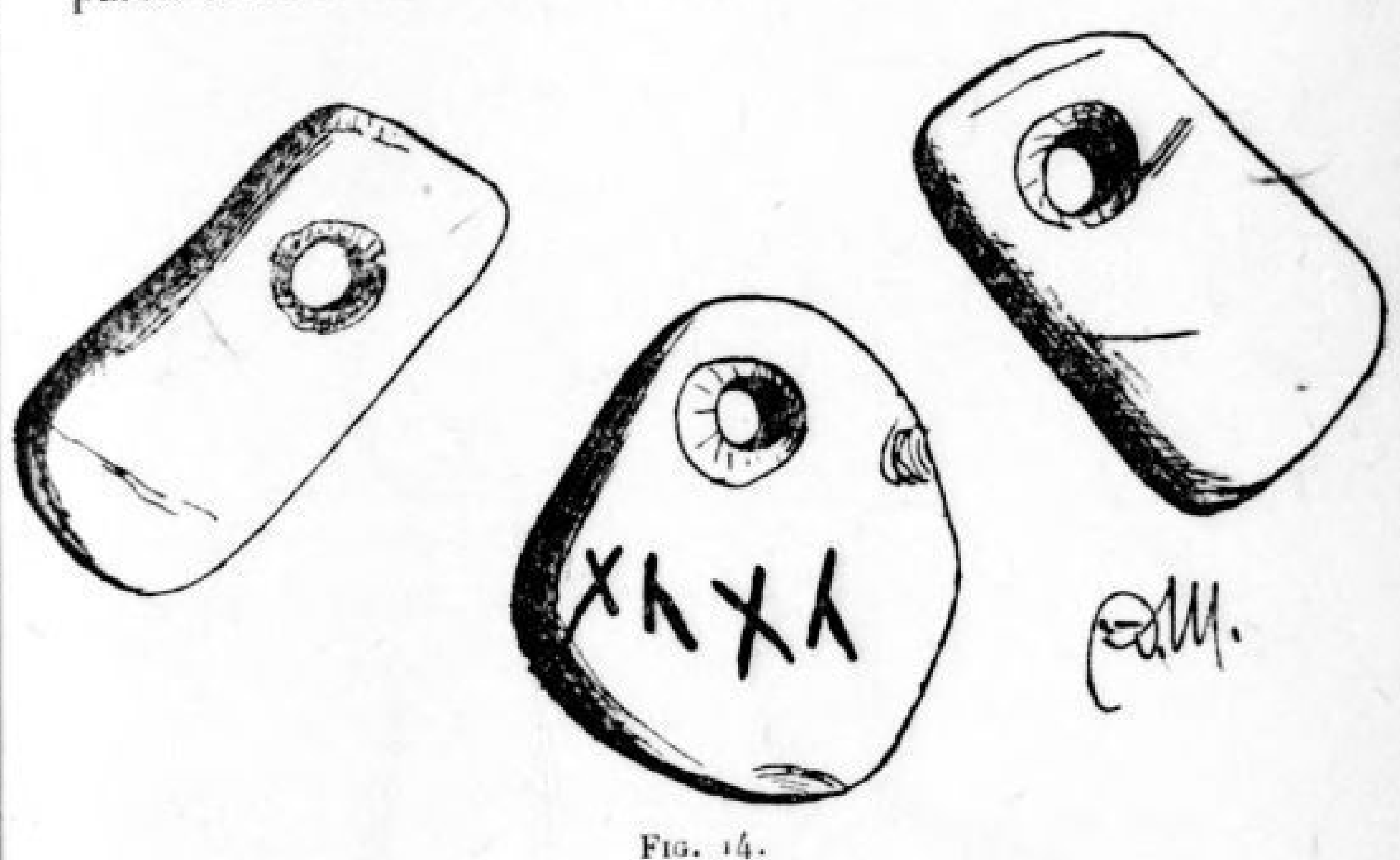


Fig. 14.

— Un véritable collier, trouvé comme dans la première tombe, à côté des fragments de crâne et composé de onze ou douze éléments pédonculés selon que l'on admet ou que l'on rejette un galet ne possédant qu'un début de rainure. Aucun des galets ouvrés ne portait de signes alphabétiformes (fig. 15) ;

— Un anneau en schiste avec une inscription (fig. 16) ;

— De *nombreuses pointes* en roche volcanique éclatée et trois pierres à encoches.

Enfin, nous avons trouvé dans cette sépulture deux gros blocs d'ocre brune recueillis, l'un dans le milieu de la tombe, l'autre en haut, à côté d'un fragment de pariétal, teinté de brun.

Industrie de l'os et de la corne. — Cette industrie

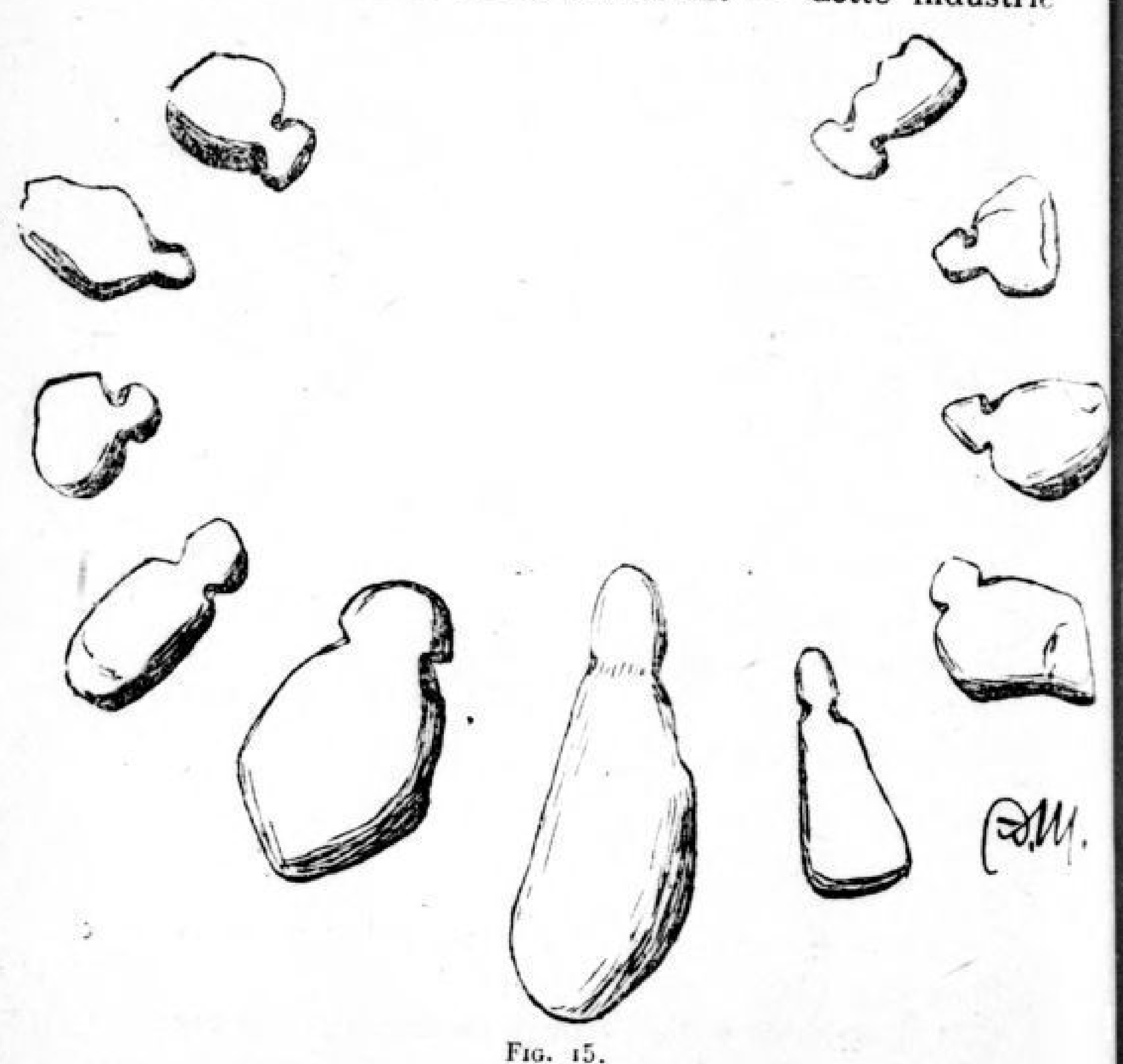


Fig. 15.

était moins bien représentée dans cette sépulture que dans la première. Nous n'avons pas rencontré d'aiguille ni de grand harpon.

Nous avons recueilli le premier jour ou le lendemain dans les terres de déblai :

— Une grande sagaie ;

— Un long poinçon, un petit poinçon double, trouvés tous les deux dans le vase uni, contenant des cendres noires ;

— Deux lissoirs appointés à une extrémité ;

— Un fragment d'aiguille sinueuse.

— Deux fragments d'objets pointus en os (fig. 17) ;

— Deux petits harpons, l'un à trois barbelures et avec une hampe terminée en crochet ; l'autre à deux barbelures et double bourrelet de la base, selon le genre magdalénien (fig. 18) ;

— Cinq fragments de tubes à ocre avec décor incisé, en spirale, en lignes parallèles, en dents de scie (fig. 19) ;

— Un fragment de vertèbre (série animale) décoré de signes alphabétiformes (fig. 20) ;



Fig. 16.

— Une petite pointe fusiforme en os (fig. 20) ;

— Un objet en os poli sur toutes ses faces, légèrement appointé aux extrémités, semblable à celui que nous a livré la première tombe (fig. 20) ;

— Un bouton (?) avec deux encoches au milieu, où pouvait être fixé le lien qui le rattachait au vêtement (fig. 20).

— Une petite plaquette ovalaire, présentant des rayures longitudinales convergentes et rappelant par sa forme un des timbres à ocre, en argile, trouvés dans la même tombe (fig. 20) ;

— Une petite rondelle en os, percée d'un seul trou, pouvant avoir servi de *bouton* ou simplement d'objet de parure (fig. 20) ;

— Une pendeloque lancéolée, perforée au niveau de la base globuleuse, ornée de deux signes alphabétiformes qui

reviennent fréquemment sur les objets ou les galets gravés : T X (fig. 20).

Art de la gravure. — L'art de la gravure était représenté dans cette tombe par plusieurs figurations sur galets et une seule sur os du tarse.

Deux petits galets portent des têtes assez semblables. Le



Fig. 17.

museau allongé et rabattu semble indiquer qu'il s'agit de l'élan (fig. 21).

Nous retrouvons cette morphologie sur celui d'un cervidé dont les bois sont très abaissés en avant et en arrière,

probablement par suite du manque de place pour les ériger (fig. 21).

Un autre petit galet porte un cervidé au cou élancé et aux bois grêles que nous croyons être un cerf (fig. 21).

Un gros galet, en forme de massue, de 22 cm. de long, présente, en même temps que trois lignes d'inscriptions disposées sur des bandes naturelles de la pierre, le dessin schématique d'une tête qui paraît être celle d'un carnassier. Il existe, à ce niveau, de nombreuses marques de percussion. Ce galet, orné, bien en main, peut parfaitement avoir servi de massue (fig. 2).



Fig. 18.

Un dernier galet, de forme ovoïde, porte l'esquisse de la partie antérieure de deux animaux aux oreilles pointues, au museau allongé, aux poils hérissés, que nous croyons être des loups. De nombreuses stries parallèles parcourent le dessin en tous sens (fig. 23).

La figuration animale représentée sur la face articulaire

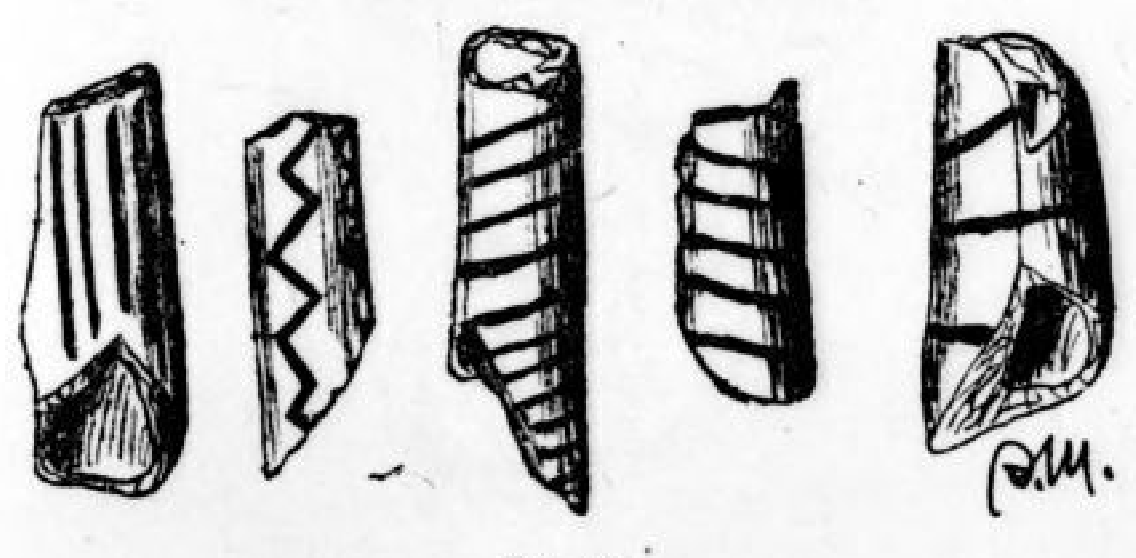


Fig. 19.

d'un os du tarse paraît être celle d'un jeune cervidé dont les bois sont en train de pousser (fig. 24).

Ossements humains (fig. 25). — Les fragments d'osse-

ments humains étaient également peu nombreux dans cette deuxième sépulture. Ils comprennent :

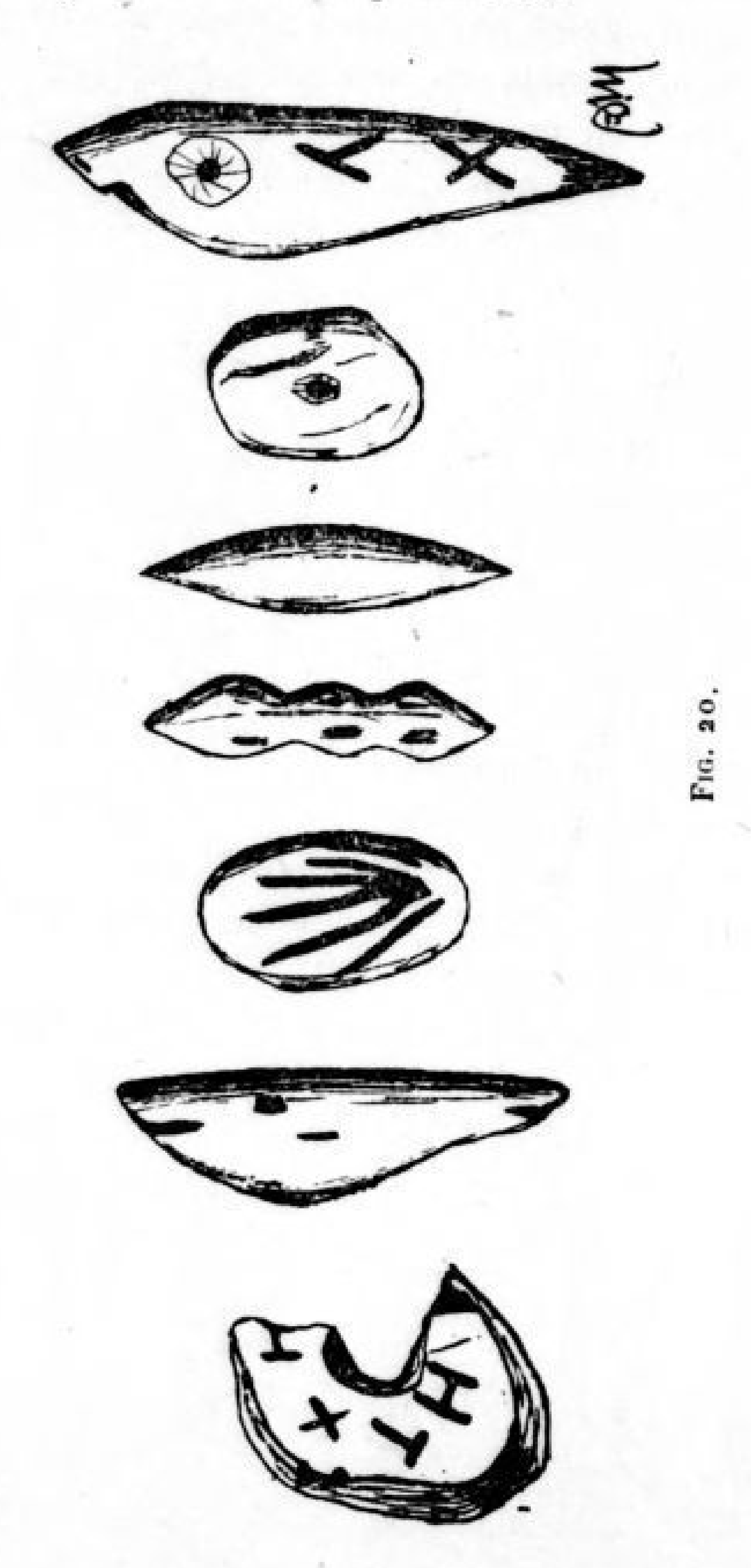


Fig. 20.

a) Deux fragments de pariétaux (droit et gauche), recueillis, l'un à 0 m. 75 de l'ouverture nord (6), l'autre à 1 m. 30

(6) Ce déplacement peut s'expliquer par la circulation d'eau à l'intérieur de la tombe, pendant la saison pluvieuse.

à côté d'une portion de maxillaire inférieur, au voisinage du collier constitué de petits galets *pédonculés* et d'un morceau d'ocre brune. Ce dernier morceau de la voûte présente une légère coloration ocreuse sur sa face endo-cranienne ;

b) La portion moyenne d'un maxillaire inférieur (région

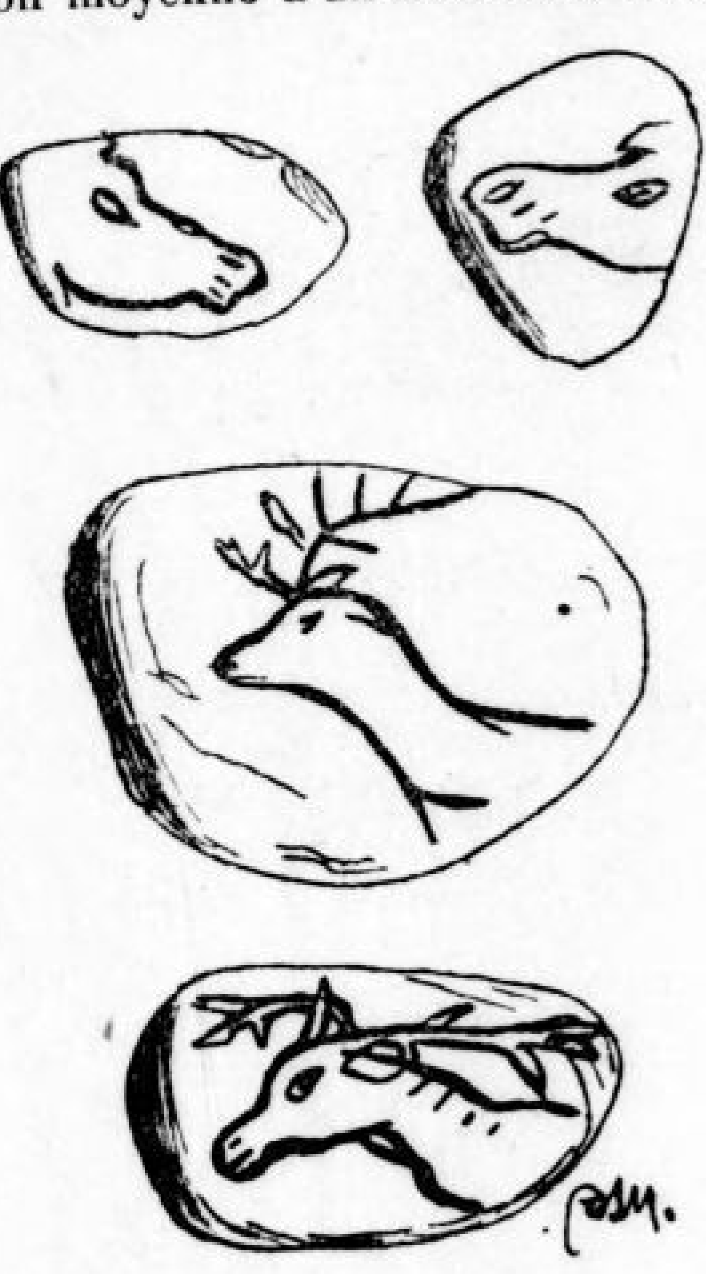


FIG. 21.

mentonnière) dont toutes les dents sont absentes et les alvéoles en partie détruites. Ce fragment présente de chaque côté de l'éminence mentonnière *deux véritables plateaux* au niveau de l'insertion des muscles peauciers, carré du menton et triangulaire des lèvres ; ce qui indique une vigoureuse musculature de la face. Notons également le grand développement, sur la face interne, des apophyses *geni*.

Résumé. — Si le mobilier de cette tombe n'est pas, en tout, semblable à celui de la première (présence d'une

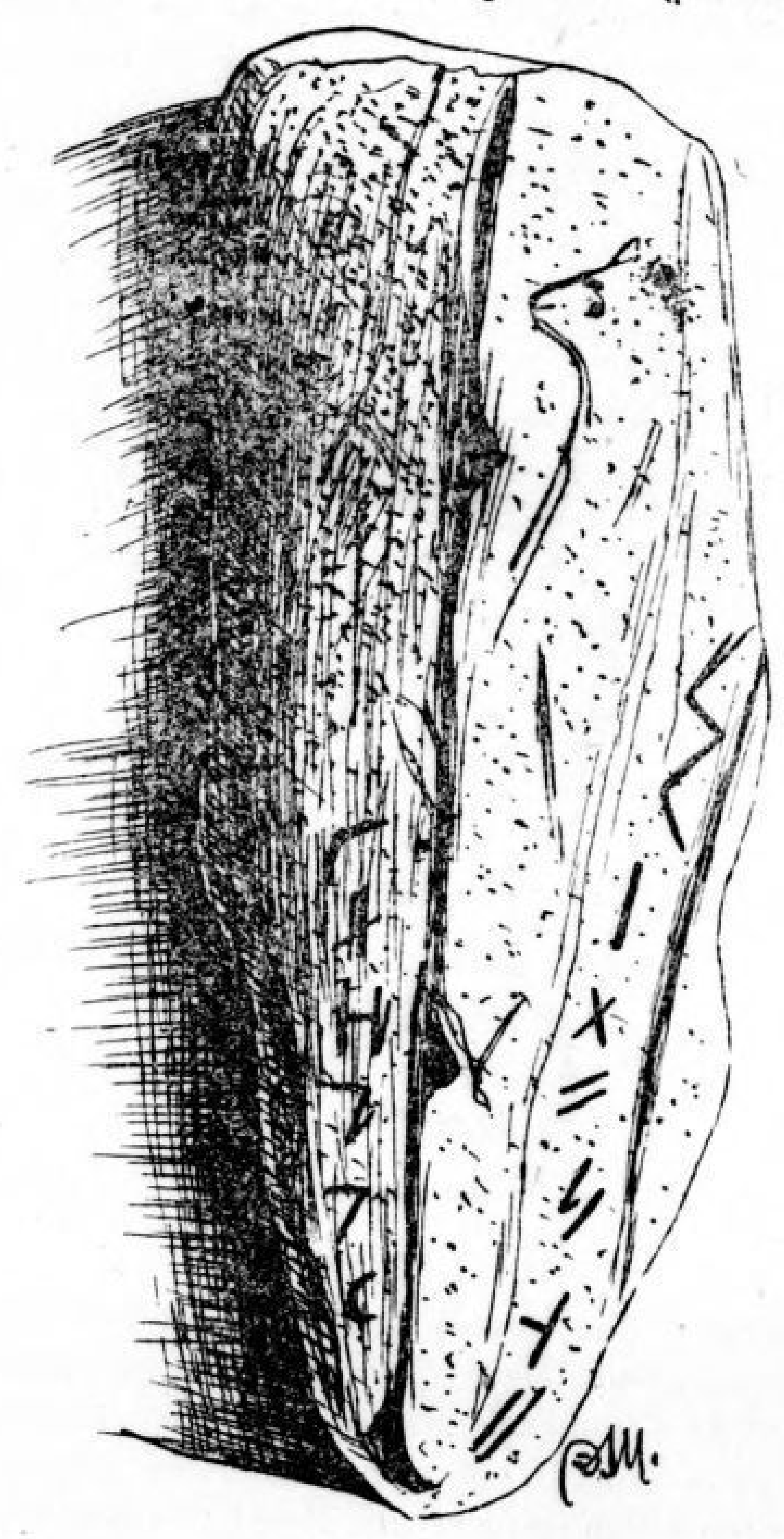


Fig. 22.

empreinte de main et de lampes, absence d'aiguille, etc...) il n'en diffère cependant pas notablement. Nous sommes

en droit de conclure à leur contemporanéité et à celle de tous les objets assemblés dans les deux.

Mais nous pouvons peut-être aller plus loin et considérer

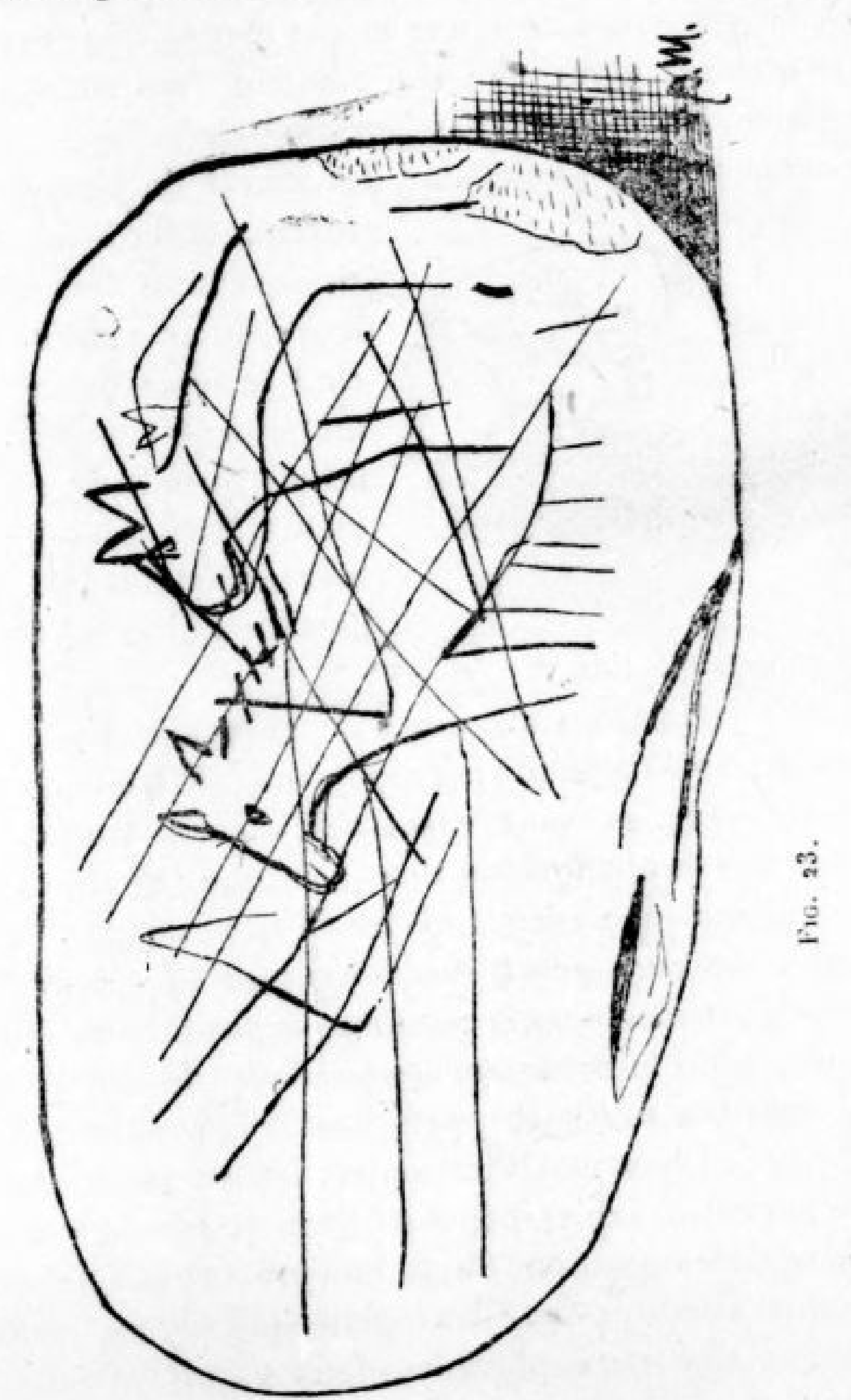


Fig. 23.

que ces deux tombes sont celles d'hommes et non de femmes. En effet, nous y retrouvons des armes de guerrier en grand nombre : massue, têtes de haches, sagaies, harpons, etc...,et la figuration de *pièces de gibier compre-*

nant surtout des cervidés. Les premiers néolithiques vivent encore des produits de la chasse et de la pêche. Comme me l'écrit M. Loth, « il est sûr que les Glozéliens sont les héritiers des chasseurs de renne et ont encore en grande partie leurs mœurs, alors que les Aziliens, qui succèdent aux Magdaléniens, ne sont pas leurs héritiers. »

Conclusions. — Le champ des morts de Glozel nous a révélé, grâce à la conservation parfaite des objets sur lesquels on peut saisir encore le mode de façonnage, toute une civilisation néolithique primitive, en connexion étroite avec le paléolithique final dont elle a gardé l'art animalier et le travail perfectionné de l'os.



Fig. 24.

Aussi bien peut-on s'étonner de recueillir si peu d'ossements humains dans une nécropole où les objets ouvrés en os et en corne se sont conservés sans altération. Nous croyons que ce phénomène tient à ce que les objets façonnés acquièrent une *résistance toute spéciale par suite du séchage, du raclage et du polissage*. Plusieurs d'entre eux semblent même avoir subi une exposition au feu ou à la fumée, selon le mode encore employé de nos jours par certaines tribus sauvages pour obtenir un rapide durcissement (Dr S. Chauvet). Par contre, les ossements humains non dépériostés subissent, sous l'action microbienne, une première décomposition de la matière organique qui les rend plus altérables par les agents physiques, comme la circulation des eaux pluviales dans l'argile arénacée du gisement. L'abouchement des canaux de Havers à l'extérieur n'a pas été écrasé comme lorsque l'os a été raclé et poli ; ces conduits restent ouverts aux actions dissolvantes.

Un phénomène semblable se produit pour un morceau de chêne enterré avec son aubier. Il pourrit, alors qu'un

morceau de cœur de cet arbre résistera longtemps dans les mêmes conditions.

Pour les ossements humains, ce sont également les chairs qui les entourent et le périoste qui amènent leur destruction.

Et, comme le dit M. Espérandieu dans son rapport à l'Académie des Inscriptions, puisqu'il n'est resté, dans les tombes faites avec quelque soin, que des débris infimes de

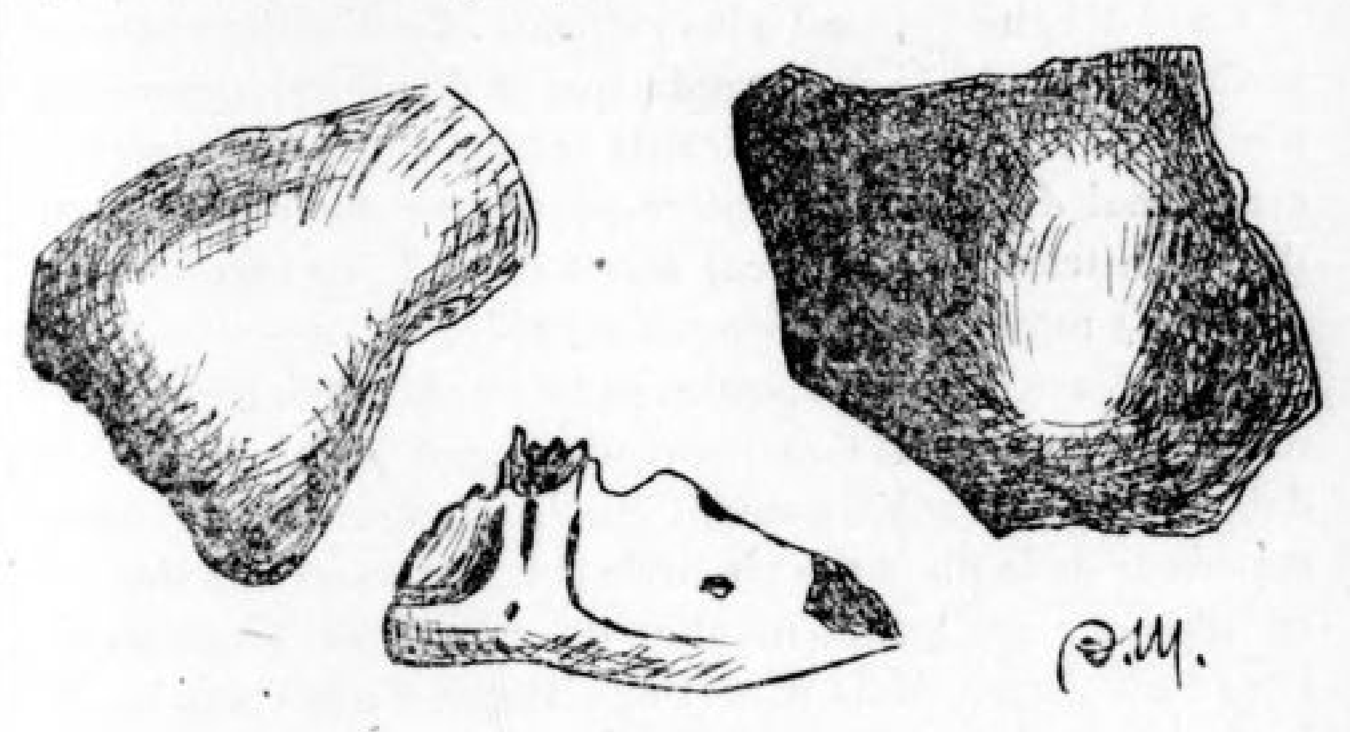


FIG. 25.

squelettes, il est logique de supposer que les corps en pleine terre ont encore plus souffert.

Cependant, même sans protection dans le gisement, des portions osseuses, plus résistantes, sont parvenues jusqu'à nous. En creusant en bas du mamelon une grande tranchée transversale, comprenant toute la longueur du champ, nous avons recueilli une dent humaine et une portion importante d'occipital.

La tranchée *Ouest* nous a livré deux morceaux de diaphyses fémorales, une tête de fémur et un important fragment de maxillaire inférieur, possédant encore trois dents avec une usure complète de la face triturante.

Un peu plus haut et à droite de cette dernière tranchée, nous venons de découvrir, en présence de M. Salomon

Reinach, M. Espérandieu, Mme Déchelette, Mgr Chaillan, une autre portion importante de diaphyse fémorale.

Tous ces débris humains seront soumis à l'examen de M. le Professeur Buy, qui veut bien nous en fournir une étude d'ensemble. Voici ses premières remarques sur un fragment de diaphyse fémorale exhumé l'an dernier :

« Les dimensions et la forme répondent aux squelettes actuels avec les particularités suivantes :

» *a*) La ligne âpre est plus saillante. Le diamètre antéro-postérieur est de 34 mm. tandis que le diamètre transversal n'est que de 30 mm. L'indice de section du fémur (rapport centésimal du diamètre antéro-postérieur du corps et du diamètre transversal-Broca) serait de 113, au lieu de 104, qui est la moyenne de l'époque actuelle.

» *b*) L'extrémité supérieure. par contre, a une légère tendance à s'aplatir. Et l'on pourrait songer à une possibilité de platymérie (aplatissement antéro-postérieur du tiers supérieur de la diaphyse fémorale) que Manouvrier a décrite en 1889 sur un grand nombre de squelettes humains de l'âge de la pierre. Mais il ne s'agit là que d'une ébauche. Je la signale tout de même.

» *c*) Enfin la dépression de la face interne (insertion du vaste interne tout près de la ligne âpre) me paraît un peu plus marquée que sur les sujets de notre époque.

» Je ne saurais naturellement tirer de tout cela des conséquences bien précises. Néanmoins la saillie vraiment frappante de la ligne âpre, la tendance inverse de ce fémur à s'aplatir en haut dans le sens transversal, la dépression plus accentuée de la face interne, au niveau du point où la ligne âpre se bifurque, constituent un certain nombre de caractères qu'il me paraît légitime d'interpréter comme résultant d'une suractivité du quadriceps fémoral, muscle de la marche. » (Buy.)

Les données anatomiques fournies par les fragments osseux retirés de la nécropole de Glozel sont encore trop peu nombreuses pour en tirer des rapprochements ethnogra-

phiques. Cependant, nous croyons que le gisement doit renfermer d'autres sépultures et qu'un jour, nous aurons la bonne fortune d'en découvrir qui, mieux construites ou placées dans une portion de terrain moins humide, pourront nous livrer le squelette entier de l'*Homme de Glozel*.

Dr A. MORLET.

L'ÉTAT MONDIAL DE LA QUESTION DE L'OBJECTION DE CONSCIENCE

Le mouvement pour la reconnaissance légale de l'objection de conscience dans les divers pays civilisés prend une extension de plus en plus grande. On sait qu'il est d'origine anglaise, mais étant donné l'ampleur qu'il a prise ailleurs qu'en Grande-Bretagne, c'est au point de vue mondial qu'il convient aujourd'hui de l'envisager.

En 1915, devant les résultats insuffisants, au point de vue de l'Etat, du recrutement de l'armée par le volontariat, le gouvernement anglais songea à substituer à ce système celui de la conscription. La loi instituant le service militaire obligatoire fut votée par le Parlement en janvier 1916. Mais, pour les Anglais, le service militaire obligatoire était chose absolument nouvelle et qui devait heurter la susceptibilité de certaines consciences affinées. Le gouvernement introduisit donc dans le projet de loi qui fut adopté ensuite une clause qui prévoyait l'exemption de service militaire pour objection de conscience et instituait les tribunaux spéciaux nécessaires au jugement des cas.

Les objecteurs furent, en chiffres ronds, au nombre de 16.000, sur lesquels 6.000 environ ne furent pas reconnus par les tribunaux et subirent diverses peines de prison.

Des associations s'étaient constituées pour l'organisation, l'assistance et la défense des objecteurs. La plus connue fut le « No-Conscription Fellowship ».

L'exemple anglais inspira le reste de l'Empire britannique et du monde anglo-saxon. L'Australie refusa en

1916, par referendum, d'adopter la conscription; mais la Nouvelle-Zélande en 1916, le Canada et les Etats-Unis en 1917 instituèrent la conscription, et une clause en faveur des objecteurs de conscience fut insérée dans la loi militaire de ces trois pays.

Naturellement, les nations anglo-saxonnes ayant aboli la conscription après la guerre et étant revenues au volontariat, il n'y est plus question de l'objection de conscience que théoriquement.

Actuellement, en Grande-Bretagne, les pacifistes, afin de ne pas se laisser surprendre par les événements comme en 1915, quelque maîtrise qu'ils aient alors apportée à y faire face, possèdent deux puissantes organisations prêtes à agir en cas de guerre, et en somme agissant déjà pour les objecteurs.

C'est d'abord le « Fellowship of Reconciliation », qui fut fondé en 1914, au début de la guerre, et dont l'existence continue, mais avec un objet plus étendu. Ses principes sont essentiellement chrétiens et la tâche qu'il s'est assignée consiste à gagner les Eglises au « pacifisme intégral », c'est-à-dire au pacifisme poussé jusqu'à la résistance individuelle à la guerre. Après la guerre de 1914-1918, il prit un plus grand développement et constitua l'« International Fellowship of Reconciliation », qui a des sections dans un grand nombre d'autres nations, sections auxquelles une grande latitude est nécessairement laissée en matière religieuse. Cette organisation internationale se livre à une active propagande pour l'objection de conscience.

C'est ensuite l'association « No More War » (Plus de guerre), qui a succédé au « No-Conscription Fellowship » du temps de guerre et dont tous les membres ont signé l'engagement de ne participer à aucune guerre future. Dans l'éventualité d'une nouvelle conscription, cette signature serait une preuve de la sincérité de l'objecteur. L'association anglaise a donné naissance à l'« Interna-

tionale des Résistants contre la Guerre », qui, elle, se spécialise dans l'objection de conscience.

A ce propos, il convient de signaler une initiative inspirée par l'exemple du « No More War Movement ». C'est celle de Mr. Arthur Ponsonby, membre socialiste de la Chambre des Communes et ex-Sous-Secrétaire d'Etat à la Guerre dans le ministère Macdonald, qui s'efforce de recueillir le plus grand nombre possible de signatures de citoyens anglais, hommes et femmes, s'engageant à ne prendre part à aucune guerre future, sous quelque forme que ce soit.

Deux caractéristiques distinguent les organisations précitées à l'égard des réalisations. L'« International Fellowship of Reconciliation », reconnaissant le droit de l'Etat à demander aux citoyens leur collaboration au bénéfice de la communauté, même dans l'éventualité d'une guerre, préconise nettement l'adoption du service civil comme alternative au service militaire. « No More War », la section britannique de l'Internationale des Résistants, est absolutiste : elle répudie énergiquement le service civil; toutefois, parmi les autres sections, il en est qui ne sont pas absolutistes.

§

Grâce à l'exemple donné par le monde anglo-saxon pendant la dernière guerre et à la propagande des deux Internationales, le mouvement de l'objection de conscience s'est propagé sur le continent européen et y a remporté de notables succès.

Six pays : le Danemark, la Suède, la Norvège, la Hollande, la Finlande et la Russie, ont introduit dans leur législation des dispositions plus ou moins libérales en faveur de l'objection de conscience (1).

(1) Les textes des lois instituant le service alternatif dans les quatre premiers de ces pays ont été réunis en brochure, sous le titre : *Service civil pour les Réfractaires*, par le Centre suisse d'Action pour la Paix, 7, Gartenhofstrasse, Zurich.

Le premier en date fut le Danemark.

Ce pays est très pacifique. La perspective d'un désarmement prochain y est envisagée. En 1925, sa Chambre basse a adopté un projet de loi présenté par le ministre de la Guerre lui-même, visant à supprimer la conscription et la marine de guerre et à réduire l'armée à une force de police d'environ 16.000 volontaires. Mais ce projet ne deviendra loi que s'il a l'approbation de la Chambre haute, ce qui est douteux actuellement. Toutefois, cette dernière est soumise au renouvellement dans trois ans environ et l'on espère que celle qui lui succédera votera la loi de désarmement.

Il n'est donc pas étonnant que le Danemark ait été le premier des pays scandinaves à admettre l'objection de conscience, par sa loi du 13 décembre 1917. Cependant, certaines des dispositions de cette loi font l'objet de critiques de la part des pacifistes danois. Elle dit, en effet, que l'homme qui refuse le service militaire pour raisons de conscience ne peut en être libéré que s'il consent à accomplir, en remplacement, un service civil. Il n'est pas accordé d'exemption totale. Il en est d'ailleurs de même dans les autres pays susnommés, sauf en Russie. De plus, sans doute pour décourager ceux des objecteurs dont les convictions ne sont pas profondes et éviter une application trop fréquente de cette loi spéciale, la durée du service civil a été fixée à vingt mois, tandis que celle du service militaire n'est que de six mois. Cette prolongation de service est considérée par les pacifistes danois comme une pénalité. Enfin, autre mesure qui a pour effet, et probablement pour objet, de diminuer le nombre des jeunes gens décidés à n'accomplir que le service civil, on offre à chaque objecteur d'effectuer un service militaire non-combattant (secrétaire, ouvrier, infirmier, ordonnance, etc.) et cette offre est souvent acceptée; de sorte que le nombre des « civilistes », des hommes ayant accompli le service civil, ne s'élevait qu'à 40 à la fin de 1924.

Ce service consiste en huit heures de travaux forestiers par jour. Il y eut, au début, deux campements distincts, établis dans des forêts nationales : l'un pour les objecteurs religieux, principalement des Adventistes; l'autre pour les objecteurs politiques (socialistes et autres); mais cette distinction fut bientôt abandonnée. Depuis 1922, il n'existe qu'un seul campement, commun aux deux catégories. En dehors des heures de travail, les civilistes sont entièrement libres. Ils reçoivent la même solde que les soldats.

Les objecteurs absolutistes, refusant le service civil, sont punis de prison. Disons-le une fois pour toutes, il en va de même dans les pays qui n'accordent pas l'exemption totale, et le seul qui l'accorde est la Russie.

§

En Suède, il existe une loi du 21 mai 1920 reconnaissant l'objection de conscience. Elle impose à l'objecteur un service alternatif.

Jusqu'en 1925, les seuls objecteurs reconnus étaient les religieux; les autres allaient en prison. Mais une nouvelle loi, votée en 1925 et mise en vigueur le 1er janvier 1926, a étendu le bénéfice du service alternatif aux non-religieux.

La loi de conscription suédoise envisage deux catégories d'objecteurs : ceux qui acceptent le service militaire non-combattant et ceux qui n'acceptent que le service civil. Dans le premier cas, la durée est d'un quart plus longue que celle du service combattant; dans le second, elle est plus longue de moitié.

Le nombre des non-combattants s'éleva en 1921 à 344, en 1922 à 259, en 1923 à 189. Celui des civilistes fut en 1921 de 151, en 1922 de 152, en 1923 de 210.

Il est à remarquer que d'année en année le nombre de la première catégorie diminue, tandis que celui de la seconde augmente.

§

En ce qui concerne l'objection de conscience, la législation norvégienne est analogue à la suédoise. Une particularité à noter est qu'il y a en Norvège plus d'objecteurs en vertu de raisons morales et politiques qu'en Suède. Le plus actif propagandiste de l'objection de conscience en ce pays, Halvard Lange, est d'ailleurs un socialiste non religieux.

La loi instituant le service civil alternatif date de 1922. Seuls les religieux furent d'abord admis à en bénéficier, mais par la suite son bénéfice fut étendu aux autres. Le service civil est de moitié plus long que le service militaire.

Il y eut des objecteurs bien avant le vote de la loi : une statistique officielle indique 776 refus religieux de service entre 1911 et 1921.

Depuis 1922, il y a eu 143 civilistes, tous occupés aux travaux de la terre.

§

En Hollande, il y eut, pendant la guerre de 1914-1918, beaucoup de refus de servir, tant de la part des Mennonites, fort nombreux en ce pays, que des socialistes.

La loi instituant le service alternatif a été votée en août 1923. Il consiste en : 1° Service non-combattant, durant six mois de plus que le service combattant; 2° service civil, durant un an de plus.

Parmi les hommes appelés au service militaire en 1925, 5 ont accepté le service civil, 33 ont refusé tout service et ont été condamnés à un an de prison.

§

La loi militaire de Finlande permet aux objecteurs d'accomplir un service non-combattant, même si leur objection n'est pas fondée sur des raisons d'ordre reli-

gieux; mais elle punit de prison ceux qui refusent d'accomplir tout travail ayant quelque rapport avec le service militaire et consentiraient cependant à un service alternatif réellement civil. Il a été jusqu'ici impossible aux pacifistes finlandais d'obtenir un amendement de cette loi.

§

L'histoire de l'objection de conscience en Russie est assez mouvementée.

Même avant le célèbre refus collectif de service militaire formulé par 10.000 Doukhobors en 1895, il y eut en ce pays des refus individuels de la part d'objecteurs de conscience. Ces cas isolés étaient traités très sévèrement par les conseils de guerre tsaristes, qui les punissaient de vingt ans de travaux forcés et parfois de la mort.

Le nombre des objecteurs augmenta sensiblement durant la guerre de 1914-1918. La plupart d'entre eux appartenaient à des sectes religieuses ou étaient des disciples de Tolstoï. Selon un rapport de mai 1917 du ministère des Religions, leur nombre s'éleva à 837 de 1914 à 1916 et se divisait en : 144 Baptistes et Stundistes, 16 Doukhobors, 246 Evangélistes, 22 Molokiens, 70 Adventistes et 329 Tolstoïens, Quakers et Chrétiens libres.

Paul Birukoff, ancien secrétaire de Tolstoï, a fait connaître le long et sensationnel procès de 17 jeunes objecteurs tolstoïens, qui eut lieu pendant la guerre, avant la chute du tsarisme. Ils furent acquittés. Le président du tribunal, un lieutenant-général bien connu, fit ensuite savoir par voie de presse qu'il avait été converti par la défense des accusés et était devenu lui-même tolstoïen.

Le gouvernement provisoire de Kerenski mit en liberté tous les objecteurs emprisonnés par son prédécesseur. Mais, comme Kerenski maintenait la conscription, il fut confronté à son tour par le même problème. Il préparait un décret qui devait accorder un service alternatif aux

objecteurs religieux lorsqu'il fut renversé par la Révolution bolchevique.

Dès le début, le nouveau gouvernement renvoya de l'armée tous les objecteurs, mais lorsque la conscription eut été réorganisée, la lutte reprit entre ces derniers et le gouvernement. Dans certains districts, les autorités militaires locales emprisonnaient les objecteurs; dans d'autres, elles leur assignaient un service alternatif ou les exemptaient de tout service; enfin, ailleurs, traités comme contre-révolutionnaires et traîtres au socialisme, ils étaient fusillés. Leur sort dépendait surtout du caractère du gouverneur militaire auquel ils avaient affaire.

En octobre 1918, le gouvernement émit un décret ordonnant qu'il fût donné à tous les objecteurs religieux, dont la sincérité aurait été prouvée devant un tribunal d'enquête, un travail sanitaire dans les hôpitaux militaires, à titre de service alternatif. Aussitôt après, un organisme indépendant, composé de représentants des sectes précitées, se constitua à Moscou sous le nom de « Conseil-Uni des Groupes religieux et Communautés pour la Défense des Objecteurs de Conscience religieux ». Son président élu était V. G. Tchertkoff, ancien secrétaire de Tolstoï. Le Conseil-Uni offrit au gouvernement ses services comme tribunal d'enquête. Le gouvernement acquiesça et émit en janvier 1919 un décret accordant aux objecteurs qui ne refusaient que le service armé le service alternatif non-combattant dans les hôpitaux, et conférant au Conseil-Uni le droit d'appel au Tribunal central du Peuple pour l'exemption totale des absolutistes dont il serait capable de certifier la sincérité.

Selon Birukoff, Lénine déclarait que le gouvernement soviétique était, en principe, antimilitariste et ne pouvait, par conséquent, persécuter ceux que leur conscience forçait à refuser d'être soldats (2).

(2) Paul Birukoff, *The New Russia* (Londres, Independent Labour Party, 1919), p. 27.

Malgré le décret de 1919, les Soviets locaux n'en traitèrent pas moins les objecteurs comme il leur plaisait, soit qu'ils n'eussent pas connaissance de ce décret, soit qu'il ne leur convînt pas de s'y conformer. Dans certains cas, les autorités militaires locales continuèrent d'emprisonner les objecteurs comme déserteurs ou comme contre-révolutionnaires; elles ne portaient pas leurs cas devant le Tribunal central, mais devant des tribunaux militaires ou révolutionnaires spéciaux très sévères qui souvent condamnèrent à mort les objecteurs.

A partir de 1921, les cas d'objection de conscience devinrent de plus en plus nombreux. Le Conseil-Uni pouvait à peine se tenir à jour avec les requêtes de certificats de sincérité et ses membres travaillaient nuit et jour, chaque heure de retard pouvant se traduire par la mort de quelque objecteur. Les demandes de certificats lui arrivaient par liasses. Parfois, tous les jeunes gens d'un même village sollicitaient le certificat. Plus de 30.000 demandes furent enregistrées au bureau du Conseil-Uni.

Ce développement soudain de l'objection de conscience alarma le gouvernement, qui, soupçonnant des manœuvres contre-révolutionnaires en vue d'entraver le recrutement de l'armée rouge et la défense du nouveau régime, ferma le bureau du Conseil-Uni et adopta un autre système. Le Tribunal central du Peuple n'eut plus à s'adresser à cet organisme pour obtenir une attestation de sincérité, mais à un simple soldat quelconque, considéré comme expert en cette matière. En outre, ce tribunal devait avoir recours à un expert du commissariat de la Justice et à deux témoins connaissant personnellement l'objecteur.

Le Conseil-Uni fut cependant autorisé ultérieurement à reprendre son œuvre, mais avec moins d'ampleur. Il se borna à assister les objecteurs religieux n'appartenant à aucune dénomination particulière, les autres s'adres-

sant à des représentants de leur propre congrégation pour qu'ils agissent comme experts.

Depuis la fin de 1923, la méthode du gouvernement est la suivante. L'objecteur doit s'adresser directement au Tribunal du Peuple, lequel, après audition d'un expert et de deux témoins, décide de sa sincérité et lui accorde le service non-combattant, le service civil ou l'exemption totale. Selon la dernière loi de recrutement, un objecteur de conscience n'a droit à l'une de ces exemptions que s'il est membre, par sa naissance ou son éducation, d'une secte qui interdisait le service militaire avant 1917. Il est relativement facile aux paysans et ouvriers, en raison de leur non-culture, d'obtenir une exemption partielle ou totale. Quant aux objecteurs intellectuels, les étudiants par exemple, ils sont considérés comme insincères, le gouvernement n'admettant pas la possibilité qu'un homme cultivé soit religieux et croie à l'efficacité de la résistance passive. De tels objecteurs, s'ils s'obstinent à refuser le service armé, sont traités comme des contre-révolutionnaires et envoyés en prison.

§

Il est des pays européens où l'agitation relative à l'objection de conscience n'a quant à présent aucun but national réel. Ce sont ceux où la conscription a disparu conformément aux traités de paix qui ont mis fin à la dernière guerre : l'Allemagne et l'Autriche. Une propagande s'y fait néanmoins en ce sens, mais elle se confond avec la propagande pacifiste générale. Cependant, dans ces deux pays, les menées des militaristes, qui se recrutent jusque chez les social-démocrates, tout au moins en Autriche où ils réclament avec les autres partis la constitution d'une milice, et la possibilité même éloignée d'une guerre justifient cette propagande aux yeux des partisans de la résistance individuelle.

Pendant la guerre, les objecteurs de conscience furent

peu nombreux en Allemagne; ce furent surtout des Nazaréens et des Adventistes. En Autriche, plus de 100 Nazaréens furent emprisonnés pour refus de servir. En Hongrie, au début de la guerre, eurent lieu des massacres plus ou moins officiels de villages entiers habités par les Nazaréens, secte dont la résistance au service militaire, en ce pays, est un fait ancien. Des objecteurs furent tués au cours de ces expéditions ou exécutés après jugement sommaire par des cours martiales. Cette situation se prolongea jusqu'en octobre 1914, époque où il fut décrété par la Cour militaire suprême qu'il serait permis aux Nazaréens d'accomplir un service non-combattant, en même temps qu'un ordre secret les destinait aux places les plus dangereuses de la ligne de feu ou aux hôpitaux de cholériques (3). Un certain nombre acceptèrent. Les refuseurs absolutistes furent emprisonnés ou exécutés; dans le second cas, ils étaient habituellement pendus.

Il est à remarquer que les pays qui, soit pendant la dernière guerre, soit ensuite, ont admis et sanctionné l'objection de conscience sont, sauf la grande nation slave, les pays anglo-saxons, scandinaves et néerlandais, où domine le protestantisme. Les pays latins ou de formation catholique, excepté tout récemment la France par la voix d'une très faible minorité, ne font preuve d'aucune préoccupation sérieuse concernant l'objection de conscience et sa reconnaissance légale. La question est ignorée en Espagne et au Portugal. En Italie, quelques vagues velléités se sont manifestées à ce sujet, mais le régime fasciste n'a eu aucune difficulté à les supprimer. En Pologne, un certain nombre de cas d'objection de conscience se sont manifestés en 1926, mais de la part d'Adventistes et de Baptistes.

(3) John W. Graham, *Conscription and Conscience* (Londres, Allen and Unwin, 1922), p. 356. L'ordre en question a été vu par le docteur Stern, de Zagrat (Yougo-Slavie).

En Belgique, la propagande de l'objection de conscience est à peu près nulle et aussi incomprise dans les milieux avancés que dans les autres. Quelques cas isolés s'y sont cependant produits. En décembre 1916, un officier, ayant refusé de continuer son service pour raisons de conscience, fut traduit en conseil de guerre, puis versé dans le service de santé. En 1925, un jeune Quaker belge, Maurice Larock, refusa tout service pour des raisons identiques; considéré d'abord comme fou, il fut ensuite laissé quelque temps en prison, puis réformé sans bruit. A la fin de la même année, un autre objecteur, se disant membre de la secte « L'Ange de l'Eternel », fut emprisonné après refus d'accomplir son service militaire. En novembre 1926, s'est présenté le cas de De Bévère, refusant le service militaire, mais se déclarant prêt à accomplir un service civil.

Comme corps religieux, l'Eglise catholique se montre partout hostile à l'idée de l'objection de conscience, ce qui est tout naturel, et les fidèles suivent généralement cette direction. Ainsi, au 5e Congrès démocratique international pour la Paix (organisation Marc Sangnier), tenu en 1925 dans le grand-duché de Luxembourg, les tentatives faites par quelques jeunes délégués pour discuter cette question échouèrent complètement. Au 6e Congrès, à Bierville, en 1926, un vœu en faveur du service civil fut adopté, mais parce que ce Congrès était, cette fois, ouvert à un grand nombre d'éléments non-catholiques et même non-chrétiens. D'ailleurs, ses termes sont tels que, si les gouvernements devaient s'en inspirer, tous les objecteurs absolutistes iraient en prison; et sa teneur est en contradiction avec la conception que se font du service civil un grand nombre des partisans de ce dernier.

Parmi les Etats des Balkans, deux nations comptent des objecteurs assez nombreux. En Yougo-Slavie, ils appartiennent tous à la secte des Nazaréens. Pendant la

guerre, des cruautés extrêmes leur furent infligées. En 1925, ils furent une trentaine et subirent, comme d'usage, une peine de prison. De même, en Roumanie, on trouve des objecteurs de la secte des Adventistes et l'emprisonnement est la réponse du gouvernement.

§

Dans trois pays d'Europe où existe la conscription et où l'esprit militaire fait preuve de vitalité, une propagande plus ou moins active est faite pour la reconnaissance légale de l'objection de conscience. Ce sont la Tchéco-Slovaquie, la Suisse et la France.

En Bohême, il y eut, durant la guerre, des objecteurs chrétiens, à côté de rebelles par patriotisme. Née de la conflagration européenne comme Etat, la Tchéco-Slovaquie, aussitôt libérée de la domination austro-hongroise, est devenue une nation militaire. Les poursuites exercées contre les refuseurs de service militaire, même chrétiens, y sont par suite devenues très fréquentes.

Le leader de l'agitation est un objecteur religieux : Przemysl Pitter, qui se trouve à la tête de l'association « La Nouvelle Jérusalem », laquelle s'est donné un objet non seulement national, mais mondial : l'obtention dans chaque pays d'une loi instaurant un service obligatoire alternatif, au lieu du service dans l'armée, pour les hommes auxquels leur conscience défend de servir comme soldats. C'est ce qui est connu dans le monde des objecteurs comme « service civil international ».

La Nouvelle Jérusalem s'efforce d'établir le pacifisme sur des bases religieuses. Elle multiplie les pétitions au Parlement, les réunions publiques, les comités pour la protection des objecteurs, qui se recrutent surtout parmi les Nazaréens et les Adventistes. Mais le gouvernement tchéco-slovaque se montre intraitable et les refuseurs de service militaire sont frappés de peines qui vont jusqu'à deux ans de prison. Cependant, le mouvement recueille

des sympathies dans le monde religieux, puisque le Synode de l'Eglise évangélique de la Fraternité tchèque émettait, à son assemblée annuelle de 1925, le vœu que la loi accordât un service alternatif aux objecteurs religieux. Et l'on assure que le président Masaryk lui-même, connu avant la guerre comme pacifiste, étudie la question.

§

La lutte n'est pas moins énergiquement menée en Suisse et elle y a pris une tournure originale. Son inlassable animateur est M. Pierre Cérésole. Il est l'apôtre d'un service civil international où, dit-il en substance, seraient enrôlés tous ceux qui, tout en refusant le service militaire, désirent montrer leur sens du devoir envers la communauté humaine par l'accomplissement d'un service constructif. Il est curieux de constater que M. Cérésole est considéré dans son pays comme un extrémiste de l'objection de conscience, tandis que parmi les Résistants il est, à cause de sa conception du service civil, regardé comme un opportuniste.

La pétition publique dont il prit l'initiative et qui fut présentée au gouvernement proposait que, afin de prévenir les abus, le service civil fût d'un tiers plus long que le service militaire. Elle proposait aussi que les personnes qui font objection au paiement de taxes à objet militaire payassent une taxe d'un tiers plus élevée, mais entièrement consacrée à des objets civils.

Au cours de 1924, M. Pierre Cérésole organisa deux expériences de service civil : l'une aux Ormonts, dans les Alpes vaudoises; l'autre à Soméo, dans le Tessin. Cette dernière eut un certain retentissement. Il s'agissait de la reconstruction d'un village détruit par des avalanches et des éboulements. Il fut reconstruit en sept semaines de travail. 310 travailleurs volontaires y participèrent. Ils ne reçurent aucun salaire; seuls le gîte, la nourriture

et les outils leur furent fournis. Parmi eux se trouvaient des professionnels (terrassiers, charpentiers, maçons, forgerons, etc.). Un membre du Parlement donna ses services pendant deux semaines. Un colonel de l'armée suisse prit part à l'expérience, ainsi que six objecteurs ayant subi de la prison (4).

Ces efforts firent certainement réfléchir une partie de l'opinion publique. Néanmoins, en décembre 1924, le Conseil national refusa, par 102 voix contre 44 (celles des socialistes), de discuter la pétition précitée, cependant signée par 40.000 personnes, dont 1.400 appartenant à l'enseignement et 800 aux professions libérales.

Une troisième expérience de service civil a été faite en 1926, à Almens, dans les Grisons.

Les objecteurs absolutistes sont nombreux en Suisse et une « Association des pasteurs antimilitaristes » s'y est constituée pour leur défense. On cite parmi les cas les plus typiques celui de l'instituteur Jean Baudraz, en 1914-1915, condamné à une peine d'emprisonnement, gracié par l'autorité militaire, puis réformé, et celui de l'étudiant en théologie Marcel Grand, condamné en 1922 à trois mois de prison et trois années de privation de droits civiques, puis réformé. Au cours de cette dernière affaire, la thèse de l'autorité de l'Etat sur l'individu en matière militaire fut exprimée en termes lapidaires par un membre du tribunal : « Il est inadmissible qu'un homme obéisse à sa conscience individuelle plutôt qu'aux ordres de l'Etat » (5). Un cas également notoire est celui du lieutenant d'artillerie Heinrich Schiller, qui, en novembre 1924, refusa tout service militaire, même non-combattant, et fut condamné à quatre mois de prison, un an de privation de droits civiques et la dégrada-

(4) Voyez *Soméo. Le Service civil volontaire*, d'après les récits des volontaires, en français, allemand, italien, groupés par Hélène Monastier, avec 16 photographies (Zurich, Centre suisse d'Action pour la Paix, 1925).

(5) Albert Picot, *Le Service civil* (Lausanne, Imprimerie La Concorde, 1923), p. 7.

tion. Mᵉ Albert Picot, l'avocat de Baudraz, donne le nombre des objecteurs chrétiens suisses comme s'étant élevé à une centaine, de 1914 à 1923.

§

En France, les objecteurs de conscience religieux traduisant leur objection en acte sont extrêmement rares, pour des raisons évidentes. La France est un pays de culture catholique, d'une part; de culture athée ou agnostique, d'autre part. Les libres-penseurs ne sauraient formuler une objection au service militaire d'un point de vue religieux; ils ne le peuvent faire qu'en rationalistes. Les catholiques sont nourris d'un enseignement d'autorité dogmatique qui aboutit à la soumission de l'individu à l'Etat, — sauf, naturellement, lorsque les intérêts, temporels plutôt que spirituels, de l'Eglise sont menacés par l'Etat. Reste la minorité protestante, chez qui l'esprit de libre examen, quoique moins puissant que chez les Anglo-Saxons, pourrait porter certains individus à résister à l'Etat en matière de service militaire. L'active propagande commencée depuis quelques années par les éléments les plus avancés du protestantisme et surtout par les Quakers français, tous groupés dans la section française de l'« International Fellowship of Reconciliation », se manifestera probablement un jour en ce sens. Quant aux objecteurs inspirés par des motifs non religieux, ils jugent qu'une seule attitude est rationnelle : l'insoumission.

Une raison de la rareté des objecteurs de conscience proprement dits, s'avouant tels ouvertement et invoquant des motifs religieux, éthiques ou politiques, en France, réside aussi dans la tradition militaire du pays, maintenue par l'éducation et les autres forces qui façonnent la mentalité générale. Une autre cause se trouve dans les lourdes pénalités auxquelles s'expose le refuseur, sans compter les difficultés qu'il rencontre à l'étranger s'il

prend le chemin de l'exil, — chemin d'ailleurs fermé à présent sous le régime des passeports. Comme l'a dit Halvard Lange, un pacifiste norvégien très averti et qui a longtemps milité dans le « Fellowship of Reconciliation » anglais, « il est plus difficile d'être objecteur de conscience en France en temps de paix qu'il ne le fut en Grande-Bretagne en temps de guerre » (6).

Il existe en France un groupement qui s'intéresse spécialement à la question; c'est la Ligue pour la Reconnaissance légale de l'Objection de Conscience, fondée en 1924. On peut dire que cette Ligue doit son existence à la révélation apportée par le *Mercure de France* (7) du mouvement des objecteurs de conscience anglo-saxons pendant la guerre de 1914-1918. Mais elle a recueilli peu d'adhérents, pour les raisons qui rendent l'idée de l'objection de conscience difficilement compréhensible aux Latins, raisons dont les principales sont le dogme démocratique de l'égalité par en bas, l'absence d'un esprit noblement individualiste chez la majorité des individus, et en conséquence la pratique habituelle de la contrainte sociale sur l'individu. De sorte que l'idée pour laquelle milite cette Ligue a contre elle l'hostilité d'une bourgeoisie plus ou moins militariste et l'indifférence d'une masse populaire que de telles questions ne sauraient émouvoir. Parmi les éléments avancés, elle a recueilli l'opposition des communistes, qui la jugent trop individualiste, et celle des anarchistes parce qu'elle est légaliste.

Cependant, la Ligue a élaboré un projet de loi organisant le service civil avec durée d'un tiers plus longue que le service militaire. Il reste à trouver un groupe parlementaire assez nombreux, indépendant et énergique pour imposer sa discussion au Parlement.

(6) *Reconciliation* (Londres), février 1925.
(7) Numéro du 15 septembre 1923.

Pour terminer en ce qui concerne la France, signalons que le 11e Congrès national de la Paix, tenu à Valence du 24 au 26 septembre 1926, termina sa déclaration par ces lignes :

Le Congrès espère que les hommes se refuseront de plus en plus nombreux à faire la guerre. Il pense que s'il y a conflit entre la loi prescrivant le service de guerre, et la conscience interdisant de tuer, c'est la conscience qui doit triompher dans son refus catégorique, mais exempt de violence, de participer à ce que condamnent les religions et la morale.

§

L'histoire du mouvement de l'objection de conscience, particulièrement en ce qui concerne la France, est liée aux Congrès annuels du Bureau international de la Paix de Genève (autrefois de Berne).

Au 12e Congrès, tenu à Rouen en 1903, un délégué présenta une motion proposant l'institution du service civil pour les réfractaires (le terme d'« objecteur de conscience » n'existait pas encore). Elle fut repoussée.

La question fut reprise au 23e Congrès, tenu à Berlin du 2 au 8 octobre 1924, qui adopta la motion suivante :

Le 23e Congrès universel de la Paix approuve les lois acceptées par les gouvernements de Suède, Norvège, Danemark, Pays-Bas et Russie et autorisant le choix entre le service militaire et le service civil, lois qui ne représentent, à la vérité, qu'un pas timide vers l'abolition totale du service militaire obligatoire. Ces lois sont néanmoins d'une grande importance, puisqu'elles reconnaissent en principe ce droit de l'individu de refuser le service militaire pour raisons de conscience.

Nous regrettons vivement que ces lois s'appliquent uniquement aux membres de certaines organisations religieuses, tandis que le grand nombre des réfractaires de conscience dont l'opposition se base sur leur notion d'un monde pacifiste et moral, et non sur une doctrine religieuse, n'en bénéficieront pas.

Le 23e Congrès universel de la Paix espère que cette admission en principe de l'objection de conscience sera intro-

duite dans la législation des différents Etats. Le Congrès décide de soumettre cette résolution aux gouvernements en question.

Enfin, au 24e Congrès, tenu à Paris du 1er au 6 septembre 1925, la question fut discutée de nouveau et avec âpreté. Les délégués de la Ligue pour la Reconnaissance de l'Objection de Conscience essayèrent d'abord de présenter une motion exprimant nettement le but poursuivi et ainsi libellée :

Considérant que le respect de la conscience individuelle est le premier devoir d'un Etat civilisé;

Que le refus de tuer son semblable est un témoignage d'élévation digne de respect,

Le Congrès demande :

1° A tous les gouvernements qui n'y ont pas encore fait accueil, de reconnaitre les droits de l'objection de conscience;

2° A la Société des Nations d'exiger cette reconnaissance de tous les Etats qui font affirmation d'intentions pacifiques et prétendent avoir autorité dans les questions de la paix.

Mais trop de personnages gouvernementaux figuraient à ce Congrès pour que l'idée de l'objection de conscience eût quelque chance d'y être prise en considération. Les deux présidents de la Commission où cette motion était présentée s'opposèrent à sa discussion. Les représentants de la Ligue reprirent alors la motion du Congrès précédent, malheureusement rédigée différemment, ce qui fut en partie cause de son échec. La motion qui fut présentée aux congressistes était ainsi libellée :

Etant donné qu'aucune suite n'a été apportée à la résolution du 23e Congrès de la Paix concernant l'abolition universelle du service militaire obligatoire et la reconnaissance de l'objection de conscience, le présent Congrès adopte la motion suivante :

... Le Congrès demande que, aussi longtemps que subsiste dans certains pays l'obligation de servir, les réfractaires y soient à l'abri de toute poursuite et réclame la tolérance de

toutes les nations à l'égard des citoyens qui refusent de répondre à l'appel militaire.

Cette motion fut rejetée par 194 voix contre 144. Ce rejet fut dû à l'opposition de M. Ferdinand Buisson, président de la Ligue des Droits de l'Homme, — formule qui, on peut le constater par la présente expérience, après la déduction purement logique de Max Stirner, est toute différente de « Droits de l'Individu ». M. Buisson faisait valoir que, tant que les hommes vivraient en communautés, l'individu ne pourrait être libéré de toutes ses obligations envers la société (8), ce qui n'est pas exactement ce que demandent les objecteurs de conscience. Il exprimait ainsi sa conception démocratique et latine de l'individu chose de la société, opposée à la conception individualiste de la société chose de l'individu. Sa thèse était d'ailleurs servie par la rédaction à la fois imprécise et absolutiste de la motion présentée et par le mutisme de celle-ci quant à l'institution nécessaire d'un service civil alternatif, — omission d'autant plus surprenante que la Ligue pour la Reconnaissance de l'Objection de Conscience milite pour cette institution. Ainsi s'avère la sagesse des esprits à la fois idéalistes et réalistes qui réclament le service civil dans les pays de conscription.

§

La controverse qui eut lieu au 24e Congrès de la Paix nous amène à la divergence de vues qui s'affirme au sein même de l'Internationale des Résistants contre la Guerre entre absolutistes et partisans du service civil.

On a vu qu'un des protagonistes en vedette de ce dernier est M. Pierre Cérésole. Dans un Congrès de la susdite Internationale qui fut tenu à Londres en 1924,

(8) Voyez sur ce débat, dans les *Cahiers des Droits de l'Homme*, sous le titre commun : *L'Objection de Conscience*, les articles de MM. Ferdinand Buisson (25 décembre 1925), Fernand Corcos (10 janvier 1926) et Amédée Rouquès (10 février 1926).

M. Cérésole a exposé ses idées sur ce point, idées qui sont toujours siennes.

Il demande qu'un service civil d'une nature constructive soit organisé pour ceux qui, en toute conscience, sont incapables d'accomplir le service militaire. Le travail devrait être d'un caractère intelligent et utile, afin de susciter les meilleurs efforts de ceux qui s'y engageraient. Il devrait être aussi d'une durée plus longue que le service militaire, afin que seuls des pacifistes sincères y eussent recours. L'idéal serait un service civil international similaire à l'œuvre de secours des Quakers et contrôlé par une Ligue internationale.

M. Cérésole pense qu'il serait possible de convaincre les gouvernements qu'un tel service contribuerait autant à la défense nationale que l'éducation militaire, parce qu'il tendrait à établir l'amitié entre les divers pays au lieu de la méfiance. La volonté d'accomplir un service civil alternatif montrerait aux peuples que les objecteurs de conscience ne sont pas de simples « tireurs au flanc » ou des obstructeurs systématiques et aurait une valeur plus grande que l'emprisonnement préféré par l'absolutiste qui rejette le service civil. Dans les pays où la conscription est un fait accepté, le peuple, dit-il, ne l'associe pas directement à l'idée de guerre et en conséquence considère la résistance extrême comme déraisonnable. Toutefois, M. Cérésole juge préférable que, si possible, le service civil soit entrepris volontairement, au moyen de l'association organisée des intéressés, plutôt qu'imposé par le gouvernement.

Telle fut la conception exposée par lui à ce Congrès. Mais la Grande-Bretagne est par excellence le pays des absolutistes en matière d'objection de conscience, chose fort compréhensible, l'absence d'un service militaire obligatoire constant ayant préservé les mentalités de la militarisation, tandis que sur le continent européen le service obligatoire rend futile l'attitude absolutiste et

incline les esprits pratiques à la propagande en faveur d'un service civil.

Au Congrès précité, les Anglais donnèrent les raisons suivantes — très discutables — comme s'opposant à tout système de service civil alternatif obligatoire :

1° Accepter le service civil équivaut à admettre le droit du gouvernement à enrôler les hommes pour le service de guerre;

2° L'acceptation d'un service semblable facilite le fonctionnement de la conscription, qui est par elle-même une cause de guerre;

3° Consentir à une période de service civil plus longue que celle du service militaire équivaut à asquiescer à la pénalisation de la conscience;

4° Le service civil n'est pas une meilleure forme de propagande, puisque tous les objecteurs du Continent s'accordent à dire que l'attitude des absolutistes anglais durant la guerre a exercé la plus grande des influences en faveur de la paix et a inspiré la résistance sur le Continent;

5° Dans le cas d'un service civil international, son caractère obligatoire détruirait en grande partie son effet psychologique en faveur de la paix (9).

Mais ces affirmations absolutistes, faciles et toutes naturelles en Grande-Bretagne, ne purent être maintenues dans leur pureté lorsqu'elles furent confrontées avec l'esprit des pays continentaux soumis à la conscription depuis un temps plus ou moins long.

Au Congrès de l'Internationale des Résistants contre la Guerre qui se tint à Hoddesdon, près Londres, du 3 au 6 juillet 1925, cette divergence de vues se manifesta avec acuité. En définitive, la résolution portant sur ce point affirma qu'en principe le service alternatif (non-combattant ou civil) devrait être refusé à l'égal du service militaire, au moins en temps de guerre, mais qu'en considération des difficultés qui se présentent en certains

(9) *War Resisters'International Bulletin* (Enfield, Angleterre), mars 1924.

pays, les groupes des pays de conscription sont autorisés à travailler pour le service civil en temps de paix.

§

Tel est l'état actuel du mouvement de l'objection de conscience, l'un des plus importants au point de vue de la liberté positive de l'individu et du développement de la personnalité humaine.

MANUEL DEVALDÈS.

UNE VOCATION[1]

—

VI

Le mari de Doxia était un homme avare. Et l'on pensait que lorsqu'il reviendrait de la guerre où il avait été fait prisonnier, il se contenterait peut-être de dire que la faute revenait au Diable, tout en louchant vers l'argent que sa femme avait amassé.

Averti par de bonnes âmes, il laissa ses compagnons rentrer sans lui à Vélès, puis s'en vint deux jours plus tard, à la brume, pour ne pas être connu et montré du doigt. La ville était silencieuse, à peine éclairée, surveillée par des patrouilles françaises. On était en novembre. Une neige légère soulignait le bord des toits. Il franchit un pont de bateaux qu'il ne connaissait pas et gagna sa maison. Doxia l'attendait depuis l'avant-veille, déjà désespérée à l'idée qu'il pourrait ne pas revenir. Soudain, son pas traîna lentement sur les marches et sur le seuil et quand la porte s'ouvrit, Doxia crut mourir de honte et de joie.

Blessé, puis devenu tuberculeux, il avait traîné dans les camps et les hôpitaux une longue misère. Amaigri, voûté, essoufflé, il montra sous la lumière de la lampe une tête réduite au squelette recouvert de peau, des yeux creux et noirs, des pommettes rouges. Le vent claqua la porte derrière lui. L'enfant effrayé poussa un cri, puis se mit à pleurer. L'homme s'était laissé tomber sur une chaise et voyant Doxia se mettre à genoux, il haussa les épaules :

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 699.

— Quoi? Quoi? dit-il. En voilà une comédie!

Assurément, il savait tout, mais, dans son camp de concentration, il avait appris la bassesse, ou bien il était né ainsi... c'est pourquoi il ricanait. Il se sentait d'ailleurs malade et ne rêvait que de quitter Vélès avec la femme et l'argent, d'aller guérir ailleurs, à Salonique, où nul ne les connaîtrait, au bord de la mer chaude. Tout cela, il le laissa entendre assez clairement, à petites phrases entrecoupées.

Doxia toujours à genoux, silencieuse et les yeux baissés, se réjouissait de ne plus ressentir aucun amour profond pour cet homme (« le voilà tombé de mon cœur », se disait-elle), mais sa tendresse pour lui était encore assez grande, et puis la pitié s'y ajoutait assez pour que la malédiction de Cyrille lui fût excessivement sensible. Or, il tardait à l'accabler. Que parlait-il de tout quitter et de partir ensemble?

— Et puis, grognait Cyrille avec un mouvement de la main qui balayait toutes choses, et puis on ne parlerait plus de rien.

Seigneur! elle avait espéré voir l'homme bondir, la renverser, la traîner par les cheveux, la jeter dehors comme la chienne qu'elle était, et voici qu'il était là à prétendre pardonner. Tout s'écroulait. Doxia sentit on ne sait quelle morale familiale jeter son détestable manteau sur ses chairs si magnifiquement polluées. Alors, elle se releva, et, le plus naturellement du monde, lui dit :

— Cinquante hommes par jour à cinq francs l'homme, depuis la fin de septembre dernier, mon ami, quarante mille francs!

Elle insistait ainsi sur sa prostitution, comptant fouetter Mavros, mais le tuberculeux haussa les épaules :

— Saloniké! Saloniké! chantonna-t-il. Qui nous connaît là-bas? Et il se mit à tousser. Sa poitrine se déchirait. Assis, courbé, la tête aux genoux, secoué par la

quinte, il parut prêt à mourir. Mais à peine avait-il relevé la tête qu'elle le toucha du doigt.

— J'ai tout brûlé hier...

Et avec un sourire, elle montra le tas de cendres dans la cheminée. Alors, le malade bondit...

— Tout, répéta-t-elle avec un sourire, les quarante gros billets français...

— Brûlés?

Elle était devant lui comme une victime, les bras en croix, la poitrine et le visage offerts aux coups.

— A la porte, chienne! à la porte, truie! Va dans une maison de filles! Oh! oh! criait-il, quarante mille francs!

Il hurlait, criait, frappait du pied, cognait sur la femme à coups de poings, allait et venait par la chambre, toussait, cognait encore. Il ne savait à quoi se résoudre; il aurait voulu anéantir Doxia; il lui semblait être la proie d'un horrible cauchemar; l'enfant épouvanté poussait des cris aigus.

— Quarante mille francs! répétait Mavros, quarante mille francs! A la porte, chienne, à la porte!

Poussée, renversée, tirée par les cheveux jusqu'à la porte, Doxia voulut emporter l'enfant qui s'était jeté vers elle, mais il le lui arracha des bras.

— Non, prostituée, tu ne l'auras pas!

Ce fut le seul moment où elle faillit crier.

Son amour pour son enfant, elle l'avait gardé, se fiant à la Destinée mauvaise pour couper un jour ce qu'elle n'avait pas le courage de défaire peu à peu. Mais elle reculait aujourd'hui devant la nécessité de recevoir cette dernière blessure.

— Tu n'auras pas l'enfant, chienne! criait le mari, tandis que Doxia se lamentait doucement comme une bête.

Les voisins cependant arrivaient, attirés par les hurlements du mari et se tenaient sur la porte, hochant la tête et disant à mi-voix que c'était juste et qu'il fallait

voir là une punition de Dieu. Tout à coup, on vit Mavros se dresser, porter la main à sa poitrine, tousser, et puis il bafouilla comme s'il avait la bouche pleine et se mit à vomir le sang en tombant sur le plancher. Un flot rouge qui lui montait du poumon. Déjà Doxia, toute meurtrie, se relevait, allait à lui : « Cyrille! Cyrille! » tentait de l'aider, quand les parentes et les voisines intervinrent, prirent le malheureux à deux ou trois, le portèrent sur le lit et puis, saisies de fureur, assommèrent Doxia, la jetèrent dehors et la poursuivirent à coups de bâton et à coups de pierres jusqu'aux dernières maisons de Vélès.

— Et voilà, dit-elle en souriant. C'était dans la nuit du 23 novembre 1918. Le sol était couvert d'une petite neige qui craquait sous le pied. Je suis revenue par Prilep, Monastir, Florina, Vertekop, Ostrovo, gagnant, comme vous savez, mon lit et ma nourriture. Et pour le reste, allant à pied.

» Bien privée de tout, cette fois-ci, seule au monde, sans mari, ni amant, ni enfant, ni père, ni mère, sans famille et sans patrie, et sans argent. Et sans espoir, monsieur, mais sans regret. Le matin du 24, quand, par un froid vif, je me vis marchant sur cette grande route de Prilep, que les Français ont ouverte du temps des Turcs, j'étais peut-être plus heureuse que je n'ai jamais été. »

VII

Les mille histoires de la route, comment les dire? Elles se ressemblent toutes. Le plus souvent, après une longue étape, c'est l'arrêt à l'écart du village, car s'arrêter près des maisons, impossible, les femmes vous tueraient. Bientôt les garçons viennent par deux ou trois; ils tournent autour de la voyageuse, causent entre eux d'abord, plaisantent, ont un air embarrassé. Leurs yeux disent ce que retient leur langue. Puis le plus hardi jette un mor-

ceau de pain, une poignée de maïs grillé, des figues, des noix, un morceau de fromage et demande que l'on s'éloigne sous les chênes avec lui. Quelquefois une petite pièce d'argent tombe sur la robe déchirée. Miracle d'audace quand le fils du maire offre une place au chaud dans l'écurie. Seulement, alors, il invite ses compagnons. Ou bien c'est l'offre, qui paraît désintéressée, d'un coin de hangar, et puis, durant la nuit, on entend s'approcher de soi un souffle haletant, un cœur en tumulte, c'est un mari qui vient en cachette, qui se jette sur Doxia comme une bête, et dont elle ne verra jamais les yeux.

Oui, Prilep, Monastir, Florina, Vodena, Vertekop, Ostrovo, la descente lente par cette route en lacets, les railleries des passants, les chiens méchants, les insultes et parfois les coups des femmes quand on se laisse surprendre. Elle dit encore que jamais elle n'a été si heureuse. Elle insiste.

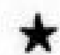
— Franchir, dit-elle, les cols par les bises glacées, en janvier, comme c'est dur!

Mais elle dit cela d'un ton joyeux. En franchissant celui qui est tout de suite après Florina sur la route de Vodena, elle crut mourir, se coucha, se laissa recouvrir de neige, et puis, comme elle allait perdre connaissance, le vent tourna. Alors, elle vit le toit et la fumée d'un poste de soldats qui occupait le col à moins de cent pas. Elle se traîna jusque-là. Les soldats l'accueillirent par des rires et des plaisanteries, la prirent à tour de rôle au fond du poste enfumé, et puis, l'ayant gorgée de *singe* et de vin, ils la mirent toute nue et la roulèrent dans la neige pour la réchauffer.

Dépouillée de tout, voilà qui était bien. Son corps même n'était plus à elle. Mourant de froid sur la route ou martyrisée par les hommes, Doxia avait le sentiment d'être seule avec Dieu. Elle était sûre maintenant de tenir sa vocation et que cette vie était celle à laquelle elle était prédestinée... Elle marchait, un peu plus joyeuse chaque

jour, ayant, depuis Vélès, vraiment quitté son corps. Singulièrement légère, vraiment.

Une passion en marche.



Elle raconte encore :

— Après Vodena, la route devient plus facile, mais aussi les gens sont moins hospitaliers. Quelques Turcs encore, mais qui repousseront la chrétienne en crachant par terre, et, pour les chrétiens, ou bien ce sont des commerçants aux devantures de leurs boutiques dans les rues étroites des petites villes, et, alors, la porte fermée sur la plainte... Il y a aussi les tziganes qui vont et viennent, éternels nomades, et qui raillent la solitaire sans famille et sans peuple, quand ils ne la dépouillent pas.

— Où donc est-ce? dit-elle, à Vertekop, je crois, que je suis devenue l'esclave d'une tzigane...

Elle traîne sur ce mot :

— L'esclave...

Et puis elle explique :

Il fallut d'abord donner ses habits en gage pour avoir du pain. Il y avait le ménage à faire et la cuisine. Mais ce n'était pas tout, car dès la première nuit les amis de la tzigane étaient là, salués par la voix rauque de la maîtresse, et alors ce fut la nécessité d'aider à quelles obscures besognes de servante de lupanar. Dans la journée, servir la tzigane accroupie qui jette les os par la figure de l'esclave. L'habiller. L'amuser. Entre temps, des coups. La nuit, Doxia était un instrument de plaisir. Jusqu'au jour où un complaisant paya pour qu'elle sortît.

— Pauvre homme, dit-elle. Il croyait avoir fait une bonne affaire, bien qu'il eût dégagé mes habits pour dix fois leur valeur. Mais je le lâchai sur la route et je m'enfuis vers le Sud. Que voulez-vous?

— Pourquoi, Doxia? Je ne comprends pas cette fuite. Tu aurais dû demeurer dans cet esclavage; il était com-

plet, infâme au possible, et de plus exercé par une tzigane... Pourquoi être partie?

— Pourquoi? Tout à l'heure, monsieur, je vous le dirai.

Maintenant, elle raconte qu'elle a longtemps marché à travers la grande Kampania marécageuse et presque déserte, sur les routes bordées de saules, par les plaines que fréquentent l'oie sauvage, la cigogne et le héron, et puis qu'un soir, elle est arrivée dans les faubourgs de Salonique.

— Ah! je ne savais seulement pas où j'étais... des maisons, des jardins... La nuit tombait, je voyais la mer au loin. Des chiens aboyèrent. Il y avait une lune, tenez comme celle-ci, grande et ronde! Que j'étais fatiguée, mon Dieu! Je m'étendis contre un mur. Au bout d'un peu de temps, un vieil homme vint, mine de Grec ou bien de Juif qui savait le grec. Il me heurta d'abord du pied :

— Oh! femme, lève-toi!

» Puis, penché sur moi, il m'interrogea dans ma langue d'une voix aigre. Il devait bien se rendre compte de ce que j'étais. Même, il essaya tout de suite quelques privautés. J'eus la force de sourire pour lui montrer que je comprenais, mais rien de plus. J'étais incapable de lui dire un mot gentil. Je le sentais qui s'énervait, sa vieille main froide et rêche rôdant autour de mes épaules, de ma poitrine. Tout à coup il sursauta, se gratta :

— Eh! dit-il, coureuse de routes, tu as de la vermine!

» C'était vrai. Je lui en demandai pardon. Il grogna d'abord, parut réfléchir, puis me fit lever. Je le suivis en chancelant. Il m'amena chez lui où une vieille femme me reçut d'un air mécontent et me fit baigner dans un baquet. Et puis le vieux me rasa la tête lui-même en me posant mille questions auxquelles je répondis en toute sincérité. Aussi commença-t-il à me traiter avec plus de désinvolture, et même un certain mépris dont je ressentis joyeusement la pointe.

» Mais quarante-huit heures ne s'étaient point passées

que je compris que je n'avais pas le droit de demeurer là, servante-maîtresse de ce vieil homme. Les forces m'étaient revenues. A la première occasion, lorsqu'on me donna l'ordre d'aller faire le marché, je répondis au sourire du premier qui dans la rue se tourna vers moi. C'était un jeune homme maigre, avec des yeux durs et qui vivait des femmes. Dès le soir même, il me montra sa canne, m'en donna quelques coups sur les épaules et sur les cuisses, m'enseigna les règles du métier et m'habilla contre reçu. Je le remboursai une fois, et deux, et dix, sans qu'il cessât jamais de me battre. A quoi bon vous expliquer toutes ces choses? l'intervention de la police? les marchandages et les maladies?

— Ce n'était point pire, dis-je, que chez la tzigane.

Doxia sourit.

— Ce ne l'était pas. Mais je m'arrangeai pour que ce le fût. Vous allez voir, monsieur. J'allais souvent faire ma prière à l'église des Saints-Apôtres. Je me mettais à genoux tout près de la porte et je répétais : « Seigneur, vous le savez, je ne suis faite que pour cela! Donnez-moi la force d'être moi-même, Seigneur! » Et si, dans mon métier, je n'avais pas été assez humiliée ce jour-là, assez méprisée, je me jetais la face contre terre et j'embrassais le pavé. Il arrivait même que je sanglotais tout haut et, dans ces cas-là, je ne pouvais plus cesser, à cause du plaisir inouï qu'il y a à savourer son juste abaissement. Un jour que je sanglotais ainsi au crépuscule, dans le coin le plus noir de l'église, un prêtre s'approcha pour se rendre compte de ce qui causait ce bruit. Mais comme il s'avançait en grommelant sans me voir, il buta dans moi et s'en alla tomber tout de son long sur les dalles. Alors il se releva, furieux, et m'envoya un grand coup de pied dans les côtes en m'insultant, et puis un second, et puis un troisième. Mais moi, sans me plaindre, j'avançai la tête et je lui embrassai la manche en signe de soumission.

» — C'est bon, c'est bon, dit-il, allons, va-t'en!

» J'obéis, je le saluai et je m'en fus, suivie par lui, mais comme je l'avais reconnu à la voix, au moment de passer le seuil, je tournai vers lui mon visage. Il demeura stupéfait quelques secondes, et puis poussa un cri :

» — Pis que tout! dit-il. Les diables te brûlent!

» Et il me cracha au visage, en frappant du pied le sol.

» C'était mon frère, monsieur, comprenez-vous? »

VIII

Je lui prends les mains dans les miennes :

— Je comprends surtout, maintenant, pourquoi tu venais à Salonique, belle chercheuse d'humiliations.

— Oui. Je cherchais cette rencontre. Rien ne pouvait me déchirer plus profondément. Après cela, je suis retournée au Petit Vardar, dans la rue des prostituées, afin de goûter de nouveau le poids de l'homme succédant à l'homme, la brutalité noire alternant avec la blanche, le mépris du marchand avec celui du soldat. Il me fallait l'horreur des torrides après-midis passées dans le bourdonnement des mouches sur un divan sale... aux mains des cent mille désirs de la terre, distincts et identiques. Et les moments de presse, monsieur, quand la maîtresse commande : « A toi le soldat! » ou bien : « A toi le marin! » ou lorsqu'elle crie : « Dis donc, toi, là, le roux, as-tu de l'argent? Oui? Montre. Montre, je te dis. Bon. Allez, Doxia! vivement, chienne! Sur le dos! » C'est là qu'un jour... tenez, j'en ris encore (et de fait, elle riait silencieusement), j'ai rencontré un jeune Russe, ancien soldat dans la brigade russe de Macédoine et qui avait refusé d'aller en Crimée se battre avec Wrangel, non par lâcheté, mais par dégoût de la guerre. Il me prit là, paya mes dettes, m'emmena chez lui, où je le suivis par désir du nouveau, et me fit lire *Résurrection* en français. Le livre est touchant, monsieur, mais ce n'est pas un Evangile. Mon Russe, voyez-vous, n'était qu'un paysan. J'ai entendu dire par lui que cer-

tains de ses compatriotes se coupaient le sexe. Est-ce vrai, monsieur? C'est un mauvais parti, je crois. Lui, il en prenait un autre et voulait que je sois sa femme...

— Et alors, Doxia?

— Deux mauvais partis, monsieur. Je lui enseignai le troisième, qui est de traiter son corps comme une bête de somme à ce point de vue comme aux autres et de le bien humilier. Il ouvrait de grands yeux tristes... A la fin... après avoir longtemps essayé de me convertir, il se mit à pleurer sur moi...

Elle rit encore... et puis me regarde les yeux dans les yeux, avec une douceur grave...

— Le lendemain, dit-elle, je vous rencontrai...

Alors je répète ma question de tout à l'heure :

— Pourquoi, Doxia, pourquoi avoir permis que je t'arrache à cette vie que tu menais à Salonique?

— Pourquoi, monsieur? mais parce que vous m'avez promis de m'emmener à Bralo, et que Bralo n'est pas bien loin d'Itea et qu'à Itea, je suis née... Ne m'avez-vous pas promis cela? continue-t-elle en se serrant contre moi.

— Ainsi donc, c'est là où tu es née que tu veux montrer ta honte?... Doxia! Doxia!

Je prends ce visage pâle entre mes deux mains et je le regarde fixement.

— Oui, dit-elle, avec fermeté, c'est là, parce que j'y rencontrerai...

Elle se tait, et songe...

Une petite fille, parbleu, une petite fille dont l'image est demeurée là-bas, c'est vrai, et c'est cette petite fille qu'elle veut barbouiller de boue.

— Ah! monsieur, songez donc, je vous prie, à ce que je vais trouver : la maison et l'église du baptême, le jardin et les oliviers, les barques, les chemins, toutes les vieilles faces qui m'ont vue sauter à la corde (elle hésita), le grand lit, poursuivit-elle, où je me perdais, petite fille... ce que j'ai de plus cher au monde...

★

Maintenant, au bruit des roues sur cette pente rocailleuse, j'écoute la musique d'une âme.

— Prends-moi, étudie-moi, me dit l'âme de Doxia. La nuit va bientôt finir. Nous avons dépassé Lamia. Voici, entre la mer et nous, les noires Thermopyles. Bientôt nous serons à Bralo. Ecoute ce que dit mon cœur, traduis ce que dit ma chair quand elle se meut sous tes mains. Le rôle de la terre n'est-il pas de tourner, celui de la mer de battre les rivages, et celui des plantes de verdoyer? Mon rôle à moi n'est pas seulement d'aimer ou d'être belle, ou même de dispenser l'amour. Il est plus grand que cela. Il est de quitter tout ce que je possède. Et ma grande richesse, ce n'était point ma maison, ni mon argent, ni mon mari, ni mon enfant, c'était l'honneur des miens, leur estime, la paix où ils vivaient, c'était l'estime des gens de Vélès et d'Itea, et le respect que plus tard m'aurait porté Eleutheros. Ne crois-tu pas que, plus tard, le petit Eleutheros me méprisera? Toutes ces choses étaient en quelque sorte attachées à mon corps, et mes amants me les prenaient. Mais tout s'oublie. Le respect, l'amour peuvent revenir par le canal de l'indulgence ou celui de la pitié. Et puis, il y a les hommes et les femmes qui ne me connaissent pas. Quel danger que ceux-là! Il faut que je leur crie de loin : « Je suis malade! » en leur montrant mes plaies. C'est pourquoi, sans arrêt, il faut que je continue, de peur que quelqu' un, ne me connaissant pas, me salue respectueusement. Il faudrait qu'à la fin tout soit comme si tous les hommes et tous les animaux de la terre étaient passés sur moi. Mais, même si nul ne doutait plus de ma bassesse, songe qu'il y a des humiliations que je ne connais pas encore. Il y en a une que tu vas avoir la bonté de me fournir, puisque tu t'es chargé de me rejeter au milieu des miens. Car je vais être parmi eux la Doxia de chez la tzigane. Ils vont

se lever en tumulte quand ils verront cela, ils vont me battre et me chasser, mais pour la première fois, je ne fuirai pas sous les pierres, car, pour moi, Doxia Mavros, le pire est à Itea. Non, je n'irai pas plus loin. Même, si je le puis, j'entrerai pour me donner aux hommes dans le lit où je suis née, afin que l'on me tire dehors par les cheveux. On le fera, oui, qu'on le fasse! Les vivants d'ailleurs ne me suffisent pas. J'évoquerai tous les morts afin qu'ils me voient. J'irai chuchoter au bord de leurs tombes le récit de mes nuits de Vélès et d'ailleurs, ou mieux, de leurs tombes je ferai le lit de mes amours. J'espère qu'ils ne me tueront pas. Tu sais que les morts étranglent les vivants. Cela s'est vu. J'espère qu'ils ne le feront pas. Parce que, vois-tu, j'aurai une dernière chose à faire, ce sera de vieillir, ce sera de sentir mon corps se défaire peu à peu. Songe donc. Quand sur toute la côte on saura, durant des années et des années, et ce que je suis, et ce que j'ai fait, quand je serai bien vieille et bien maigre et que tout enfant se fera honneur de me refuser un morceau de pain, tout chien de me donner un coup de dent, une nuit, un vagabond me rencontrant et me voyant facile, me tordra la tête sous la lune pour voir mon visage, crachera sur mes rides et se mettra à rire en se reboutonnant. Alors, sans doute je serai arrivée au bout de mes peines... Il ne me restera plus qu'à mourir. Ah! bon compagnon de voyage, comme je mourrai facilement!

Tel est le monologue imaginaire que j'écoute. Cependant, j'ajoute *in petto* :

— Tout ça, c'est pathologique.

Et me penchant vers elle, j'écoute, car il me semble qu'elle parle...

Les yeux fermés, elle dit :

— Mon Dieu... mon Dieu...

A voix basse. Les larmes coulent sur ses joues.

— Donnez-moi, dit-elle encore, le temps de souffrir, Seigneur, le temps de souffrir!

Et un sourire heureux tord sa bouche flexueuse.

C'est le moment précis où le train, passant au-dessus des Thermopyles, salue d'un long sifflement trois cents ombres nues et muettes au fond du noir défilé.



Peu après, je voulus lui faire promettre de retourner avec moi à Salonique... Je me trouvais embarrassé, je l'avoue, d'une charge qui maintenant me paraissait inhumaine.

— Non, dit-elle vivement, jamais! (Puis, d'une voix plus basse :) Je suis bien fatiguée et je regrette mon petit, mais (et ce fut la seule fois qu'elle se rapprocha de moi avec un geste tendre) n'ai-je pas eu raison?

Elle fondit en larmes :

— Dites-moi, monsieur, que j'ai eu raison!

Je la pris par le cou, comme on prend un chien, et l'embobinai dans des propos philosophiques, qui émurent assez peu Doxia reniflant contre mon épaule, et puis je me tus, parce que l'aube se levait, qu'on approchait de Bralo et que mes paroles me semblaient vaines.



L'Albanais dort toujours. Les deux Grecs viennent de se réveiller, et au moment même qu'il s'étire, l'un des deux touche l'autre au coude en clignant de l'œil vers Doxia. Doxia, sans crainte ni honte, répond au clin d'œil par un sourire de métier. Je l'ai vu, ce sourire, et Doxia sait que je l'ai vu. Mais elle veut paraître à mes yeux, comme aux yeux des Grecs, ce qu'elle est réellement, et voilà une explication de son geste. En voici une autre : peut-être elle pense que les deux Grecs vont plus loin que Bralo. Maintenant les deux voyageurs parlent entre eux et soudain le visage de Doxia s'éclaire. Je vois ma compagne s'agiter, comme exaltée par une joie secrète. Comme le train va s'arrêter, elle se tourne vers moi et me remercie avec un sourire :

— Itea, dit-elle, n'est plus bien loin... Ces hommes y passeront en allant à Patras. J'irai avec eux...

— Bien, dis-je d'une voix ferme.

Et pour faire une expérience, je prends deux drachmes et, très visiblement, les lui tend :

— Tiens, voilà pour ta peine !

Elle rosit un peu, les prend, remercie en s'inclinant.

La gare. Je descends avec un grand air d'indifférence, en homme qui a payé son dû, et, un peu plus loin, je remarque, sans en avoir l'air, qu'elle s'en va avec les deux Grecs. Elle porte leurs paquets dont, sans façon, ils l'ont chargée. Ils marchent devant, rient ensemble. Près de la barrière, ils la bousculent. Elle a les attitudes d'une esclave et sourit pourtant, et son œil brille comme il n'a jamais brillé.

IX

Mais le lendemain matin, ayant cherché Doxia une partie de la nuit dans les cafés et autour de la gare et ne l'ayant pas trouvée (pourtant Bralo est petit), je résolus à mon tour d'aller à Itea. Itea est un petit port de pêche et de cabotage, face au Péloponèse, sur la côte nord du golfe de Patras. « Evidemment, me disais-je, les Grecs l'y ont emmenée. » Mais j'ajoutais à mi-voix :

— D'Itea, j'irai à Delphes.

Raison que je me donnais pour ne pas avoir l'air de poursuivre une inconnue. De fait, je suivais cette fille, et moins par curiosité que par un inavouable plaisir. Je voulais sans doute observer jusqu'à la fin cette négation désespérée, cette remise en question des formules les plus claires, cette descente lente, patiente, silencieuse, obstinée à travers l'écorce de la civilisation au cœur de l'âme humaine, cette fuite vers le néant, cette recherche obscure des éléments essentiels du christianisme, ou de plus oriental encore. Mais je voulais observer aussi la

douleur joyeuse qui résultait de là, et c'était surtout du spectacle de cette réaction individuelle que je ne pouvais me détacher. Voilà ce qui me poussait sur la route d'Itea.

J'arrivai de bonne heure au petit port, par une pluie battante qui noyait les champs d'oliviers. La mer que connut Ulysse m'apparut grise et le Péloponèse en face, morne, massif, abrupt. L'hôtelier était celui-là même que j'avais connu deux ans plus tôt, et je revis avec un sourire la fameuse gravure représentant Venizelos et qu'il n'y avait qu'à retourner pour admirer la tête chevaline du roi Constantin. L'hôtelier, servant une bouteille de vin de l'Hymette, dit que Doxia était venue, que ses parents l'avaient repoussée avec des injures et des malédictions, qu'elle s'était d'abord agenouillée sous leurs cris et leurs pierres, et puis qu'elle était demeurée quelques heures seule, assise à l'écart et enfin qu'on l'avait vue s'éloigner vers une maison inhabitée avec un ou deux garçons... Le bonhomme pensait qu'elle avait voulu se venger des siens, mais tout de même, à Itea! Avec, non pas un, mais deux garçons, et dehors!

— Ici, croyez-vous? dans le pays où elle est née! En vérité... Avez-vous cela aussi en France? Dans une étable à cochons, monsieur, voilà où je mettrais çà!

Pour l'heure, on ne savait pas où elle avait pu se cacher. Du coup, je montai jusqu'à Delphes, mais, le soir, quand je redescendis du plateau, comme j'arrivais au port, le soleil déjà couché et pourtant les cimes du Péloponèse encore pourpres au-dessous d'un ciel chargé d'eau, j'aperçus, à l'angle du môle, une barque éloignée du quai à longueur de gaffe et où se tordait une forme noire. Une pauvre forme que je crus reconnaître, et qu'un pêcheur, parmi les filets, tenait embrassée. La mer, glauque, apparaissait énorme et lourde, tellement elle arrivait au ras du quai. Les barques dansaient au bout des chaînes. Une chanson venait d'une taverne, volant triste comme un oiseau blessé. Deux enfants pieds nus jouaient à la ma-

relle. Des fumées légères couraient au-dessus des toits. Je vis le matelot se lever, jeter une pièce et sauter sur le quai en rattachant sa ceinture. Doxia (c'était bien elle) se releva sur les genoux et, les coudes au bordage, se mit à regarder la Morée et à chanter une berceuse dont je ne comprenais point les paroles. Penchée au-dessus du bordage, elle jouait maintenant avec les vagues successives, vite mortes, et qui n'apportaient rien de plus, chacune, que n'apportent les heures monotones. La nuit tombait sur elle avec rapidité. Et puis soudain, elle m'aperçut et poussa un cri d'étonnement ou de plaisir.

Je ne m'avançais pas. Mais elle me fit signe, car elle éprouvait le besoin d'expliquer :

— Je crois que je m'arrêterai ici, dit-elle avec un sourire. C'est ici que je suis née. Tenez, monsieur, dans la maison là-bas, près du cyprès. (Après un petit silence, elle ajouta :) Le mépris dans cette ville est plus vif qu'ailleurs...

Je hochai la tête devant cet abîme. Tout à coup, une barque voisine, manœuvrée par deux vauriens à l'air faux, cogna celle de Doxia et la fit chavirer. La femme tomba à la mer sans un cri, la tête en avant, du même mouvement dont elle était quelquefois tombée du lit sous la poussée d'un amant ivre ou brutal. Et les garçons s'enfuirent en riant, sautant de barque en barque et courant sur le quai.

On voit dans ces cas-là la barque vidée de sa charge bondir et sauter; la mer s'est ouverte et refermée comme une bouche, et quand on est au bout du quai un spectateur qui se penche, on a beau tendre un aviron, hurler après les Grecs, sauter dans une barque, essayer de percer le visage secret de la mer, il n'y a plus devant soi que les vagues sourdes. Quand la victime a joué tout son rôle sur la terre (et c'est au fond de moi-même ce que je souhaite, c'est ce que souhaitent aussi, mais pour d'autres raisons, tous les gens d'Itea), il n'y a plus que les vagues qui font ploc,

ploc, sur la pierre et le bois comme les pelletées de terre sur un cercueil. Mais il faut croire que Doxia et son destin ont encore une bataille à se livrer, car voici la victime qui réapparaît. Son visage apeuré frôle la barque, sa main se crispe sur le bordage, ses yeux roulent, élargis par la vue de la mort. Il faut la tirer de là. Et je songe à voix haute en amenant dans la barque un corps qui, déjà, s'abandonne : « Pauvre femme, pauvre femme! c'est quitter la mort pour bien pire. »

J'avais cru qu'elle ne m'entendait pas. Elle ouvrit les yeux, et d'une voix à peine perceptible, avec un sourire léger au coin d'une bouche demi-morte :

— Je sais, monsieur. C'est mon désir.

X

Je songeai que si les choses devaient aller de ce pas, la fin du martyre de Doxia était proche, mais comme je ne comptais point partir d'Itea avant le lendemain, je fis transporter la jeune femme à l'hôtel, où l'hôtelier ne voulut point d'abord la recevoir. Cet honnête homme arguait de la justice du peuple et de celle de Dieu, mais il ne put m'empêcher de la déposer moi-même dans mon lit, où j'eus soin de la rouler dans une couverture de laine, de l'entourer de bouteilles d'eau chaude et de lui faire absorber des grogs.

Et puis, par un égard extrême pour les convenances, ou peut-être simplement pour pouvoir dormir à mon aise, je demandai une autre chambre. J'y étais depuis quelque temps lorsque l'hôtelier vint me faire visite, rappela les torts de Doxia envers Itea en général et une honnête famille en particulier, se plaignit beaucoup d'un grand mal de tête et dit qu'il allait se coucher. Cet homme insista si fort qu'un soupçon me frôla et comme l'idée qu'un complot était dans l'air. Et puis la fatigue intervint et je me couchai.

A peine endormi, j'eus un rêve. Un rêve de soldat. Je rêvais que j'étais condamné à mort et que je marchais vers une espèce de talus au pied duquel s'élevait un olivier fourchu. Tout à coup, au moment où le peloton se formait, ma personnalité sauta par-dessus les soldats et au lieu d'être le condamné, je le vis. Au-dessus du corps qui en uniforme allait mourir, la tête qui se dressait maintenant était celle de Doxia, maigre et tragique. Puis, au moment où le peloton allait faire feu, un cri, cri de douleur, éclata, et puis... une salve sourde... Je suis debout sur mon lit. La salve? Non, c'est une porte, la porte de la rue, dirait-on, qui vient de se fermer brusquement. Le cri? A-t-on crié? C'est dans le rêve. Un rêve idiot. Le vent de la mer siffle aux fenêtres. Je me retourne dans l'ombre lourde, je soupire et je me rendors.

★

Le lendemain matin, vers huit heures, je viens de pousser la porte de Doxia et je contemple une chambre vide, un lit défait, des draps rejetés et traînant à terre. Toute une mise en scène d'enlèvement brutal. Je hurle, penché sur la rampe :

— Ohé! le patron!

Rien. Blême de rage, je hurle plus fort :

— Eh! bien, vas-tu venir quand je t'appelle?

Et une bordée d'injures.

Il ne se presse point de monter, le Grec... Il faut que je lui demande s'il veut que l'on descende, et la canne à la main. Le voici enfin, plus mort que vif, et se défendant déjà du bas de l'escalier, poussant devant lui les excuses :

— Je ne sais pas, monsieur... Je dormais, vous comprenez... Eh oui, avec ma femme. Je ne sais rien. J'avais mal à la tête... un mal de tête épouvantable...

Etc. Des bêtises. Je ferme la fenêtre, j'empoigne l'homme par le collet, je l'attire dans la chambre et je ferme

la porte. Il voit mon revolver à cinq centimètres de son œil et tremble de tout son corps.

— Ecoute, lui dis-je. Je ne veux pas te causer d'ennuis. Seulement, je veux savoir. Tu feras venir ici, dans cette chambre, qui tu voudras, mais je saurai. Je saurai, entends-tu? On me l'a tuée, c'est entendu (j'insistai sur le « *me* »), mais j'aurai ta peau, ta peau à toi, si je ne suis pas mis au courant seconde par seconde de ce qu'a fait Doxia cette nuit. Compris?

L'homme a fait oui. Et la matinée s'étant passée à l'interrogatoire des témoins, je reconstituai la scène comme suit :

★

Durant que je couche Doxia, trois vieilles femmes et deux hommes, les parents les plus proches de la prostituée, se réunissent et, sur les conseils d'une tante qui semble avoir conçu le plan, décident d'enlever la fille et de l'exécuter.

L'affaire est menée un peu avant minuit, et de façon qui ne laisse guère de prise d'abord à la justice. Réveillée en sursaut, Doxia comprend, sourit, obéit. Il lui suffirait de crier pour que je vienne. Ce sont les autres qui tremblent et qui prétendent la rassurer : « Ce n'est rien. Viens chez nous. Tu ne peux pas rester ici. » Elle est calme. Elle descend en étouffant ses pas, en priant les autres qui se font des signes derrière son dos de ne point faire de bruit pour que je n'entende rien. Autour d'elle, on est silencieux, on fait des mines, on joue la pitié.

Mais, sur le seuil, une vieille, impuissante à maîtriser sa rage, perd la tête. Elle porte un violent coup de griffe au travers du visage de Doxia qui, surprise, crie de peur... Et tout de suite, c'est la débandade, Doxia demeurant seule dans le couloir, tous les autres enfuis. (C'est le cri qui me réveille, qui me tire de mon rêve.) Elle peut pousser la porte d'entrée et remonter se coucher. Elle

s'en garde bien; elle sort, au contraire, tire la porte sur elle, rallie ses persécuteurs. Eux n'imaginent pas encore qu'elle ait compris. Ils reviennent, mais déjà moins mielleux, et plus ils vont, plus ils lui serrent durement les bras. Elle suit, docile, sans se retourner. Une heure de marche et puis on arrive près d'un talus, au pied d'un olivier à double fourche. Tout le long du trajet, les six personnes ont parlé entre elles, à voix rageuses, deux hommes tenant ferme Doxia, les femmes essoufflées jacassant sur l'honneur, la honte et la prostitution, et de temps en temps piquant du bâton la victime aux reins : « Marche, pourriture! » Tout cela sans que Doxia ouvre la bouche. Mais, paraît-il, elle disait ses prières.

Il semble que, sur le lieu du supplice, une famille de bergers se soit jointe à la bande. Des petits parents, trois personnes. Le plus vieux, « un homme bien respectable, je le connais, monsieur », dit l'hôtelier, s'approcha de Doxia et la gifla, ce qui délia les langues et les bras, d'autant qu'on était loin d'Itea et que la femme pouvait maintenant crier sans qu'on l'entendît. On commença donc à l'insulter et à la frapper. Elle avouait tout et même en disait plus que les gens pouvaient imaginer... C'est pourquoi l'un se détourna en disant qu'elle était folle. Cela dura quelque temps. On lui arrachait parfois un cri et, entre deux plaintes, elle souriait :

— Montre-nous la poitrine que tu vendais aux hommes, pourriture! disaient les femmes.

Et muettes, la face méchante, sans avoir l'air d'y toucher, elles lui tordaient les seins. On attacha d'abord Doxia à l'olivier, le ventre contre l'arbre, et avec un fouet, des badines cassées sur place, des branches d'arbre à peine dépouillées, on la frappa. Les gens se disputaient à qui le tour et deux faillirent être éborgnés. A chaque coup, Doxia criait un peu plus fort ses prières. Et puis, on la délia. Pâle, échevelée, elle assura ses bourreaux qu'elle les aimait tous, ce qu'ils ne comprirent pas. Une

vieille prétendit qu'elle demandait à coucher avec les hommes présents, ce qui fit qu'un de ses oncles la renversa et voulait lui écraser la tête sous ses pieds.

On retint ce justicier. Déjà les vieilles dépouillaient Doxia.

— Nue, nue! criaient-elles, nue, la chienne!

— Nue devant les hommes!

Et les hommes lui tiraillaient les seins, lui pinçaient durement les fesses en manière de plaisanterie, en lui glissant à l'oreille des mots obscènes.

— O Doxia, ma chérie, un beau collier... dit le plus jeune en lui montrant la corde.

Et les rires de tous retentirent, mêlés aux malédictions d'une vieille qui tendait vers la jeune femme un doigt aigu et sale.

— Un beau collier pour ma Doxia...

Content de son mot, il le répétait en dansant, le nœud coulant à la main.

Il y en eut un qui se campa devant elle, fit un geste obscène et dit d'une voix faussement éraillée :

— Veux-tu un drachme, oh! fille?

Elle tendit la main.

Abasourdi, il le lui donna.

— Elle le prend, la reine des garces,... Voyez donc, vous autres...

Elle l'avait pris, mis dans sa bouche et remerciait. Ainsi jusqu'au dernier moment, elle souhaitait faire figure de prostituée. D'ailleurs, le dernier moment était proche.

Un petit retard vint pourtant de ce que le nœud ne coulait pas. Il fallut le refaire. On le refit en assurant à la condamnée, avec des rires, que cette fois-ci tout irait bien. La pendaison fut très brutalement menée. On lia les mains de Doxia, on lui mit la corde au cou, on fit passer cette corde par-dessus la branche de l'olivier, et de l'autre côté, les hommes la rattrapèrent et tirèrent.

Et Pénélope Caligaris, sa propre tante qui, grâce à Dieu, était une fine fleur de religion et de vertu, cria au moment précis qu'elle étranglait, et afin que les anges du Seigneur entendissent :

— Au diable pour l'éternité, putain!

Et elle lui cracha dessus.

XI

Telle fut la scène que je reconstituai. J'en consignai le récit par écrit, fis un pèlerinage aux lieux du supplice, ne trouvai point trace du corps qui avait été enfoui à l'écart, sans tertre ni croix, et assez profondément pour que les chiens ne pussent le déterrer. De la pointe de mon couteau, j'inscrivis un D dans l'écorce de l'arbre et je m'en fus sans rien dire à la gendarmerie qui, d'ailleurs, devait tout savoir et n'avait pas bougé.

Mais, plus tard, avant de revenir en France, je voulus revoir certains moines du mont Athos dont j'avais éprouvé la foi naïve et la tranquille philosophie et je traversai la Chalcidique pour aller leur conter l'histoire. Ils furent d'abord incrédules.Ensuite ils firent les effrayés et me prouvèrent clair comme le jour qu'il n'y avait point pis que cela comme hérésie.

A quoi le médecin de la prison de Saint-Lazare, que je vis à mon retour à Paris, ajouta que Doxia était une malade et rien de plus, et qu'on ne pouvait rien tirer de son histoire, sinon dix lignes d'observation; en tout cas, pas un conte, dit-il en levant le doigt, du moins si l'on respecte sa plume et que le point de vue social ne soit pas, chez les écrivains, complètement perdu.

PIERRE DOMINIQUE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Antoine Furetière : *Le Roman bourgeois*, préface d'André Thérive, reproductions de gravures de l'époque, ornements gravés sur bois par André Hofer, Editions Porteret. — Alphonse Séché et Jules Bertaut : *La Passion romantique, Antony, Marion Delorme, Chatterton*, Eugène Fasquelle. — Pierre Paraf : *Anthologie du Romantisme*, Albin Michel. — B. Combes de Patris · *Une Muse romantique. Pauline de Flaugergues et son œuvre*, E. de Boccard. — Memento.

Quand, dans l'une de nos précédentes chroniques, commentant la publication, par M. Victor Snell, de l'historiette de l'*Amour esgaré*, nous souhaitions la réimpression complète du **Roman bourgeois**, nous ne pensions pas que notre souhait recevrait si prompte satisfaction. Une édition excellente de cette œuvre remarquable à plus d'un titre vient, en effet, de paraître par les soins de l'éditeur Porteret, édition de luxe à tirage restreint, d'une belle typographie, ornée de bandeaux, lettrines et culs-de-lampe traités selon le style du xviie siècle par M. André Hofer. L'illustration comprend un portrait de Furetière d'après N. Habert, graveur du xviie siècle (auquel on eût mieux fait de préférer Gérard Edelinck), et vingt-deux planches hors-texte. Ces planches reproduisent des estampes du temps et les gravures en taille-douce qui parent l'édition de 1714 du *Roman bourgeois*. Elles forment une sorte de commentaire iconographique du texte.

M. André Thérive s'efforce, dans sa préface, un peu écourtée peut-être, mais consciencieuse, de style pittoresque, fort intelligente et fort pénétrante, de situer le *Roman bourgeois* dans la littérature du temps et dans la littérature française, d'en montrer la nouveauté, les intentions secrètes, l'esprit de bouffonnerie mêlé à l'esprit satirique. Il fait volontiers à Furetière l'honneur de le considérer comme un précurseur, comme le premier ou l'un des premiers réalistes, et lui croit assez de « génie » pour le rappro-

cher des modernes auxquels il donna un modèle et, pourrait-on dire, le ton.

Le *Roman bourgeois*, venu après bien d'autres œuvres à tendance satirique de Furetière, alors académicien et abbé, connut-il de son temps le succès ? Nous ne le croyons point. Les gens du grand siècle avaient horreur des peintures de la vie courante. Ils n'appréciaient nullement qu'on leur restituât, dans une œuvre romanesque, leurs propres paroles et leurs propres actes. Le *Roman bourgeois* ne fut point réimprimé du vivant de son auteur. En 1671, une traduction anglaise en paraissait à Londres sous le nom de Scarron qui seul, à cause de sa célébrité européenne, pouvait achalander une telle marchandise littéraire, considérée comme purement burlesque. Le XVIII[e] siècle devait commencer la fortune du goguenard écrit. Les éditeurs nancéens en firent trois réimpressions, de 1712 à 1714.

Nul ne s'est inquiété de savoir, et pas même Charles Asselineau, fidèle de Furetière, mais ignorant à peu près tout de lui, dans quelles conditions cet académiste conçut son œuvre. Furetière semble y avoir été préparé par son existence antérieure dans un médiocre milieu de petite bourgeoisie. Il était fils d'Antoine, secrétaire de la chambre du roi, et de Marie Sauvage, aîné de quatre enfants dont une fille, Marie, épousa Antoine de Baume, seigneur de Chanteloup. Sa famille habitait la paroisse Saint-Nicolas du Chardonnet, voisine de la place Maubert, repaire des procureurs et des marchands mis en scène dans le *Roman bourgeois*. En 1650, et peut-être avant, Furetière occupe, dans la juridiction de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, la fonction subalterne de procureur fiscal. Il est fort remuant, se mêle à la Fronde, voit, autour de lui, dans son domaine judiciaire, s'agiter les types dont il empruntera les traits, en particulier cette tourbe de marchands de la Foire Saint-Germain, toujours en lutte avec le bailliage de l'Abbaye. Commet-il des actes répréhensibles ? Nous le voyons un moment emprisonné, en proie à de grandes difficultés, accusé de malversations et d'exactions.

C'est partie à la place Maubert et partie dans la paroisse Saint-Sulpice qu'il rencontre les fantoches introduits dans le *Roman bourgeois*. Les faiseurs de clefs ont prétendu reconnaître, sous les traits de ces fantoches, des personnages offrant quelque noto-

riété. Nous avons démontré ailleurs qu'il ne faut rien retenir de ces tentatives d'identification qui ne résistent pas à l'examen des faits. Ninon de Lanclos, par exemple, ne peut en aucune façon être peinte, comme on le répète encore sans cesse, sous les traits de la *Polyphile* du roman. Les êtres représentés par Furetière appartiennent aux groupes sociaux bien caractérisés dont sortirent ces Bordier, riches marchands de chandelles, dont Tallemant nous conta les origines.

Souhaitons bonne fortune à l'agréable réimpression du *Roman bourgeois*, faite par M. Porteret, et félicitons cet éditeur de nous promettre, pour un temps prochain, des tirages de même qualité des autres romans réalistes, *Francion* de Charles Sorel et *Le Roman comique* de Scarron. S'il consentait à publier aussi une autre œuvre, celle-ci rarissime et d'un très vif intérêt pour l'histoire des mœurs : *La Prétieuse*, de l'abbé de Pure, il aurait bien travaillé en faveur des lettrés. Gageons qu'il y consentira.

Et maintenant quittons ces temps éloignés pour revenir à une époque plus moderne. Les publications sur la période romantique pullulent en ce moment. Il nous est bien difficile, faute de place, et parce que nous avons le devoir de faire à chaque siècle sa petite part, de les signaler toutes. Beaucoup d'entre elles d'ailleurs ne s'imposent point à notre attention par un mérite particulier. Examinons les principales.

MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut nous donnent, sous le titre : **La Passion romantique**, une étude traitée avec beaucoup de vie et de couleur sur les circonstances dans lesquelles furent conçues, écrites et jouées trois pièces : *Antony*, par Alexandre Dumas, *Marion Delorme*, par Victor Hugo, *Chatterton*, par Alfred de Vigny. Ces pièces représentent à leurs yeux trois aspects de la psychologie romantique. Elles correspondent par leurs sujets aux idées et aux sentiments auxquels le public de cette époque accordait le plus volontiers sa prédilection. Leur histoire permet de retrouver tout un état d'esprit et en même temps de faire une évocation instructive et curieuse des milieux littéraires et scéniques.

MM. Séché et Bertaut nous présentent les faits en action et, deci, de là, parsèment de couleur locale, de charmants croquis parisiens en particulier, leur récit animé. Souhaitant de nous montrer comment Dumas, pour lors juvénile et débutant dans la

carrière des lettres, imagina *Antony*, c'est-à-dire la frénésie, l'exaltation, l'outrance du drame romantique, ils l'introduisent dans le curieux foyer de Villenave, partisan des classiques, grand collectionneur amoureux du passé. Le jeune homme y connaît la poétesse Mélanie Waldor dont il devient l'amant et qui, par sa situation d'épouse dont le mari risque de troubler les jeux galants, lui inspire le thème de la tragédie un peu ridicule dont il tire une gloire définitive.

Les faits qui précédèrent les représentations de *Marion Delorme* et de *Chatterton* semblent mieux connus. MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut, pour expliquer quelles raisons amenèrent Vigny à écrire cette dernière pièce, nous font une émouvante peinture de la bohème où vivaient en grand nombre les écrivains de ce temps. Beaucoup, parmi ces écrivains, malgré leur talent véritable, ne parvinrent point à gagner le cœur des éditeurs et moururent à l'hôpital ou sur des galetas. Vigny, sous l'enveloppe littéraire de son drame, exprime la revendication de la pensée écrasée sous le poids de la misère et réclame en faveur de cette pensée mieux que la pitié, l'aide matérielle des pouvoirs publics. Les symboles, la signification secrète de *Chatterton* sont peut-être plus complexes que ne le croient MM. Séché et Bertaut. M. Flottes les a révélés récemment dans ses deux remarquables ouvrages sur Vigny.

N'importe ! Il était bon de rappeler ces trois dates et ces trois images d'un passé déjà séculaire et de le faire dans cet esprit de déférence et d'admiration. Les trois pièces ont sans doute perdu de leur attrait. Le théâtre romantique, à part quelques rares exceptions, apparaît comme un peu artificiel. Il marque une période d'évolution. Il nous délivra de la domination classique. Il nous permit d'entrer dans une ère de liberté, loin des doctrinaires.

Nul n'en a fait, ce semble, une anthologie. Sous cette forme, nous conserverions de ce théâtre d'admirables morceaux dont la lecture serait captivante. Par contre, les **Anthologies du Romantisme** pullulent, nous voulons dire celles qui empruntent leurs matériaux à la poésie. M. Pierre Paraf nous en offre, sous ce titre, une nouvelle. Le lui reprocherons-nous ? Point du tout. La sienne n'est pas constituée de bribes incohérentes. Elle a été, au contraire, faite, avec beaucoup de soin, dans sa forme ramassée

par un homme qui n'ignore rien du grand mouvement littéraire et qui avait un plan fort net.

M. Pierre Paraf, en effet, dans 317 pages, réunit tout poème ou prose qu'il est utile de connaître pour sa célébrité ou pour son accent particulier. Ces textes ne sont pas joints au hasard. Ils suivent la chronologie des événements et des faits, et aussi la courbe des idées qui préoccupèrent ou exaltèrent les gens de ce temps. Ainsi avons-nous une image du salon de Nodier et du cénacle de la Muse française grâce à des extraits significatifs pris dans l'œuvre d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, d'Emile Deschamps, d'Hégésippe Moreau, d'Alfred de Vigny, d'Alexandre Guiraud, d'Alexandre Soumet, d'Ulrich Guttinger, etc... La bataille d'Hernani est évoquée par des fragments de Hugo, Gautier, Lacroix, Lamartine.

Tour à tour, M. Pierre Paraf nous montre, par l'entremise d'une nouvelle goguenarde de Nodier, la physionomie érudite du romantisme, par les œuvres de quelques autres les idées sur la politique et la guerre, l'attrait exercé sur les âmes par l'Orient, comment on envisageait à cette époque la nature, quelles réflexions inspirait la destinée humaine, etc... Un chapitre est réservé au « Mal du siècle », un autre aux Muses romantiques qui tinrent une si grande place dans les milieux intellectuels. M. Paraf ajoute à son excellent volume une bibliographie des ouvrages de chaque auteur cité et trois inédits de Hugo, à vrai dire de petite qualité. Son mérite particulier consiste à avoir réservé bon accueil aux écrivains de second ordre, généralement négligés.

Nous ne rencontrons pas néanmoins, dans son anthologie, **Pauline de Flaugergues**, qui compte cependant au nombre des muses romantiques. Il est vrai, cette demoiselle n'est guère sortie de l'ombre encore. Elle apparaît, sous la plume de George Sand, comme une sorte de sainte et l'on sait que les saintes n'ont pas d'histoire. M. B. Combes de Patris, son descendant, à l'aide de documents inédits, voudrait lui rendre la gloire à laquelle il croit qu'elle a droit véritablement.

Mais Pauline de Flaugergues, devant la postérité, souffre de n'avoir point pris figure d'amazone. On ne la vit pas traverser les groupes de son temps en attitude de parade ni recevoir, comme Delphine Gay, les honneurs du Capitole. Un profond sentiment religieux animait sa pensée. On ne sait quel parfum de pureté

émanait d'elle. Quoique fière, elle était modeste, humble presque et, fille pleine de douceur, quand elle eut perdu son père bien-aimé, elle n'aspira plus qu'à se dévouer à un être d'élection.

M. Combe de Patris, après l'avoir suivie dans les différents exils qu'elle s'imposa probablement pour assurer sa subsistance, nous révèle comment elle rencontra Henri de Latouche au déclin, vivant solitaire et farouche, et comment, l'ayant peut-être aimé jadis, elle se consacra à son bonheur. Amour vraiment délicieux, désintéressé, absolu et qui témoigne de la hauteur d'âme de cette demoiselle. L'homme ne valait guère que l'on s'attachât aussi complètement à lui, malgré l'attrait de son esprit. Sans doute, Pauline souffrit-elle des sautes d'humeur du valétudinaire. Elle n'en laissa rien paraître et quand la mort la sépara de l'élu, elle voua à celui-ci une sorte de culte, vivant dès lors enfermée dans son souvenir.

M. Combes de Patris publie, à la fin de son volume, des extraits importants des poèmes et des proses de son héroïne. Les proses manquent un peu de fermeté. Les vers, animés par la tendresse ou par la piété, expriment des sentiments d'une belle délicatesse, mais ne révèlent point un talent exceptionnel.

Mémento. — De MM. Henry Girard et Henri Moncel : *Pour et contre le romantisme*, bibliographie des travaux publiés de 1914 à 1926 (Société d'Edition Les Belles-Lettres). Excellent travail qui comprend à la fois les productions françaises et étrangères sur toutes les physionomies du romantisme proprement dit, du pré et du post-Romantisme. M. Fernand Baldensperger l'accompagne d'une magnifique préface où il précise quelle est à cette heure la situation exacte de l'Ecole entre ses admirateurs et ses contempteurs

De M. le comte Serge Fleury : *Madame de Mirbel et ses amis en 1848* (Auguste Picard). Renseignements succincts sur Mme de Mirbel. Cette brochure contient une fort intéressante et fort importante correspondance de cette dame avec Guizot pendant l'année 1848, sorte de gazette destinée à renseigner le ministre refugié en Angleterre sur les faits de la politique troublée de cette période.

Dans la *Chronique médicale* dirigée par M. le Dr Cabanès, 1er juin et 1er juillet 1927, un excellent article de M. le Dr Raymond Molinéry sur *Lamartine à Luchon (1840.)*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Juana Richard-Lesclide : *Au Vent des Victoires*, « éditions de la Revue des Poètes ». — L. Guillet : *Trois Amours*, Bernard Grasset. — Lucie Guigo-Coulmassis : *A Mi-Voix*, L.-H. Alexandre. — Marie-Thérèse Gadala : *L'Anneau de cristal*, Figuière. — Odette Sébert : *Le Verger d'Amour*, L.-H. Alexandre. — Thérèse-Marie de Cours : *Entre Chair et Croix*, Avignon, Aubanel fils aîné. — Noël Bureau : *Musique de Chambre*, chez l'auteur. — Nemours : *Princesses Créoles*, Berger-Levrault.

Des poèmes de la guerre, du temps de la guerre, sur les sentiments et occupations du temps de la guerre, cela forme un livre dont les actualités datent péniblement ; c'est un miroir d'actualités fort heureusement périmées, malgré l'amertume, les regrets, les dépits, les colères aussi et le dégoût tragique, les deuils douloureux ou indignés dont le souvenir au cœur ne s'éteindra jamais. Mme Juana Richard-Lesclide, qui a publié jadis un *Victor Hugo intime* et annonce la publication prochaine d'un *Victor Hugo intime, anecdotique et familier* (*Derniers Souvenirs*), conçoit les poèmes d'*Année terrible* à la manière du Maître que par-dessus tout autre elle a raison de vénérer. Je ne la surprendrai ni ne la chagrinerai, je suppose, en ne cachant pas que les poèmes de **Au Vent de la Victoire** ne possèdent pas la majestueuse audace, la véhémente violence, la vindicative fulguration, la magie flamboyante et souveraine qui regorgent aux poèmes dont elle se recommande. Certes, son indignation, son horreur et sa sincérité passionnée et compatissante ne sont pas moindres ; féminines, elles sont peut-être plus impitoyables et sûrement plus pétries de tendresse foncière. Seulement, lorsque Hugo partageait et proclamait les sentiments communs à la foule de son temps, sa voix en amplifiait à sa carrure de géant ou de prophète l'âpreté éloquente ; le héros, le dieu pliait sa taille à l'acceptation d'épreuves momentanées, à l'expression de souffrances et d'opinions publiques, qu'il partageait d'ailleurs avec conviction et dont il ressentait la morsure ou la honte. Cette partie dans son œuvre eût été périssable s'il ne l'eût magnifiée de la splendeur ingénue et prodigieuse de son génie personnel. Mme Juana Richard-Lesclide laisse déborder son cœur en vers qui viennent comme ils peuvent ou veulent ; certains jaillissent admirablement, sûrs, vibrants et clairs ; d'autres sont hésitants ou se forment d'éléments banals, quelconques, redisent, mesurés, ce que chacun et les journaux disaient machinalement, parce que

partout on répétait, sans examen, des bruits sans fondement ni vraisemblance, et, plus grave ! sans beauté, je n'ajoute pas : sans générosité. Ce recueil témoigne de la plus ardente et naïve bonne volonté de la part de son auteur, de la noblesse aussi de son tempérament, mais ce qui y manque, c'est, je l'avoue, une personnalité de poète, un talent original et sûr.

La seule originalité qui, à mon avis, appartienne à Mme Juana Richard-Lesclide, mon vieil ami Ernest Raynaud, dans sa préface très belle et très fervente à ce livre qu'on ne peut, tout de même, lire qu'avec beaucoup de sympathie, la signale, je le crains, un peu à la légère ; me pardonnera-t-il de m'en montrer surpris ? Mme Richard-Lesclide habite dans les environs de Paris, et c'est là, paraît-il, que « la guerre la surprit tranquille au milieu de ses livres et de ses travaux, dans son petit ermitage de banlieue, *tout fleuri de lilas* ». Vraiment, mon cher Raynaud, à quelle époque de l'année la guerre a-t-elle éclaté ? A quelle époque fleurit le lilas dans la banlieue de Paris ? Comment n'y avez-vous pas songé ? Ou quelle floraison nouvelle Mme Richard-Lesclide parvient-elle à obtenir ?

Trois Amours : *Amour filial*, *Amour maternel*, *Amour*. Ce sont des poèmes courts, fervents, soigneux et faits de vers justement sonores et imagés. Le sentiment est d'un noble cœur, discret et loyal, sûr et attentif. On pourrait, en dépit de quelques fléchissements ou maladresses d'expression : « On a peur d'où l'on va quand on vient du bonheur », — donner les poèmes de Mme L. Guillet comme modèles d'une poésie familiale, trempée d'affectueuse sollicitude et de vigilance fervente. La fille, la mère, l'amante, sans attitudes d'emprunt, sans affectation, sinon avec trop d'abandon non plus, se mirent en un parfait et net miroir. Bon poète d'intimité sincère et calme.

A Mi-voix chante Mme Lucie Guigo-Coulmassis, se recommandant d'une capricieuse et aimable préface de M. Miguel Zamacoïs. Après avoir constaté que « dans la société contemporaine on ne lit plus de vers » et qu' « un éditeur qui publie un recueil de poésies se signale comme un excentrique », M. Zamacoïs assure à Mme L. Guigo-Coulmassis qu'elle est « un des oiseaux de la forêt enchantée », qu'elle module « avec grâce les mille sensations subtiles de son âme ». Et il y a là, non sans excès d'amabilité sans doute, une bonne part de vérité : ce sont de jolis

poèmes, bien construits, des vers aisés, souples, bien rythmés que Mme Guigo-Coulmassis a réunis dans ce petit volume. Il serait difficile d'y rien reprendre, car elle possède beaucoup de goût et de tact, et exprime des sentiments discrets avec beaucoup de justesse. Il ne manque que le surplus, qui n'est pas tout, car toutes les qualités qu'elle a sont indispensables au poète. Que lui manque-t-il ? Qu'est ce surplus ? Un peu de vertige ou, du moins d'élan, des ailes qui s'ouvrent en plein azur.

Une préface encore. Elle est de Mme Hélène Vacaresco, au seuil de ce petit volume de la série *Les Petites Anthologies du XXe siècle* que publie, dans un format absurde et incommode, M. Eugène Figuière, **L'Anneau de Cristal** qui, au bras de Mme Marie-Thérèse Gadala « luit comme un rayon de lune pâle sur la dune » enferme en son cercle clair, d'après la préfacière, bien des rythmes et quelle pensée ! Paysages de Provence, de la côte basque, des entours de Paris ; puis sensations du cœur plutôt que des yeux, repli sur soi-même, rêve et songerie, certes l'âme de Mme Gadala se révèle fine, sérieuse, élégante aussi à l'égal du charmant visage que nous montre son portrait en frontispice, mais naguère *la Symphonie Eternelle* sonnait d'un accent plus profond, il m'en souvient. Ici, il y a plus de laisser aller, de penchant à accueillir le facile et par conséquent le banal. On n'a pas le droit de se négliger, quand on possède le talent de Mme Gadala. Sans doute est-elle environnée de flatteries, et comment en serait-il autrement, si sa présence allume une fête ? J'ose la conjurer de ne pas s'y laisser duper. L'art du poète véritable implique un labeur patient et opiniâtre. Le recueil présent contient de bien jolies choses cependant, quand, par exemple, s'adressant à Mme de Noailles, elle souhaite, puisqu'elle s'estime inapte à faire chanter des vers égaux aux siens, à ceux qu'elle admire dans *Les Forces Eternelles*, de les sentir s'incruster lentement dans sa chair comme ils sont incrustés aux feuillets du livre, et, ajoute-t-elle,

> Et que je sois aussi le vélin caressant,
> L'exemplaire de choix où votre âme enfermée
> Continue à chanter, en mots éblouissants,
> Dans votre rêve à vous, mon âme inexprimée.

Dans **Le Verger d'Amour** qu'elle dédie « à Etienne », Mme Odette Sébert s'ébroue avec vivacité et tantôt songe sous les

pommiers attardés. Cependant, c'est surtout une âme de joie, une âme confiante et d'espoir qui parle en ses poèmes. Elle ne doit guère se plaire aux extases prolongées ou en l'infini des pures pensées. Un élan brusque la dérobe, elle aime la vie, la vie active, peut-être laborieuse, mais où le corps agit. C'est du moins ainsi que les rythmes de ses poèmes la font imaginer. C'est un peu court ou trop facile, parce qu'on se rend compte que le poète sait son métier, mais il est pressé, et ne s'embarrasse guère d'être appliqué. Hélas ! que de poètes aujourd'hui, et tant de femmes, ne redoutent pas de rendre ainsi banal leur art, et ne sentent point que bien dire n'est rien, c'est mieux dire qui importe et compte seulement, c'est de dire, du moins, du mieux que l'on peut, sans rien perdre de son ingénuité, de sa spontanéité natives.

Le livre nouveau de Mme Thérèse-Marie de Cours, **Entre Chair et Croix**, est une « offrande à saint François d'Assise ». Ces vers toujours simples, mais pleins d'effusions, rappellent de fort près les cantiques qu'on chante aux offices religieux. Il est malaisé d'analyser de tels poèmes, des vers de cette nature. Avec une originalité expressive du rythme et de l'image, ce serait du très beau Verlaine ; cela fait songer à la très naïve image d'Epinal, et parfois dégage un parfum subtil et suave. Rencontres heureuses, bénédictions sans doute, car l'art y est pour peu de chose, sinon pour rien.

Poème en prose, singulière forme, en suspens au vertige du rêve et comme en attente de soi-même ! Ils s'emplissaient, les si palpables, si mûrs, solides et captivants, d'autre chose qui saisit et qu'on ne tient ni n'analyse, les poèmes d'un Bertrand, d'un Baudelaire, d'un Mallarmé, d'un Rimbaud, encore d'un Henri de Régnier et de trois ou quatre autres, à peine. Pourquoi ceux qui sont si complets de Mme Burnat-Provins, ou de M. Maurice Magre et de plusieurs, étant si mélodieux, parfaits, pleins, hallucinants même, ne satisfont-ils qu'en partie? Pourquoi, surtout, sont-ils monotones, pourquoi lassent-ils ? Je ne sais, dans l'état présent le poème en prose paraît n'être en sa place que par exception, et servant d'un poème à un autre de transition inattendue et malléable selon les circonstances. On se déplace du point de vue du poète, incline-t-on vers la prose ? Qui le sait ? On y effleure, on se reprend et se redresse ; non, on ne fut pas jusqu'en

la prose. La seule possibilité en a été suggérée, et on a ramené de l'air dans le domaine étouffant, surchargé, du poème...

M. Noël Bureau ne conçoit pas ainsi le bienfait du poème en prose. C'est pour lui de la **Musique de Chambre**, moins solennelle que les grandes voix orchestrales, et ne descendant pas aux trivialités marquées des chansons populaires ou de la rue. Un *prélude* musical par Maxime Jacob élucide peu, raréfie plutôt. Passons. La phrase cadencée, balancée dont use M. Bureau chante, et fleurit d'arabesques songeuses le silence et la mémoire. Il accomplit son dessein, et on l'admire, on l'aime même de cet art sobre et choisi, quand même on ne l'admet pas sans réserve. Qu'est donc, que sied-il que soit le poème en prose, puisqu'ici il accomplit sa propre perfection ? On le sent nécessaire : et on sent aussi que je ne sais quoi, quelque chose manque. Mystère subtil, qui donc le rompra ?

Les fiers et assidus hommages que rend aux **Princesses Créoles** (aux Antilles, toutes les femmes, déclare M. Claude Farrère, sont princesses), le colonel haïtien A. Nemours, se trouvent être composés en grande partie d'hémistiches alexandrins. C'est coulant, soutenu, exact et exaltant, d'autres fois langoureux, avec ardeur cependant, avec exaltation toujours en l'honneur de ces belles femmes, ou de l'une d'elles à qui il dit : « L'azur phosphorescent de la mer Caraïbe met dans tes yeux si noirs des reflets de diamant ». Livre d'ardeur sensuelle, vraie, parfois jusqu'à l'extase ou à la cruauté.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Pierre-Jean Jouve : *Le monde désert*, Nouvelle Revue française. — Louis Jean Finot : *La chaste infidèle*, E. Fasquelle. — Philippe Soupault : *Le cœur d'or*, B. Grasset. — Jacques Massoulier : *Dans la peau d'Annette*, Nouvelle Revue française. — Roger Vitrac : *Connaissance de la mort*, Nouvelle Revue française.

Le monde désert. Passe pour un écrivain débutant, qui ne sait encore ce qu'il vaut, qui cherche sa voie et cherche à attirer sur lui l'attention, de se singulariser par des bizarreries de forme ; mais quand on a, comme M. P.-J. Jouve, un livre admirable à son actif (*Paulina 1880*) et qui vous a classé d'emblée parmi les meilleurs romanciers d'une génération, on ne donne pas — sans

perdre le respect que l'on se doit — dans une affectation d'étrangeté qui risque d'égarer le jugement sur les solides qualités dont on est doué. M. P.-J. Jouve s'est-il effarouché des compliments que lui a faits la critique,' et par peur de passer aux yeux de ses jeunes confrères pour un poncif, s'est-il imposé des audaces dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont assez vaines ? Il est possible. En tout cas, *Le monde désert* — où je retrouve l'attestation de son pouvoir de psychologue et de son sens passionné du pathétique moral — me paraît quelque peu gâté par l'exagération du défaut qui s'accusait dans *Paulina* : l'abus de l'ellipse et du passage brusque du style personnel au style impersonnel. Loin de chercher à s'épurer, à s'imposer un ordre et à se créer une harmonie, M. Jouve semble se plaire, ici, à entretenir de la confusion et du désordre, non seulement dans l'apparence de son récit, mais dans sa composition même, et à en rompre l'équilibre interne ou à en détruire l'homogénéité profonde... C'est par l'arbitraire qu'il réussit, d'ailleurs, à donner cette impression agaçante de compromettre un très beau sujet. A force de rechercher les dissonances, les accords baroques ou puérils (l'ouverture, notamment, de la deuxième partie : *Le Gel*), il parvient presque à faire oublier comme la plupart de ses observations sont justes, et comme son analyse est déliée, sa synthèse puissante. Car il a réellement écrit une œuvre supérieure, encore qu'on soit tenté de dire qu'elle est manquée, d'une subtilité rare, très émouvante, *très vraie* et dont tous les personnages sont vivants. Œuvre amère, sans doute. Œuvre désabusée. Mais toute vue claire de la vie n'est-elle pas nécessairement pessimiste ? Un homme a des dons remarquables ; il est noble ; il aspire au beau, sinon au bien ; enfin, il tend à s'élever au-dessus de lui-même. Mais sa nature a été faussée lorsqu'il était jeune, par des principes religieux étroits : son père est pasteur et nous sommes à Genève. Il est devenu homosexuel, et ce vice, dont il ne peut cyniquement prendre son parti, paralyse ses forces et noue sa volonté de création. L'affection d'un ami échoue à le redresser, parce qu'il croit deviner son mépris. Une femme y réussira-t-elle ? Non — car il ne parviendra pas assez vite à devenir le génie qu'elle prétendait faire de lui, et, bientôt, par comparaison, il lui paraîtra inférieur à son ami même. Elle deviendra la maîtresse de cet ami, et ce dernier coup, trop dur pour sa conscience déchirée, pous-

sera le malheureux au suicide. Pour racheter le mort, l'ami tentera de lier son existence à celle de la femme. En vain. Ils s'éloigneront l'un de l'autre. Elle, pour s'isoler dans le souvenir ou l'illusion, le mensonge de son rôle d'inspiratrice ; lui, dans le mépris, le découragement, la négation, la folie... M. Jouve excelle à pousser une crise morale à l'extrême et à épuiser tout ce qu'il y a de douloureux dans les âmes les plus dignes, d'ailleurs, de souffrir. Je persiste, malgré l'erreur qu'il a commise, et que j'ai cru de mon devoir de lui signaler, à faire de lui le plus grand cas.

La chaste infidèle. Si l'inceste ne peut exister qu'entre personnes auxquelles la loi interdit de s'unir par le mariage, la peur de ce crime ne saurait empêcher Gine, l'héroïne de M. Louis-Jean Finot, de se donner à son filleul qui l'aime et qu'elle aime... Mais M. Finot a inventé pour cette femme, encore séduisante à quarante ans, un nouveau genre d'inceste : l'inceste moral, si je puis ainsi m'exprimer, car elle est seule à savoir le genre de parenté qui la lie à Jacques. Jacques, aux yeux de tous, et aux siens propres, n'est que l'enfant de sa cousine, en effet, un enfant que, sur la prière de celle-ci, elle a adopté. Mais elle a la certitude qu'il est adultérin et que son mari — mort à la guerre — en est le père véritable. Pour son excuse, je veux dire pour s'autoriser à pécher, elle pourrait invoquer son amour même ; car elle adorait son mari, et Jacques le lui rappelle, non seulement par tous ses traits, mais par tous ses gestes, et par son ardeur même... De là, aussi bien, le titre du roman de M. Finot : « la chaste infidèle », car Gine n'est pas seulement infidèle par ses désirs, tout en restant chaste : on peut dire qu'il y a de l'infidélité à la mémoire du cher disparu dans son refus de se donner à celui à travers qui il se réincarne pour réclamer d'elle, par-delà la tombe, les voluptés qu'il est mort trop tôt pour avoir épuisées... Casuistique subtile, comme on voit, et qui met, d'ailleurs, par moments, la pauvre Gine dans des situations bien délicates. Mais M. Finot s'est joué, très élégamment, des difficultés de son sujet. Il l'a traité avec finesse et émotion, quoique je trouve qu'il a un peu tardé — non sans agrément pour le lecteur — à entrer dans son vif.

Le cœur d'or. De tous les récits de M. Philippe Soupault, celui-ci est le plus direct où, non seulement il parle à la première

personne, mais se met lui-même en scène avec une sincérité qui rappelle celle de Jean-Jacques Rousseau, son ancêtre spirituel, sans doute. Les hommes peuvent, vraisemblablement, se ramener à deux types : les sadiques et les masochistes, et nous sommes tous, plus ou moins, portés vers l'un de ces deux pôles de la sensibilité. Ceux d'entre nous qu'on juge équilibrés se tiennent à distance à peu près égale de l'un et de l'autre, mais les excentriques se plaisent — à des degrés variables — soit à faire souffrir, soit à souffrir, au contraire, et, bien entendu, surtout en amour... Le « Cœur d'or » de M. Soupault doit être évidemment classé dans la catégorie des gens qui recherchent la douleur ou qui l'attirent. S'ils font la solitude autour d'eux, s'ils préfèrent, bientôt, la solitude à la société — celle des amis et des camarades, celle aussi des femmes qu'ils ont souhaité de désirer, mais qui ne surent ou ne voulurent pas jouer avec leur désir — c'est pour y savourer leur disgrâce et leur fatigue, et pour y ruminer leurs chagrins. Ils n'en sortent que pour faire une nouvelle provision de motifs de se plaindre du genre humain, quand ils ont assez remâché leurs premiers griefs. M. Soupault est un bien curieux représentant de la jeune génération — un des plus originaux, certes, et que je voudrais voir se dépêtrer des ruines de son moi juvénile, pour porter à la conquête de terres nouvelles ses beaux dons d'écrivain, plus réaliste que sur-réaliste.

Dans la peau d'Annette. Un jeune homme très raffiné, juif d'origine, veut se refaire une âme et une sensibilité ou, plus simplement, une santé, en prenant pour maîtresse une robuste fille de la campagne. Il commence par jouir d'elle de force ou par surprise, puis, comme elle accepte son vainqueur, l'emmène à Paris. Elle se dégrossit assez vite (plus vite, peut-être, qu'il n'est vraisemblable) quoique sa confrontation aux mœurs des civilisés la déconcerte ; et, par charité, elle incite son amant à se prodiguer aux pauvres gens. Mal lui en prend, car il trouve la mort parmi la populace ouvrière. Elle retourne dans son village, après avoir été chercher dans une église la résignation... J'avoue ne pas très bien dégager le sens du récit de M. Jacques Massoulier, quoique la notice qui accompagnait l'envoi de son livre parle, tour à tour, d'œuf, de cercle, de serpent qui se mord la queue et de roue... J'entends bien qu'Annette, transfuge de la campagne, nous est montrée la réintégrant, son expérience

accomplie. Mais, du genre d'expérience qu'elle fait, il est rare que ses pareilles reviennent à leur point de départ. « Annette, écrit M. Massoulier, c'est vous, c'est moi. C'est notre vaine recherche... » Que M. Massoulier eût donc été mieux inspiré en faisant tout simplement de son héroïne une femme, au lieu d'une entité ou d'un personnage symbolique et conventionnel. Il me semble qu'il a montré trop d'ambition. Son style lui-même, qui emprunte de nombreux termes au jargon philosophique et scientifique, est, d'ailleurs, assez prétentieux. M. Massoulier abuse, notamment, de l'inversion, et la bizarrerie des tournures qu'il emploie ne suffit pas à conférer à son petit roman de l'originalité.

Connaissance de la mort. « Le silence », a dit un jour Mme de Noailles, « c'est du bruit à l'envers. » Selon une méthode pareille à celle de l'illustre poétesse, on pourrait, à son tour, définir la mort « de la vie à rebours » ou « de la vie retournée » ; mais on ne ferait pas pour cela une conception nette du néant. Rien de plus difficile à préciser qu'une telle conception — l'idée d'immobilité étant, peut-être, la moins abstraite de toutes celles qui nous aident à la former, car pour la notion du rien, notre esprit échoue à se la représenter. Aussi bien, le mouvement nous apparaît-il comme la qualité essentielle ou comme le principe même de la vie, cet *accident*, puisque — à tort ou à raison — nous nous figurons que l'immobilité est la règle ou l'état normal par excellence, l'état antérieur auquel nous aspirons à revenir... Sur ce thème, M. Roger Vitrac, qui s'inspire, à la fois, du style de Rimbaud et du style de Lautréamont, mais pour y ajouter, a brodé de fastueuses et confuses ou incohérentes variations. Il révèle, avec le don de l'image, une imagination métaphysique brillante, mais désordonnée, et il est, à la longue, assez fatigant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Lorenzaccio, de Musset, aux Français. — Une comédie au Palais Mazarin. — *Pour marier ma fille*, trois actes de M. Lucien Empis et Mme Augustine Leriche, au théâtre Sarah-Bernhardt.

Lorenzaccio, c'est bien touffu. Musset n'avait pas fait cela pour la scène, et pendant deux tiers de siècle — jusqu'à Sarah

Bernhardt et son goût détestable — on ne l'y avait pas transporté. « Scènes historiques », autant sinon plus que drame. Du reste, pour reprendre le mot de Musset sur Jocelyn, « il y a du génie... et de la facilité ». De la facilité surtout. Il en ressort qu'à 23 ans Musset était en obsession shakespearienne. Il est curieux que, dans la suite, il ait complètement abandonné cette démangeaison. Je n'ai jamais été un « mussetiste ». En particulier, je ne puis voir dans *Lorenzaccio* qu'une curieuse ébauche (surtout pour un jeune homme) confuse, composite, — et assez fastidieuse à la scène. — Pas de véritables rapports avec *Hamlet* pour ceux mêmes qui voudraient considérer la folie feinte comme un des traits les plus essentiels dans *Hamlet*. — Lorenzaccio ne feint pas la folie, mais la débauche et la dépravation, — dans lesquelles il se complaît vivement pour de bon, y ayant sans doute de fortes prédestinations. C'est, en somme, une transposition de l'histoire de Brutus et de Tarquin. Et celle-ci nous est moins étrangère. Qui donc, même parmi ceux qui ont visité Florence, et qui ont feuilleté son histoire, s'intéresse aux libertés (?) de cette ville au XVIe siècle ; qui se démêle dans tous ces Médicis, Strozzi et Pozzi, dans ces interventions impériales et papales. Moi pas. Tout ce que l'on voit dans le cortège de ces Médicis, c'est qu'Alexandre a été assassiné vers 1530 par un sien cousin, pour être remplacé aussitôt (contre le gré de l'assassin, d'après la pièce) par un autre Médicis, Cosme, relativement célèbre. — Seule, l'histoire des arts florentins nous est connue et nous intéresse. Et nous nous *contrefichons* de la politique intérieure et extérieure des Ducs !

Musset paraît avoir mis là-dedans quelques allusions à la politique de son temps, et vouloir montrer — aux aveugles sans doute — que ce n'est pas la peine de tuer ou détrôner les rois, parce que après comme avant... Puis, on distingue quelques allusions à ses propres débordements, avec le souci d'y inventer des excuses. Ce qui est piètre, et bien bassement romantique.

Mme Piérat montre beaucoup d'intelligence et de vaillance. Mais elle ne convient pas au rôle qui demande plus de virilité d'aspect et plus de puissance vocale. Elle reste exclusivement femme. Dans les passages de force, elle est obligée de crier. D'ailleurs, le rôle n'est pas fait pour une femme, fût-elle plus garçon. Ce qu'il y faudrait, ce serait un beau jeune homme de 20 à 25 ans

(non un adolescent), frêle, un peu fatigué par la débauche, mais non efféminé ; bref, ce que devait être, à cet âge, Alfred de Musset, qui, par moments, se révèle présent dans le personnage.

Nombreuse distribution : M. Alexandre, un superbe et joyeux tyran, plus sympathique que son assassin ; Denis d'Iñès, fin, étudié, toujours digne sous sa fourberie dans un cardinal des plus machiavéliques ; la « belle madame » Robinne, tirant le meilleur parti possible d'un personnage, indécis, ingrat — celui de la Marquise Cibo, une dame vertueuse, dévouée à son barbon d'époux, qui se donne au Duc pour des motif mixtes d'amour et de politique (telle la comtesse Walewska et Napoléon ?). La marquise ne tarde pas à se faire exclure du lit en importunant son amant — entre deux baisers — par de fâcheuses prêcheries patriotiques et libérales.

Bref, sur la pièce : il est regrettable que l'on ne puisse pratiquement assister à la représentation comme l'on peut faire à la lecture : on coupe de soi-même tout ce qui est embêtant ou négligeable, on s'arrête sur ce qui vaut d'être lu ; enfin on quitte et reprend le bouquin selon son humeur, si on ne l'a pas abandonné en cours.

Il faudrait croire qu'il y a des gens que cela exalte. Voici l'incroyable bourde (je devrais dire *les*) de M. William Speth dans la chronique théâtrale de la *Revue mondiale* (1er juillet) :

Le plus prodigieux et le plus significatif des drames. Alfred de Musset pose et résout l'éternel problème de l'action entravée par le rêve... Ces hésitations et ces soubresauts, cette ébullition et ces abattements, le poète les cadenasse dans des vers [*sic*] d'une subtilité déconcertante. Lorenzaccio est un prodige d'ordonnance, de facilité, de génie.

Suit un éloge dithyrambique de Mme Piérat. On ne sait quelle hypothèse faire. La plus bienveillante, c'est que le critique n'a ni vu ni lu la pièce.

Pour moi, la pièce ne m'a pas séduit, ni à la représentation ni à la lecture (lecture hâtive, il est vrai). Musset est vulgaire d'idées, et lâché en la forme, voilà mon sentiment — que j'exagère pour m'expliquer plus aisément. Enfant de génie, soit ! mais génie gâché. Resté à portée et au goût des midinettes et des employés de la Nouveauté. Il y a peut-être plus de « distinction », mais moins de génie dans ces « Comédies et proverbes »,

esquisses où l'on sent que l'auteur a pioché Marivaux et Shakespeare. — Lorenzaccio est à part là-dedans.

C'est du drame romantique, moins puéril ou extravagant qu'*Angelo* ou *Lucrèce Borgia*, et qui, s'il avait été versifié — et versifié par Hugo — l'emporterait sans doute sur *Hernani* et *Ruy Blas*. Mais, à défaut de vers, c'est un livret sans musique. D'après cette œuvre composée hâtivement à 23 ans, ce serait exagérer que de supposer qu'il y aurait eu chez Musset l'étoffe d'un tragique. En tout cas, l'étoffe n'aurait pas été durable. Musset l'a montré plus tard, lorsqu'il a essayé de faire une tragédie en vers pour Rachel : *Frédégonde*, restée à l'état d'ébauche ou de fragments que l'on a toujours jugés négligeables. Pour contrôler ces impressions, qui datent chez moi d'assez longtemps, il faudrait se mettre sérieusement à Musset. Mais je n'en ai nulle envie.

Je croyais pouvoir constater que sans doute, à l'époque, les plus fervents admirateurs de Musset ne devaient pas attacher à son *Théâtre* autant d'importance qu'on l'a fait depuis. Je me suis reporté aux discours académiques (1859) de Victor de Laprade (successeur de Musset) et Vitet. Contrairement à ma supposition, il y est question avec éloge des *Comédies et proverbes*, quoique sommairement, et subsidiairement aux poésies. Laprade évoque Marivaux et Shakespeare, traite de chef-d'œuvre *On ne badine pas*. Vitet dit que Musset « ajoute à sa couronne de poète les lauriers de Marivaux ». Je crois me rappeler que, en effet, Mme Allan, une des maîtresses de Musset, avait fait introduire aux Français, quelque dix années auparavant, le fastidieux *Caprice* et d'autres balivernes. Mais la grande vogue de Musset au théâtre n'est venue que beaucoup plus tard, à la fin du siècle.

A propos de réceptions académiques, combien il est regrettable que l'on n'y convie point aujourd'hui les critiques dramatiques ! C'est là pourtant que s'est réfugié le plus irrésistible comique en ce qui concerne la chose littéraire. Le critique littéraire du *Times*, M. Richard Aldington, a fait autrefois de remarquables observations à propos de l'académicien A. France en opposition avec l'esprit critique libre de Remy de Gourmont. Mais comme il serait facile de montrer, par contre, combien M. P. Valéry est bien le parfait tenant et descendant de A. France!

Un descendant à qui ne sert à rien de renier, en incivilité et contre-vérité, sa parenté, et morale et de procédé littéraire, avec celui dont il a quêté, selon une heureuse astuce et dans une position courbée, la succession. En dehors même de la veulerie du caractère de M. P. Valéry, de sa démarche de courtisan auprès des publicitaires, et de flatteur muscadin dans les salons qui font les réputations passagères du jour, son œuvre demande prétentieusement un effort qui n'est pas payé. Sa clientèle trouve en lui le talent, voire le génie, d'exprimer clairement des pensées subtiles, infiniment délicates et neuves. Possible, par grande exception. Mais, en général, je trouve, au contraire, qu'il exprime obscurément, ou de façon très entortillée, des pensées banales. C'est un précieux et, par-dessus, un emprunteur. Et c'est aussi un simple dilettante ; or, en matière de belle écriture et de philosophie (*etc*...), le dilettante se figure trop aisément et à bon compte qu'il fait des découvertes, alors, à l'opposé, qu'il s'agit de choses qui ont été dites et redites beaucoup mieux. Puis M. Valéry néglige trop le bon sens (qui le lui rend bien). Son discours à l'Académie est aussi artificieux qu'une pièce montée de confiseur, cela dégoûte par l'abondance des sujets en sucreries spirituelles et l'absence de substance raisonnable. Ce discours (d'une vanité emphatique de la subtilité digne d'un athlète de foire soulevant des poids truqués) resterait misérable sous une étude morale un peu clairvoyante, si cela en valait la peine. Au point de vue des Lettres, cela ne résisterait pas non plus. Ainsi, quand il assimile la littérature aux sciences qui sont en perpétuel devenir et demandent, par conséquent, un incessant travail de tâtonnements et d'expériences dans les laboratoires. Comparaison des plus fausses, puisque la littérature, dès ses origines, ou en des temps où les sciences n'étaient qu'en embryon, donnait des chefs-d'œuvre qui n'ont pas été dépassés, ni même égalés. — Ça ne veut pas dire qu'il faille se traîner dans les ornières. Mais le fond permanent et la tradition ne sont pas rien. Il ne faut s'en distraire qu'à bon escient, et ne pas s'exagérer les résultats que l'on peut attendre de ces écarts. En particulier, je crois qu'il n'est pas nécessaire de bousculer la langue, ni la métrique, pour s'exprimer à l'extrême. Spécialement, d'ailleurs, on discerne chez les révolutionnaires en métrique, outre la paresse, une singulière ignorance des conditions de notre langue ; ce n'est pas dans une

trituration ou un relâchement de la forme artificieux que se manifeste l'originalité. Le style est subordonné au caractère et découle de lui. Plus l'originalité du caractère est vive et plus elle s'appuie sur la nécessité fondamentale d'être simple et claire, plus elle s'y efforce. Il a fallu par contre tout le génie de Gourmont pour donner une apparence de force aux fantaisies des symbolistes, parfois ravissantes et délicates, mais construites sur pilotis. Comme les femmes, les symbolistes et leur généreux critique Gourmont ont eu pour eux une certaine grâce, une certaine « beauté du diable » passagère et éperdue, d'ailleurs déjà fixée dans l'histoire littéraire. Cela, le récipiendaire, dont j'ai incidemment regretté de ne pas avoir vu la comédie personnelle sous la Coupole, tâche vainement à le contrefaire et à en rafler les bénéfices parmi la farce du grotesque train officiel.

Je m'y serais amusé davantage qu'à **Pour marier ma fille**, qui m'a causé une certaine déception. Pièce insignifiante, tirée en longueur, simple prétexte pour l'exhibition de Mme Leriche en commère Angot (très atténuée). Leriche, tout en jouant bien, n'a pas montré l'autorité, le brio, la trépidation que j'attendais, pour les avoir notés dans le petit feu d'artifice que (le lecteur s'en souvient peut-être) j'ai tiré, cet hiver, en l'honneur de cette impayable ribaude de la bourgeoisie, alors en exercice dans *La Reine de Biarritz*.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le centenaire de la mort de Fresnel. — Neveu de Prosper Mérimée, fils d'un architecte, Augustin Jean Fresnel naquit à Broglie (Eure) en 1788. On raconte qu'il apprit difficilement à lire, mais que, dès l'âge de neuf ans, il témoignait des goûts les plus vifs pour les expériences. Il passa successivement par l'École Polytechnique, puis par l'école des Ponts et Chaussées d'où il sortit ingénieur et, pendant huit ans, en Vendée, dans le Midi, en Bretagne, il nivela des routes, surveilla des entrepreneurs, creusa des canaux d'irrigation. Mais, en même temps, il utilisait ses loisirs à des recherches scientifiques : dès 1815, il était célèbre. En 1823, il entra à l'Académie des Sciences de Paris et fut lauréat de la Société Royale de Londres. Cette bril-

lante carrière devait brusquement prendre fin : le mal débuta en 1824 par une hémoptysie, empira rapidement, car le 14 juillet 1827, âgé de trente-neuf ans, Fresnel s'éteignait dans la banlieue de Paris, à Ville-d'Avray.

§

Si le nom de Fresnel est devenu populaire auprès du grand public, c'est surtout par sa découverte des *phares lenticulaires*, où une meilleure utilisation de la lumière accroît l'intensité émise et, par suite, la portée.

Mais cette découverte pratique n'est qu'une partie infime de l'œuvre de ce savant qui fut surtout un théoricien de l'optique, au même titre que l'Anglais Newton, mort juste un siècle avant lui, que le Hollandais Huygens, les Français Fizeau et Foucault, l'Anglais Maxwell. Il s'occupa successivement des principaux phénomènes de l'optique : réflexion, réfraction, double réfraction, diffraction, interférence, polarisation, interférence des rayons polarisés.

La réflexion est cette brusque déviation que subit la lumière, lorsqu'elle rencontre un miroir : les lois de la réflexion étaient connues depuis longtemps, mais Fresnel apporta une importante contribution à ce problème en recherchant dans quelle proportion la lumière est réfléchie, dans quelle proportion elle est transmise par les corps transparents ; tout le monde connaît ces « reflets » qui se forment sur une surface d'eau ou sur une lame de verre. Ce phénomène est connu sous le nom de *réflexion vitreuse*, par opposition à la « réflexion métallique »; la lumière réfléchie est d'autant plus considérable que le rayon tombe sur la surface sous un angle plus petit, que le rayon est plus « rasant ». Fresnel croyait, ce qui au fond était fort naturel pour l'époque, à l'existence de l'éther, et il n'en eut que plus de mérite à trouver une solution exacte, puisque, suivant les termes de H. Ollivier, professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg, « ces beaux calculs avaient pour point de départ un échafaudage d'hypothèses inacceptables ».

Huygens (1629-1695) savait déjà que certains corps, comme le quartz ou le spath, produisent un dédoublement des rayons lumineux qui les traversent. Fresnel reprit la question et montra la généralité du phénomène : c'est le cas de toutes les substan-

ces présentant une anisotropie, c'est-à-dire dont les propriétés ne sont pas les mêmes dans toutes les directions. Fresnel montra même qu'il est possible de provoquer une anisotropie artificielle en comprimant fortement un cube de verre : le verre comprimé devient biréfringent.

La diffraction est la propriété que présentent les rayons lumineux de paraître contourner certains obstacles, tout comme le son semble contourner les objets usuels : Fresnel, sur ce sujet, put compléter les résultats indiqués par Huygens, et la synthèse de leurs idées est maintenant connue sous le nom de *principe d'Huygens-Fresnel.*

L'interférence exprime l'interaction de deux rayons lumineux; le phénomène était connu depuis l'Anglais Young (1773-1829). Fresnel inventa un dispositif ingénieux, désigné depuis sous le nom de *miroirs de Fresnel* ; cette expérience consiste à faire « interférer » deux rayons lumineux, issus de la même source lumineuse et réfléchis sur deux miroirs. Dans l'espace commun à ces deux rayons, on voit apparaître des franges d'interférence, des bandes brillantes et obscures, qui prouvent sans aucun doute, qu'il y a *quelque chose de périodique* dans la propagation de la lumière.

La polarisation de la lumière est encore plus délicate à faire comprendre : la lumière « naturelle » est parfaitement désordonnée; la *lumière polarisée* est plus cohérente. Dans cette dernière, le « quelque chose de périodique », auquel nous venons de faire allusion, conserve une direction fixe dans le plan perpendiculaire au rayon lumineux (*polarisation rectiligne*) ; dans d'autres cas, ce « quelque chose », tout en restant dans ce plan, tourne d'un mouvement uniforme, c'est la *polarisation circulaire* que Fresnel eut la gloire de découvrir, grâce à un appareil devenu classique et appelé *parallélépipède de Fresnel.*

Fresnel édifia la théorie mathématique de la polarisation rectiligne, sous une forme qui reste exacte, encore que le développement ultérieur de la science nous ait contraints à abandonner les hypothèses sur lesquelles il s'étayait ; il s'occupa aussi de la *polarisation rotatoire*, c'est-à-dire de la rotation de la lumière polarisée rectilignement après son passage à travers une certaine épaisseur de quartz ou d'eau sucrée. Ajoutons qu'en commun avec son ami François Arago (1786-1853), il étudia l'interférence

des rayons polarisés et montra, sans aucune erreur possible, que le «quelque chose de périodique» est perpendiculaire à la direction du rayon lumineux.

§

Il n'est pas téméraire d'affirmer que ce savant génial s'intéressa à tous les problèmes essentiels que soulèvent les propriétés de la lumière. C'est lui qui ouvrit le chapitre des *effets optiques du mouvement* en découvrant ce qu'on nomme aujourd'hui l' «entraînement partiel des ondes» ou *phénomène de Fresnel-Fizeau* : on s'arrange pour envoyer deux rayons lumineux dans un tube d'eau ; cette eau est tantôt au repos, tantôt animée d'une grande vitesse (10 mètres par seconde par exemple). L'expérience est montée de telle sorte que l'un des rayons lumineux fuit constamment devant le courant d'eau et qu'inversement l'autre rayon va constamment en sens contraire du courant. En étudiant ce qui se passe à la fois dans le «cas repos» et dans le «cas mouvement», on peut déterminer dans quelle mesure le mouvement de la matière influe sur la propagation de la lumière.

Le résultat est surprenant : on n'obtient pas comme vitesse finale de la lumière la somme de la vitesse des ondes et de la vitesse de l'eau : l'entraînement n'est pas *partiel*. Fresnel avait prévu cela, en se servant de l' «hypothèse de l'éther» ; mais comme le dit justement Paul Langevin, le calcul de Fresnel «ne correspondait à rien de théorique ; Fresnel et ses continuateurs se sont épuisés à essayer de préciser les propriétés de l'éther». Au contraire, la relativité d'Einstein retrouve sans effort, sans hypothèse supplémentaire, cet entraînement de la lumière, grâce à une mécanique plus générale, qui s'applique justement aux cas où l'une des vitesses est de l'ordre de la vitesse de la lumière.

Fresnel fut, ici, un précurseur de la relativité : on ne saurait lui reprocher d'avoir parlé de «l'éther» à une époque où la physique était encore trop peu avancée pour qu'on pût invoquer autre chose à la place. Mais, aujourd'hui, ce n'est plus rendre hommage à Fresnel que de se servir de conceptions auxquelles lui-même ne souscrirait plus : c'est tout simplement se montrer aveugle et sourd aux progrès de la science depuis un siècle.

§

Les conceptions qui se sont fait jour sur *la nature de la lumière* ont notablement varié depuis le début du XVIII[e] siècle; on peut rattacher ces conceptions à cinq grands groupes :

1° La théorie de *l'émisssion*, proposée par Newton, soutenue jusqu'au XIX[e] siècle par les Français Malus et Laplace, admettait que les corps lumineux envoient à travers l'espace des corpuscules matériels, poussière extraordinairement ténue, qui viendrait affecter notre œil.

2° La théorie des *ondulations* est due à Huygens, qui assimilait la lumière au son : elle fut défendue plus particulièrement par Arago, Fresnel, Fizeau et Foucault, en France. Sous la forme qu'elle revêtait au début du siècle dernier, elle faisait appel à un milieu hypothétique, l'« éther », qui n'a pas résisté à la critique scientifique.

3° La théorie *électromagnétique* de la lumière est principalement l'œuvre de l'Anglais Maxwell ; grâce à celui-ci, l'optique devint un chapitre de l'électricité, Très satisfaisante pour interpréter la propagation du rayonnement dans l'espace, elle soulevait des difficultés importantes en ce qui concerne la production et la disparition de la lumière.

4° La théorie des *quanta* sous la forme que l'Allemand Planck (1901) et le Danois Bohr (1913) lui ont donnée et à laquelle j'ai déjà fait plusieurs fois allusion (1) : cette théorie est, sur bien des points, un effort pour compléter celle de Maxwell, mais de nombreux phénomènes se refusaient à entrer dans ce cadre.

5° Il faut se borner à mentionner que nous assistons, en ce moment, à l'édification d'une nouvelle *mécanique ondulatoire*, qui reprend des développements mathématiques indiqués, il y a un siècle, par l'Anglais R. Hamilton et relatifs à l'analogie entre le mouvement des corps et la propagation de la lumière : un Français, L. de Broglie, puis un Autrichien, E. Schrœdinger, sont les initiateurs de cette synthèse, qui englobera sans doute tous les points de vue précédents, y compris les corpuscules de Newton, mais sous une forme plus appropriée aux multiples faits nouveaux.

(1) *Mercure de France*, 15 mars 1925, p. 777-779 et 15 mai 1927, p. 152-155.

La lumière n'est pas faite de corpuscules *matériels*, comme le croyait Newton, et Fresnel eut raison de combattre cette hypothèse avec énergie ; mais on commence à concevoir, grâce aux Allemands Stern et Lenz, grâce à notre compatriote Langevin, dans quelles conditions la lumière peut se transformer en matière, et la matière en lumière...

Emission? Ondulations ? Je crois bien qu'un physicien, au courant des recherches récentes, répondrait: « L'une et l'autre », ce qui aurait fort étonné Fresnel, dont l'immense contribution à la science ne s'en trouve nullement diminuée, puisque nous tendons vers une théorie optique de l'électromagnétisme et de la mécanique. Ce qui prouve aussi que l'univers ne se laisse pas enfermer dans un dilemme ; au savant qui se demandait : « De deux choses l'une », il semble bien que la réalité répondra : « Non, les deux à la fois ».

Mémento. — *L'enseignement en France*, par C. Richard, professeur au lycée Buffon (Colin). Recueil d'informations sur les grandes Ecoles, sur l'organisation des divers ordres d'enseignement, sur les établissements dépendant des divers ministères.

Larousse mensuel (juillet 1927). — Mlle Suzanne Veil publie un intéressant article sur les *isotopes* ; j'ai signalé en son temps (*Mercure de France*, 15 février 1924, p. 186) l'édition française de l'ouvrage d'Aston sur le même sujet ; les mises au point de Mlle Veil sont toujours précises et complètes.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

E. Forgue : *Théophraste Renaudot, médecin et père du journalisme*, Revue médicale française, juin 1927. — Ch. Fiessinger : *La Pratique thérapeutique en clientèle*, M. Maloine, 1927. — Dr Maurice Genty : *Les amitiés littéraires de Charles Robin*, Progrès Médical (supplément n° 6, 1927). — Maurice de Fleury : *Le Médecin*, Hachette. — *L'Examen médical en vue du mariage*, E. Flammarion, éditeur. — Dr Démètre Galian : *La Folie à deux*, Montane éd., Montpellier. — Dr Cabanès : *Le sixième sens*. — Dr Cabanès : *Les Fonctions de la Vie*, chez Le François, éd. — Dr L. Garrigue : *Origines des Universités et de la Vie*, Baillière éd., 1927.

A la séance inaugurale de la première réunion de la Fédération de la *Presse médicale latine*, le 29 avril 1927, le professeur E. Forgue (de Montpellier) a fait une conférence sur **Théophraste Renaudot, Médecin et père du journalisme**. Il le classe parmi les grands novateurs qui ont donné le

branle à l'humanité. Ce philanthrope qui avait reçu comme fortune de ses parents la somme de 40.000 livres, chiffre considérable pour le temps, est mort, ainsi que l'a écrit son implacable ennemi, Guy-Patin, « gueux comme un peintre ». Il créa le journalisme, la publicité des annonces, ces deux organes essentiels de la vie moderne, les Monts-de-Piété et les consultations gratuites, ces deux instruments efficaces d'assistance et de charité. En lutte contre la Faculté immobilisée dans ses stériles et ridicules discussions scholastiques, il tenta d'opposer la clinique, et d'appliquer la chimie à la médecine. Ses consultations charitables ont été le germe de l'enseignement clinique, et si l'hostilité jalouse de la Faculté ne l'en avait point empêché, par cette longue suite d'attaques et de procès qui se terminèrent, le premier mars 1644, par la condamnation au Parlement, il eût eu la gloire de fonder le premier hôpital des cliniques. Le Professeur E. Forgue ajoute avec une légitime fierté que si Th. Renaudot est toujours resté médecin, et grand médecin (ne disait-il pas « *aux petits avortons d'esprit* qui blâmaient la diversité de ses emplois : La médecine est le centre de mon repos; c'est la masse de mon édifice »), il est *surtout médecin de Montpellier*, cette glorieuse Faculté qui, près d'un siècle avant, avait compté Rabelais parmi ses élèves et ses docteurs. Il oppose la libérale intelligence de l'Ecole de Province à l'âpreté réactionnaire et injurieuse de la Faculté de Paris, qui combattait toutes les découvertes nouvelles, les « circulateurs », les chirurgiens », les « chymistes ». « Démocratique, dit Forgue, notre Ecole l'a été dès son origine; songez que, dès le XVIe siècle, en face du chancelier et du doyen, le procureur des étudiants, qui portait le bâton d'honneur, dans les cortèges officiels, avait le droit d'admonester le professeur dont le cours n'était pas scrupuleusement fait. Et cela s'explique bien, comme l'a montré Germain, quand on considère le milieu républicain au sein duquel se sont développées nos écoles, et la vie catholiquement démocratique de la commune de Montpellier au moyen âge. Alors que la Faculté de Paris repoussait les étudiants de la religion réformée, notre Université les accueillait avec une grande tolérance; et cette raison dut décider Renaudot, né de riches parents protestants, à venir demander, à notre Ecole, l'admission libre et l'instruction médicale. »

Les livres du docteur Ch. Fiessinger sont incontestablement ceux auxquels le monde des médecins fait le plus grand succès. Rapidement épuisés ou multipliés dans des éditions qui se succèdent à belle allure, l'étranger se dépêche de les traduire et tels d'entre eux ont été traduits en italien, espagnol, anglais, russe. **La pratique thérapeutique en clientèle** est un chef-d'œuvre d'enseignement. On y retrouve à chaque page l'union merveilleuse du clinicien, du savant académicien et du philosophe. Le chapitre premier : « considérations générales », est un magistal chapitre dont je ne saurais trop conseiller la lecture. Précision, clarté, bon sens, utilité. Tout médecin se doit de placer ce livre à portée de sa main.

L'article du Dr Maurice Genty, sur les **Amitiés littéraires de Charles Robin**, est une précieuse contribution à l'histoire des relations de la médecine et de la littérature. On a dit de l'auteur des *Leçons sur les Humeurs* qu'il devait être considéré comme un père authentique du naturalisme. Il vécut en tout cas en amitié fidèle avec Littré, Michelet, About, Taine, Sainte-Beuve, Mérimée, les Goncourt, Flaubert, Gustave Doré, Alexandre Dumas, etc... Il collabora dès le début à la *Philosophie positive* dont il prit la direction à la mort de Littré. Michelet vient s'initier auprès de lui quand il veut écrire *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *L'Amour* et même *La Mer*. Un des principaux personnages de l'amusant livre d'Edmond About : *L'Homme à l'oreille cassée*, est Charles Robin sous l'anagramme de Karl Nibor. Son influence s'est surtout fait sentir dans l'œuvre des Goncourt. C'est lui qui inspira l'idée de *Madame Gervaisais*. Maurice Genty dit que ce sont « les raisons de Robin » que Flaubert voulait invoquer dans la partie inachevée de *Bouvard et Pécuchet*, quand il est question de demander au Conseil Municipal de Chavignolles l'installation d'un b.... Maurice Genty, qui a déjà consacré un joli petit travail à « Charles Robin, médecin de Mérimée », nous promet d'évoquer encore ses relations avec Arsène Houssaye, Sarcey, Gambetta, Meissonnier et Gustave Doré.

Le Médecin, de Maurice de Fleury, est un des bons livres des « Caractères de ce temps », édités chez Hachette. Observation précise, style alerte et spirituellement correct. Séries de tableaux excellents. Un reproche déjà fait par plusieurs critiques : l'au-

teur nous parle uniquement du « médecin de Paris ». Il y en a d'autres.

L'Examen médical en vue du mariage. — Ont collaboré à ce livre René Sand, Govaërts (de Bruxelles), Haskovec (de Prague), Mlle Van Herwerden (d'Utrecht), Louis Forest, Lucien March, Letulle, Apert, Heuyer, Papillault, Queyrat, Georges Schreiber, Vignes.

La Folie à deux, du Dr Démètre Galian, est une excellente thèse inaugurale.

Le sixième sens du docteur Cabanès, c'est, on l'a deviné, le sens génital ou génésique avec ses anomalies, ses aberrations ou déviations, et tout ce qui s'y rattache. Ces Marginalia de la médecine offrent d'autant plus d'attrait que les livres classiques sont muets pour la plupart des questions traitées par l'auteur, qui ose aborder, sans fausse pudeur ni faiblesse, maints problèmes prétendus scabreux, et dont les esprits sains ne songent pas à s'effaroucher. Sans doute, l'ouvrage n'est pas de ceux qui peuvent être mis entre toutes les mains, mais la Science ne purifie-t-elle pas tout ce qu'elle touche ?

La curiosité inlassable du même auteur l'a poussé à recueillir dans les **Fonctions de la Vie** une riche série d'anecdotes, d'anomalies et d'observations sur l'appareil digestif, l'appareil respiratoire, l'appareil circulaire, l'appareil urinaire et l'appareil nerveux. Comme ses livres précédents, celui-ci se lit sans fatigue, mais non pas sans profit.

Le Dr L. Garrigue, qui vit à Daumazan, petit village de l'Ariège, intitule **Origine des Univers et de la vie** le premier volume d'une trilogie dans laquelle, « après un effort violent de 25 ans, tout à fait indépendant », il nous montrera qu'il a « découvert le canevas, la trame des lois naturelles ». Il a trouvé la clef du monde : « c'est la clef qui manquait ; je l'ai trouvée sur ma route : je vous l'apporte : la nature nous livre ses secrets ». Il nous promet de tout nous expliquer la matière, l'atome, la pensée, le mécanisme « complètement inconnu » du système nerveux, « les moyens mathématiques de maintenir la santé et de rétablir la maladie ». Ce premier volume est très bien. Il a impressionné mon ignorance. J'attends impatiemment les deux autres, dont l'auteur nous dit : « Je vous avouerai tout bas que

ces ouvrages sont terminés, il ne leur manque qu'un dernier coup de bichon. » Un petit bravo pour le « bichon ».

Dr PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Daniel Massé : *L'Initiation économique;* Hachette. — Joseph Wilbois : *Le Chef d'entreprise ; sa fonction et sa personne,* Alcan. — Maurice Bouchor : *La Vie profonde,* Delagrave. — Mémento. — Une réponse de M. Christian Cornélissen.

La *Collection des Initiations* de la Maison Hachette vient de s'enrichir d'une **Initiation économique** qui, avec l'*Initiation financière* de Raphaël-Georges Lévy, déjà parue, permettra aux profanes de se faire une idée saine d'une science en elle-même difficile et rendue mille fois plus obscure par les erreurs et confusions dont elle est le sujet.

Ce n'était pas en effet sans quelque appréhension que j'avais ouvert ce livre de vulgarisation, donc de diffusion grave, et signé d'un nom, Daniel Massé, qui n'est pas celui d'un économiste officiel. Mais il y a tant d'économistes officiels, même professeurs de faculté de droit, même membres de l'Institut, qui commettent les erreurs et confusions dont je parle, qu'on peut faire confiance aux autres, et le fait est que l'*Initiation économique* de M. Daniel Massé est tout à fait digne de cette confiance.

Il y a, en matière de science économique, une pierre de touche qui ne trompe pas : c'est le socialisme marxiste ; tous ceux qui, même encore une fois professeurs de faculté, se laissent aller à l'approuver, sont en dehors de cette science ; et j'ai été heureux de constater qu'en termes d'ailleurs très calmes M. Massé le condamnait de la façon la plus complète, et sans se croire obligé, comme tant de publicistes peureux, à des atténuations oratoires qui sont d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus regrettable : ou une doctrine est conforme à la science ou elle ne l'est pas, et si elle ne l'est pas, il faut le dire sans ambages.

Une autre pierre de touche, un peu plus subtile, est la question de la monnaie, et plus spécialement de sa stabilisation ou revalorisation, qui nous touche de près. Il est inconcevable de voir non seulement des politiciens, mais encore de sérieux publicistes se prononcer en faveur de la stabilisation légale à un taux inférieur au pair, qui n'est qu'une faillite, donc un vol, sans compren-

dre que la seule conduite à tenir est la revalorisation, c'est-à-dire le retour progressif au pair. Que les socialistes demandent à grands cris cette stabilisation, c'est tout à fait d'accord avec leur programme de confiscation des propriétés privées ; stabiliser le franc aux taux actuels, livre à 125 fr. et dollar à 25 fr., c'est-à-dire démonétiser les billets de banque et remplacer chaque billet de 100 fr. par un billet de 20 fr. ce serait confisquer les 4/5 de ces billets, et l'on comprend que cette opération les enthousiasme ; mais que des honnêtes gens, quelquefois financiers experts ou politiques avertis, leur emboîtent le pas, c'est ce qui est la marque d'un véritable détraquement de la moralité.

Le grand argument de ces stabilisateurs est que, si le franc revient au pair, il nous sera impossible de supporter un budget de 40 milliards de francs-or, puisque le total de nos revenus et salaires est environ de ce chiffre en or aussi ; nous ne travaillerons plus, tous, que pour le fisc, et tous ces gens-là de s'écrier : « C'est impossible ! » Mais avant de montrer que l'argument est faussé, il est bon de rappeler que le mot : « Je ne peux pas vous payer », est celui de tous ceux qui ne *veulent* pas payer. Il n'est pas de débiteur véreux qui ne vous jure : « Vous payer ? mais ça m'est impossible ! » Dans la vie courante, cette impossibilité ne résiste pas à l'envoi d'un papier timbré, quelquefois à la simple menace. Mais comment envoyer du papier timbré au débiteur qui s'appelle l'Etat ? Celui-ci n'en serait d'ailleurs que plus coupable s'il ne voulait pas payer, alors que cela lui est parfaitement possible.

D'abord, sur les 40 milliards du budget actuel, il y en a 20 représentant des traitements et paiements de marchandises qui, dans l'hypothèse du retour du franc or, n'en vaudront plus que 4 ; et sur les 20 milliards de la Dette il y en a 6 représentant la dette viagère, soit encore des traitements qui, par suite de la disparition peu à peu des pensionnés de guerre, tomberont à moins d'un demi-milliard (en 1913 la dette viagère était de 200 millions). Donc le problème est déjà ramené à payer 18 milliards avec un ensemble de revenus de 40, ce qui n'est pas mathématiquement impossible. Mais ne voit-on pas que les 14 milliards du service de la Dette tomberont bien au-dessous de ce chiffre, quand le franc papier sera remplacé par le franc or, par suite des conversions ? Le type moyen 7 o/o sera ramené tout de suite à 3 1/2 o/o, donc réduction de moitié du service d'intérêts. Assurément, une fois tout

rentré dans l'ordre, nous aurons à supporter un budget plus fort qu'avant la guerre; au lieu de payer 5 milliards de francs or à l'Etat, nous en paierons mettons le double, mais croit-on qu'on ne pourra pas supporter cette charge avec notre industrie revigorée, notre territoire augmenté et l'exploitation de notre domaine colonial améliorée ? Les pessimistes qui disent : « Le pays est si faible qu'il est incapable du moindre effort », oublient tout simplement que, quand le pays ne sera plus malade, il sera capable de tous les efforts.

Ajoutons à ceci qu'il y a du mauvais langage (et l'on sait qu'une science est une langue bien faite) dans la façon de s'exprimer : L'impôt prélève ce qu'il prend sur les dépenses d'un chacun. Il faudrait dire : L'impôt majore de ce qu'il prend les dépenses d'un chacun. Le revenu de France d'avant-guerre n'était pas de 35 milliards comme on le dit, il était de 30 milliards représentant l'ensemble des dépenses et des placements, plus 5 milliards dont les prix étaient alors majorés pour le paiement des impôts ; mais par ceci on voit que lesdits impôts auraient pu être doublés et triplés sans que les revenus fussent précisément diminués ; ce sont les prix qui auraient été doublés et triplés, et cela revient un peu au même, mais pas tout à fait pourtant.

Quand nous aurons rétabli le franc-or, nos revenus seront toujours de 30 milliards et même de 35 et peut-être 40, de par l'activité industrielle accrue ces dernières années, et nos impôts à payer seront de 20 milliards au maximum : eh bien il n'y aura, pour pouvoir les payer, qu'à majorer les prix d'avant-guerre de 50 o/o ; c'est exactement cette majoration que supportent les Anglais et les Américains, et ce sera bien moins que la majoration actuelle qui est de 500 o/o. En fin de compte, il nous sera donc très possible de faire face en honnêtes gens à nos engagements, et ceux qui nous conseillent de ne pas le faire n'ont pas droit, fussent-ils ministres des finances et membres de l'Institut et directeurs de grandes banques, à ce titre d'honnêtes gens.

J'aurais encore à louer M. Massé de tout ce qu'il dit sur le capital, le salariat, la loi de 8 heures, le budget d'assistance, la solidarité, etc., mais il faut me borner ; qu'il me suffise de répéter que l'*Initiation économique* est un livre conforme à la science sociale et qu'on ne saurait avoir un meilleur guide pour pénétrer

dans un domaine où pullulent les ignorants, les charlatans, les insensés et les fous furieux.

§

Un autre ouvrage très remarquable est celui que M. Joseph Wilbois a publié dans une collection de « Vade-mecum du Chef d'Entreprise » et qui est justement intitulé **Le Chef d'Entreprise ; ses fonctions et sa personne.** La Collection comprendra 7 volumes : 4 consacrés à l'administration, 2 aux finances, 1 à la psychologie, 1 à la logique, et ainsi les futurs Chefs d'entreprise pourront se lancer dans leurs carrières, pourvus de toutes les armes qui leur seront nécessaires. Nul n'était mieux à même que M. Wilbois, créateur et directeur d'une *Ecole d'administration et d'affaires* qui nous manquait, d'écrire ce Manuel du grand entrepreneur qui nous faisait également défaut.

L'entreprise est la caractéristique des civilisations supérieures dans le domaine économique. Il n'y en a pas et il ne peut pas y en avoir dans toutes les organisations esclavagées qu'on appelle socialistes, mais il y en a, et de merveilleusement efficientes, dans les organisations dites capitalistes, et qui sont d'ailleurs les seules possibles, car une société même communiste ne peut pas plus se passer de capital qu'un corps vivant de poumons ou d'estomac. L'entrepreneur est, on le sait, la bête noire des socialistes qui l'accusent de toutes les exploitations parasitaires possibles, mais ses bénéfices ne sont que la juste contre-partie des risques qu'il court, et nul plus que lui, si ce n'est l'inventeur, ne concourt à l'augmentation de la production comme du bien-être général.

Successivement, M. Wilbois étudie l'entreprise de production en elle-même (et ici on peut reproduire la définition qu'il en donne : « un organisme dont les énergies convergent vers un but ou un petit nombre de buts liés, définis d'avance ») et le chef d'entreprise dont il précise la fonction, les qualités et la formation. Grâce à lui, on se rend compte que l'entrepreneur est un des exemplaires les plus élevés de l'espèce humaine. Le chef d'entreprise doit être d'abord un chef, et ce mot implique d'énormes et rares qualités, ensuite un administrateur, un technicien, un financier, aussi un psychologue et un sociologue, même un poète doublé d'un mathématicien.

Ces chefs d'entreprise, notre temps en a connu plusieurs, et

dansma dernière chronique je parlais d'un livre de Ford, le grand constructeur américain d'automobiles qui en est un de premier ordre. Rathenau, le grand industriel allemand, en était un autre. Et en France nous aurions bien des noms à mettre sur leur ligne. Je me contenterai de citer celui de M. Henri Fayol, d'abord parce qu'il n'est plus là, et ensuite parce qu'il a frayé la route à M. Wilbois en écrivant une magistrale théorie du grand producteur, dont j'ai parlé ici en son temps. De pareils hommes sont à la fois l'honneur des pays qui les produisent et le bienfait de l'espèce humaine entière. Quand on voit le degré de torpeur et de misère auquel est tombée la Russie parce que, dans son ignorance fanatique des réalités, elle a voulu supprimer le travail libre, et le degré de prospérité et de bien être matériel et aussi spirituel auquel est montée l'Amérique, terre modèle des grandes industries, on se rend compte de l'importance que présente l'entreprise pour le progrès général, et on se sent plein de gratitude pour les personnes qui, comme M. Fayol et M. Wilbois, étudient la façon dont les entrepreneurs naissent, se développent et donnent toute leur force bienfaisante.

§

Avec un dernier volume consacré au XIXe siècle, M. Maurice Bouchor vient de terminer son grand ouvrage, **La Vie profonde**, choix des plus belles pages de tous les temps, présentées dans un but d'éducation sociale, et l'on peut maintenant voir la beauté et la dignité morale de ce monument, qui s'ouvre par un volume consacré à Homère et se ferme par un volume consacré à Victor Hugo (le volume qui vient de paraître occupe la place 6 et non 7 dans l'ensemble), et c'est une grande gloire pour notre littérature et notre langue de donner ainsi son pendant à l'Ancêtre, car Dante, Shakespeare, Calderon et Gœthe n'ont pas un volume spécial.

Quand on juge des grands poètes *sub specie humanitatis*, bien des points de vue changent ; certains, quoique de premier ordre comme Baudelaire, dégringolent, car on ne peut à peu près rien tirer d'eux qui soit sain, salutaire et magnanime ; et d'autres au contraire, quoique de second ordre, méritent de rester dans le souvenir reconnaissant des hommes, parce qu'ils ont dignement exprimé de nobles et exaltantes pensées. La préoccupation

sociale à laquelle a obéi Maurice Bouchor en colligeant tous ces beaux poèmes et en les entourant de graves réflexions, a été pacifique et humanitaire, ce qui est très louable, avec parfois un petit penchant pour le socialisme politique, qui l'est moins. Les socialistes, en faisant grand bruit de leur amour pour les humbles et les pauvres, ont trompé beaucoup de gens; et parmi les poètes surtout, de belles âmes un peu naïves se sont laissé prendre à leurs orviétans. Quand le grand poète qu'est Maurice Bouchor s'élève contre le salariat, on pourrait lui demander ce qu'il compte mettre à la place ; si c'est le travail forcé et non payé, les ouvriers ne gagneront pas au change, et il pourrait bien en être ainsi ! Il n'y a pas si longtemps que je lisais dans un journal communiste cette déclaration fort claire : « Il est injuste de donner un salaire, comme si le travail était une peine ou une punition qui a besoin d'être compensée par un bénéfice ; est-ce que l'abeille demande un salaire ? est-ce que le père qui rentre à la maison le soir, chargé d'un fagot de bois, demande un salaire à sa famille ? » C'est fort bien dit, mais que le travailleur soit averti que, sous un régime communiste, il travaillera gratis comme les abeilles, et une fois de plus se réalisera le *sic vos non vobis*. De même, quand l'excellent Bouchor se demande : « Pourquoi l'ouvrier ne dirigerait-il pas l'usine où il travaille ? » il ne se rend pas compte que c'est un peu comme s'il demandait : « Pourquoi le soldat ne dirigerait-il pas la guerre à laquelle il prend part ? » Qu'il lise le livre de M. Wilbois, et il se rendra compte que le Chef d'entreprise est indispensable à l'entreprise comme le grand général à la guerre, et que les conditions d'une réussite industrielle ou commerciale sont exactement les mêmes que celles d'une victoire militaire.

Mémento. — Georges Bricard : *L'Organisation scientifique du travail*, Collection Armand Colin. C'est une étude très complète du système Taylor dont, à mon humble avis, on s'exagère un peu l'importance. Les ouvriers intelligents, et l'ouvrier de chez nous l'est presque toujours, font du taylorisme tout naturellement, mais la révélation des procédés de cet observateur américain rendra de très réels services à des ouvriers un peu balourds. Nous autres Français, nous avons inventé le fayolisme qui est autrement important que le taylorisme, simple systématisation des moyens de faciliter et d'intensifier la tâche de l'ouvrier. La monographie de M. Bricard n'en est pas moins excellente, comme toutes celles de la collection Armand Colin. — Mary Richmond :

Les Méthodes nouvelles d'assistance. Le service social des cas individuels, traduit de l'anglais par MM. de Chary et Sand, préface du Dr Armand Delille, Alcan. Un livre tout à fait remarquable qui devrait pousser à l'organisation du corps des infirmières visiteuses. Ces collaboratrices du médecin et de l'hygiéniste rendent d'énormes services dans les pays anglo-saxons et en rendraient aussi chez nous, surtout si on ne les embrigadait pas dans des corps de fonctionnaires où les bonnes qualités sont paralysées et les mauvaises favorisées, par l'organisation étatiste elle-même. — Augé Laribé : *Syndicats et Coopératives agricoles*, Collection Armand Colin. Les éloges que je faisais du livre de M. Bricard, je peux les faire également du livre de M. Augé Laribé qui appartient à la même collection. On ne peut pas parler avec plus de compétence et plus de sagesse : « L'association agricole, dit notre auteur, ne peut vivre et fructifier que sur un terrain purement professionnel, nettoyé de toute arrière-pensée politique » ; c'est exact. — Louis Tardy : *L'Organisation actuelle des Etablissements nationaux de crédit agricole et l'organisation du crédit agricole international*, Agen, Imprimerie moderne. Le titre de cette monographie en dit l'intérêt. Malheureusement, je ne puis que l'indiquer sans en reproduire la précieuse documentation. — Méjane : *Pour notre rapide relèvement dans l'Abondance et dans la Paix*, Marcel Giard. Ce livre d'un industriel averti serait tout à fait louable si l'auteur en avait fait sauter quelques pages, celles notamment où il propose, pour activer notre relèvement, de vendre une bonne partie de notre domaine colonial; il n'y a pas qu'en amour que le vénal est fâcheux. Je ne sais pas non plus si le service militaire agricole que prône l'auteur donnerait de bien bons résultats. Après 1871, on avait parlé de même du soldat laboureur et de la charrue-canon, mais tout le monde avait souri. L'exploitation de notre sol se trouvera certainement mieux du travail libre que du travail forcé. — *Les caisses autonomes mutualistes*. Le Congrès de Fécamp, que vient de tenir l'Union mutualiste de Normandie, donne des détails intéressants sur le mouvement des Mutualités libres. Il y a en ce moment 3.855.000 travailleurs faisant partie de ces sociétés; alors pourquoi ne pas laisser se continuer ce mouvement qui finirait vite par comprendre toute la population, au lieu d'instituer cette énorme machine des *Assurances sociales d'Etat* qui court risque de déséquilibrer notre budget ? Notre Parlement semble vraiment à l'affût de toutes les occasions de dépenses ! Dernièrement, lors de la réorganisation du Monopole des Allumettes, il avait à choisir entre deux projets, l'un qui nous rapportait 2 milliards et l'autre qui nous en coûtait 1, et il a choisi celui-ci ! La sottise politicienne est insondable.

HENRI MAZEL.

§

Une réponse de M. Christian Cornélissen. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire, dans le numéro du 15 juillet le compte rendu que M. Henry Mazel a bien voulu consacrer à mes deux volumes : *Théorie du Capital et du Profit*. Mon œuvre y est expédiée avec les phrases suivantes :

Toutes ses considérations reposent sur ce postulat que la valeur est le produit du travail humain et de la nature. Or ce postulat est inexact... La valeur n'est pas le résultat du travail, puisqu'il y a tant de travaux sans valeur (1) ; elle est, étant idée psychologique (?), le résultat de deux éléments d'action psychologique, l'utilité et la rareté, et cette simple constatation, qui est l'évidence même, renverse le vaste édifice de M. Cornélissen...

Vous êtes éditeur, Monsieur le Directeur, vous publiez une revue, des livres. Vous avez une expérience déjà longue. Peut-être réussiriez-vous mieux que moi à convaincre M. Mazel que la valeur commerciale et le prix de vos publications ne répond pas exclusivement à l'application d'une « idée psychologique » et que dans cette « valeur » et dans ce « prix » il y a autre chose encore qu'utilité et « rareté ». Je ne veux pas discuter ici la mention de savoir si « utilité » et « rareté » sont bien et dûment *deux* « éléments d'action psychologique », s'ils ne se confondent pas en réalité en un seul que j'ai l'habitude d'appeler « valeur d'usage ». Je demande seulement s'il n'y a pas d'autres fonctions qui entrent en jeu pour constituer la « valeur d'échange » et le « prix de marché » des livres ?

Avant de lancer un livre au *Mercure* et d'en fixer le prix de vente, vous calculez vos frais de revient, tant pour le papier, tant comme frais de composition, de correction, tant pour l'impression, le brochage, l'emmagasinage, la manutention, etc. ! Ayant évalué ainsi tous vos frais, vous y ajoutez un pourcentage dont vous estimez le montant par l'expérience. C'est ainsi que vous établissez le prix de vente.

Voudriez vous bien rassurer M. Mazel que tous les entrepreneurs, dans toutes les branches de l'industrie et du commerce, doivent faire comme vous et que la « valeur de production » établie ainsi par les producteurs restent, de fait, à la base de toutes les évaluations de la valeur et du prix des marchandises dans la vie courante ?

Evidemment, il ne s'agit là que des évaluations du côté du producteur. Il faut encore savoir si ces évaluations pourront toujours se réa-

(1) Le raisonnement me fait penser à cet autre : Un menuisier n'est pas un homme, puisqu'il y a tant d'hommes qui ne sont pas menuisiers. — C. C.

liser sur le marché dans la « valeur d'échange » et le prix. La « valeur d'usage » agit, elle aussi : les consommateurs ne sont pas si désarmés que cela. Quand le *Mercure* lance un livre sur la Chine au moment même où les affaires de ce pays attirent toute l'attention du public, la chance de réussite du livre se trouvera sensiblement augmentée.

Il se peut même que dans le commerce des livres, comme dans tant d'autres, ce facteur spécial qui s'appelle la *spéculation* se fasse fortement sentir à cette époque où l'instabilité du franc exerce une influence indéniable. Mais tout cela n'empêchera jamais le coût de production des marchandises de rester, pour la détermination de leur valeur et de leur prix, un facteur important et souvent décisif.

Que nous sommes loin déjà ici des explications simplistes de M. Mazel sur « l'utilité » et la « rareté », éléments « d'action psychologique ».

Pour démontrer combien peu « utilité » et « rareté » suffisent pour expliquer seules la valeur et le prix des marchandises, prenons quelques exemples de cette autre marchandise qui s'appelle le travail humain.

Comment s'expliquer que, dans le cas où un homme et une femme exécutent exactement « le même travail, ayant la même utilité », filent par exemple le même nombre de mètres de fil, ou tissent le même nombre de mètres de tissus, comment s'expliquer que le prix de leur travail ne soit pas le même et que le « salaire d'homme » dépasse sensiblement le « salaire de femme » ?

Parce que le travail d'homme est plus rare que le travail de femme? Mais il y a des industries où les femmes sont très recherchées : la bonne dentellière, travaillant à la main, se fait rare ; les femmes de ménage, il faut faire des démarches pour en trouver, et on fait ses démarches volontiers à cause de « l'utilité » de leur besogne. Pourquoi donc le travail de la dentellière et de la femme de ménage reste-t-il au-dessous du salaire que gagne l'homme, si le travail de femme n'avait pas son « niveau » particulier, resté déprimé par suite de plusieurs causes dont l'explication nous mènerait trop loin.

Autre exemple que nous empruntons à une étude sur le travail dans l'Afrique du Sud, publiée par la *Revue Int. du Travail*, numéro de mars 1926 :

Actuellement le salaire moyen d'un manœuvre cafre est de 3 shillings par jour. Dans la ville du Cap les manœuvres de couleur — ceux qu'emploie la municipalité par exemple — reçoivent 35 shillings par semaine. Les manœuvres cafres des quais gagnent de 4 shillings à 4 shillings 6 pence par jour. Par contre un compositeur d'imprimerie de la ville du Cap gagne environ 6 livres 10 shillings par semaine...

La différence est frappante et comporte cette conséquence évidente qu'en Afrique du Sud l'ouvrier blanc semi-qualifié se trouve exclu d'un grand nombre d'occupations qui lui sont ouvertes en Angleterre. Les plus sages parmi les

travailleurs prennent conscience de ce danger et font ressortir la nécessité d'établir des degrés intermédiaires dans l'intervalle qui sépare les salaires actuels.

Uniquement, de nouveau, des questions « d'utilité » et de « rareté ». N'y aurait-il en même temps, et au fond des choses, le facteur du double *niveau de vie* du Cafre et du blanc? Toute la législation du travail dans l'Afrique du Sud se base précisément sur ce double niveau de vie. Que la « rareté » du travail n'est pas le seul facteur qui entre en jeu se démontre du reste par le fait des difficultés créées aux ouvriers blancs qui ne sont pas « hommes de métier ». On a besoin d'eux, souvent ils se font aussi rares que les femmes de ménage chez nous et quand même on ne peut pas leur offrir le salaire d'un Cafre, parce qu'ils ne pourraient pas exister avec ce salaire, ni le salaire d'un ouvrier qualifié parce qu'ils exécutent des travaux trop simples.

Entendons-nous bien, je n'élimine nullement les facteurs de l'utilité et de la rareté dans les problèmes de la valeur et du prix des marchandises, mais je réclame un peu plus de clairvoyance dans la complexité des problèmes économiques.

Entre le salaire de manœuvre (surtout de manœuvre agricole), où le « coût de production » domine absolument et où la valeur d'usage du travail (utilité et rareté incluses) ne jouent qu'un rôle très secondaire et d'autre part les appointement de l'Etoile à l'Opéra ou les honoraires du célèbre chirurgien, où la valeur d'usage a l'influence prédominante et où la valeur de production (éducation, formation professionnelle) ne jouent *en apparence* qu'un rôle secondaire, entre ces deux extrêmes il y a des variations innombrables où valeur d'usage et valeur de production s'entre-croisent dans l'établissement de la valeur d'échange et du prix de marché. L'ouvrier de métier n'est pas le manœuvre; le « spécialiste » est de nouveau autre chose, l'ouvrier travaillant « à domicile » n'est pas l'égal de l'ouvrier d'atelier ; l'ouvrier de la campagne ne réalise guère le salaire de l'ouvrier de la ville ; et ainsi de suite.

De même pour les marchandises en général, pour les articles de grande industrie qu'on peut multiplier à volonté, le coût de production reste toujours la base sur laquelle s'établissent la valeur d'échange et le prix. Il y a des articles où les fabricants marquent jusqu'au prix auquel ils doivent être vendus au détail : tant une boîte de 500 grammes de sucre, tant un flacon d'odeur, tant un rasoir ou une plume à réservoir. Tout semble ici « travail », minutieusement calculé. Mais les denrées alimentaires sont déjà autre chose. « Utilité » et « rareté » ont ici leurs caprices et, bien que ces facteurs jouent leur rôle également dans l'établissement de la valeur de marché et de prix des articles industriels, il reste évident qu'un rail de chemin de fer ou un sac de farine ne changent pas du matin au soir en valeur comme un panier de fraises. Enfin, pour arriver aux travaux d'art, aux curiosités et anti-

quités, on n'a qu'à aller à l'Hôtel des Ventes de la rue Drouot pour se rendre compte non seulement que « l'utilité » et la « rareté » jouent un rôle prépondérant dans la détermination de leur valeur d'échange et de leur prix de marché, mais que même « l'utilité » et la « rareté » se transforment en véritable spéculation basée sur les caprices, la mode, le snobisme.

Veuillez agréer, etc.

CHRISTIAN CORNÉLISSEN.

QUESTIONS JURIDIQUES

De la responsabilité mentale en droit pénal. — L'ouvrage du Dr Paul Voivenel : *Les Belles-mères tragiques, De Phèdre au Drame de la Solitude* (La Renaissance du Livre) nous conduit sur le terrain de la Responsabilité pénale, par le canal de Mme Lefebvre.

Si changeant que soit le programme au Cinéma criminel, nous n'avons pas encore oublié cette femme de 61 ans et riche bourgeoise qui, le 26 août 1925, révolverisa l'épouse de son fils dans l'auto même et en la présence d'icelui, important notaire de la banlieue de Lille. Crime « sensationnel » par les circonstances de la préméditation, de l'exécution, l'ingrate figure de la meurtrière, et dont la jeunesse de la victime, sa bonne réputation à tous égards, le fait qu'elle était grosse de cinq mois, soulignèrent l'atrocité... L'acte de Mme Lefebvre fut-il celui d'une personne sensée ou d'une démente, au sens de l'art. 64 du Code pénal ? Devant la Cour d'assises de Douai, les experts cités par le ministère public : les docteurs Raviart, Rogues de Fursac et Logre ont catégoriquement conclu à l'entière responsabilité, tandis que les docteurs Maurice de Fleury et Voivenel, cités comme contre-experts par la défense, concluaient catégoriquement à une irresponsabilité entière. On trouvera dans l'ouvrage du Dr Voivenel (dont ni la clarté ni la probité dialecticiennes n'ont besoin d'être louées) de quoi choisir librement l'une ou l'autre opinion.

Pour moi — et mon ami Voivenel me permettra de le déclarer *sans scrupules* (comme dit, et recommande, notre Remy de Gourmont), je partage l'opinion des experts. J'estime que le cas Lefebvre ressortit à la psychologie et non point à la pathologie. Il me paraît être de ceux dont on peut se rendre compte sans le secours des médecins aliénistes. Dans la mesure où la haine qu'elle por-

tait à sa bru lui laissait l'usage de sa raison, la meurtrière n'a pas agi en démente. Passion, passion-folie, mais non folie. Je juge la question simple et je la résous avec mes seules lumières d analyste. Ce qui ne m'empêche pas d'être fortifié par la manière de preuve par 9 que les docteurs Raviart, de Fursac et Logre m'apportent, avec une « observation clinique » que leurs adversaires se plaisent à qualifier de « magnifique ». Car MM. de Fleury et Voivenel acceptent les sentiments et agissements de la meurtrière avant, pendant et après le crime, tels que les relèvent et les enchaînent les experts. Du moins le déclarent-ils. Ils ne diffèrent des experts que quant à l'interprétation des faits mentaux de la cause et aux conclusions que ces fait exigent, regardés sous l'angle de l'art. 64.

Sans entrer le moindrement dans le débat psychiatrique, sans rechercher si la meurtrière, laquelle ne serait pas *une obsédée* (nos cinq docteurs en tombent d'accord), mérite le titre ou non de *paranoïaque revendicateur*, je ferai à la contre-expertise deux ou trois reproches.

Elle a tort de vouloir nous faire admettre comme tellement établi ! le caractère anormal, absurde, incompréhensible, stupéfiant d'invraisemblance du crime en question. Il est stupéfiant comme fait divers, pour le journaliste et pour les lecteurs, mais lorsque l'analyste, remisant la stupéfaction qu'il lui a causée, lu dans le journal, le considère froidement, ce serait pour le trouver, s'il fallait, plutôt banal que singulier. Le drame du Chemin de la Solitude ne sort du commun qu'en tant qu'*espèce* (au sens juridique de ce mot) et en fait, s'il ne se fût pas produit dans un milieu aussi dûment riche-bourgeois, on l'aurait à peine remarqué.

Crime stupéfiant, absurde, imbécile, illogique, invraisemblable, donc, acte probable, a priori, d'un dément? — Mais alors, que direz-vous des crimes, par exemple, de Landru !

La défense de Landru n'a pas tourné autour du pivot de sa prétendue démence. Pourquoi? Parce que Landru niait sa culpabilité matérielle et contestait que ses victimes fussent mortes... ou plutôt qu'il eût fait aucune victime.

Il n'y avait pas à soutenir que les actes de Landru étaient actes de dément, puisque l'on plaidait l'inexistence de ces crimes. Landru avouant ou pris en flagrant délit, les psychiatres s'abat-

taient sur lui bien davantage encore que sur Mme Lefebvre ; non seulement parce que les crimes, eux, de ce « monstre » présentaient bien l'air des crimes d'un aliéné, mais encore parce que ses antécédents héréditaires et pathologiques eussent *alors* été trouvés bien plus riches en suspicion démentielle que ceux de Mme Lefebvre. Celle-ci, dans l'hérédité de laquelle rien de suspect n'a été, je crois, découvert (fait assez rare en matière d'expertise mentale de grand criminel), avait d'abord déclaré que la mort de sa belle-fille était le résultat d'un accident : elle avait voulu, en toute innocence, montrer à sa belle-fille un revolver, et le coup était parti en raison d'un cahot de la voiture... Elle ne soutint pas cette version (chose difficilement possible, j'imagine, devant les déclarations de son fils), mais si elle l'eût portée à l'audience, Voivenel n'aurait pas écrit le présent livre. — Pourquoi ? Parce qu'il n'eût pas été contre-expert, attendu qu'il n'y aurait pas eu d'experts.

Approuvé par le Dr Voivenel, le Dr de Fleury tient que la démence de Mme Lefebvre était si certaine que l'internement définitif dans un asile d'aliénés s'imposait déjà avant le crime ; si manifeste, qu'aucun psychiatre digne de ce nom n'eût refusé l'internement si on le lui eût demandé. —Qui, « on » ? Le mari, pauvre diable obéissant au doigt et à l'œil à son autoritaire moitié ? Le fils, esclave de l'autorité maternelle au point que la meurtrière était logiquement en droit d'espérer qu'il ne démentirait pas la version de l'accident ? Les experts se sont élevés avec vigueur contre l'affirmation du contre-expert ; l'un d'eux, médecin à l'asile d'aliénés d'Esquermes, déclarant à l'audience : « si elle avait été placée dans mon service, j'aurais demandé sa sortie ». Mais, même si l'internement eût été médicalement possible, les conditions familiales dans lesquelles vivait Mme Lefebvre interdisent d'entrer dans cette hypothèse. « La malheureuse (victime) vivrait encore parmi les siens et nourrirait un petit enfant » (Rapport M. de Fleury). Voilà une phrase mieux à sa place dans la bouche d'un défenseur que sous la plume d'un expert... fût il contre-expert.

Comment cependant, si nous estimons que les contre experts ont erré, leur errance s'explique-t-elle ? — Par une inexacte interprétation de l'art. 64 du Code pénal.

Il n'y a ni crime ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action, dit l'article ; et il ajoute : *ou*

lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister.

C'est seulement avec la première condition : *état de démence au temps de l'action*, que l'art. 64 ouvre le prétoire aux médecins aliénistes. Quant au second « lorsque », la « force » dont il parle est une force *extérieure au prévenu* ; la « contrainte » qu'il envisage n'est pas une contrainte, psychologie ou pathologie, que le prévenu tire de lui-même, mais *une contrainte qui est imposée au prévenu, soit par un tiers, soit par une force majeure*. Ne commet ni crime ni délit, par exemple, celui qui (je cite des décisions de jurisprudence) vole de la nourriture pour ne pas mourir — littéralement parlant, et immédiatement, — de faim ; celui qui, sous la menace d'un revolver sur sa tempe, libelle un faux. Or, chaque fois que nos contre-experts se réfèrent à l'art. 64, ils ne visent pas la première condition, la seule dont il fallait s'occuper ici, mais ils ont en vue la seconde, celle qui n'a rien à voir dans l'affaire. Pour eux, l'art. 64 est un texte qui déclare d'une façon absolue qu'on ne commet pas un crime ou délit lorsqu'on fut contraint par une force irrésistible : « Jamais on ne distingue assez les maladies mentales frappant l'intellect, de ces psychoses affectives dont Mme Lefebvre donne un exemple tout à fait classique et qui sont, tout autant que les autres, des folies constituant précisément la *force à laquelle on ne peut résister* dont parle l'art. 64 du Code pénal », écrit et souligne le rapport du Dr de Fleury. « Supprimez donc si vous en avez le droit ce noble article !... » s'écrie le Dr Voivenel, après avoir cité le texte intégral de l'art. 64, mais en y soulignant, au préjudice de la première, la seconde condition.

On voit combien grave dans son fait et dans ses conséquences se trouve le contresens que nos contre-experts ont commis avec une parfaite bonne foi. Mais connaissent-ils beaucoup d'actes criminels (et même beaucoup d'actes vertueux) dont on pourrait dire que leur auteur n'a pas obéi à une force à laquelle il n'a pu résister ? — Si oui, ils sont moins déterministes que je suis. L'art 64, lui, n'est pas déterministe, ou plutôt il veut l'être dans les seuls cas où l'acte criminel fut déterminé par la démence.

Reste évidemment à dire ce que c'est que la démence et ici les psychiatres ont la parole pour nous donner un avis, utile souvent, et quelquefois nécessaire. Mais ils ont la parole à condition de

savoir que l'art. 64, ne s'adresse à eux que par son premier membre de phrase et non point par son second.

MÉMENTO. — Jean Ray : *Essai sur la structure logique du Code civil français* (Félix Alcan). Beaucoup de savoir, autant que j'en puis juger; l'auteur n'est pas pour rien ensemble agrégé de philosophie et deux fois docteur en droit. Il connaît à fond le Code dans son texte et son histoire. Mais faible disposition aux idées générales. Sociologue et logicien, la pensée de ce civiliste se présente terne, sans relief et, si je n'avais sa prière d'insérer, il me serait difficile de voir non ce qu'il a fait — que je ne vois guère encore — mais ce qu'il a pensé faire. — *Index du Code civil* (mêmes auteur et éditeur). Ce livre énumère tous les mots qui figurent dans le texte du Code, avec références à tous les articles qui les contiennent et des citations de nature à en éclairer le texte ou l'emploi ; c'est un excellent instrument de travail fourni aux juristes et aux linguistes. — A. Le Corbeiller : *Le long martyre de Françoise Salmon* (Perrin et Cie). Le 1er août 1781, l'héroïne de cette cause célèbre entre au service de la dame Hued-Duparc, bourgeoise de Caen. Le 7 août, le père de sa patronne meurt par homicide volontaire ou involontaire d'un empoisonnement à l'arsenic qui semble le fait d'une personne de la famille. Aucune présomption tant soit peu sérieuse à la charge de Françoise. Une sentence du Bailliage, le 18 avril 1782, la condamne cependant à être brûlée vive, et elle ne verra pas son innocence définitivement reconnue avant le 23 mai 1786, par arrêt du Parlement de Paris. Il est vrai que le premier président d'Aligre, qui lui lit l'arrêt, l'embrasse sur les deux joues et lui fait don de sa bourse et d'un bouquet de roses blanches. Au premier rang de ses défenseurs figurent Le Cauchois et le marquis Belbeuf, l'un avocat, l'autre procureur général au Parlement de Rouen, tandis qu'un certain Revel de Bretteville, procureur du Roi au Bailliage de Caen, joue un vilain rôle.

MARCEL COULON.

GÉOGRAPHIE

Géographie universelle publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois. Tome I : *Iles Britanniques*, par A. Demangeon, 1 vol. in-8° de 320 p., 56 pl., 80 fig., Paris, Colin, 1927.

Les grands bouleversements politiques dont l'Europe a été le théâtre, et qui ont eu leur répercussion sur les autres parties du monde, ont nécessité depuis quelques années une mise au point de la géographie descriptive. D'autre part, les procédés et les méthodes de cette géographie, qui ouvrent des voies nouvelles à l'explication, ont fait de tels progrès depuis un quart de siècle

qu'elles ont fait regarder comme périmées les anciennes *sommes*, même celle d'Elisée Reclus. De là le mouvement qui, en France comme à l'étranger, tend vers la production de nouvelles descriptions d'ensemble de la planète. Déjà quelques-unes ont paru, dont nous avons rendu compte ici même.

La *Géographie universelle*, que la librairie Colin commence à publier, diffère des autres en ce qu'elle n'est à aucun degré une œuvre de circonstance. La guerre de 1914-1918 ne l'a point fait éclore ; elle l'a plutôt retardée de plusieurs années ; tout au plus a-t-elle donné aux auteurs et aux collaborateurs de la collection nouvelle une intelligence plus nette, et pour ainsi dire plus présente, des grandes questions politiques et économiques que la géographie peut expliquer, au moins d'une manière partielle. Conçue bien avant la guerre, la *Géographie universelle* avait un objet purement scientifique à l'origine. Ses protagonistes, Vidal de la Blache (mort en 1918) et L. Gallois, voulaient faire pour la description du globe ce qui avait été fait, peu d'années auparavant, pour l'histoire générale et pour l'histoire de la France : une mise au point où se trouveraient utilisés les travaux de l'école géographique française, accrus du résultat de recherches nouvelles et systématiques pour chacune des parties de la terre. Œuvre collective, œuvre de collaboration, avec tous les avantages des œuvres de cette sorte, qui sont grands, et aussi avec les inconvénients qui peut-être ne le sont pas moins.

La *Géographie universelle* a été conçue sur un plan strictement régional. En quinze tomes, elle prendra quinze compartiments de la surface terrestre, découpée d'une manière qui peut paraître un peu arbitraire, mais qui est en rapport, d'une part avec l'importance politique et économique des régions considérées, et de l'autre avec l'intérêt du lecteur français. Ce sont la France et les pays qui la touchent du plus près qui feront l'objet des études, je ne dirai pas les plus poussées, mais les plus copieuses au point de vue du total des pages d'impression.

La même préoccupation d'anthropocentrie nationale se trouve dans toutes les encyclopédies géographiques publiées dans toutes les langues. Elle s'explique par des considérations utilitaires fort légitimes. Elle s'explique aussi par des motifs plus élevés. On ne saurait donc reprocher aux auteurs de la *Géographie universelle* d'en avoir tenu compte.

Ce qui étonnera un peu plus le lecteur, c'est qu'on n'ait pas jugé à propos de joindre aux descriptions régionales une description d'ensemble de la planète, où auraient trouvé place, non seulement les grandes lois de l'économie générale du globe, mais la description des mouvements de l'atmosphère et des mouvements des mers, de ces mers qui couvrent les trois cinquièmes de la surface terrestre. Cela pouvait se réaliser sans empiéter sur les traités de géographie générale, et simplement en vue de coller les quinze morceaux du miroir qu'on nous présente. Le grand Reclus n'avait pas manqué de le faire. J'irai même plus loin. N'était-il pas possible de présenter ce tableau d'ensemble, non seulement au point de vue de la géographie physique, mais à celui de la géographie humaine ? Il y aurait eu, dira-t-on, beaucoup de bévues et de lacunes ? Et puis après ? Peut-on espérer qu'un jour viendra où les synthèses géographiques, ces instantanés fugitifs et fragiles, s'appuieront sur des renseignements qui ne seront pas, de quelque manière, imparfaits et incomplets?

En ce qui concerne la description des Océans et des mers, en particulier, l'auteur de la présente rubrique constate la lacune, mais il ne s'en plaint pas : car il la comblera un jour, si ses forces le lui permettent. Il relève simplement le fait que dans le plan de la *Géographie universelle*, l'étude des mers se trouve subordonnée à celle des régions terrestres qu'elles avoisinent et dont elles influencent d'une manière directe le climat, les productions, les relations et le genre de vie.

C'est ainsi que le premier volume, consacré aux **Iles Britanniques** et dû à Albert Demangeon, comporte, avec raison d'ailleurs, une vue d'ensemble de l'Atlantique Nord, et une étude plus détaillée de la mince pellicule marine qui recouvre le plateau continental autour des Iles Britanniques, la Manche, la mer d'Irlande, la mer du Nord, ces mers peu profondes que Demangeon, en quête d'une expression pour traduire *the shallow seas* et pour remédier à la pauvreté de notre langue, appelle *les mers plates*.

Cette description des Iles Britanniques est faite avant tout du résultat d'enquêtes directes et sur place, patiemment poursuivies pendant plusieurs années et abondamment illustrées de photographies, de plans, de cartes et de croquis cartographiques schématiques (*sketch-maps*, diraient les Anglais). Aussi est-elle très vivante et bien à jour. Un de ses principaux mérites, qui

contribue singulièrement à atténuer les défauts du plan régional, c'est que l'auteur, même quand il analyse par le détail les formes du sol et les genres de vie dans l'archipel britannique, ne perd jamais de vue la situation merveilleuse et paradoxale qui fait de ce petit groupe d'îles le centre d'un empire étendu sur de nombreuses terres et sur toutes les mers, de même que le peuple qui l'habite, surabondant par rapport à l'étendue de l'archipel, a besoin presque du monde entier pour vivre, et envoie les produits de son industrie au monde entier, ou peu s'en faut.

Que ce soit dans les Lowlands d'Ecosse, dans les districts textiles à l'ouest et à l'est de la chaîne Pennine, dans la *Black Country* de Birmingham, sur les bords de la Mersey sillonnée de paquebots géants, sous les fumées d'usines du pays de Galles ou dans les docks colossaux de Londres, toujours revient l'image des autres terres, proches ou lointaines, étrangères ou colonisées par des hommes de langue anglaise, ces terres tropicales et tempérées dont on consomme les produits, dont on utilise les matières premières et auxquelles on expédie des produits fabriqués.

Cela n'empêche pas le peuple anglais de porter, très fortement, les stigmates moraux de l'*insularité*. Cela n'empêche pas chacune des parties de l'archipel de se distinguer toujours par un signalement spécial où la nature physique met son empreinte sur la nature humaine. Cela n'empêche pas les communautés ethniques en apparence fondues dans la nation anglaise, comme les Gallois, les Ecossais, les Irlandais (ceux-ci surtout), de conserver ou de revendiquer une autonomie totale ou des parties d'autonomie. Conciliez tout cela, si vous pouvez.

La description méthodique des Iles Britanniques pouvait se faire suivant l'un ou l'autre des deux procédés que la géographie a utilisés jusqu'ici sans opter pour l'un ou pour l'autre d'une manière définitive : le procédé analytique, qui étudie successivement les formes géographiques et les caractères de la vie humaine pour tout le pays (topographie, climat, rivières, vie végétale et animale, races, répartition des hommes, production) ; le procédé régional, qui considère des unités groupées, dont chacune forme un ensemble et peut se définir par tous les traits d'un paysage, soit physique, soit humain. Le premier procédé permet de mieux discerner les grandes relations physiques et humaines et d'arriver, s'il se peut, à l'intelligence des lois générales. Le second est

plus vivant, plus concret, plus près de la réalité, et facile à employer dans un pays comme l'archipel britannique, marqueterie de petits compartiments que la mer dissèque en grande partie et aide à distinguer les uns des autres.

L'auteur des *Iles Britanniques* a jugé plus satisfaisant d'employer successivement les deux procédés, ce qui ne présente pas d'autre inconvénient que quelques répétitions. Une première partie, assez courte, donne des *études générales* sur l'archipel. Une deuxième partie, beaucoup plus développée, est faite d'*études régionales*. Dans les unes et dans les autres, on apprendra beaucoup de choses utiles, on rectifiera telle ou telle légende répandue par les manuels scolaires.

Ainsi, nous pensons presque tous qu'en mettant à part le phénomène unique du développement de Londres, il y a une démarcation très tranchée entre les vieilles villes historiques de l'Angleterre rurale, à demi mortes ou condamnées à une vie végétative, et les villes énormes, vivantes et sans cesse accrues de l'Angleterre industrielle. Sur une carte de la Grande-Bretagne, nous tracerions volontiers une ligne délimitant le domaine des unes et des autres.

Il y a là une vue trop simpliste. En réalité, de vieilles villes, chargées d'histoire, et situées en pleine Angleterre rurale, ont su bénéficier du développement commercial et industriel; sans se mettre au niveau de Liverpool, de Manchester, de Birmingham ou de Glasgow, elles s'inscrivent à leur rang parmi les villes de production ou d'échange : Leicester, Nottingham et Bristol sont des centres extrêmement actifs.

De même, la division traditionnelle entre la Grande-Bretagne *jaune* ou des récoltes, et la Grande Bretagne *verte* ou des prairies, ne rend pas exactement compte des choses, si on prétend la faire coïncider avec des démarcations de sol et de climat. La vérité, c'est que les terres de labour ne cessent de perdre du terrain, abstraction faite de toute géologie ou climatologie agricoles; ce terrain est gagné, d'une part par le sol couché en herbe, et de l'autre par les cultures maraîchères et potagères. Ce dernier phénomène n'a rien d'étonnant dans un pays où les grandes villes ne cessent de s'étendre et où quelques-unes ont grandi aussi vite que les cités-champignons des Etats-Unis.

La situation encore si troublée de l'Irlande donne un intérêt

particulier aux données recueillies par M. Demangeon sur la géographie générale et sur la géographie économique de cette île.

L'impression très nette qui s'en dégage, et que je crois juste, c'est que, quels que soient les mauvais traitements infligés autrefois par l'Angleterre à l'Irlande, l'Irlande ne peut se passer de l'Angleterre ; c'est aussi que la division politique établie en 1921 entre l'Etat libre et l'Irlande du Nord, quelles que soient ses justifications confessionnelles ou autres, est absolument contraire aux intérêts de tous les Irlandais. Tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre, l'Irlande retrouvera son unité.

L'Irlande a été la première en date des colonies de la Grande-Bretagne. Elle a été traitée comme le furent toujours les colonies de la Couronne, c'est-à-dire méthodiquement exploitée et mise hors d'état de se passer de la métropole. Il n'y a jamais eu de marine irlandaise; les Anglais se sont emparés de toutes les relations extérieures du pays, et les produits de l'Irlande, demeurée essentiellement agricole, ont été et sont encore destinés à nourrir la Grande-Bretagne, qui de son côté s'est faite la pourvoyeuse de l'Irlande pour tous les produits fabriqués : car, en dehors de Belfast et de son district, l'Irlande n'a point d'industrie.

Le seul avenir possible, pour « l'île-sœur », c'est celui qui en fera un Dominion autonome et homogène de l'Empire britannique. Sous ce rapport, l'œuvre est seulement ébauchée. Elle se complétera lorsque les vieilles rancunes et les haines confessionnelles se seront amorties ou auront disparu. C'est une question de temps.

CAMILLE VALLAUX.

LES REVUES

Les Feuilles libres : Hommage à M. Léon-Paul Fargue; une de ses inventions signalée par M. Paul Valéry ; opinions de MM. R. Guilleré, J.-R. Bloch, J. Royère. R. Vitrac, Luc Durtain. — *900* : Prose de M. L.-P. Fargue. — *La Revue de France* : Lettre inédite de Mistral à Roumanille, sur « Les moissons », poème inédit encore et composé en 1848 ; invocation à la Muse provençale. — Mémento.

Le n° 45-46 des **Feuilles libres**, daté de juin, est un hommage à M. Léon-Paul Fargue. A dix-sept ans, il ressemblait à Rimbaud, tel que Fantin-Latour l'a fixé dans son fameux tableau qui, croyons-nous, appartient au musée de Manchester. La toile

rassemble Verlaine, Camille Pelletan, Zola, Ch. Hayem, l'amateur d'art, etc.

A dix-sept ans, M. Léon-Paul Fargue récitait par cœur *Le bateau ivre*, avec maintes pages des *Illuminations* et de *la Saison en Enfer*. Il savait aussi, d'une mémoire sûre, *Les palais nomades* de M. Gustave Kahn. De quels meilleurs répondants pouvait se réclamer, à l'extrême fin du XIXe siècle, un adolescent qui se promettait d'écrire ?

Celui-ci publia fort peu. Il disait volontiers ses poèmes, scandant les vers, surtout depuis la connaissance qu'il fit d'Alfred Jarry, et qui devint une étroite amitié. Ils s'influencèrent l'un l'autre. Lorsque parut *Tancrède*, au *Centaure*, ce fut un brillant démenti à ce quatrain anonyme qui raillait sans méchanceté le dilettantisme du jeune homme :

> Je m'appelle : Léon-Paul Fargue.
> J'ai dans mon jeu plus d'un atout.
> Julien Leclercq a fait *La Nargue*
> Et, moi, je n'ai rien fait du tout.

Il est fort possible que le beau jeu qui, de l'ombre studieuse, a porté M. Paul Valéry dans la pleine lumière académique, se renouvelle en faveur de M. Léon-Paul Fargue. « Poète. Constamment poète. » Tel le représente son ami maintenant illustre. Et encore : « Un enfant qui a pour jouet un cerveau, prodigieusement cultivé. » Mais voici l'originalité du poète, d'après l'auteur de *Rhumbs* :

> Fargue a inauguré en littérature un genre bien extraordinaire, — un moyen si audacieux que j'ose à peine le signaler !
>
> Il a été conduit par des observations tout à fait exactes à employer çà et là certaines déformations phonétiques qui défigurent bizarrement les mots et font imaginer invinciblement les êtres absurdes et inhumains dans la bouche desquels nous sommes contraints de les placer. L'action de langues épaisses, de lèvres tordues, de narines monstrueuses nous est suggérée. Fargue a inventé et utilisé le premier ce qu'on pourrait nommer : la *caricature phonétique*. J'espère qu'on n'abusera pas du système ; mais le système est fort efficace, et il comporte un enseignement certain. Les mutilations et les déformations que Fargue a imaginées et notées dans quelques endroits de ses œuvres ne sont point du tout arbitraires ; et cette expérience se borne à exagérer les glissements naturels, les *tentations* de la faculté du langage articulé, à en faire pressentir les occasions de dégénérescence, etc., etc.

L'honneur de l'étude la plus méditée, semble-t-il, de l'œuvre de M. Léon-Paul Fargue, que contienne cet hommage, revient à M. René Guilleré :

La place littéraire de Fargue est entre saint François, le douanier Rousseau et Fabre le naturaliste.

Nous lisons aussi que « la vie l'enivre », qu'il est « un homme qui traverse les murs », « voit ce que personne d'autre ne sait voir », « est en prise directe avec les choses », — enfin, ceci :

On peut sans fin relire Fargue. Sous ce qu'on a lu, on trouvera encore quelque chose. Il est en profondeur. Les phénomènes y sont pressés, tassés, comprimés jusqu'à la substance. Compression poussée à l'extrême, et brusque déflagration, c'est tout son art. Ne serait-ce pas toute l'esthétique ? Mais celui-ci éclate en fleurs de papier et en sourires. Il nous lance une poignée de « concetti ». Ce n'est qu'un bouquet qui sort d'un cigare. Quant Fargue explose, lui, il fait sauter des murs, des cris, des existences, jusqu'aux ossements des morts.

Fargue est un grand bonhomme, bonhomme comme La Fontaine, comme Cézanne, un grand bonhomme parce qu'il a du génie, le plus grand aujourd'hui, si, à ce qu'il écrit, on ajoute tout ce qu'il pourrait écrire.

« Grand ingénieur du rêve », c'est M. L.-P. Fargue, selon M. Jean-Richard Bloch, à la fin d'un bel éloge. « Un poète important du xxe siècle, un de ceux qui le représenteront dans la postérité », écrit M. Jean Royère. Et M. Roger Vitrac :

Toute son œuvre est un immense aquarium électrique où brûlent perpétuellement un million de personnages éclatés. C'est une sphère de Crookes immobile et tremblante où croisent des fantômes qui vivent et meurent avec aisance, silencieusement, comme les fusées et les fleurs.

. . . .

Poète des nébuleuses, il faudrait plus de dix mille ans pour qu'il se transforme, car les apparences multiples qu'il nous propose ne le sont qu'en raison des respirs multiples du cœur. Ainsi, à chaque seconde, le ciel de la nuit change, ainsi les événements sont soumis à la loi des météores, ainsi la plus chaude des saisons se nourrit d'une pluie d'étoiles.

L'hommage de M. Luc Durtain est un « Fargue enrhumé ».

R.-M. Rilke écrivait en mai 1926 « à la princesse de Bassiano » :

... Pourquoi Fargue, qui est un de nos plus grands poètes, se soucie-t-il aussi peu de se laisser connaître ? Sa discrétion est telle que,

même quand ses poèmes se présentent, il faut les lui prendre dans les mains.

Voici M. Léon-Paul Fargue en partance pour la gloire. Il mérite les éloges que l'on fait de son œuvre et de sa personne. Nous nous en réjouissons. Il fut des cadets qui hantèrent les mardis du *Mercure*, rue de l'Echaudé. On y aimait son intelligence et son esprit. Il est agréable à ses vieux camarades qu'on lui rende justice et reconnaisse son influence, sur les « surréalistes » par exemple.

900, « cahiers d'Italie et d'Europe », donne dans son numéro de printemps un morceau de prose où M. Léon-Paul Fargue oppose « L'intelligence et la bêtise » :

L'intelligence attrape la bêtise qui se renverse sur le trottoir, longue comme une digue. Elle crie, la langue en hélice : « Au secours! ah ! la rosse ! » et pan ! du fond du pot-aux-nerfs, poche l'œil à l'autre qui l'ausculte et commence à raisonner. Elle crie : « Sale gousse, je regrette bien de vous avoir connue! Arrêtez-la ! », et elle pâme. L'intelligence affolée, la boussole voilée, ressent la pitié, ressent l'animal, la prend dans ses bras, la bêtise l'attire et la maintient à terre, la serre, l'embrasse jusqu'à faire une sorte de muco-pus. Encore une partie de chewing-gum. Voilà l'intelligence arrêtée, elle a laissé rouler tous ses paquets : les livres, les cadeaux pour une femme, un pâté dans une boîte en bois, une bouteille d'eau-de-vie pour faire vierge forte. Il faudrait leur jeter des seaux d'eau pour les décoller.

Tout le monde fait le cercle, les nervo-sanguins ont envie de se battre. — « Mais, Monsieur, de quel droit ? — Mais elle a parfaitement raison ! » On cherche un avertisseur d'incendie. Un ami me tire violemment par le bras : « Regarde ce qui nous arrive. » Un groin brûlant, masqué de vert, ronfle sur nous. Rien n'arrête la voiture des Postes, l'autobus, l'almanach Hachette.

Et cela finit de cette manière encore plus cocasse :

Mais quelle est cette main de gloire, qui poigne impérieusement cette grosse pierre, et quelle coiffure ! C'est la plus grosse araignée du monde entier, c'est la théraphose, dont on ne connaît pas les mœurs. Elle compte vers nous sur ses dix béquilles de soie rousse. Allô ! Allô ! La seringue à eau blanche !! Ou les pomyles !!

Equilert
Et métather
LLe bras
LLendu !

(*réveil*)

Dans la même revue, M. Joseph Delteil publie : « *Ma* » *Pyrénée*, titre qu'il justifie : « Je n'aime pas beaucoup le pluriel. Je suis individualiste. » Il affirme : « Ma Pyrénée est orientale, naturellement. »

M. J. Delteil est-il surréaliste ? Le fut-il seulement ? N'importe, il doit à M. Léon-Paul Fargue, sans aucun doute. Et beaucoup d'autres !

§

Par les soins de M. Pierre Devoluy, qui le commente et le traduit, **La Revue de France** (15 juillet) publie un poème de Mistral : *Les Moissons*, demeuré inédit. Le poète le composa « à dix-sept ans, entre la fête de la Madeleine et la Toussaint de 1848 ». Cette même année, il en écrivait à Roumanille :

Quoique bien au-dessus des éloges que vous me donnez à profusion, j'ai, mon cher ami, l'intime conviction qu'il y a du bon dans mon poème : et pourquoi ? Parce qu'en entreprenant cette œuvre de patience, mon dessein a été de traiter le sujet au sérieux, de copier les mœurs de nos Provençaux telles qu'elles sont, de peindre les querelles, les jalousies, les amours, les farces, enfin toutes les scènes que j'ai pu saisir au milieu des moissonneurs ; en un mot, de prendre la nature sur le fait. Aussi ne me suis-je épargné ni fatigues, ni démarches : en dînant avec eux, j'ai étudié leurs repas ; en liant leurs gerbes, j'ai ouï chanter la glaneuse ; en les suivant partout, pendant un mois, à l'ardeur du soleil, au travail, à l'ombre des saules, à la sieste, au *tibanèu* (tente), j'ai pu recueillir les quelques expressions heureuses qui ravivent un peu la pâle teinte de mes vers...

Nous découvrons là, — on peut dire à l'état naissant, — la méthode de Mistral, constate M. Pierre Devoluy.

Ceci est une invocation à la Muse, au début du premier des quatre chants qui composent l'œuvre :

Aide-moi, ô Muse de Provence !
Allons ! viens vite aux bords de la Durance,
Dans les longs plis de ta robe de lin ;
Qu'à ton minois si doux, si délicat,
Qu'à tes rayons ma vue s'accoutume !
Ton gai savoir, qu'ici nous aimons tant,
Dans mon sentier me serve de lumière !
Comme autrefois viendra le troubadour
Te courtiser, te faire des baisers.
Je te le jure, ô Muse, mes amours,

Tant que je vivrai, tant que la destinée
Ne soufflera la lampe de mes jours,
Sur ton autel je jetterai des fleurs,
Je demanderai où tu as pris ta volée.

Le front ceint du lierre toujours vert,
Viens ici-bas, ô muse provençale,
Viens épancher ton souffle dans mes vers,
Ou seulement touche-moi de ton aile !

Mémento. — *Revue hebdomadaire* (16 juillet) : Suite des souvenirs de M. André Antoine. — « Les Peaux-Rouges et l'Atlantide », par M. Marius André.

La Nouvelle Revue (15 juillet) : « Le procès de Guy de Maupassant », très intéressante mise au point, par M. A. Zévaès.

L'Idée Libre (juillet) : « Un texte odieux de saint Thomas d'Aquin » à propos duquel une bien curieuse communication signée : Dr H. Mariave.

Poésie (juillet) publie les poèmes laurés au 3e tournoi des Jeux Floraux de France de 1927, avec un autographe de Victor Hugo et un de M. Paul Fort.

La Muse française (10 juillet) : « Thalie », par M. Tristan Derême. — « Th. de Banville précurseur », par M. A. de Bersaucourt.

Revue Universelle (15 juillet) : Fin de la « Petite histoire des juifs », de MM. J. et J. Tharaud — « L'histoire qu'on ne sait plus (1880-1900) », par M. L. Marcellin, qui *la* sait de manière tendancieuse, selon MM. J. Bainville et quelques autres. — « Vasco », roman de M. Marc Chadourne.

La Revue Mondiale (15 juillet) : « A la mémoire d'E. Verhaeren », par M. Paul Prist. — « Un policier sous le Consulat », par M. H. d'Alméras. — « Poèmes », de M. A. Flory.

La Revue Nouvelle (juin-juillet) : M. F. Hellens : « Plus heureux qu'Ulysse ». — « Nuit »,par M. Pillement. — « Luc Durtain », par M. C. Sénéchal.

Le Divan (juillet-août) : M. Marcel Ormoy : « Pour des fantômes ». — « André Gide », par M. Pierre Lièvre. — « Poèmes », de M. Paul Ranchon.

Revue des Deux Mondes (15 juillet) : « L'Altana ou la vie vénitienne 1899-1924 », par M. Henri de Régnier.

La Revue de Paris (15 juillet) : « La Grèce pendant la Grande Guerre », par le prince Nicolas de Grèce.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le voyage de Moscou. Le communisme et les insectes. Nous aurons été les derniers êtres libres (*Les Nouvelles Littéraires*, 16 et 23 juillet).

Les Nouvelles Littéraires publient *Le voyage de Moscou* par Georges Duhamel. De ces pages, je veux retenir ce jugement qui dépasse, par son côté philosophique, les petites polémiques habituelles sur le gouvernement des soviets : « La Russie plus grande que sa révolution » :

Qui songeait à dire : « Je vais passer mes vacances en Suisse fédérale », ou « Je compte plusieurs clients en Angleterre monarchique » ? Le caractère fédéral ou monarchique de ces pays a quelque chose d'admis, d'invétéré qui le rend presque insensible. Mais on dit « la Russie bolcheviste », « la Russie des Soviets », soit pour donner à entendre ce qu'une telle condition aurait d'exceptionnel et de provisoire, soit pour souligner ce que l'on considère comme une vertu dominante et quasi essentielle.

Le voyageur qui s'achemine vers la Russie songe naturellement : « Je vais voir la Russie révolutionnaire ». Il arrive, ouvre les yeux, tend l'oreille et ne tarde pas à comprendre que le peuple russe est un phénomène beaucoup plus considérable que sa propre révolution. La Russie, de toutes parts, dépasse sa révolution ; je dirais, en limitant le sens du mot, qu'elle la contient, ce qui ne signifie pas qu'elle ne fait pas effort pour la propager.

Le voyageur était venu pour observer, pour étudier la révolution ; il sent bientôt qu'il lui faut observer, étudier, découvrir et comprendre le peuple russe, la vieille et profonde Russie. Tel s'imaginerait que rien n'est changé et serait détrompé dès la porte ; mais tel s'imaginerait que tout est changé et qui ne ferait pas une erreur moins lourde. Sans doute, la révolution est partout, elle a transformé villes et villages, elle s'est introduite, de gré ou de force, jusque dans les âmes. Qu'un événement, assez peu probable d'ailleurs, la renvoie demain au musée de l'histoire, elle aura fait œuvre durable et laissé partout des traces indélébiles. Mais la révolution fêtera cette année son dixième anniversaire, et la Russie, l'énorme Russie, est vieille comme les légendes.

Cent cinquante millions d'hommes, est-ce donc une plume dans la balance humaine ? La Russie ! Et je ne parle pas des millions de sapins et de bouleaux, des milliards de brins d'herbe qui frémissent au vent des forêts et des steppes et pour qui, peuple muet, il n'est de révolutions que géologiques. Non, je n'ai que trop à faire de ces cent cinquante millions d'hommes. Ils vivent, tant bien que mal. Ils travaillent, souffrent, espèrent, mangent, dorment et font l'amour. A les

regarder, je n'oublie certes pas l'extraordinaire aventure qui vient de bouleverser leur existence ; mais je sens bien que cette existence est soumise à des lois millénaires qui échappent, parce qu'elles sont humaines, aux révolutions qui ne sont que sociales et politiques. Je crois que cette révolution même ne saurait être jugée qu'en fonction de ce peuple, de la Russie. Tout effort d'abstraction destiné à isoler le phénomène révolutionnaire aurait valeur d'une hypothèse gratuite, d'une vue de l'esprit. La Russie est toujours à sa place, toujours elle-même. Les témoignages des grands hommes, des Moussorgsky et des Tolstoï, des Gogol et des Dostoïevsky, sont toujours vivants, toujours valables. Alors, la Russie bolchéviste ? Sans doute, mais la Russie d'abord, la Russie tout court, si je peux ainsi parler.

Si la majorité du peuple russe donne, comme il y paraît bien, son assentiment à la minorité qui la dirige, la Russie n'en est pas moins « ondoyante et diverse », comme l'humanité de notre Montaigne. Toutes les couleurs, toutes les nuances du sentiment politique continuent à barioler cette foule prodigieuse.

Depuis mon retour en France, un journaliste a publié, sous forme d'interview, un article intitulé *Georges Duhamel devant les Soviets*. Vraiment, si demain quelque écrivain étranger venait donner une conférence publique au Trocadéro, y aurait-il lieu d'écrire : *M. X. devant les Assemblées parlementaires* ? J'ai parlé devant un peuple et non devant un régime.

Comme l'écrit Georges Duhamel, l'existence d'un peuple « est soumise à des lois millénaires qui échappent, parce qu'elles sont humaines, aux révolutions qui ne sont que sociales et politiques ». Une révolution ne change ni la mentalité ni les mœurs de l'insecte humain, et comme le dit encore Georges Duhamel : « il n'est de révolutions que géologiques ». Nos petites révolutions sociales ne sont-elles que des adaptations à la vie dont un conservatisme étroit a tenté de freiner l'élan, ou plutôt d'endiguer le courant? Le courant du fleuve qui ne mène d'ailleurs vers aucun paradis terrestre. Si on réfléchit sur ces questions, on s'aperçoit que les responsables de révolutions, ce sont moins les révolutionnaires — qui ne sont que des instruments inconscients — que les représentants d'une tradition inadaptable au présent.

Après avoir constaté que, pendant la période confuse qui va de 1918 à 1921, l'« *intelligentsia* russe a failli s'abîmer dans le désespoir et le néant », M. Georges Duhamel, toujours optimiste, parce que sans doute il ne regarde jamais en arrière, ajoute :

Il m'apparaît que les choses ont bien changé, depuis 1921. La nou-

velle génération de « savants », celle que l'on a puisée, choisie dans le peuple et qui s'élabore, actuellement, dans les facultés ouvrières, les instituts de « professeurs rouges » et autres pépinières de même ordre, cette nouvelle génération n'est pas encore prête, il s'en faut de beaucoup. Sortie de l'école, elle demandera des années pour atteindre la parfaite maturité, l'expérience. Et, cependant la Russie marche, elle fonctionne, de mieux en mieux chaque jour. C'est que les intellectuels ont repris, à peu près partout, leur place et leurs fonctions. Le régime affermi, je dirai même humanisé, sûr de sa puissance et de son avenir, a rappelé tous ceux que leurs aptitudes, leur savoir, leur passé, désignaient pour telle charge ou tel ministère. J'ai, dans les hôpitaux, au chevet des malades, trouvé des médecins éminents. Des chirurgiens émérites accomplissent patiemment leur noble tâche dans les luxueuses salles d'opération de l'hôpital Botkine. Les savants dont le génie anime les instituts de physique, de chimie, de physiologie sont bien ceux que, depuis longtemps, le monde entier connaît et révère. Les musées sont conservés par des hommes de valeur dont le savoir n'est pas improvisé.

Les uns, comme l'illustre Pavlov, ont poursuivi leurs recherches admirables, sans accorder d'ailleurs au régime ni leur assentiment ni leur indulgence. Ils travaillent pourtant, et avec quelle ingénieuse ardeur ! D'autres ont repris l'éprouvette ou la plume, considérant que le service de la science prime celui de l'Etat, et bien résolus à se confiner dans la plus stricte neutralité politique. Mais tous, passé le temps de l'angoisse et du désarroi, tous ont senti que la Russie devait vivre et qu'elle ne pouvait vivre sans eux. Une nouvelle Intelligentsia se forme, unie dans un chaud patriotisme et je souhaite à ceux qui pourraient en sourire de réserver leur jugement jusqu'au jour des grands malheurs. La Russie « internationaliste » a trouvé, dans sa détresse même, une ferveur nationaliste toute neuve. J'ai découvert avec étonnement, dans le regard des plus sceptiques, cette flamme fidèle, ce désir de ne pas mourir comme peuple, comme tribu. La Russie, mutilée, agonisante, est redevenue pour tous quelque chose de grand, d'auguste, qu'il fallait sauver, quels qu'en fussent les maîtres, quel que soit son drapeau.

Tous disent, les uns avec amour, les autres avec sarcasme, toujours avec passion : « Que pensez-vous de la Russie ? » Et comme ils sont inquiets, comme ils sont pressants ! Cela n'a pas laissé de me surprendre, moi qui, Français vieilli, malgré les périls, au sein de réalités que nous jugeons indiscutables, ne songerais pas même à demander aux étrangers : « Que pensez-vous de l'église Notre-Dame ? Que pensez-vous de la peinture française ? »

De tout ce qu'ils vous montrent, de chaque plat qu'ils vous font man-

ger, ils disent avec tendresse : « C'est russe ! C'est bien russe ! » Et cela m'incline à songer que les pommes frites ne sont peut-être pas universelles, mais « bien françaises ».

Oui, les Russes, et notamment les intellectuels, sont, en ce moment, nationalistes et patriotes de manière touchante. Ces hommes qui vivent sur un des plus vastes territoires du monde sont nationalistes avec l'orgueil sourcilleux des gens qui chérissent de très petites patries, des Hollandais, des Danois.

La politique adoptée par les puissances d'Occident à l'égard de la Russie ne contribue pas petitement à réchauffer cette ferveur. Ceux même d'entre les intellectuels qui ne sont pas attachés au régime sentent peser sur eux l'injuste et aveugle réprobation du monde. Ils sont ivres de savoir et de curiosité, presque tous polyglottes, grands voyageurs naguère encore, et les voici, quelles que soient leurs opinions, cloîtrés dans leurs frontières, objets de la défiance et de la risée d'un monde qu'ils chérissent, qu'ils connaissent et qui leur tourne le dos. Comment ne pas se sentir Russe, en pareille conjoncture ? Comment ne pas se serrer fièrement les uns contre les autres ?

Ils travaillent donc. Ils sont, m'a-t-il paru, honorés selon leurs mérites. Ils ont pu se grouper et défendre, sinon tous leurs privilèges, du moins leurs intérêts qui sont aussi ceux de l'esprit. Ils ont fondé cette puissante société, le Tsékoubou, qui sert à ses membres des indemnités en argent, qui met à leur disposition des hôtels, des maisons de repos, des sanatoriums, ce qui n'est pas peu, quand on songe à la détresse d'hier. Ils peuvent, dans les villes où ils séjournent, manger substantiellement pour quatre-vingts kopeks et trouver un lit pour une somme aussi modeste. Ils ont des bibliothèques, des salles de travail et de conférences, des académies. Font-ils preuve de leur qualité, la loi leur accorde quelque surcroît de logement, un cabinet de travail où ils peuvent s'isoler.

Certes, les intellectuels, moins vite que le peuple, oublient le sang répandu, les souffrances, les humiliations, les menaces. Une rancune douloureuse ternit parfois les sourires. Qu'importe ! Ils travaillent, pour la science et pour leur pays malheureux. Et le régime, loyalement, leur donne ce qu'il faut pour travailler avec fruit.

Les mesures extrêmes, qui, maintenant encore, écartent des établissements d'instruction les enfants de la noblesse et de la bourgoisie vont tomber d'elles-mêmes en désuétude. Où sont les survivants de ces deux classes ? Ceux qui n'agonisent pas dans une détresse de réfractaire se sont mis au travail et les voici confondus avec l'épaisse foule des gens qui font quelque chose d'eux-mêmes pour gagner le vivre et le sommeil. Si ces lois frappent encore quelqu'un, ce sont les nepmen,

les nouveaux riches qui peuvent en général s'offrir, pour leurs fils, le luxe de professeurs particuliers.

Tsékoubou ! Après avoir lu le récit de son passage dans le dortoir des intellectuels, tel que Georges Duhamel, toujours indulgent, nous le conte, — on frémit un peu de cette promiscuité. Oui, notre individualisme se cabre et réclame un isoloir. Est-ce une caserne ou un collège? Mais nos neveux devront peut-être s'adapter à ces mœurs communistes qui semblent copiées sur celles des abeilles et des termites. Mais c'est aussi peut-être que les vieille civilisations se rajeunissent, et c'est peut-être à cela qu'aboutira la crise d'individualisme qui suspend notre civilisation au seuil de la liberté individuelle. Nous aurons peut-être été les derniers individus libres, avant que l'humanité ne rentre dans son automatisme animal. On cultivera alors les écrivains et les savants par des procédés scientifiques, à peu près comme à leur gré les ouvrières d'une ruche fabriquent une reine. Mais il est une chose qui aura définitivement disparu de cette société mathématiquement organisée : le divin loisir, la divine paresse, créatrice des grandes pensées et génératrice des grandes actions.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Acquisition du tableau de Winterhalter, *L'Impératrice Eugénie avec ses dames d'honneur*, par les Musées nationaux. — Enrichissements du Musée du Louvre ; le legs Moreau-Nélaton. — Création d'un Musée national de la Voiture et du Tourisme au château de Compiègne. — Exposition napoléonienne et exposition Lepaute à Malmaison. — Mémento.

Grâce à la générosité de Mme la baronne d'Alexandry d'Orengiani et de fidèles de l'impératrice Eugénie, le **Musée du Louvre** a pu acquérir à la vente des collections de celle-ci à Londres, au commencement de juillet, la célèbre toile de Winterhalter, le peintre de la cour de Napoléon III, représentant l'impératrice avec ses dames d'honneur. Exécuté en 1855, pendant l'été qui précéda la naissance du Prince Impérial, ce grand tableau, le plus important qu'ait peint Winterhalter, montre, dans le parc d'un des châteaux impériaux, la souveraine assise entourée de ses huit dames d'honneur : la princesse d'Essling, la duchesse de Bassano, Mme Féray d'Isly, fille du maréchal Bugeaud, la marquise de La Tour-Maubourg, la baronne de Pierres, la comtesse de

Lezay-Marnési, la comtesse de Malaret, la marquise de Las Marismas (1). Conservée au palais de Fontainebleau, cette toile fut rendue à l'impératrice par le président Sadi Carnot. — C'est bien, comme on l'a surnommée, un *Décaméron* que cette assemblée, sous les grands arbres et parmi les fleurs, de gracieuses et jolies femmes, en claires toilettes d'été aux corsages échancrés d'où émergent les blanches épaules, aux jupes de tulle semées de roses. On voudrait qu'à tant de séductions s'ajoutât celle d'une peinture savoureuse : « C'eût été un sujet admirable pour un coloriste », écrivait Théophile Gautier devant ce tableau, « que cette guirlande de jeunes femmes assises ou penchées, dans leurs riches toilettes, parmi l'herbe et les fleurs. Mais, peut-être trop préoccupé de l'élégance, M. Winterhalter n'a pas tiré tout le parti possible de ces étoffes aux nuances fraîches et claires, de ces chairs satinées, de ces chevelures brunes ou blondes ; il n'a pas donné assez de souplesse aux plis, assez de solidité aux tons ; il a fait abus du luisant et de la transparence », et l'on regrette qu'à l'absence de caractère dans le dessin s'allie la fadeur du coloris. Néanmoins, cette toile constitue un document historique des plus significatifs et des plus séduisants sur le Second Empire, et sa place est tout indiquée dans les salles de cette époque au Musée de Versailles, où elle ira sans doute rejoindre le *Portrait de la princesse Mathilde*, par Giraud, don récent du comte Primoli. En attendant, on nous l'a montrée pendant quelques jours dans les locaux de l'École du Louvre.

Ce n'est pas là le seul enrichissement récent de nos musées. Dans ce même domaine de la peinture, des acquisitions ou des donations ont fait entrer au Louvre d'autres œuvres importantes et d'une meilleure qualité, dont nous parlerons quand on les exposera à la rentrée dans la salle Denon, mais parmi lesquelles il convient de signaler tout de suite un *Portrait de M. Clemenceau* par Manet, offert par Mme Havemeyer, un tableau d'Eva Gonzalez, *La Loge*, donné par M. Guérard, et une petite toile de Daumier, qui compte parmi ses plus belles, acquise au mois de mai à la vente Paul Bureau : *La Blanchisseuse*, une femme chargée du linge qu'elle vient de laver dans la Seine et remontant l'escalier de la berge. La joie de voir ce petit chef-d'œu-

(1) Nous donnons cette liste d'après un article du *Gaulois* en date du 7 juillet 1896, *Les jolies femmes du siècle*, reproduit dans le livre de M. Armand Dayot, *L'Image de la femme*, p. 345.

vre entrer dans nos collections nationales serait sans mélange si l'on ne songeait au prix qu'il a fallu le payer : 701.000 francs sans les frais ! Sans doute il faut bien subir les prix d'aujourd'hui et la loi des enchères ; mais le Conseil des Musées, qui n'hésite pas à dépenser près d'un million pour faire entrer au Louvre un nouveau tableau d'un maître qui y est déjà bien représenté, ne pourrait-il se montrer aussi généreux envers les autres départements du musée et, quand l'occasion se présente d'enrichir l'un d'eux — et nous songeons en particulier à celui de la sculpture du Moyen Age et de la Renaissance — d'un morceau exceptionnel d'une série qui lui manque, se montrer aussi généreux ?

Entre ces nouveaux apports, il faut également mentionner un legs important du regretté Étienne Moreau-Nélaton, qui vient de compléter la royale donation, que nous rappelions ici au lendemain de sa mort, de la collection de tableaux déposée au Musée des Arts décoratifs. Ce legs comprend un ensemble d'œuvres d'art et de documents des plus précieux dont voici l'énumération : deux dessins de Rembrandt ; un tableau de Delacroix : *Les Adieux d'Hamlet à Ophélie* ; une toile de Corot, *Ville-d'Avray* ; une étude de nu de Manet ; *Vétheuil* de Claude Monet, et le buste de *Gluck* par Houdon — toutes œuvres dont nous reparlerons quand elles seront exposées, — puis, destinée au Cabinet des dessins du Louvre, une importante série, qui remplit tout un meuble, d'albums ou carnets de dessins et d'aquarelles de Corot, Delacroix, Millet, Jongkind et quelques autres, ainsi qu'une collection d'autographes de ces mêmes maîtres, qui ont servi de base aux livres que Moreau-Nélaton leur a consacrés, et une, commencée par Aglaüs Bouvenne, de notes sur d'autres artistes modernes ; enfin, pour le Cabinet des estampes, une collection de photographies d'artistes et autres personnalités du XIXe siècle.

§

Le 1er juillet a été inauguré dans une partie du **palais de Compiègne**, de nouvelles collections qui portent le titre de **Musée de la Voiture et du Tourisme** et qui se proposent de représenter, soit par des objets, soit par des images, l'ensemble des moyens de transport à travers les âges. Dès maintenant, une « Société des amis du Musée de la Voiture et du Tourisme » a été créée pour l'enrichir par des dons en nature ou des

cotisations. Déjà très important, ce nouveau musée comprend, à côté de la reconstitution d'un char antique et de modèles de moyens de transport à diverses époques, des véhicules de tout genre, depuis une voiture dite « poulailler » de l'époque Louis XV, une litière à mulets en bois doré à panneaux peints de la même époque, un carrosse de gala, avec caisse en vernis Martin à décor de fleurs, du XVIIIe siècle, un « coucou » de la fin du même siècle, des chaises à porteurs et des traîneaux, la berline qui servit à Napoléon Ier pour se rendre de Paris à Moscou en 1812, une berline de voyage et une patache du XIXe siècle, la voiture d'enfant du duc de Bordeaux, le carrosse de demi-gala offert par Napoléon III à l'impératrice Eugénie pour les fêtes de l'Exposition de 1867, la voiture de gala de l'ambassade de France à Berlin sous la troisième République, jusqu'aux premiers vélocipèdes, aux diverses espèces de cycles, et aux premières automobiles, à quoi s'ajoutent des livrées et des costumes, des harnachements, et une importante collection d'estampes, dessins et aquarelles par Debucourt, Raffet, Decamps, Victor Adam, Eugène Lami, etc. Cette histoire des moyens de locomotion, d'où ne seront pas exceptés les chemins de fer, sera complétée par des meubles et enseignes d'hôtelleries et d'auberges, des livres de poste, des cartes, des guides et d'autres documents relatifs au voyage.

§

Le **Musée de Malmaison**, que son zélé conservateur, M. Jean Bourguignon, a prodigieusement développé et ne cesse d'enrichir, s'est accru, de son côté, de nouvelles collections dont l'inauguration a eu lieu le 22 juillet. Au second étage du château, une grande salle, récemment installée, renferme une série d'objets ayant appartenu à Napoléon III et aux siens, parmi lesquels une esquisse en plâtre d'un grenadier faite par le Prince Impérial sous la direction de Carpeaux et deux œuvres de ce dernier : une réduction de la statuette du jeune prince avec son chien et son buste en uniforme d'officier anglais. A côté, une reconstitution du boudoir de la reine Hortense contient un charmant portrait d'elle par Cottreau. Plus loin, une salle renferme de nombreux et touchants souvenirs du roi de Rome : ses layettes, sa barcelonnette, ses bonnets, son baptistère en vermeil, ses cahiers de classe, ses uniformes. Dans la salle des souvenirs du Premier

Empire, au premier étage, ont pris place des objets (entre autres des manteaux de cour de l'impératrice Joséphine) provenant de la succession du duc de Leuchtenberg ; le dossier, retrouvé au ministère de la Guerre, du lieutenant d'artillerie Bonaparte, ouvert à la page où est inscrit le serment de fidélité à la Constitution, signé par le futur empereur et daté de Valence, 6 juillet 1791 ; puis des reliques de Sainte-Hélène offertes par les généreux donateurs du domaine voisin de Bois-Préau, M. et Mme Tuck. On verra en outre au premier et au second étage, où elle remplit plusieurs vitrines, une importante collection de monnaies et de médailles du Premier et du Second Empire, réunie par M. Gaston Gérardot. Enfin, on a rassemblé dans une salle du rez-de-chaussée tout ce qui concerne l'histoire du domaine de Malmaison et la série des aquarelles de Redouté d'après les plus belles fleurs de la roseraie (aujourd'hui reconstituée) plantée par l'impératrice Joséphine.

On verra en outre, dans un petit bâtiment voisin, une exposition des cartels et pendules sortis de l'atelier des Lepaute, dont la dynastie, commencée avec Jean-André Lepaute, horloger de Louis XV, s'est continuée jusqu'à nos jours et a fourni nos souverains successifs et nos grandes administrations de pièces parfaites, merveilles de précision, dont les plus belles sont réunies ici et dont les formes diverses montrent l'évolution du goût au cours des deux derniers siècles.

§

Enfin, dans l'Aisne, **la Société des « Amis de Blérancourt »**, créée en 1924 pour perpétuer le souvenir de l'amitié qui conduisit le Comité américain pour les régions dévastées à restaurer les deux pavillons du château en ruine de Blérancourt et à en faire don à la municipalité de ce pays, qui convertit l'un d'eux en musée, a organisé dans celui-ci, du 2 au 25 juillet, une exposition rétrospective comprenant 200 documents de toute espèce — peintures, dessins, gravures, pièces d'archives, etc. — ayant trait à la région et aussi à la coopération franco-américaine dans la guerre de l'Indépendance des États-Unis et dans la dernière guerre. Le catalogue illustré, rédigé avec toute l'érudition voulue par notre confrère M. André Girodie, sera précieux à conserver pour les historiens qui s'intéressent à Blérancourt — dont le château, les

seigneurs et les autres célébrités (parmi lesquelles Saint-Just, dont le père était né à Vic-sur-Aisne et mourut à Blérancourt) sont évoqués en plusieurs pièces, — au Chemin des Dames, à Coucy, à Manicamp, à Pinon, à Prémontré, à Saint-Gobain, au Soissonnais, à Vauxrot et à Vic-sur-Aisne.

Mémento. — Depuis quelques années, M. le Dr Paul Richer, membre de l'Institut, a publié, en trois remarquables volumes intitulés *Nouvelle anatomie artistique du corps humain*, les cours qu'il a professés pendant près de vingt ans à l'Ecole des Beaux-Arts. Après y avoir étudié les formes anatomiques de l'homme et de la femme, il aborde maintenant, sous le titre *Le Nu dans l'art*, l'étude de l'interprétation qu'en ont donnée les artistes de tous les temps. Les deux premiers volumes de cette nouvelle série sont consacrés, le premier aux peuples de l'Orient classique : Égypte, Chaldée, Assyrie, le second à la Grèce (Paris, Plon éd., 2 volumes in-16, v-358 p. av. 540 fig. ; iv-414 p. av. 554 fig. ; 40 et 64 fr.) Il montre, d'après les œuvres que nous ont laissées les artistes de ces pays, comment ils ont compris et rendu en sculpture et en peinture les formes, les proportions, les attitudes et les mouvements des personnages qu'ils voulaient représenter, et, pour la Grèce en particulier, il étudie siècle par siècle, depuis l'époque préhellénique, la constitution et les conceptions successives du type humain par les artistes, les caractéristiques des principaux maîtres, le rendu des formes, même des formes pathologiques, des stigmates de l'athlétisme, des nains, des possédés, des malades, des blessés, des morts, etc., étayant son texte d'innombrables figures d'après les œuvres d'art qui nous ont été conservées. Ces volumes, que suivront d'autres consacrés à l'art chrétien primitif, à l'art médiéval, à la Renaissance et aux temps modernes, constituent de précieux instruments de travail qui devront prendre place, à côté des manuels d'histoire de l'art, dans la bibliothèque des archéologues et des artistes.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

En réponse à M. Bégouen. — Un dernier mot à M. le comte Bégouen. — Rapport officiel des fouilles exécutées le 31 juillet 1927. — La lettre B. L'opinion de M. Salomon Reinach. — Un rapport de technicien au sujet des deux tombes de Glozel. — A l'Institut. — Droit de réponse. — Erratum.

En réponse à M. Bégouen. — Le Dr A. Morlet nous a adressé la lettre suivante :

Vichy, le 1er août 1927.

Monsieur le Directeur,

Dans la dernière « Chronique de Glozel », M. Bégouen me met en

demeure de m'expliquer au sujet de cette phrase qui le concerne : « Je regrette qu'aujourd'hui vous m'obligiez à vous spécifier une autre cause de cet oubli volontaire (de ne l'avoir pas invité à venir à Glozel) : *c'est celle qui vous a fait refuser par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'insertion de votre rapport sur les fouilles de Moravie.* »

Comme on peut le lire dans le fascicule de septembre-octobre 1926 des comptes rendus de l'Académie, celle-ci a refusé d'insérer le rapport sur les fouilles de Moravie parce que M. Bégouen avait fait paraître des articles sur le même sujet dans des journaux de grande information (le *Journal des Débats* et le *Matin*, avec photographie de M. Bégouen dans ce dernier journal) (1).

Pour la même raison, *parce que M. Bégouen publie aussitôt dans les journaux des articles sur les fouilles qu'il visite*, je n'ai pas voulu l'inviter à Glozel.

D'ailleurs, sans les avoir visitées, M. Bégouen avait déjà donné, le 9 sept. 1926, dans le *Journal des Débats*, un long article sur nos fouilles !

Même hâte autrefois pour la Hountaou et l'an dernier pour Saint-Bertrand-de-Comminges !

Avant d'adresser sa lettre au Directeur du *Mercure*, M. Bégouen avait donné au fidèle *Télégramme* une sensationnelle interview (2).

Nous n'avons nullement l'intention de perdre notre temps à en réfuter les... contre-vérités.

D'ailleurs *les articles de M. Bégouen ont cela de particulier qu'ils sont à eux-mêmes leur meilleure réponse.* Il suffit de citer.

« Mais pour l'amour de Dieu, écrit M. Bégouen, que l'on reste sur le seul terrain de la science, apportons à la discussion tout le calme, « toute la bonne humeur » nécessaires. »

Or, une colonne avant, on peut lire : « Celui-ci (c'est de moi qu'il s'agit) au contraire, qui semble atteint du délire de la persécution et auquel l'esprit critique fait totalement défaut, fait dévier toute discussion, etc... »

Si nous passons maintenant à la lettre que M. Bégouen vient d'adresser au Directeur du *Mercure*, nous pouvons lire :

« Il (c'est encore moi) paraît atteint du délire de la persécution. Il se croit poursuivi par une *cabale* de jaloux, dont M. Espérandieu confirme l'existence. »

Et plus loin :

« *La plupart des partisans de Glozel préhistorique semblent avoir*

(1) C'est moi qui ajoute cette parenthèse. — Dr. A. M.

(2) Cette interview, parue le 15 juin 1927, a été tirée à part sur une grande feuille, *genre affiche*, qu'on voulait faire vendre dans une librairie de Vichy !

perdu le sens critique et l'esprit scientifique d'une désastreuse façon (3). » MM. Salomon Reinach, Loth (4), Espérandieu, Depéret, Audollent, de Laborde, Vendryès, Bréhier, Viennot, de Vasconcellos, de Varigny, van Gennep, Labadié, l'abbé Chaillan, etc..., etc..., apprendront ainsi — s'ils ne le savaient déjà — combien il est plus difficile et moins glorieux de soutenir une nouvelle découverte que de vouloir la saper par la base! Pour cela, le premier olibrius, en mal de réclame, suffit.

Nous ne pouvons pas, cependant, ne pas relever quelques-unes au moins des affirmations erronées de M. le comte Bégouen :

1° « Ce que j'en pense (de la sorcière de Glozel), c'est que c'est la clé du mystère. Tout le monde est d'accord là-dessus, — c'est le seul point d'ailleurs sur lequel on s'entende, du docteur Morlet à M. Camille Jullian. Glozel n'est pas un gisement archéologique ordinaire, c'est un dépôt rituel ou magique, *un antre de sorciers*. On diffère seulement sur la date, *le docteur Morlet en fait le cabinet magique* d'un descendant direct de mon « sorcier des trois frères ».

C'est vraiment un art de faire dire aux gens le contraire de ce qu'ils ont dit. M. Bégouen y excelle.

2° « Lorsque Boucher de Perthes, *auquel le docteur Morlet aime modestement à se comparer...* ». Que M. Bégouen me cite un seul membre de phrase pouvant le laisser supposer !

Enfin dans une péroraison, qu'il a voulue pathétique, M. Bégouen s'écrie :

« Evitons les perfidies, *les cachoteries*, agissons en plein air, travaillons publiquement... etc. »

Cachoteries ? J'ai invité tout l'Institut (5). Que faut-il donc de plus à M. Bégouen ? *D'en faire partie vraisemblablement !*

Plus haut M. Bégouen avait écrit que nous n'acceptons de contrôle « que de la part d'amis, que d'aucuns disent trop confiants ».

M. Bégouen paraît oublier que ceux qu'il appelle dédaigneusement nos « amis trop confiants », ou « les partisans de Glozel préhistorique », sont venus visiter nos fouilles en grands sceptiques. Mais c'étaient des savants qui, selon la définition de Painlevé, mettent la vérité au-dessus

(3) Dans le *Télégramme* du 15 juin 1927, M. Bégouen disait, déjà : « Des savants illustres comme MM. S. Reinach, Loth, Espérandieu, Depéret, etc., *se fourvoyèrent* à la suite du D[r] Morlet. »

(4) Contrairement à ce que prétend M. Bégouen, j'avais dit que M. Loth était non seulement un grand celtisant, *mais encore un éminent archéologue qui avait fouillé lui-même une douzaine de tumuli*.

(5) « Si d'autres membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres voulaient bien se joindre à vous, nous en serions tout à fait heureux. » Rapport lu par M. Espérandieu à l'Académie des Inscriptions, à la séance du 17 juin 1927. Voir *Mercure de France* du 15 juillet 1927.

des théories admises jusqu'alors, *en fussent-ils les auteurs*, au-dessus des cadres établis, si chers à M. Bégouen (6) ! Ils se sont rangés à notre interprétation préhistorique après avoir vu les objets et le gisement.

Maintenant que M. Bégouen sent obscurément sa cause perdue, il voudrait bien reprendre pour son compte les bruits de supercherie ! Mais comment a-t-il pu traduire (7) avec son maître M. C. Jullian, dont il publie un satisfecit (8) dans le *Télégramme*, des inscriptions dues à un faussaire, en latin du IIIe siècle ?

Mais n'ayons garde de finir avant d'avoir relevé la seule allusion d'allure scientifique que contiennent les diatribes de M. Bégouen : « Ne pas confondre, écrit-il, en parlant de la comparaison de M. Loth de la station de Glozel avec celle du Mas d'Azil, il ne s'agit plus de l'azilien, mais de ce que Piette appelait l'époque arizienne. H. B. »

M. Bégouen ignorerait-il que, comme l'ont décrit M. Piette et M. Boule qui releva en 1889 la coupe des dépôts, la couche 3 des galets peints et des harpons plats comprenait *quelques galets polis aux extrémités* ? (*Les Hommes Fossiles*, Marcelin Boule, page 332.)

Il ne paraît pas d'ailleurs être seul à l'ignorer !

En terminant M. Bégouen invoque le témoignage de M. Crawford, *le génial inventeur de la préhistoire en avion*. Il ne pouvait se trouver en meilleure compagnie. Il n'y a qu'à lire le 2e article de l'aviateur, sur Glozel (9), pour s'assurer que M. Crawford est toujours dans les nues.

Dr A. MORLET.

§

Un dernier mot à M. le comte Bégouen. — Nous avons reçu la lettre suivante de M. Loth, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Saint-Gildas-de-Rhuys, 1er août 1927.

Monsieur le Directeur,

Dans sa lettre au *Mercure* du 4 juillet dernier, M. Bégouen, ne

(6) « Mais la condition indispensable est que ces faits nouveaux puissent se dater d'une façon scientifique certaine, rentrant dans le cadre des époques qu'elle étudie. » M. Bégouen, *Mercure de France*, 15 mai 1927, page 199.

(7) « Moi-même, avec ses indications (de M. Jullian), et en me servant des alphabets de cursive latine publiés par Cagnat, j'arrive, malgré mon inexpérience, à en déchiffrer quelques mots. » M. Bégouen, *La Vie Catholique* du 23 avril 1927.

(8) « Merci de tout cœur. C'est absolument parfait, d'une exactitude absolue, et je suis particulièrement heureux, pour la France, que la vérité scientifique ait été interprétée de cette manière si sûre, si nette, si complète. » Camille Jullian, *Le Télégramme* du 15 juin 1927.

(9) *Antiquity*. June 1927. *L'Affaire Glozel*, by O. G. S. Crawford.

pouvant nier qu'il ait *sciemment* dénaturé mon opinion sur l'âge de Glozel, se défend d'avoir faussé celle de mon collègue et ami, M. l'abbé Breuil.

J'avais rappelé que ce dernier, après avoir examiné la collection du Dr Morlet et celle des MM. Fradin, était tombé d'accord avec moi que la station de Glozel était *de l'époque néolithique*. Dans sa lettre, M. Bégouen affirme que je m'appuie, à ce sujet, sur des *phrases banales de conversation en contradiction d'ailleurs avec les articles du savant professeur de l'Institut de paléontologie humaine*. Il ne s'agit nullement en l'occurrence *d'une conversation banale, mais d'un jugement réfléchi, à la suite de l'examen* des objets caractéristiques de la station, émis devant moi, le Dr Morlet et un voyageur écossais qui, je m'en souviens, a sur un des galets gravés, comme l'abbé Breuil, reconnu un buffle.

Ce jugement n'est nullement en contradiction avec le rapport de l'abbé Breuil, paru dans l'*Anthropologie*. Comme je l'ai fait remarquer à ce sujet, Déchelette n'est nullement en contradiction avec lui-même quand, après avoir présenté la station du camp de Chassey comme *une Pompéi néolithique*, il y signale la présence de deux aiguisoirs de l'époque énéolithique.

Il y a plusieurs façons de fausser l'opinion de quelqu'un. M. Bégouen affectionne l'*omission*. « Je m'en tiens, dit-il, à ce qu'a écrit l'abbé Breuil, en particulier, dans la fameuse phrase : conclusion sur l'âge : *ni magdalénien, ni azilien.... Je m'arrête.* » La raison de cet *arrêt* est ineffable : « M. le Dr Morlet me reproche de me *gargariser* avec cette condamnation péremptoire... »

M. Bégouen s'arrête parce que si pour M. l'abbé Breuil Glozel n'est ni magdalénien, ni azilien.... Glozel est *énéolithique !* M. Bégouen aggrave donc encore son cas : il altère de nouveau sciemment la vérité.

Je ne pouvais admettre que M. Bégouen dénaturât complètement mon opinion. Si M. l'abbé Breuil se résigne à laisser fausser la sienne, on ne pourra que le regretter. A part lui, il doit se dire : « *Mon Dieu, qui me délivrera de mes amis... !* » *Thuriféraires* au lieu d'*amis* serait plus juste, n'est-ce pas, l'abbé ? •

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc....

G. LOTH
Membre de l'Institut,
Professeur au Collège de France.

§

Rapport officiel des fouilles exécutées le 31 juillet 1927, *par M. le professeur Depéret, Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Institut, M. le Dr Ar-*

celin, président de l'Association régionale de Paléontologie humaine et de Préhistoire, M. Björn, conservateur du Musée Préhistorique de l'Université d'Oslo.

L'emplacement choisi par ces préhistoriens est un carré de terrain vierge, compris entre les tranchées, à 3 mètres de distance de la plus rapprochée.

Terre végétale intacte, enlevée par tranches à partir de la surface jusqu'à l'argile jaune. Au sommet de cette dernière ont été trouvés plusieurs fragments de poterie de grès — habituellement à ce niveau.

Plus bas, à 30 cm. dans l'argile jaune, on a extrait : 1° de nombreux galets de roche noire, *dont l'un contenait une inscription alphabétiforme* ; 2° une belle pendeloque en pierre, à pédoncule ; 3° un morceau d'OCRE ROUGE, comparable à ceux du gisement de Solutré.

M. Depéret a voulu ensuite fouiller dans la tranchée *Ouest*, qui s'est toujours montrée très riche en objets préhistoriques.

1° Il y a trouvé lui-même, après abatage d'une partie du talus, *parfaitement en place dans l'argile intacte*, un galet carré de roche noire avec une gravure d'une tête de petit bœuf ; 2° M. Björn a trouvé, un peu plus en avant, un poinçon en os, bien patiné, portant sur le manche une série d'encoches ; 3° Un petit fragment d'os fossilisé a été extrait ensuite ; 4° En dernier lieu, on a exhumé une belle idole bi-sexuée, cassée, d'un type nouveau dont on ne possédait qu'un autre exemplaire trouvé précédemment dans la tranchée Ouest également.

Toutes ces pièces ont été recueillies dans ce terrain argileux que ces préhistoriens sont unanimes à déclarer tout à fait vierge.

Ce procès-verbal est reconnu exact par les préhistoriens soussignés :

C. DEPÉRET ; Dr ARCELIN ; ANATHON BJÖRN.

§

La lettre B. L'opinion de M. Salomon Reinach. — M. Salomon Reinach vient de diriger pendant deux matinées les fouilles de Glozel, en présence du commandant Espérandieu et de M. de Laborde, de l'Institut, de Mme J. Déchelette, de M. Mosnier, correspondant de la commission des Travaux Historiques (section préhistorique). M. Butavand, dont le rapport

technique paraît ici même, assistait à la deuxième journée de fouilles.

M. Salomon Reinach a fait connaître son opinion à la Séance du 22 juillet de l'Académie des Inscriptions, dont nous donnons le compte rendu ci-dessous.

Voici la lettre qu'il a adressée à son départ au Dr A. Morlet, au sujet de *la lettre B*, qui ne figure pas sur les inscriptions de Glozel.

21 juillet 1927.

Cher Docteur,

J'ai assisté une fois de plus, en nombreuse et bonne compagnie, aux fouilles de Glozel : même si la chance ne les avait pas favorisées, je ne pourrais que rendre un nouvel hommage à la méthode toute scientifique de vos recherches.

Les quatre voix dissidentes qui se sont élevées au sujet de l'authenticité totale ou partielle des objets exhumés n'éveilleront jamais d'écho auprès des témoins impartiaux des fouilles. Nier l'évidence est un sport stérile.

L'immense importance du gisement tient, avant tout, au butin épigraphique dont il est ridicule de dire qu'on fait abstraction. Il y a maintenant plus de cent inscriptions, comprenant au moins (je n'ai pas compté) 1500 caractères. De ces caractères, le plus grand nombre est nouveau ; mais beaucoup se retrouvent dans les alphabets dérivés, suivant l'opinion commune, de l'alphabet phénicien. Or, dans cet ensemble de 1500 caractères, *le B ne se trouve jamais*. Veuillez ouvrir l'histoire de l'alphabet, de Philippe Berger, où sont reproduits les deux alphabets archaïques de l'Espagne. Ces alphabets ignorent le B ; ils possèdent le signe composé de deux triangles opposés par le sommet. *Or ce signe est parmi ceux de Glozel, où le B manque.* Il ressort de là avec certitude : 1° que l'écriture de Glozel est apparentée aux vieilles écritures ibériques, 2° que l'hypothèse d'une fraude totale ou partielle est absurde, car *qui dit A dit B* et aucune personne de bon sens ne peut supposer qu'un faussaire, gravant 1500 signes, ait studieusement évité, alors qu'il prodiguait les A, d'écrire un seul B.

Cordialement à vous.

S. REINACH.

§

Un rapport de technicien au sujet des deux tombes de Glozel. — Le Dr A. Morlet a entretenu d'une façon humoristique (*Sherlock Holmes à Glozel*), mais scrupuleusement exacte, les lecteurs du *Mercure* des accusations de faux

portées par certaines personnes, désirant jouer un rôle dans les découvertes de Glozel.

Leurs agissements auront eu du moins l'avantage de donner lieu au rapport si documenté qui suit, émanant d'un technicien qualifié, M. Butavand, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, conseiller d'Etat chargé du Département des Travaux publics de la Principauté de Monaco.

Voici la lettre que M. Butavand vient d'adresser, à ce sujet, au Dr A. Morlet :

Nurrieux (Ain), le 23 juillet 1927.

Monsieur,

L'authenticité des objets trouvés dans les fouilles de Glozel, la sincérité des procédés employés ont été mis en doute. Dernièrement encore, m'avez-vous dit, à propos des tombes qui ont fait l'objet de communications à l'Académie des Inscriptions, on a affirmé que ces ouvrages seraient de construction récente et, disons le mot, frauduleuse ; on les aurait réalisés en galerie souterraine à partir de l'aval, côté Nord.

Je m'intéresse aux questi ons d'archéologie, et les résultats obtenus à Glozel ne pouvaient me laisser indifférent. D'autre part, au cours de ma carrière déjà longue, comme ingénieur et comme officier du génie, j'ai eu à m'occuper de nombreux travaux en tunnel et en sous-œuvre, exécutés par des procédés divers en terrains variés, voire de travaux de mine. J'étais désireux de me faire une opinion personnelle concernant la valeur de vos opérations, eu égard aux imputations dont elles sont l'objet, et je vous sais gré de m'avoir permis d'assister aux fouilles qui ont été pratiquées le 20 juillet dernier.

Les recherches ont eu lieu sous la présidence effective de M. Salomon Reinach, le maître éminent, en présence de MM. Espérandieu et de Laborde. Sous nos yeux ont été extraits du sol, avec méthode et précaution :

— Un fragment de plaque de schiste avec encoches et inscription ;

— Un vase en argile dégourdie au feu et rendue molle par l'humidité ; cet objet était pénétré d'une véritable chevelure de radicelles ;

— Une idole bisexuée à cassure ancienne ;

— Un morceau d'os, une côte vraisemblablement, avec inscription sur un bord et dessin géométrique sur l'autre ;

— Un petit galet avec des nervures.

Ces objets ont été recueillis en pleine terre argileuse forte, à environ 80 cm. de profondeur, au-dessous de la couche d'humus de 30 cm. environ d'épaisseur, couverte d'une végétation herbacée saine dont les racines et radicelles pénètrent profondément et atteignent jusqu'au niveau du gîte. On a reconnu ces objets et on les a dégagés à environ

un mètre du front de taille de départ qui avait été désigné par les assistants. Les outils employés étaient le couteau et la truelle de stucateur.

L'authenticité de ces objets, leur qualité *in situ*, la virginité du terrain ambiant ne peuvent être soupçonnées. Les mettre en doute serait nier l'évidence et faire preuve de mauvaise foi.

J'ai examiné avec soin les deux tombes. Elles ont été reconnues par leur extrémité aval en front de taille ; leur tête amont est actuellement décelée par une tranchée en forme de cheminée, qui a pour but de donner du jour à l'intérieur. Elles sont orientées Nord-Sud.

La première a été explorée le 14 juin. Voici ses dimensions principales : Cote du fond à l'ouverture nord, 0.75 ; sud, 0.95. Longueur d'une ouverture à l'autre, 1 m. 95. Hauteur de l'ouverture nord, 0.35 ; sud, 0.32. Largeur des deux ouvertures, 0.31. La coupe transversale au milieu est sensiblement de forme octogonale, avec une hauteur de 0.53 et une largeur de 0.45. Au-dessus de l'ouverture nord, il y a à peine 30 cm. de terre. En plan, la tombe est donc de forme ovalaire. Les parois sont constituées en gros blocs de roche locale, enchevêtrés sans mortier ni terre cuite de liaison, l'aire et la voûte en blocs plats irréguliers d'assez forte dimension.

L'aire est très peu inclinée ; on peut la considérer comme sensiblement horizontale ; la pente du terrain naturel dépasse 10 o/o ; entre les deux têtes, il a été entièrement respecté par les fouilles ; sa surface ne se différencie pas de celle du terrain avoisinant.

La seconde tombe explorée le 21 juin est placée à l'Ouest de la précédente et un peu plus bas, sous un terrain incliné à 20 o/o environ. Sa constitution est identique à celle de la première. Voici ses dimensions principales : Profondeur de l'ouverture nord au niveau de l'aire intérieure, 0.75 ; sud, 1.10. Longueur entre les deux ouvertures, 1.42. Hauteur et largeur de l'ouverture nord, 0.26. L'ouverture sud consiste en une simple fente longitudinale entre les blocs. Il a fallu désagréger les blocs de l'ouverture sud sur les côtés et à la partie supérieure pour que M. Emile Fradin pût y pénétrer. La forme et les dimensions de la section moyenne sont analogues à celles de la première tombe.

Si je trace le profil en long de la première tombe, je constate que la voûte est surbaissée au dixième dans la longueur, et que sur l'axe transverse il y a à peine 32 cm. entre le sol naturel et le sommet de la voûte à l'intrados. Ainsi, abstraction faite des blocs de couverture dont l'épaisseur probable est de 10 à 15 cm., il y a au milieu de la tombe à peine 20 cm. de terre végétale.

La seconde tombe est plus courte et établie plus profondément. Des dimensions indiquées plus haut, il résulte qu'au milieu de la tombe, entre l'extrados et le sol naturel, il y a 30 cm. à peine de différence de niveau.

Ces ouvrages ont-ils pu être réalisés récemment par galerie souterraine à partir de l'aval, en respectant l'intégrité du terrain naturel, ainsi qu'on l'a prétendu ? Si le sol était constitué par une roche tendre, saine et homogène, du tuf par exemple, sans couche de terre arable, le travail serait à la rigueur possible, avec beaucoup de précautions. Le sous-sol de Glozel comporte une terre argileuse homogène, dure et tenant bien au talus vertical en taille fraîche ; elle se différencie nettement de l'humus qui la recouvre sous une épaisseur de 20 à 30 cm. d'une couche poreuse et élastique à cause du feutrage végétal. La galerie aurait dû avoir une largeur minimum de 75 cm. dans la partie moyenne, et affleurer à la partie inférieure de la couche élastique, qu'il aurait même fallu entailler. Personne ne songerait à travailler en fouille libre dans ces conditions ; ce serait l'effondrement ou du moins l'affaissement local, certain, dont les traces et les effets seraient impossibles à dissimuler. Il faudrait opérer en fouille blindée, avec cadres ou montants et coffrage très soigné, et on arriverait bien difficilement à mettre celui-ci en place sans que le sol naturel fût modifié. Comment venir ensuite au-dessous de ce coffrage constituer la voûte avec des blocs irréguliers et de forte dimension à ajuster et arc-bouter dans un espace où un homme de petite et de faible corpulence a toutes les peines à pénétrer et ne peut se remuer ? Et comment retirer au fur et à mesure les coffrages, avec la forme ovoïde de la voûte dont le surbaissement atteint un sixième à la seconde tombe ?

Admettons cependant qu'ait pu être réalisé ce travail dont le plus habile mineur ne se tirerait pas. La construction aurait eu pour effet immédiat d'assécher le sol par disparition de la couche imperméable sous-jacente à la terre végétale, qui permet à celle-ci de retenir l'humidité, et de fonctionner comme une éponge. La végétation aurait souffert et le dessus des tombes serait marqué par une plage stérile reconnaissable. Or il n'en est rien ; l'herbe y est vigoureuse et même sur la seconde tombe vit un genêt, ce qui prouve qu'à la base de la couche végétale le colmatage des blocs est excellent, impliquant un très ancien état de choses. J'ajoute que, sur les têtes amont et aval, la pénétration des terres dans les interstices des blocs témoigne d'une mise en place très ancienne aussi : aucun indice de remaniement récent ne peut être relevé ; les racines et radicelles qui pénètrent le terrain entre les blocs viennent corroborer le fait.

La conclusion qui se dégage de ces considérations techniques un peu longues est conforme aux indications du simple bon sens : l'authenticité des tombes est indiscutable. Elles n'ont pu être réalisées frauduleusement pas plus en galerie qu'autrement.

Il ne m'appartient pas de rechercher quel mobile a pu dicter une assertion aussi inattendue...

Le chemin de la science est semé de quelques ennuis. Nous devons les accepter, car ils ne sont pas toujours inutiles. La note discordante, comme toute chose, ne fait-elle pas partie de l'harmonie générale ? Les Romains, nos maîtres sur beaucoup de points, le savaient bien, qui, tenant à ce qu'elle ne fût pas étouffée, avaient soin de mêler à la foule enthousiaste quelques hommes avec mission d'adresser au triomphateur des paroles... sévères. Réclame indirecte... et efficace, dirions-nous en notre parler utilitaire. Cette réclame, on vous la fait bénévolement. Gardez donc le sourire que vous avez toujours eu.

C'est le conseil que je me permets de vous adresser avec l'expression de mes sentiments bien distingués. F. BUTAVAND.

§

A l'Institut. — Extrait du compte rendu de la séance du 22 juillet de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :

M. Salomon Reinach fait une nouvelle communication sur les fouilles de Glozel. Il a assisté, avec M. le commandant Espérandieu et M. le comte Alexandre de Laborde, à deux matinées de fouilles, au cours desquelles on a découvert sous leurs yeux des gravures, des inscriptions et une idole en terre cuite. Le milieu, dit M. Salomon Reinach, est strictement néolithique : il y a des pierres polies, il n'y a aucune trace de métal. Les recherches du Dr Morlet sont poursuivies avec une méthode parfaite et ne laissant place à aucune hypothèse de fraude. Après avoir fait valoir, dans les inscriptions de Glozel, comptant aujourd'hui plus de 2.000 caractères, l'absence de la lettre B, qui manque précisément à l'écriture ibérique, fait peu connu dont ne se serait avisé aucun faussaire, M. Salomon Reinach fait appel au témoignage de son confrère, M. Alexandre de Laborde.

M. Alexandre de Laborde expose que la question des fouilles de Glozel se présente comme suit. Il y a trois opinions en présence : les uns pensent qu'il s'agit d'objets d'une époque très ancienne, de 4.000 à 5.000 ans avant notre ère, les autres qu'il s'agit d'objets de l'époque de l'empire romain, et les troisièmes qu'une partie des objets découverts ne sont pas authentiques. Sans vouloir se prononcer sur la date des objets découverts, M. Alexandre de Laborde déclare que la possibilité d'une supercherie semble devoir être exclue.

§

Droit de réponse. — Nous avons reçu cette lettre :

Bourg-la-Reine, 24 juillet 1927.

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre numéro du 15 juillet 1927 vous publiez, à la page 468 et

suivantes, une note de M. van Gennep sur la préhistoire. J'y relève à mon égard des insinuations malveillantes.

Or, depuis 1911, je suis membre de la Société préhistorique française.

Mes premières recherches sur le plateau de L'Hay datent de 1913, époque à laquelle ma maison de Bourg-la-Reine était en voie d'achèvement. Il est facile de le prouver.

M. van Gennep n'a donc aucunement le droit de m'attaquer en m'accusant de lui prendre ses stations.

Je ne sais, en effet, à quelle date il est venu habiter Bourg-la-Reine, mais, si j'en crois sa note, ce doit être vers 1916. Donc, je vous laisse conclure à qui de nous deux revient le droit de priorité.

Dans l'espoir que vous voudrez bien insérer cette réponse dans un prochain numéro du *Mercure de France*, je vous prie, etc.

PAUL LECLERC,
Instituteur retraité,
Correspondant du ministère de l'Instruction publique.

§

Erratum. — Dans l'article *Au champ des Morts de Glozel* du dernier numéro, p. 604, une erreur s'est glissée dans les numéros des figures; à la place de fig. 14, il faut mettre *fig. 13*, et vice-versa.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Champfleury, Mme Hanska et Louise Colet. — Nous avons, jadis, reproduit ici même (1) les confidences faites par Champfleury, touchant sa liaison avec Mme Hanska, au docteur Guède. La veuve de Balzac, confessait son éphémère amant, « était déjà très grosse à cette époque. Elle avait le nez de Catherine de Russie et je me souviens que moi tout jeune et bohème, cela me faisait une certaine émotion et une crainte de faire l'amour avec Catherine de Russie » !

Champfleury, trop bavard, n'avait point attendu la mort de l'*Etrangère*, survenue seulement le 10 avril 1882, pour divulguer cette passagère liaison et le moyen qu'il avait employé pour laisser tomber — ne vous en faites pas : elle était rembourrée — Mme de Balzac, qui, si Catherine fût-elle, semblait appartenir à la confrérie des *Femmes collantes*.

C'est, pourrait-on dire, une confession à double échappement,

(1) *Mercure de France*, 1er avril 1908, p. 565-568.

cette *Histoire d'une Muse*, narrée, le 25 janvier 1856, par Champfleury à Max Buchon. Si, pas plus que la veuve Balzac, Louise Colet, née Revoil, n'est nommée, dès la première ligne, de cette lettre, publiée, il y a près de trente ans, par Jules Troubat (1), on reconnaît la personnalité de cette *Muse* (ainsi d'ailleurs l'avait surnommée Flaubert), encombrante, insupportable et vindicative.

« Je suis lié depuis deux ans, écrivait-il, avec une Muse blonde, grande, forte, tout à fait virile, dont les aventures amoureuses ont fait quelque bruit à d'autres époques... » C'est bien de Louise Colet qu'il s'agit : George Sand était noire comme un corbeau et jamais ne put prétendre au titre de Muse, les quelques vers signés de son pseudonyme étant notoirement d'Alfred de Musset.

Champfleury, que sa beauté (?) ne semblait cependant pas vouer au rôle de professionnel gigolo, n'avait pas compris les avances de la dame, ni même son genou. Tout comme Mme de Balzac, mais sans aucun succès, il fallut qu'elle mît les points sur les i (un dernier souvenir de Musset). Pauvre Jules Husson, devenu Fleury, puis Champfleury, les dix ans d'âge qu'il comptait en moins tentaient ces quadragénaires mutines, chevronnées de la galanterie et de l'aventure.

A nouveau les voici en fiacre :

... la Muse me mit sur le chapitre de Mlle Mariette (2). « Ce sont là dis-je, des amours de bas étage : mais j'ai passé par bien d'autres souffrances », et je contai comment [c'est moi qui souligne] *une femme d'une haute condition, beaucoup plus âgée que moi, s'étant éprise de ma personne, j'avais rendu sans doute cette dame très malheureuse en même temps qu'elle me causait de tels tracas que, pour échapper à ces ennuis, je m'étais lancé dans la débauche. Cinq maîtresses à la fois !*

Les originaux des lettres de Mme Hanska à Champfleury doivent exister à Chantilly dans la collection Lovenjoul. Vraisemblablement, figurent-ils parmi les documents dont la communication

(1) Jules Troubat : *Une amitié à la d'Arthez, Champfleury — Courbet — Max Buchon*, Paris, Lucien Duc, 1900, in-12.

(2) Maîtresse de Champfleury dont il a été souvent parlé (Cf. *Souvenirs et portraits de jeunesse*, p. 153-158) et héroïne du roman : *Contes de printemps. Les Aventures de Mademoiselle Mariette*, Paris, Victor Lerou, 1853, in-12. Une nouvelle édition parut en 1862, chez Poulet Malassis et de Broise, illustrée de quatre eaux-fortes d'Edmond Morin.

est refusée au public. Toutefois, Paul Eudel, avant de les vendre au grand collectionneur belge, en avait fait prendre une copie dactylographiée, que j'ai eue entre les mains. Elle est édifiante, le « vous » et le « toi » de l'intimité, même chez Catherine II, s'y mélangent d'aimable façon. Pas plus qu'à Louise Colet (1), le « déduit » ne répugnait à la veuve Balzac, Cette copie doit être conservée, dans quelque bibliothèque particulière, moins bien gardée — je parle du fonds Lovenjoul où le cinéma ne fonctionne pas — que Chantilly. Cela ferait une jolie publication balzacienne, qu'on aimerait à lire, d'un cœur... léger.

PIERRE DUFAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le cinquième Congrès des *P. E. N. Clubs*. — M. Louis Piérard. — J. Destrée : *Le Mystère Quotidien*, Renaissance du Livre. — Mémento.

Le cinquième **Congrès des P. E. N. Clubs** s'est tenu cette année à Bruxelles et, grâce à M. Louis Piérard, son animateur, il obtint un plein succès.

A l'instar de toutes les grandes réunions internationales, il fut surtout consacré à des divertissements variés.

Car ne durât-il que cinq jours comme celui-ci, un Congrès bien ordonné comporte toujours des réceptions, un banquet, une représentation de gala, deux ou trois excursions et, accessoirement quelques travaux pratiques.

C'est pourquoi les invités du *P. E. N. Club belge*, après avoir été reçus à la Fondation Universitaire et à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, banquetèrent au « Residence Palace », applaudirent le *Don Juan* de Mozart au théâtre de la Monnaie, visitèrent officiellement Anvers, Malines et Belœil et consacrèrent quatre heures inemployées au vote de quelques motions platoniques.

Le gouvernement belge, soucieux de sa réputation, se montra bon prince. A la Fondation Universitaire, on comptait autant d'hommes politiques que d'écrivains, et à la table d'honneur du banquet, présidé par l'ombre de Georges Eekhoud, prirent place MM. Camille Huysmans, ministre des Sciences et des Arts, et Emile Vandervelde, ministre des Affaires Etrangères. Ce der-

(1) Louise Colet était née, en effet, en 1810. Cette date achèverait de démasquer l'inconnue, si quelque chose de sa personne demeurait inconnu.

nier prononça un éloquent discours qui recueillit l'approbation générale. Seul, le fantôme de Georges Eekhoud, plongé dans la lecture d'un journal du soir, ne sourcilla point.

Ce journal avait en effet de quoi impressionner une ombre rebelle aux féeries oratoires, puisqu'on pouvait y lire, rédigé par un député ami de M. Vandervelde, le récent rapport sur le budget des sciences et des arts, et dans ce rapport l'article suivant :

Secours à des littérateurs qui sont dans le besoin ou aux familles de littérateurs décédés : Deux mille francs papier, soit deux cent quatre-vingt-cinq francs-or.

Cet article différait trop du discours ministériel pour ne point soulever, même de la part d'un fantôme, un semblant de protestation.

Mais l'ombre de Georges Eekhoud, décidément sans rancune, s'abstint de toute remarque désobligeante. Tandis que M. Vandervelde se rasseyait au milieu des applaudissements, elle se tint coite et l'on put vider sans encombre la coupe de champagne traditionnelle.

Il fut entendu que les écrivains honoraient l'humanité, que cela devait leur suffire et qu'après tout, ils ne devaient pas désespérer de la hausse du franc.

Puis les congressistes s'apprêtèrent à de nouvelles fêtes qui, désertées par les ministres, furent charmantes. L'intimité des colloques et le mol enchantement des voyages à Anvers, Malines et Belœil favorisèrent les rapprochements. On fit connaissance, on se comprit et on s'estima, toutes choses d'importance pour des écrivains cantonnés comme les nôtres dans leur coin et qui, soit par timidité, soit par sauvagerie, se complaisent au culte exclusif de leur chapelle.

Grâce à ce congrès, grâce surtout à M. Louis Piérard qui en fut l'organisateur, les littérateurs belges et sans doute aussi les membres des P. E. N. Clubs étrangers marqueront donc d'une pierre blanche le mois de juin de l'année 1927.

C'est une curieuse figure que celle de **Louis Piérard**, poète, essayiste, député et journaliste. Issu du peuple, il ne l'a pas renié et, dans le monde des combinaisons politiciennes où il s'est taillé une place enviable, il a su garder une franchise et un émerveillement d'enfant qui, mieux que n'importe quelle attitude, trahissent ses origines. Sincère envers autrui, il l'est resté vis-à-vis

de lui-même tout en cherchant à élargir le cercle de ses curiosités et, dès son adolescence, il offrit l'attachant spectacle d'un esprit asservi à un pathétique héritage, mais tenaillé par une irrésistible ambition.

Il faut d'ailleurs reconnaître que les dieux l'ont bien servi.

A peine quitte-t-il son village natal qu'il fait la rencontre d'Emile Verhaeren, à qui il montre des vers qui sont immédiatement approuvés et bientôt, en compagnie de Christian Beck, familier comme lui de plusieurs cours du soir, il fonde *Antée*, qui deviendra une de nos plus belles revues d'avant-garde.

S'ils célèbrent la terre boraine, les premiers poèmes de Louis Piérard rappellent par leur rythme, leur facture et leur inspiration les strophes où Verhaeren chante la gloire de sa patrie flamande.

Jamais disciple ne se montra plus fervent, puisque Piérard adopte jusqu'aux tares et aux erreurs de son maître, mais jamais non plus esprit ne se précipita avec autant d'allégresse vers les innombrables routes qui sollicitaient ses instincts. Bientôt en effet, Piérard s'aperçoit qu'en dehors d'Emile Verhaeren et de tous les poètes français qu'il a interrogés, parfois avec moins de discernement que d'enthousiasme, il est ailleurs, et dans son pays même, d'autres poètes dont il devine le prestige à travers d'imparfaites traductions. Et l'on voit alors ce Wallon, qui s'est fait voyageur de commerce, s'initier après ses dures journées de labeur au flamand, à l'anglais, à l'allemand et à l'italien, qu'il ne tardera pas à manier avec une dextérité d'autant plus grande qu'entré dans le parti socialiste, où l'appellent à la fois ses origines et ses sympathies, il se trouve constamment en rapport avec les délégués étrangers de l'*Internationale*.

Déjà Frameries où il est né s'enorgueillit de son enfant qui « écrit dans les gazettes, parle toutes les langues du monde et sait à l'occasion haranguer une assemblée ».

Rédacteur au *Soir*, il est aussi le correspondant belge de deux journaux anglais quand éclate la guerre. Journaliste aux armées, il fait la navette entre les différents fronts et les Pays-Bas, où il fonde *La Revue de Hollande*.

Son bagage littéraire est déjà important : Trois recueils de vers : *Images Boraines*, *De flammes et de fumées* et *A la gloire de Piotte* ; une anthologie : *Aimons les arbres* ; trois livres

d'essais : *En Wallonie*, *Sous les armes*, *sous la botte*, *en exil*, *De moins cinq à la Délivrance*, et deux monographies, l'une consacrée à *Max Elskamp*, l'autre à un peintre wallon, *Nicolas Neufchâtel*.

Peu après l'armistice, c'est la députation et la collaboration quotidienne au *Peuple*, ce qui n'empêchera pas Piérard de publier de temps à autre, comme par coquetterie, une œuvre de pure littérature. En 1922, il fait paraître ses *Films brésiliens*, en 1923, la traduction d'un roman néerlandais, en 1924 *La Vie tragique de Vincent Van Gogh*, son meilleur ouvrage, à moins qu'on ne lui préfère un livre de contes, *Les Trois Borains*, où s'épanche, avec une verve à la fois douloureuse et narquoise, une âme demeurée farouchement wallonne.

Louis Piérard, on le voit, a exploré de nombreux domaines et n'a point renoncé à en découvrir de nouveaux. Son flair l'entraîne où il le veut et où il le faut, son œil gris enregistre, pour le plus grand profit des autres, ce qui l'amuse ou l'intéresse et sa mémoire emmagasine avec une déconcertante sûreté les images et les idées capables de justifier la mission qu'il s'est choisie.

Il conférencie sur l'art, la littérature, le folklore, la sociologie et l'économie politique. On l'entend à Bruxelles, en province et à l'étranger.

Attaché à la rédaction du *Peuple* et de deux journaux anglais, il collabore aussi à de nombreuses revues. Le *Mercure*, entre autres, inséra plus d'un de ses articles et, eut la primeur de son beau conte *Orphée, bombardon*. On le rencontre aux meetings, dans le monde, aux concerts, aux premières de tous les théâtres, à l'ouverture de toutes les expositions et, lorsqu'on le croit à Bruxelles, il prononce un discours à Londres ou à Prague, comme il préside un banquet au Caire quand on signale sa présence à Paris, à Rome ou à Rio-de-Janeiro. Parce qu'il se prévaut de son titre d'écrivain, il réserve ses prédilections aux artistes, et parce qu'il est député, c'est encore aux artistes qu'il consacre la plupart de ses interventions parlementaires. Avant M. Herriot, il a déposé sur les bureaux de la Chambre un projet de loi assurant aux écrivains vivants l'aide posthume, si on peut dire, des artistes morts.

Président du P. E. N. Club belge, il vient d'affirmer devant ses confrères étrangers sa compétence, son entregent, son intelli-

gence et sa bonne humeur, toutes qualités qui l'ont fait apprécier depuis longtemps de ses compatriotes.

Louis Piérard est donc un homme heureux. C'est pourquoi les Dieux, qui lui ont toujours voulu du bien, lui glisseront un jour ou l'autre un portefeuille ministériel sous le bras. Et ce sera justice.

M. Jules Destrée, ancien ministre, député, avocat et hommes de lettres, est aussi un homme heureux. Mais parce qu'arrivé au faîte de la renommée, il a renoncé à toute ambition nouvelle, le bonheur dont il jouit n'a plus ni l'allégresse, ni la sécurité de celui que savoure M. Piérard.

Contemporain des *Jeune-Belgique*, M. Jules Destrée a connu le beau temps des luttes wagnériennes et des querelles symbolistes, et de ce fait il a gardé dans ses actes comme dans ses œuvres un héroïsme empanaché qui, tout au moins dans sa vie publique, l'apparente à Jean Jaurès.

Ses discours parlementaires comme ses plaidoiries, ses articles de polémique comme ses récents ouvrages et sa personne même, traduisent une inlassable aspiration et il suffit d'entendre, de dessous son petit feutre souple, gronder et sourdre son émouvante voix, pour ranger M. Jules Destrée parmi les grands sentimentaux.

Au Congrès des P. E. N. Clubs, le député socialiste avait délibérément cédé la place à l'homme de lettres. Déjà, lors de son ministère, n'avait-il pas fait table rase de ses opinions politiques pour n'écouter que ses préférences d'artiste, et pendant la guerre n'est-ce pas le dilettante autant que le propagandiste que l'on acclama à Rome, à Moscou et à Tokio ?

Pour le bourgeois belge, indulgent à tout péché, sauf au péché d'intelligence et qui se méfie des personnalités rétives à ses dogmes étriqués, M. Jules Destrée reste évidemment en marge de l'ordre établi. Ses fantaisies l'effarent comme l'effaraient naguère les attitudes et les boutades d'un Léopold II et d'un Edmond Picard.

Néanmoins, cet esprit complexe l'intrigue et le passionne. Qu'est au juste M. Jules Destrée ? Est-ce un artiste, un homme politique, un avocat, un rhéteur, un légiste ou simplement un amateur ?

Autant de questions déroutantes que l'intéressé, d'ailleurs, se

plaît à embrouiller jusqu'à ne plus bien s'y retrouver lui-même.

A l'ardeur qu'il met à défendre tel poète discuté ou tel peintre novateur, on pourrait considérer la politique comme son violon d'Ingres. Mais qu'il prenne part à un débat parlementaire ou à une intrigue de couloirs, et aussitôt le partisan fait éclater le cocon d'or de l'esthète. Soit qu''il tende une perche secourable à un ami politique en danger, soit que, sans avoir l'air d'y prendre garde, il déjoue l'embûche d'un adversaire, il reste toujours le mandataire habile, chaleureux et quelquefois partial de ses électeurs.

Voilà, se dit-on alors, qui trahit bien le procédurier. Au fait, M. Jules Destrée ne serait-il qu'un avocat égaré dans la politique ? Un projet de loi lucide et généreux dénonce bientôt le législateur dédaigneux de tout programme électoral et qu'agoniraient les sectaires de tous les partis, s'ils ne redoutaient les sortilèges de la grande voix dont M. Jules Destrée, orateur incomparable, foudroie ses adversaires.

Quelque déconcertantes que soient ses métamorphoses, ce Protée n'est cependant pas invulnérable à l'analyse.

Un trait reste commun à ses innombrables visages. C'est l'amour de la lutte. Ce dilettante ou, si l'on veut, cet amateur passionné vit au milieu d'éternels combats : combats intimes où il s'interroge avec une inquiétude qui n'a cessé de croître avec les années ; combats publics où il s'efforce de faire dégorger par la vie ce meilleur devenir auquel tout homme aspire et que M. Jules Destrée rêve de faire rayonner autour de lui.

Qu'il y a loin pourtant de ses écrits de jeunesse à ceux qu'il signe aujourd'hui ! Manuels ironiques, monographies précieuses, notations subtiles, l'auteur de ce *Journal des Destrée* qui parodiait si joliment le *Journal des Goncourt*, les éparpillait jadis parmi des amis choisis avec une nonchalance désabusée. C'était au temps où Albert Giraud s'enfermait dans sa tour d'ivoire, où Georges Rodenbach entreprenait un extravagant *Voyage dans les yeux* et où Fernand Knopff illustrait d'énigmatiques visages des vers sibyllins imprimés sur peau de soie par les soins de l'éditeur Edmond Deman.

Depuis lors, le mandarin s'est dépouillé de sa robe et ses derniers livres ont une autre résonance. Déjà *Les Fondeurs de*

Neige, où il relate sa mission en Russie pendant la guerre, abondent en pathétiques réflexions. Mais c'est dans **Le Mystère quotidien** qu'éclate dans toute son ampleur le drame de cette intelligence brusquement confrontée avec le silence des espaces infinis.

M. Jules Destrée n'a pas la franchise de Pascal et il élude le mystère de Dieu en se penchant vers l'énigme de l'homme. Les doctrines de Freud lui servent de truchement, et par l'entremise de deux interlocuteurs bénévoles, il procède à son examen de conscience. Ces incursions freudiennes sont à la mode. Elles libèrent l'intelligence de trop hautaines spéculations et la ramènent de l'absolu qu'elle ambitionne à un relativisme d'autant plus séduisant qu'il livre ses terres vierges au moindre passant un peu attentif.

Pour le philosophe-amateur qui s'éveille dans tout homme mûr, le subconscient est donc un royaume élu et le mystère quotidien prend l'allure d'un dérivatif qui le distrait du mystère éternel.

Mais en opposant aux prétendues certitudes humaines la persistance du mystère dans le berceau même de ces certitudes, l'étude du subconscient prépare l'esprit à de plus hauts problèmes et l'aguerrit contre leur vertige.

Le Mystère quotidien ne serait donc que le prélude à un acte de foi ? Tout le passé de M. Jules Destrée semble le démentir et nous pourrons fort bien considérer ce livre comme le divertissement d'un Candide vieilli, soudain mis en présence d'un jardin ignoré. Pareille interprétation paraît cependant téméraire à qui pousse la lecture du *Mystère quotidien* jusque dans ses recoins. Et peut-être certains épisodes de la vie de M. Jules Destrée aideront-ils aussi à le mieux faire comprendre.

Il n'est pas indiscret de rappeler qu'au temps où M. Jules Destrée, lassé d'un esthétisme stérile, canalisait ses inquiétudes vers l'apostolat socialiste, son frère Olivier-Georges, qui lui aussi avait signé des essais précieux et goûté la vie absurde et charmante du dandy, cherchait la paix spirituelle dans un couvent de Bénédictins. Tous deux, en proie à la même détresse morale, aiguillaient donc leur destins vers des voies apparemment divergentes et creusaient entre eux un gouffre au fond duquel l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre risquait de périr. Cependant, au bout de quelques années, Olivier-Georges publiait un

recueil de méditations religieuses, *Au milieu du chemin de notre vie*, auquel Jules ne tardait pas à opposer *Le Mystère quotidien*. A première vue, ces deux ouvrages, nés sous des égides contradictoires, semblent n'avoir rien de commun. Cependant, quelque paradoxal que soit leur rapprochement, ils aboutissent à une conclusion identique. Car lorsqu'à la certitude doctrinale d'Olivier-Georges, Jules répond par cette autre certitude : « A certaines altitudes, les mêmes fleurs fleurissent et ce n'est que dans la plaine qu'elles sont si diverses et variées », le rêveur du *Mystère quotidien* n'est pas éloigné de la Maison de Dieu où repose aujourd'hui son frère le Benédictin.

Toutefois, ne nous fions pas trop à ces coïncidences et n'en tirons point d'arguments spécieux. Quoi qu'on en puisse inférer, *Le Mystère quotidien* ne fait pas présupposer une conversion prochaine. Il se borne à tracer une courbe spirituelle et à unifier dans une même clarté les différents visages d'une âme.

Memento. — *La Nervie* publie deux intéressants fascicules, l'un consacré à *Charle van Lerberghe*, l'autre à l'*Art Russe contemporain*.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

M. Arconada : *En torno a Debussy*, Madrid. — José Bergamin : *Caracteres*, Litoral. — Manuel Azaña : *El jardin de los frailes*, Madrid. — Ramon del Valle-Inclan : *Divines Paroles*, traduction de A. Coindreau, préface de Jean de la Nible, Stock. — Centenaires de Gongora et de Goya.

Sous l'influence des derniers esthéticiens allemands, sous l'influence d'esprits tels que José Ortega y Gasset et Eugenio d'Ors, et aussi, sans doute, sous celle de certaines tendances françaises que le nom de M. Jean Cocteau représenterait assez complètement et qui instaurent une gymnastique et une hygiène nouvelles de l'intelligence et du goût, quelques jeunes gens semblent vouloir doter la littérature espagnole de ce qui lui a souvent fait défaut : une critique. De tous les jeunes écrivains, il me paraît qu'Arconada est l'un des mieux doués et l'un de ceux dont la dialectique, déjà souple et aiguisée, saura découvrir à son époque des voies et des horizons.

Le prétexte qu'il vient de choisir lui permet de tracer les variations les plus brillantes autour de ce problème que la notion d'actualité introduit dans la discussion esthétique. La gloire de Debussy, dans l'histoire de nos valeurs et de nos préférences, est en

effet à un point assez pathétique : elle grandit et s'éteint tout ensemble, et l'on sent chaque jour davantage ce qu'elle comporte d'émotion éternelle à mesure que nos recherches et nos besoins s'éloignent davantage de son enseignement.

L'esprit d'Arconada excelle à cerner l'essence d'une œuvre telle que celle de Debussy en n'analysant — et avec quelle maîtrise ! — que des formes et en citant le moins de noms et de faits possibles. Dans cette critique limpide et cristalline, pas la moindre poussière de littérature et de rhétorique. Seuls, le jeu, la lutte et la succession des formes nous occupent. Critique qui va de l'extérieur à l'intérieur, de la périphérie au centre.

Et cependant une question se pose : que reste-t-il en tout ceci de Claude-Achille Debussy ? Et cette critique, pour pénétrante et pure qu'elle soit, atteint-elle réellement le centre de son objet ? J'aurais aimé que cette méthode se complétât (et ainsi nous aurions eu le livre brûlant, dramatique, organique que je rêve de lire) par la méthode inverse qui consisterait à partir du plus intime et du plus humain de Claude-Achille Debussy et de montrer comment cette part de lui, qui était la plus secrète et la plus irréductible, se combina avec la nécessité où son époque le plaçait d'inventer et de développer telle ou telle forme.

L'histoire ne suffit point en effet à expliquer les créations de l'esprit ; et c'est, directement et naturellement, en celui-ci même qu'il y aurait souvent intérêt à chercher certaines raisons d'être des images où il s'est exprimé. Je sais bien que le livre d'Arconada s'intitule **Autour de Debussy** et que sa méthode constitue déjà un progrès copernicien ; mais je crois que la méthode idéale, plus vaste et plus complète, embrassera celle que nous voyons employée ici, et consistera à fixer le lieu géométrique où se rencontrent toutes les données d'un même problème. La critique moderne s'est débarrassée de toute une vaine phraséologie littéraire et faussement historique, de tout l'abominable bavardage instauré par le grossier scientisme du temps de M. Taine ; mais elle a tout intérêt à ne pas jeter par-dessus bord les bénéfices que peut lui procurer une honnête méthode psychologique, accrue d'ailleurs de toutes les découvertes qui viennent d'être faites dans ce domaine. Que je souhaite de voir Arconada écrire à présent : *Au cœur de Debussy !*

Je ne saurais trop, d'ailleurs, louer son livre. Une merveil-

leuse propreté intellectuelle y éclate à chaque page. Tout, ici, est clair et agile. J'y ai particulièrement admiré un étonnant tableau de la musique française du XIXe siècle, avec une très originale et très profonde analyse de Franck et du franckisme.

§

José Bergamin, comme Arconada, est très caractéristique de cette étape critique et réfléchie de la vie intellectuelle espagnole. Mais dans cette direction, quelque chose d'arbitraire et de profondément espagnol qui est en lui l'entraîne à rechercher une qualité toute particulière et qui sera sa note personnelle : la fulguration.

Ce que Bergamin, consciemment ou non, tend à produire, depuis qu'il écrit, c'est en effet le trait décisif et foudroyant qui traverse l'esprit du lecteur et emporte son adhésion à la façon de ces lignes brisées et de ces corps livides qui déchirent l'orage d'une toile du Greco.

Jusqu'ici, il avait cru — et souvent en vain — obtenir cet effet par une sorte de fuite plus décevante que surprenante. Il semble avoir compris que le dépouillement et l'épuration peuvent être un sacrifice facile et qu'il y a plus de mérite à savoir être riche et bien employer sa richesse qu'à se laisser devenir pauvre et à attirer les regards sur sa pauvreté. Dans ce nouveau livre, **Caractères,** il accepte courageusement le jeu littéraire et nous offre une prose résolument substantielle.

Cette série de portraits profonds et pleins d'étrangetés témoigne des innombrables ressources dont dispose Bergamin et dont un ascétisme ou, tout au moins, un scrupule que je ne cesserai de lui reprocher le privait sans profit pour personne, encore moins pour lui : car il a découvert, par ce nouveau livre, plus de choses en lui-même et dans le monde qu'il n'en pouvait et que nous n'en saurions nous-mêmes imaginer. Aussi n'a-t-il pas fini de s'étonner et de nous étonner. A chaque page, une résonance imprévue nous surprend, dont il doit lui-même saisir et reconnaître la nouveauté, la profondeur, la plénitude. On assiste à l'effort d'un musicien qui invente sa gamme.

§

Aujourd'hui seulement on peut lire en volume le beau roman dont Manuel Azaña avait donné des fragments autrefois, dans sa

revue, *La Pluma*. **El Jardin de los Frailes** est une suite de souvenirs de la vie de collège, qui fait, parfois, penser à Miró, et qui est écrite dans une langue romaine, d'une densité et d'une concision extraordinaires. On regrette qu'un tel écrivain ne nous donne pas d'autres livres. Il en est certainement peu qui honorent à ce point la langue espagnole. Ajoutons qu'il règne dans ce roman une sorte de stoïcisme, une tristesse soutenue, une amertume grave et hautaine qui mériteraient d'être plus longuement étudiées.

§

L'excellente collection du *Cabinet Cosmopolite* vient de publier une très bonne traduction des **Divinas Palabras** de Valle-Inclan, qui renouvelle le plaisir qu'on éprouve toujours devant cet art si puissamment suggestif, si évident et convaincant. L'atmosphère d'une œuvre de Valle-Inclan, quelque résistance que l'on veuille opposer à des artifices qui ont toutes les apparences du plus vain dannunzianisme, demeure inoubliable, grâce à l'on ne sait quel secret. Un irrésistible mouvement, une inéluctable nécessité font de ces légendes, de ces gesticulations, et de tout ce langage brillant, net et pittoresque, un spectacle qui s'impose aux sens et à la mémoire. Valle-Inclan est un grand poète.

§

Les journaux, les revues, et en particulier cette récente *Gaceta Literaria*, organe des amitiés espagnoles, si fervente, si frémissante de jeunesse et de curiosité, sont pleins en ce moment des enthousiasmes que réveillent les grands souvenirs de **Gongora et de Goya**. Excellente occasion pour l'Espagne de refaire son bilan spirituel et le compte de ses possibilités, de dessiner encore une fois l'image de ce qu'elle représente et pense représenter devant l'humanité. Ces deux génies, dont l'un a porté l'art de la poésie à l'un de ses points extrêmes et dont l'autre a peut-être été le peintre le plus varié, le plus complet et le plus directement saisissant de tous les temps et de tous les pays, caractérisent plus aisément — sinon avec plus de grandeur — que Cervantes et que Velazquez la puissance de l'esprit espagnol, sa portée, sa volonté, la violence indomptable et la fierté de sa nature.

JEAN CASSOU.

LETTRES PORTUGAISES

José Joaquim Nunes : *Cantigas d'amigo*, Imprensa da Universidade, Coimbre. — Valentin Lamas-Carvajal : *Poesias*, selection et prologue par Juan del Valle, Bibliotheca de autores gallegos, La Corogne. — Manuel Lugris Freire : *Ardencias*, Lar, La Corogne.— Leandro Carré Alvarellos ; *O Pecado alleo*, drama en tres actos, Zincke frères, La Corogne. — Villar-Ponte et R. Cabanillas : *O Mariscal*, Lar, La Corogne. — R. Cabanillas ; *N'o Desterro*, Lar, La Corogne. — Armando Cotarelo : *Hostia*, Lar, La Corogne. — Mémento.

Terre celtique, plus tard colonisée par les envahisseurs septentrionaux et notamment par les Suèves, le nord-ouest de la péninsule ibérique, ethnologiquement appelé territoire luso-galaïque, fut une pépinière d'hommes remarquables, qui mêlèrent hardiment le rêve à l'action. Les aïeux du grand Camoens étaient originaires de Galice, et ceux de l'immortel Cervantès vivaient en la cité d'Oureuse, qui appartient à la même province. Mais il est un fait de la plus haute importance pour l'histoire des Lettres, c'est que la musique et la poésie lyrique aient trouvé dans ce coin d'Europe leur patrie d'élection.

A tous ceux que peuvent intéresser les sources et l'évolution du lyrisme péninsulaire au Moyen Age, aux chercheurs que passionne l'étude des courants idéologiques et des modes d'expression poétique entrelacés les uns aux autres, la belle et récente édition critique des **Chansons d'ami** où M. José Joaquim Nunes a rassemblé, avec une sûre érudition, l'œuvre des troubadours gallego-portugais de l'époque du grand roi-poète Dom Diniz, apportera documentation et contentement. Le captivant volume est galamment dédié « aux femmes de Portugal et de Galice ».

Toutes les femmes du monde seraient sensibles, je pense, au charme de la suivante pièce, que je ne puis résister au plaisir de traduire :

En l'ermitage Saint-Siméon j'étais assise — et les grandes vagues ont entouré l'église — et je pensais à mon ami.

Je me tenais devant l'autel, en l'ermitage. — M'ont entourée les grandes vagues, — et je pensais à mon ami.

M'ont entourée les grandes vagues de la mer. — Je n'ai batelier ni rameur, — en attendant mon ami.

M'ont entourée les grandes vagues de la mer. — Je n'ai pas de pilote et ne sais point ramer, — en attendant mon ami.

Je n'ai batelier ni rameur. — Je mourrai, moi belle, en la grande mer, — en pensant à mon ami.

Je n'ai point de pilote et ne sais point ramer.— Je vais mourir, moi belle, en la haute mer, — en attendant mon ami.

Voilà qui a bien l'accent nostalgique d'un *sône* armoricain, et les parentés d'âme sont indéniables. C'est de la poésie atlantique.

Les érudits crurent longtemps que cette poésie lyrique si particulière était, tant pour la forme que pour le fonds, d'origine provençale ou *lemosine*. Toutefois, M. Theophilo Braga, avec son intuition souvent géniale, avait tenu à distinguer nettement les deux courants en vogue à l'époque de Dom Diniz : l'*Arte maior* qui use de l'endécasyllabe transpyrénéen (et qui célèbre selon un rite non seulement littéraire, mais templier, le culte de la Dame, la nécessité du secret, etc.) et l'*Arte menor*, essentiellement traditionnel et populaire, qui se sert de la *redondilha*. L'éminent érudit et folkloriste va même jusqu'à suggérer que certaines villanelles, la *serranilha* par exemple, pourraient provenir d'un vieux fonds basque, non aryen, et pense que l'on pourrait établir un rapprochement avec ces chansons péninsulaires et les formes lyriques de l'antiquité chaldéenne, révélées par les traductions de Smith et d'Oppert.

L'action des Arabes aurait provoqué la reviviscence de ce lyrisme intuitif.

Les travaux de l'illustre arabisant espagnol, M. Ribera y Tarrago, déjà signalés ici, ont donné la clef du problème, et restitué aux Gallego-portugais ce qui leur appartient en propre.

Les Arabes eux-mêmes leur ont emprunté la forme de *zejel*, qui a rayonné ensuite jusqu'aux frontières de l'Inde, à travers l'Afrique du Nord, la Syrie et la Perse. Le *zejel* est né en Andalousie vers la fin du IXe siècle ; il eut pour créateur le poète aveugle Mocadem-ben-Moafa qui, à ses débuts, composa de nombreuses chansons en langue romane, avec refrain destiné à être repris en chœur, selon la coutume des bergers de Galice qui venaient chercher du travail en Andalousie. Dans son livre fortement documenté : *Les origines de la poésie lyrique en France*, M. Jeanroy reconnaît lui-même que les *Chansons d'ami* en particulier sont essentiellement péninsulaires, et ne sauraient trouver d'ascendance aux pays français.

Les convulsions politiques séparèrent pour toujours le Portu-

gal de la Galice, et celle-ci vit bientôt tomber son noble idiome, le plus musical de la péninsule, au niveau d'un dialecte purement rustique. Il y eut pourtant une brillante tentative de renaissance au xve siècle avec Macias el Enamorado, Villasandino, Jerena, dont les œuvres figurent au *Cancionero de Baena*; puis le castillanisme triompha et il fallut attendre l'époque contemporaine pour voir ressusciter, avec Rosalia de Castro qui publia ses *Cantares Gallegos* en 1863, avec Eduardo Pondal, Curros Enriquez, la géniale endormie. Le signal décisif, comme on sait, fut donné par Manuel Murguia avec son *Histoire de Galice*. Le mouvement s'est étendu, approfondi ; les disciples aujourd'hui sont nombreux et pleins de talent. Ils ont le culte des grands précurseurs, qui furent les prophètes de la Race, et qui galvanisèrent les énergies somnolentes. Parmi ces bons ouvriers de la première heure, Eduardo Pondal semble un barde celte venu de Galles ou d'Irlande ; il prophétise avec l'accent d'un Aneurnin ou d'un Taliésin; Curros Enriquez sonne l'appel des courages, le réveil de la Race. Tous deux font vibrer à l'occasion sur la lyre la corde d'acier, cependant que Valentin Lamas-Carvajal laisse volontiers mourir dans un soupir plaintif et nostalgique l'éclat vigoureux de ses préludes. Il excelle à traduire avec douceur ou véhémence les plus délicats et subtils mouvements de l'âme. Son vers semble reproduire tour à tour le bruit du vent de mer dans les pins, le soupir de la brise dans la ramure des châtaigniers, le sanglot des eaux vives sur les pierres. Nul, depuis Rosalia de Castro, dit M. Juandel Valle dans la préface au délicieux florilège qu'il nous donne de ses **Poésies**, n'a su célébrer choses et gens de la terre ancestrale avec plus de chaude ferveur. Les diverses pièces du volume ont été empruntées aux trois recueils publiés successivement par le poète : *Epines, feuilles et fleurs*, *La Muse des villages*, *Nostalgies de Galice*. Carvajal possède le secret de la grâce, et je ne sais rien de plus intensément lyrique et tendrement vibrant que les strophes intitulées *Le parler des fées* :

Parle-moi dans la langue du terroir chéri,
S'il est vrai que tu aies de l'amour pour moi !

Valentin Lamas-Carvajal a chanté pour trouver la consolation de ses peines. Il a la tendresse et le charme d'un Brizeux, et son œuvre a dû éveiller plus d'une vocation, celle d'un Noriega

Varela par exemple, qui achève de nouer une gerbe de sonnets agrestes, parfaitement uniques en leur genre.

Manuel Lugris Freire est de cette génération d'initiateurs, et il est toujours sur la brèche. La résurrection du théâtre en Galice lui doit plus qu'à tout autre, avec des œuvres comme *Mareiras*, *Minia*, *A Ponte*, *Estadeiña*. Poète aux accents tout imprégnés de *saudade*, il vient de susciter à la fois, parmi ses compatriotes, la surprise et l'admiration avec son recueil de poèmes : **Ferveurs**, qui marque l'avènement de ses soixante années. Il est aussi l'auteur d'une grammaire *gallega* fort appréciée. A la scène, il n'a point de meilleur disciple que M. Leandro Carré Alvarellos, l'auteur applaudi de ce drame poignant : **Le Péché d'un autre**, dont la représentation marqua une date dans l'histoire du théâtre de la province et qui, pour se dérouler à l'époque actuelle, au milieu des gens de la côte de Galice, n'en reprend pas moins, sous une forme essentiellement moderne et vécue, le thème tragique que Corneille a développé dans le *Cid*. La pièce de M. Leandro Carré Alvarellos est toute de tendresse ; elle exprime l'âme d'une race essentiellement vaillante et sensible, proche parente de celle d'Erin. Il n'est pas jusqu'au drame héroïque en vers qui n'ait tenté les poètes de Galice, et toute la presse de la province vient de retentir des éloges décernés au **Maréchal**, trois actes et un prologue où MM. Villar-Ponte et Ramon Cabanillas ont entrepris, en un genre illustré au Portugal par Jaime Cortesão, de célébrer la mémoire du grand patriote *gallego* du xve siècle, le maréchal Pardo de Cela. Œuvre puissante et bien venue de deux ardents patriotes. Notre goût toutefois garde ses préférences au lyrique tour à tour vengeur et nostalgique qui signe les pièces, de rythme et de sentiment si variés, rassemblées sous le titre **En Exil**. Et voici que leur auteur, le *Poète de la Race* comme l'ont surnommé ses compatriotes, vient, par une juste et inattendue consécration, d'être désigné pour faire partie de l'Académie espagnole, aux côtés d'Armando Cotarelo, dont le nouveau livre **Hostia** a révélé la personnalité oubliée de l'hérésiarque *gallego* Priscillian. Il faut savoir que le nouveau règlement de l'Académie espagnole vient d'organiser la représentation des langues régionales au sein de l'illustre assemblée et que, de ce fait, deux places ont été accordées à la Galice. L'Académie française suivra-t-elle cet exemple ?

Mémento. — La collection des Cent chefs-d'œuvre étrangers (La Renaissance du Livre) met judicieusement à profit le centenaire du Romantisme pour lancer le volume anthologique que M. Georges Le Gentil, avec son érudition coutumière et son goût averti, consacre à Almeida Garrett, le grand dramaturge de *Luis de Souza*, poète et romancier par surcroît, non des moindres. Nous analyserons prochainement ce beau florilège et la magistrale introduction qui le précède.

Mme Maria de Mesquita da Camara, la poétesse remarquée de *Triste* et d'*Ario-Iris*, émule applaudie de la grande Virginia Victorino, publie à *Seara Nova* un recueil hors de pair : *Po do teu caminho*. Lire dans *Aguia* de maîtresses pages sur *Florence* par Vila-Moura. Aux mêmes éditions de *Seara* paraissent : *Cidades antigas e Terras mortas*, par Camara Reys.

En Galice, l'éditorial *Lar* prépare un Dictionnaire *gallego*, impatiemment attendu, et poursuit son action féconde avec sa collection de nouvelles. *Nos*, *A nosa Terra* renseignent sur le mouvement des Lettres et de la pensée. *Celtiga*, à Buenos-Aires, entretient la flamme au sein de la colonie, et tout ce qui compte en Galice y est représenté.

PH. LEBESGUE.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Sigurd Host : *Henrik Ibsen*, Stock. — Peter Egge : *Chez Vincent Ost*, Oslo, Gyldendal. — Knut Hamsun : *La Faim*, trad. par George Sautreau, F. Rieder. — Johan Bojer : *Les Emigrants*, trad. par P. G. La Chesnais, Calmann-Lévy. — P.-G. La Chesnais : *Johan Bojer*, Oslo, Gyldendal. — Sigrid Undset : *L'âge heureux, suivi de Simonsen*, trad. par V. Vindé, G. Sautreau et A. J. Jouquey, Simon Kra. — Andreas Haukland : *Vertige*, trad. par Marguerite Gay et Vibeke Dahl. — Jöhannes Jørgensen : *Le pèlerinage de ma vie*, trad. par Jacques de Coussange, Gab. Beauchesne. — Mémento.

Le centenaire de **Henrik Ibsen** aura lieu au commencement de l'an prochain, et j'en profite pour parler de l'ouvrage de M. Sigurd Höst, qui a paru à un moment où j'ai fort négligé cette rubrique, ce dont je m'excuse. C'est le meilleur ouvrage d'ensemble sur l'œuvre de Henrik Ibsen. Il a paru en français, et l'auteur, norvégien, lecteur à l'Université de Kristiania, l'a écrit directement en français, et à l'usage du public français. Il est très clair et facile à lire, étant allégé de tout appareil d'érudition, de toute documentation sur les origines norvégiennes d'Ibsen et de son théâtre, et de toute déclamation métaphysique. Il a, d'ailleurs, obtenu le succès qu'il méritait, car l'ouvrage a eu déjà plusieurs éditions.

Ceci ne veut pas dire, toutefois, que l'auteur ait simplement présenté d'une manière particulièrement claire et ordonnée l'œu-

vre d'Ibsen. Il a fait, en même temps, un travail d'analyse original. Déjà, rien que le fait d'avoir pu débarrasser son exposé de tout commentaire d'allure transcendante et de toute interprétation fondée sur le caractère spécifiquement norvégien des drames d'Ibsen, est louable. Certes, Ibsen s'intéressait à certaines idées, mais il n'a pas écrit pour propager un système d'idées déterminé. Certes, Ibsen était norvégien, et c'est bien dans un milieu norvégien que se meuvent ses personnages, mais les idées qu'ils agitent sont universelles. Ibsen était un individu et un poète. C'est l'homme et le théâtre exprimés dans son œuvre que M. Sigurd Höst a voulu montrer. Il a voulu faire une étude psychologique d'après cette œuvre.

Il semblerait assez naturel, pour une telle étude psychologique, de suivre à la fois l'histoire personnelle de l'homme et le développement du poète, dont les productions successives se seraient intercalées dans la biographie : c'est ce que je voulais essayer de faire dans ma traduction, si j'avais pu en continuer la publication. Mais les dimensions que M. Sigurd Höst voulait assigner à son volume ne le lui permettaient pas, et il a pris le parti de négliger presque entièrement la biographie, réduite à quelques indications très sommaires. C'est uniquement dans l'œuvre du poète qu'il a recherché la nature de l'homme, et cette manière de considérer le théâtre d'Ibsen est d'autant plus heureuse que rarement la vie d'un écrivain a, autant que la sienne, consisté dans sa production, à laquelle on peut même dire qu'il a fait le sacrifice de sa personne. Quand il n'y aurait en lui que ce prodigieux dévouement à l'art, c'est un phénomène qu'il valait la peine de mettre en évidence, et son théâtre ne peut être pleinement compris si on l'oublie.

Les lecteurs français seront surpris de voir combien M. Sigurd Höst insiste sur les œuvres d'Ibsen antérieures aux drames modernes qui seuls constituent, selon eux, le vrai mérite et l'œuvre durable du grand dramaturge. Environ un tiers du volume est consacré aux pièces et aux poésies de jeunesse, un second tiers aux œuvres de forme dramatique, mais non écrites pour la scène, et il ne reste que le dernier tiers pour ce que le public considère comme l'essentiel.

Peut-être M. Sigurd Höst a-t-il pensé, précisément parce que les douze dernières pièces d'Ibsen sont mieux connues, qu'il pou-

vait se contenter de mentions plus rapides. Mais surtout, il faut songer qu'Ibsen avait près de cinquante ans lorsqu'il a définitivement adopté la forme du théâtre moderne. Tout ce qui précède doit donc compter pour plus qu'une simple préparation. *Brand*, *Peer Gynt* et *Empereur et Galiléen* sont des œuvres de pleine maturité. Il serait étrange qu'Ibsen n'eût commencé qu'ensuite à écrire des œuvres vraiment durables, et beaucoup de gens pensent, au contraire, que sa plus belle période s'étend de 1862 à 1873, de *La Comédie de l'Amour* à *Empereur et Galiléen*.

Les drames modernes sont très divers. On y peut distinguer plusieurs périodes assez nettement distinctes, mais ils sont tous réalistes par la forme et ils se suivent sans interruption, formant une série continue et assez homogène, qui contraste singulièrement avec les pièces, poésies et poèmes dramatiques antérieurs. Il y a là une coupure très nette dans la production d'Ibsen. Et l'on ne peut noter dans sa vie, au moment de la coupure, aucun événement précis, ni aucune transformation qui l'explique. Certaines idées étaient ambiantes à cette époque et avaient frappé son esprit, et M. Sigurd Höst montre leur influence. Mais, comme il l'observe très justement, Ibsen n'aurait pas subi cette influence s'il n'y avait été, d'avance, très préparé. En abordant le théâtre réaliste moderne, Ibsen s'est restreint volontairement. Il faut expliquer cela, et l'explication ne peut se trouver que dans les grands drames antérieurs. Et puisqu'il s'est restreint, c'est plutôt dans ces drames antérieurs que l'on trouvera Ibsen véritable et total.

Si le livre de M. Höst fait lire davantage les œuvres d'Ibsen d'avant la coupure, il aura été utile. C'est un guide précieux qui montre bien la plupart des endroits essentiels pour saisir la pensée d'Ibsen, — je ne veux pas dire par là sa doctrine, que l'on a trop cherchée, mais sa pensée intime, et pour comprendre Ibsen lui-même, cet être complexe et tourmenté, plein de contradictions, qui avait le goût de l'absolu et un sens aigu du relatif, le désir et une crainte presque maladive de l'action, et qui était un poète.

Parmi les livres de la dernière saison, en Norvège, le nouveau roman de M. Peter Egge paraît être celui qui a obtenu le plus grand succès, bien que la forme ne soit pas nouvelle. C'est, selon la formule ordinaire de l'auteur, un roman psychologique, où

l'on trouve ses qualités habituelles de finesse et de clarté, en même temps que sa vigueur. L'action se passe **Chez Vincent Ost**, riche négociant appartenant à une vieille famille de Trondhjem qui a des velléités littéraires. Il a même publié, sous un pseudonyme, un ou deux volumes de nouvelles passables, et il en est fort vaniteux. Célibataire, et ayant perdu la parente qui s'occupait de sa grande maison, il prend une gouvernante, une jeune fille instruite, qui aurait bien voulu se marier, mais commence à craindre qu'il soit bientôt trop tard. Elle a débuté comme actrice, avec talent, mais n'a pas jugé son talent suffisant pour continuer. Voilà donc ces deux êtres si différents en présence, tous les jours. Par l'âge, l'éducation, ils feraient un ménage très bien assorti. Ils se comportent d'abord avec réserve, ils s'observent mutuellement. Vincent Ost se sent de plus en plus attaché à sa gouvernante, bien que, visiblement, elle n'admire pas ses œuvres, et, un jour, il lui demande sa main. Pour elle, ce serait un mariage de raison très avantageux, avec un homme dont elle apprécie les qualités, mais vers qui elle n'est pas attirée. Elle hésite, ajourne sa réponse. Alors la situation se tend, et le long tête-à-tête aboutit à une brouille et au renvoi. Et la jeune fille agrée la demande d'un ami de Vincent Ost, qui vient, au bon moment, lui offrir une union affectueuse. C'est tout de même le renoncement à l'amour.

Cette histoire, qui risquait d'être grise et monotone, est relevée par quelques scènes plus brillantes et mouvementées. Mais M. Peter Egge l'a racontée très simplement, comme toujours, avec son réalisme pénétrant et probe. Dans son roman précédent, *Hansine Solstad*, il avait traité de la même manière une histoire où il nous faisait passer du milieu paysan au milieu des artisans et négociants de la ville. Ce livre est sans doute plein de souvenirs personnels, et, outre sa valeur comme étude psychologique, il présente cet intérêt de nous faire comprendre le caractère du peuple norvégien, et surtout des paysans norvégiens, si particuliers. J'ai publié dans l'*Avenir* une traduction de *Hansine Solstad*, qui paraîtra bientôt chez Stock.

Les traductions d'œuvres scandinaves sont d'ailleurs devenues beaucoup plus fréquentes depuis quelque temps. Voici **La Faim**, de Knut Hamsun, traduit par M. George Sautreau. Une traduction en avait déja paru autrefois, et Mirbeau avait écrit

sur cet ouvrage un article enthousiaste que le nouveau traducteur a bien fait de reproduire. Georg Brandes, lorsque parut *la Faim*, loua fort le livre du jeune auteur, mais trouva qu'il se répétait trop. A quoi Hamsun répondit que c'était précisément ce qu'il fallait et ce qui faisait le mérite de l'ouvrage, et il rompit avec le critique. Le fait est qu'il était paradoxal de rendre attachant un récit aussi monotone et morne. M. Sautreau avait déjà traduit de Hamsun *Un voyageur joue en sourdine*, et il faut espérer qu'il continuera, si difficile que ce soit, à donner en français les œuvres du grand prosateur lyrique norvégien.

Je ne peux que mentionner *les Tentations de Nils Brosme*, de Hans E. Kinck, traduit par M. Gaston Jollivet, puisque M. Jean Lescoffier en a déjà donné un compte rendu à cette place.

De Johan Bojer a paru l'année dernière **Les Emigrants**, roman du défrichement de la prairie américaine par les paysans norvégiens. Avec *le dernier Viking*, qui l'a précédé, ce livre marque un changement dans la manière de Bojer. Ces deux ouvrages ont le caractère épique, et tous les deux ont des scènes grandioses d'un genre bien rare dans la littérature moderne. L'œuvre de Bojer était déjà très diverse. Il s'est annexé un nouveau champ et ces deux épopées compteront parmi ses meilleurs livres. Elles ont sans doute contribué à hâter la publication de ses œuvres complètes, qui vient de commencer en Norvège. A cette occasion, j'ai publié à Oslo un petit volume sur l'ensemble de la production de **Johan Bojer**.

De Mme Sigrid Undset on ne pouvait traduire, si grand qu'ait été le succès de cet ouvrage, les trois gros volumes de *Kristin, fille de Lavrans*, qui donnent un fidèle tableau de la vie norvégienne vers la fin du moyen âge. On a publié en français un volume qui comprend deux nouvelles, **L'âge heureux suivi de Simonsen** : histoire d'une jeune actrice qui, mariée, renonce au théâtre, non sans regret, et histoire d'un pauvre petit employé. Ces deux récits très différents sont bien choisis, et aussi caractéristiques de la manière de l'auteur que peuvent l'être des histoires aussi ramassées.

Deux nouvelles d'Andreas Haukland ont de même été réunies sous le titre **Vertige**, avec un avant-propos de Johan Bojer. Haukland peint la mer, les forêts et les « fantastiques nuits blondes » de l'extrême-nord, où le fantastique pénètre les paysans et

les forestiers, qu'inquiète, en outre, la sorcellerie des Lapons. « Le délire des neiges » raconte le conflit entre l'amour et l'amitié chez ces êtres simples et silencieux. C'est un beau récit.

Tous ces auteurs, dont je viens de mentionner rapidement des traductions, sont norvégiens, et tous sont des écrivains qui méritent d'être connus. Il est curieux que le nombre des traductions du danois que j'ai reçues soit, par contre, très restreint. Il est vrai que la littérature danoise n'offrirait pas, actuellement, matière aussi abondante aux traducteurs que la norvégienne. Mais elle compte des écrivains qui devraient être connus ici, comme Henrik Pontoppidan, de qui je ne crois pas que rien ait jamais été traduit en français, et Johannes V. Jensen dont au moins un roman, *Madame d'Ora*, a été traduit il y a longtemps, mais ce n'était pas un de ses meilleurs livres. Il est question d'organiser le choix des livres à traduire et le choix des traducteurs. L'un et l'autre seraient hautement désirables, mais les difficultés sont grandes. On finira bien par y arriver tout de même, si les traductions continuent à se multiplier comme en ce moment.

Parmi les écrivains danois, le seul dont les œuvres sont presque entièrement traduites (par Jacques de Coussange) est Johannes Jœrgensen, poète et fondateur de la revue symboliste *Taarnet*, en réaction contre le « brandésianisme » alors triomphant, et qui s'est converti peu après au catholicisme. Le premier volume de **Le pèlerinage de ma vie** contient l'histoire de cette conversion, où la curieuse figure de Mogens Ballin, Juif converti après avoir fréquenté les milieux symbolistes français, joue un rôle assez important. C'est un ouvrage intéressant pour l'histoire littéraire danoise vers 1893, et surtout c'est un document psychologique curieux.

Mémento. — Le peintre danois J. F. Willumsen a publié en français *La Jeunesse du peintre El Greco* (chez Crès, deux forts volumes, gr. in-8o). Bien que cet ouvrage ne rentre pas dans ma rubrique, je peux bien signaler ici cette étude si fortement documentée, où l'histoire de la formation artistique du Greco est, on peut dire, révélée.

Le *Baudelaire*, de Christian Rimestad, est une étude approfondie du poète, particulièrement de sa technique, des influences qu'il a subies, et de celle qu'il a exercée jusqu'à nos jours. C'est un livre qui devrait être publié en français.

Un « Institut de civilisation comparée » a été fondé à Oslo et a déjà publié de nombreux ouvrages sur le folk-lore, l'archéologie, etc., de tous

les pays. Mais les pays scandinaves tiennent naturellement une bonne place dans la série de ces publications, et leur étude est particulièrement intéressante parce que leur préhistoire, étant relativement récente et contemporaine d'un temps pleinement historique pour d'autres peuples avec lesquels ils avaient quelques relations, peut être un peu mieux connue. Je ne peux que signaler l'excellente *Préhistoire de la Norvège* de Haakon Shetelig, qui a paru en français, *le Peuple norvégien aux anciens temps*, de A. W. Brœgger, *Propriétés familiales et sanctuaires*, de Magnus Olsen, les *Œuvres complètes* du grand folkloriste Moltke Moe, et un recueil de *Contes lapons*.

P. G. LA CHESNAIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

R. Desjardins : *Avec les Sénégalais, par delà l'Euphrate*, Calmann-Lévy. — G. Demartial : *L'Evangile du Quai d'Orsay*, A. Delpeuch. — Mémento.

Le volume de M. R. Desjardins : *Avec les Sénégalais, par delà l'Euphrate*, se rapporte à la dernière période de la guerre qui se poursuivit en Orient, bien que la paix fût faite en France et Allemagne. On assiste au départ d'un contingent de troupes envoyées en Mésopotamie et dont tout un régiment, 2.000 h., est entassé dans un paquebot qui gagne Mersine, où a lieu le débarquement.

Le récit de M. R. Desjardins, un des officiers chargés de la popote, est intéressant, parfois gouailleur. Dès le débarquement à Mersine, il indique que les boutiques sont gorgées de camelote allemande; dans les rues, on voit défiler de pauvres petites orphelines arméniennes qu'on a déguisées en boy-scouts avec un furieux mépris de la couleur locale.

En passant, le narrateur donne des anecdotes amusantes comme l'histoire des cochers, également arméniens, qui réclament des sommes exorbitantes aux soldats noirs, lesquels se débarrassent en faisant le simulacre de les fusiller, ce qui les fait s'évanouir de peur. Pour tenir cet immense territoire de Cilicie et de Haute-Mésopotamie, on n'a envoyé que trois régiments. Encore sur les trois régiments, un seul complet, tandis que les Anglais, que nous remplaçons, couvraient le pays par dizaines de mille et d'ailleurs étaient pourvus d'un matériel abondant et puissant. Mais, pour nous, c'est toujours la politique des « petits paquets » et le système des improvisations. Trois de nos batail-

16

lons sont déjà partis; l'un est à Adana, les deux autres dans la région de Killis et d'Aïntab. Celui de M. R. Desjardins doit occuper l'est de l'Euphrate. Quant au colonel, il doit prendre le commandement d'un cercle en Syrie.

On passe du côté de Tarsous, dans le Liban, où se trouvent encore d'énormes forteresses, construites autrefois par les Croisés pour la défense de la région.

On arrive enfin à Tell-Abiad, point limite de l'occupation française à l'est. De ce côté, il y a un poste avec quelques tirailleurs algériens et des spahis.

A Ourfa, il y avait douze compagnies anglaises et de l'artillerie ; nous les remplaçons par une compagnie squelette.

A la station de Tell-Abiad, on installe une petite garnison. Il y a là trois bâtiments avec un souk de terre battue et quelques huttes de mercantis arméniens, tandis que le village arabe se cache derrière des collines, à une lieue. Ourfa est du même côté, où se trouve dirigé l'auteur avec sa section et un faible détachement confié à sa garde. La ville arménienne a été détruite pendant les massacres de 1915. De tous les coins surgit une foule aux teints terreux, aux chairs blafardes et crevées de pustules.

Ici, on se trouve isolé, à 160 kil. d'une base militaire importante, près des tribus Kurdes. Ces tribus voisines sont puissantes. Le corps d'armée de Diarbékir n'est pas loin. Dans Ourfa même, il y a des centaines de gendarmes et un tas de démobilisés traînant leurs bottes. C'est dire que la situation des nôtres n'a rien de rassurant. On le comprend de suite. Les habitations dans cette région sont des cônes de terre, avec un âtre alimenté par des crottes de mouton, et dont la fumée s'échappe, ou ne s'échappe pas, par un trou de plafond.

Au passage, dans un des villages de la région, on donne des nouvelles des Anglais qui, eux, possèdent des aéroplanes, des canons et des auto-mitrailleuses, et pour un peu on nous compterait comme inexistants.

Mais c'est à Tell-Abiad que la petite troupe se trouve décidément tenir garnison sur la voie ferrée. On a des nouvelles défavorables du pays et on s'attend à une attaque ; aussi continue-t-on à faire des tranchées et à fortifier la station. Dans les environs, les Kurdes d'Arab-Punar ont démoli la ligne du chemin de fer de l'Euphrate, coupé les fils télégraphiques. Le pays

est d'ailleurs encombré de pillards, dans les villages proches. Bientôt ce sont les premiers coups de feu (24 janvier 1919). Nombreuses attaques de l'ennemi, qui ne devaient pas avoir de suite. Mais ici se placent des détails curieux, comme l'accaparement du mobilier des fonctionnaires turcs disparus.

L'isolement de la garnison au milieu de ce pays hostile devait durer de longs mois, tandis que les postes voisins tombaient, l'un après l'autre, aux mains de l'ennemi. Enfin, le colonel Andréa, en dépit de toutes les difficultés, réussit à constituer un groupe de 1.500 hommes, destiné à dégager la petite garnison, qui se trouvait en somme à plus de 250 kil. dans l'est. Partie de Djerablous, avec trois trains destinés à transporter les blessés et les fuyards arméniens, malgré trente ponts démolis, les tranchées de la voie comblés, les rails déboulonnés, l'expédition réussit. La garnison débloquée quitta alors Tell-Abiad et la poursuite turque commença. A Kull-Tépé, l'ennemi, appuyé par une bonne artillerie, espéra un instant détruire le convoi, qu'encombraient les réfugiés arméniens. Il fallut batailler à chaque pas. On retraitait par échelons. L'objet des Kemalistes était d'encercler les troupes dans les gorges sauvages de Karamnas. Ils pensaient massacrer la colonne comme il avait déjà été fait à Ourfa. On put enfin arriver à Arab-Punar. C'était presque la frontière des pays civilisés.

Le volume, qui donne nombre de détails sur la contrée, sa faune, ses aspects, ses populations, son climat plutôt désagréable, est intéressant à suivre. M. R. Desjardins a raconté une des expéditions les plus curieuses de la fin de la guerre. Cet ouvrage mérite d'être gardé à côté des diverses relations que nous avons déjà sur cette longue et douloureuse période qu'il nous a fallu traverser.

CHARLES MERKI.

§

M. Demartial, ancien chef de bureau dans un ministère français, est devenu l'avocat de l'Allemagne et de l'Autriche. Dans un livre intitulé : **La Guerre de 1914, l'Evangile du Quai d'Orsay**, il plaide une fois de plus pour elles et essaie de prouver « les falsifications des livres russe et français ». Il ne s'en tient même pas là : selon lui, les Allemands n'ont pas commis de falsifications, eux. « Le rapport au Reichstag est exact. On

n'y relève aucun mensonge. Il est même d'une rare franchise. » On sait que le Tsar avait proposé de soumettre l'objet du conflit à un arbitrage et que ce télégramme a été omis dans « le rapport au Reichstag » (appelé généralement Livre blanc). M. Demartial est cependant obligé dans ce cas à reconnaître « qu'on se trouve en face d'un faux par omission, analogue à ceux qui remplissent (*sic*) le Livre jaune », mais, ajoute-t-il, « l'Allemagne a bien fait de repousser la proposition du Tsar » (parce que la Russie mobilisait ; comme si la proposition du Tsar n'avait pas pour conséquence justement la démobilisation et l'armistice entre l'Autriche et la Serbie).

Un passage du livre montre combien est limitée la bonne foi de M. Demartial. Dans la *Revue de la Guerre mondiale* (II, 53 ; 1924), il a lu le passage suivant des *Izvestia* : « J'insistai sur la nécessité d'une mobilisation générale, bien que celle-ci fût un véritable défi vis-à-vis de l'Allemagne. » Ce texte est un abrégé de la déposition de Janushkevisch, le chef d'état-major de l'armée russe. Mais en regard M. Demartial trouvait les abrégés de la même déposition imprimés dans le *Rousskoie Slovo*, la *Retch* et les *B. Viedomosti* ; or, ils sont plus détaillés et si l'un d'eux (celui du *R. Slovo*) ne contient rien de correspondant, les deux autres donnent une autre version. Les *B. Viedomosti* ont noté : « Il était aussi manifeste qu'une mobilisation nous menaçait d'une déclaration de guerre par l'Allemagne » et la *Retch* : « Le souverain me disait qu'une mobilisation entraînerait une guerre de la Russie, non seulement contre l'Autriche, mais aussi contre l'Allemagne. » Ces deux textes, notés par des auditeurs qui ne s'étaient pas entendus, sont bien évidemment plus en situation dans la bouche de Janushkevitch que le résumé invraisemblable des *Izvestia*. M. Demartial, en les négligeant pour prendre le texte fautif, a commis *volontairement* la faute dont il accuse si injustement le Quai d'Orsay.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — Dans *Révolution et nouveautés de la Grande Guerre*, M. B. Cloche a voulu prouver que « les généraux et les officiers d'état-major qui y ont pris part ne ressemblaient en rien aux chefs du passé » ; le livre est une série de considérations enthousiastes, presque lyriques, étayées par des anecdotes plus ou moins exactes. — La *Dotation Carnegie pour la paix internationale* publie dans toutes les langues des

monographies sur l'*Histoire économique et sociale de la Guerre Mondiale*. La *Série française* vient de s'enrichir des travaux suivants, œuvres de spécialistes faisant autorité : *La Santé et le Travail des Femmes pendant la Guerre*, par M. Marcel Frois ; *La Lutte contre la Cherté par les Organisations privées*, par MM. Charles Gide et Daudé-Bancel ; *La Navigation intérieure en France pendant la Guerre*, par G. de Kerviler ; *Politique et Fonctionnement des Transports par Chemins de fer pendant la Guerre*, par Marcel Peschaud ; *L'Afrique du Nord pendant la Guerre*, par Augustin Bernard ; *Paris pendant la Guerre*, par Henri Sellier, A. Bruggeman et Marcel Poëte ; *Bourges pendant la Guerre*, par C. J. Gignoux ; *Marseille pendant la Guerre*, par P. Masson ; *Rouen pendant la Guerre*, par J. Levainville. — É. L.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Ed. Sarradin : *Carpeaux*. Avec 40 pl. h. t. en héliogravure ; Rieder 16 50

Aviation

Jacques Mortane : *La chevauchée des mers. Blériot, Garros. Lindberg*. Avec 22 photographies ; Baudinière. 9 »

Etnographie, Folklore

Suzanne Strowska : *Légendes polonaises* ; Bloud et Gay. 11 »

Histoire

Guglielmo Ferrero : *L'unité du monde* ; Kra. 11 25

Littérature

Bucoliques grecs : *Pseudo Théocrite, Morchos Bion, Divers*, texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand ; Belles-Lettres. « »

Cicéron : *Discours*, tome V : *Seconde action contre Verres. Livre IV* : *Les Œuvres d'art*, texte établi par Henri Bornecque et traduit par Gaston Rabaud ; Belles-Lettres. « »

Albert Chérel : *La famille française*, pages choisies de nos bons écrivains de 843 à 1924. *Le XXe siècle* ; Edit. Spes. 14 »

G. K. Chesterton : *Dickens*. (Coll. Vie des Hommes illustres.) Traduit de l'anglais par Achille Laurent et L. Martin-Dupont ; Nouv. Revue franç. 12 »

Ladislas Gara et Marcel Largeaud : *Anthologie des Conteurs hongrois d'aujourd'hui*. Notes bio-bibliographiques de Béla Pogany ; Rieder. 12 »

Paul Hazard : *La vie de Stendhal*. (Coll. Vies des Hommes illustres) ; Nouv. Revue franç. 12 »

René Lalou : *Panorama de la littérature anglaise contemporaine* : Kra 13 50

Maurice Martin du Gard : *De Sainte-Beuve à Fénelon* : *Henri Bremond* ; Kra. 15 »

P. Mégnin : *Histoires de chasses, histoires de chiens* ; L'Eleveur. 12 »

Jean Moréas : *Œuvre en prose*,

morceaux choisis. Préface d'André Thérive; Libr. Valois 25 »

Princesse Lucien Murat : *La vie amoureuse de la grande Catherine.* (Coll. Leurs amours) ; Flammarion. 9 »

Paul Odinot : *La première communion d'Abd el Kader*; Figuière. 10 »

Jean Plattard : *Etat présent des études rabelaisiennes* ; Belles-Lettres. « »

Germaine Ramos : *Nos amants.* Comment ils nous conquièrent. Comment ils nous prennent. Comment ils nous quittent; Figuière. 10 »

Sénèque : *Dialogue*, tome IV : *De la providence. De la constance du sage. De la tranquillité de l'âme. De l'oisiveté.* Texte établi et traduit par René Watz; Belles-Lettres. « »

Sénèque : *Tragédies*, tome II. *Pseudo-Sénèque* : *Octavie*, texte établi et traduit par Léon Hermann; Belles-Lettres. « »

Paul Souday : *André Gide*; Kra. 9 »

Paul Souday : *Marcel Proust*; Kra. 9 »

Paul Souday : *Paul Valéry*; Kra. 9 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Carlos Fischer : *En Alsace, la joie du retour*; Baudinière. 9 »

Comm. Gaston A. Furst : *De Versailles aux Experts*; Berger-Levrault. 32 »

Politique

Aristide Briand : *Paroles de paix*; Figuière. 6 75

Questions religieuses

Henri Barbusse : *Les Judas de Jésus*; Flammarion. 12 »

Roman

André Beucler : *L'amour automatique*; Edit. de France. 12 »

Jean Richard Bloch : *Les chasses de Renaut,* deuxième livre de contes; Nouv. Revue franç. 12 »

Eugène Curet : *Sous le tyran,* carnet d'Agrippa Molinas, officier d'académie, membre de plusieurs sociétés savantes d'Arlatan, 1895; Le Feu, Aix-en-Provence. « »

Jean Favery : *Théodore roi des îles,* roman mélanésien; Malfère, Amiens. 12 »

Jean de Granvilliers : *Quand les cœurs battaient trop vite.* Avec 90 dessins de Roger Prat; Tallandier. 10 »

Yves Le Febvre : *La Franque aux cheveux d'or*; Malfère, Amiens. 12 »

Camille Marbo : *A l'enseigne du griffon,* histoire de deux jeunes filles modernes; Albin Michel. 12 »

Henri Mazel : *Le choix d'un amant*; Albin Michel. 12 »

Ernest Pérochon : *Bernard l'ours et la torpédo camionnette*; Plon. 12 »

Charles Petit : *La Chinoise qui s'émancipe*; Edit. de France. 12 »

H. Quilgars : *Quiquengrogne fils de corsaires*; Imp. du Nouvelliste, Rennes. 7 50

Hugues Vauclerc : *Nuits changeantes*; Edit. Radot. 10 »

Sciences

Philippe Célérier : *La doctrine de l'Evolution.* Avec de nombr. illust.; Figuière. 20 »

Marie Goldsmith : *La psychologie comparée.* Avec 35 fig.; Costes. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Louis Payen. — Prix littéraires. — A propos d'une biographie de Maupassant. — Le cinquantenaire de l' « Assommoir ». — A propos de l'éditeur Baedeker. — Mathilde Serao et la France. — L'épitaphe de Désaugiers. — Madame Vachette. — Batteurs d'estrade. — Le Sottisier universel.

Mort de Louis Payen. — Le poète Louis Payen (Albert Liénart) est mort à Epinay, le 22 juillet dernier. Il était né à Alais, le 13 décembre 1875.

Il débuta dans les lettres à Montpellier en fondant (1898) une revue, *La Coupe*, qui publia des vers de Paul Valéry et de Vielé-Griffin et édita son premier ouvrage : *Vers la Vie*, un acte en prose. La même année, il faisait imprimer à Vienne, chez Breistchoff, un « épisode dramatique », *Tiphaine*, avec musique de Neuville.

Suivirent, en 1900 : *A l'Ombre du Portique*, poèmes; en 1903, *l'Ame des Choses*, un acte en vers, représenté au théâtre des Poètes ; en 1904, *l'Amour vole*, un acte en vers représenté au théâtre Victor-Hugo ; en 1905, un roman, *La Souillure* ; la même année ses poésies, *Les Voiles blanches*, paraissaient en un volume in-18, aux éditions du *Mercure de France* où parurent également *Le Collier des heures*, *Les Esclaves* et *Siséra*, une pièce biblique qu'il fit représenter aux Arènes de Nîmes (il fut un des animateurs des théâtres de plein air où plusieurs de ses autres pièces furent jouées avec succès). On lui doit aussi un livre de guerre, *Les Saisons rouges*, qu'il écrivit sur le front de Champagne.

Secrétaire de Catulle Mendès, il avait organisé au théâtre Victor-Hugo, puis aux Bouffes-Parisiens des matinées poétiques. Ces récitations furent reprises après la guerre par la Comédie-Française lorsqu'il en devint secrétaire général.

Son art l'a fait classer parmi les poètes de la Renaissance latine, tels que Signoret, Gasquet, Souchon et Larguier. — Cet art a la noblesse d'un marbre antique, d'une statue brisée, disait Apollinaire parlant de Louis Payen, dans une conférence faite aux Indépendants, en 1908. — L. DX.

§

Prix littéraires. — Le prix littéraire des Alpes françaises, d'une valeur de 2.000 francs, fondé par le *Petit Dauphinois*, a été décerné à M. Albéric Cahuet pour son roman *Les Amants du Lac*.

§

A propos d'une biographie de Maupassant.

Cher Directeur,

Vous avez publié dans le *Mercure de France* du 15 juin dernier,

adressée à M. Henry-D. Davray, une lettre de Mr Robert H. Sherard dans laquelle ce dernier affirme, entre autres choses, qu'il n'a « jamais entendu parler de M. Perrée, ni de son article dans le *Temps* de 1902 ».

Cette affirmation a été répétée par Mr Sherard dans une lettre adressée aux éditions Crès, pour protester contre un article de M. Léon Deffoux, paru dans *Vient de Paraître* en mars dernier.

Par exemple, atteste Mr Sherard, pour la vie et la malemort d'Adrienne Legay, dite Boule de Suif, j'ignorais complètement et le nom de M. Edouard (*sic*) Perrée et son article sur Boule de Suif dans le *Temps* du 6 octobre 1902.

En terminant cette lettre, Mr Sherard soutient qu' « un biographe surtout et par la force des choses doit s'inspirer de Molière et prendre son bien où il le trouve. *Et nunc erudimini !* »

Nous avons suivi le conseil latin, et, instruits maintenant, nous pensons qu'il est juste de ne pas garder pour nous seuls notre science. Il nous suffira de quelques citations empruntées à un correspondant qui n'est autre justement que M. Edmond Perrée, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, qui nous écrit :

Mr Robert Harborough Sherard dit qu'il n'avait jamais entendu parler de moi ni de mon article du *Temps*. Or, je sais que mon nom lui fut indiqué par divers amis auxquels il s'était adressé, lors de son passage à Rouen, pour se documenter sur Maupassant. Qu'il l'ait oublié, cela m'étonne ; mais ce qui est plus étrange, c'est que cet article, dont il « n'avait jamais entendu parler », il l'ait suivi pas à pas dans son récit de la vie de Boule de Suif, *enchaîné exactement comme le mien* et dont il a traduit mot à mot les passages essentiels, ainsi qu'en témoigne le rapprochement des textes.

ARTICLE DU « TEMPS » (1902)	BIOGRAPHIE SHERARD (1926)
... elle était venue à Rouen tenter la fortune. A vingt ans on la voit maîtresse d'un officier de cavalerie qu'elle quitte bientôt pour un négociant en rouenneries.	So when she was about twenty years old she went up to Rouen to try her fortune... she is first heard of as the mistress of a cavalry officer (page 6). (Aussi lorsqu'elle eut environ vingt ans, elle alla à Rouen tenter la fortune... on la voit d'abord la maîtresse d'un officier de cavalerie.) ... the association of Adrienne with the cavalry officer lasted only a short time, and « la fille » Legay is next seen as the « bonne amie » of a wealthy merchant of Rouen coton goods (page 7). (La liaison d'Adrienne avec l'officier de cavalerie ne dura que peu de temps et la « fille Legay » est vue ensuite comme la « bonne amie » d'un opu-

lent marchand de cotonnades de Rouen.)

Adrienne avait un bon cœur.

... every one admitted that she had a good heart (page 8).

(... chacun admettait qu'elle avait un bon cœur.)

Cela lui fournissait même l'occasion de servir les camarades du mobilisé, en se chargeant de rapporter de vive voix à leurs familles les nouvelles qu'ils lui confiaient.

... to bring to them news of their absent (page 8).

(... pour leur apporter des nouvelles de leurs absents.)

A l'annonce que le prince héritier Frédéric-Guillaume se proposait de faire une entrée solennelle dans la ville, nombre d'habitants avaient arboré des drapeaux noirs et des tentures de deuil à leurs fenêtres. Cette manifestation fut le prétexte d'un placard que les Allemands affichèrent sur tous les murs.

When it had been announced that Prince Frederick William proposed to make a solemn and triumphal entry into the Norman city, many of the burghers hung out black flags and funeral draperies from their windows (page 11).

(Quand il fut annoncé que le prince Frédéric Guillaume se proposait de faire une solennelle et triomphale entrée dans la cité normande, nombre de bourgeois suspendirent des drapeaux noirs et des draperies funéraires à leurs fenêtres.)

Le résultat de cette menace fut d'entraîner ceux qui hésitaient, Adrienne Legay comme les autres. Elle possédait un vieux châle noir, elle en fit un emblème. La réponse ne tarda pas. Le jour même elle recevait douze soldats à loger. Mais son parti fut vite pris... elle mit la clef sous la porte et changea de logis.

Von Burg's communication piqued every one who so far had hesitated (page 12).

(La communication de Von Burg irrita tous ceux qui avaient jusqu'ici hésité.).

... of an old black shawl she made a banner..... to receive twelve German soldiers. Adrienne locks the door, pushes the key under it, and finds another lodging (page 12).

(... d'un vieux châle noir elle fit une bannière... à recevoir douze soldats allemands. Adrienne ferme la porte, pousse la clef dessous, et trouve un autre logis.)

Les jours de vacances elle le conduit à la promenade, aux concerts, au théâtre où il assiste au spectacle dans sa loge, à telle enseigne que beaucoup les prennent pour la mère et le fils.

When he had leave, she used to take him to theatres and concerts. Everybody in Rouen thought he was her little boy... When he had grown up. Adrienne gets him a good job in the office of a spinning concern. The post

L'enfant a grandi, ses études sont

terminées, Adrienne lui fait obtenir un emploi dans les bureaux d'industriels exploitant un tissage mécanique dans la banlieue de Rouen, les frères D... Les appointements de début sont faibles, l'employé a souvent recours au porte-monnaie de sa protectrice ; celle-ci donne sans lésiner.

is a good one in the matter of prospects, but the pay is small and the young man has constantly to apply to Madame Legay for supplements (page 13).

(Quand il avait congé, elle l'emmenait au théâtre et au concert. Tout le monde à Rouen pense qu'il est son fils... Quand il fut grand, Adrienne lui obtint un bon emploi dans les bureaux d'un tissage. Le poste est bon en ce qui concerne l'avenir, mais le salaire est petit et le jeune homme doit constamment recourir à Mme Legay pour des suppléments.)

Cependant, il atteint sa vingtième année. On réclame des papiers en règle pour l'inscrire sur les listes du tirage au sort. Le jeune homme qui, jusqu'à ce moment, ne s'était guère soucié de sa situation légale, exige des explications. Il a vite décidé : Adrienne pourrait compromettre son avenir, il rompt avec elle. Il rejoint, sans lui apprendre où il va, le régiment auquel il est affecté. Son temps de service militaire accompli, il se marie, et elle ne sera informée du mariage que par les rapports d'étrangers. Elle lui écrit, il jette les lettres. Elle ne le reverra plus, il ne se souviendra plus d'elle lorsque, plus tard, elle sera plongée dans la plus noire détresse.

When the hour comes that he must have his « papers » and establish his identity... for the military authorities and the conscription lottery, he discovers that Legay is not his mother. He comes to the rapid conclusion that any further association with a woman of no morality... cannot but be prejudicial to his interests, will compromise him. So he goes off to his garnison without letting her know where he is... After leaving the service, he gets married. Adrienne only casually hears of his marriage through strangers... she writes to him... He leaves her letters unanswered.

... He seems to have known of her whereabouts when she was in deep misery (page 14).

(Quand l'heure vint où il lui fallut des papiers et établir son identité pour les autorités militaires et le tirage au sort, il découvre que Legay n'est pas sa mère... Il en vient à la rapide conclusion que de plus longs rapports avec une femme sans moralité... ne peuvent que porter préjudice à ses intérêts, le compromettront. Aussi part-il à sa garnison sans lui laisser savoir où il est... Après son service il se marie. Adrienne n'apprend son mariage que par hasard, par des étran-

gers.... Elle lui écrit... Il laisse ses lettres sans réponse...

... Il semble avoir su ce qu'elle était devenue quand elle se trouva dans la plus profonde misère.)

Adrienne acheta alors un petit café dans cette rue Nationale, au bas de laquelle Flaubert fixe les rendez-vous de Mme Bovary avec l'étudiant en droit Léon. La commerçante improvisée ne réussit guère. Au bout de quelques mois, les meubles, les toilettes, les bijoux, tout fut saisi et vendu ; c'était le commencement de la débâcle.

She takes over a small café at the bottom of the rue Nationale, the very café where Flaubert makes Madame Bovary... keep tryst with the puny Léon... Adrienne soon fails ; everything she possesses, furniture, toilettes, jewels are seized and sold (page 16).

(Elle achète un petit café au bas de la rue Nationale, le café même où Flaubert place les rendez-vous de Madame Bovary avec le chétif Léon... Adrienne ne réussit pas; tout ce qu'elle possède, meubles, toilettes, bijoux sont saisis et vendus...)

Est-il nécessaire de pousser plus avant cette confrontation de textes? N'est-ce pas suffisant pour jeter les doutes les plus sérieux sur l'affirmation réitérée de Mr Sherard qu'il n'a pas connu l'article de M. Perrée? Sans doute, dans le dernier passage, il précise à faux que le café acheté par Adrienne Legay est justement celui où eurent lieu les rendez-vous de Mme Bovary avec l'étudiant Léon, et comme il est peu probable qu'il ait mal traduit, sans doute a-t-il voulu paraître bien renseigné.

Notre démonstration se trouve singulièrement renforcée par les constatations suivantes :

1° Mr Sherard ne dit *rien* de plus que ce qu'a écrit M. Edmond Perrée ;

2° Les faits, dans le chapitre du livre de Mr Sherard, sont enchaînés *exactement* dans l'ordre qu'a suivi M. Perrée.

En outre, Mr Sherard donne, comme M. Perrée, la proclamation de la commandanture allemande, qui ne se rattache qu'incidemment à l'histoire de Boule de Suif, mais il serait probablement fort embarrassé de dire où il en a eu le texte.

Enfin, Mr Sherard n'a pas dit en quel cimetière de Rouen Boule de Suif est inhumée ni l'abandon de sa tombe. Serait-ce parce que le *Temps* a coupé l'alinéa où M. Perrée y faisait allusion?

Mr Sherard a menacé M. Albalat des foudres de son solicitor. Il est parti en guerre contre nous parce que nous avons déclaré que « la mémoire de Maupassant n'a rien à gagner à cette biographie confuse, incohérente parfois, où demeurent trop de lacunes et de fautes de goût »

et qu'il est préférable « de se reporter, pour bien connaître l'auteur de Bel-Ami », à des livres qui ont une réelle valeur documentaire. Ses vitupérations ont fait long feu et leur seul résultat appréciable aura été de montrer que Mr Sherard a la mémoire courte quand il s'agit de ses emprunts.

Nous laisserons à M. Edmond Perrée le soin de conclure :

« M. Albert Lumbroso, dans ses *Souvenirs sur Maupassant*, MM. Léon Deffoux et Emile Zavie, dans *Le Groupe de Médan*, ont bien voulu m'honorer d'une citation : Mr Sherard a jugé plus profitable, pour lui, de s'attribuer le mérite de la recherche de renseignements qu'il n'eut que le mal de traduire. Il me permettra cependant de constater que si, comme il le dit à la page 16 de sa composition, *a good heart is no equipment for business success in any town, and least of all in a town in Normandy* (un bon cœur n'est pas un équipement pour réussir en affaires dans aucune ville, et moins que partout dans une ville de Normandie), il est incontestablement mieux *équipé* que ne l'avait été Boule de Suif, pour les *business*. »

Croyez bien, cher Directeur, à nos sentiments les meilleurs.

HENRY-D. DAVRAY.

LÉON DEFFOUX.

§

Le cinquantenaire de l'« Assommoir ». — Exactement il aurait dû être mentionné en mars dernier, voire en février, puisque, par une anomalie assez bizarre, la *Bibliographie de la France* du 24 février 1877, annonça la publication de la 5e édition un mois avant la mise en vente de l'édition originale.

Cette édition originale elle-même ne l'était qu'en partie, ce qui avait paru de l'*Assommoir* dans le *Bien public* ayant déjà fait, l'année précédente, comme il a été dit ici-même (1), l'objet d'un tirage à part non mis dans le commerce (*Bibliographie de la France*, 8 juillet 1876).

Le *Bien public*, sur les réclamations, qui semblent aujourd'hui puériles, d'un certain nombre de ses lecteurs, avait suspendu la publication de son feuilleton. *La République des lettres*, dirigée par Catulle Mendès, la reprit et l'acheva. Puis, sous deux couvertures différentes, le roman parut en librairie chez G. Charpentier.

Etant donné la part prise par la revue de Mendès dans la publication et la diffusion de l'œuvre de Zola, on n'y lit pas sans surprise cette déclaration, de quelques semaines postérieure, sous la date du 23 janvier 1877 :

Un fait dénué d'importance, mais qu'il faut noter cependant. Dans une conférence à la salle du boulevard des Capucines, M. Léon Hennique, un jeune

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er novembre 1926, p. 764.

écrivain qui a été notre collaborateur, proclame d'une façon assez inattendue que l'idéal est une fadaise, et que l'*Assommoir* d'Emile Zola est supérieur à *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo : le tout avec une assurance qu'excuse sans doute, mais que n'autorise pas, l'enthousiaste ferveur d'un très récent néophytisme. Les louanges de cette espèce sont-elles agréables à Emile Zola ? Il est permis d'en douter. Pour nous, nous serons nets : *La République des lettres* a repris la publication de l'*Assommoir*, qu'aucun journal n'eût osé achever ; ce roman, calomnié, dénoncé, elle l'a publié intégralement, sachant à quoi elle s'exposait, et résignée d'avance aux criailleries. Pourquoi *La République des lettres* a-t-elle agi de la sorte ? parce que l'*Assommoir* lui paraissait un roman très nouveau, très hardi, très extraordinaire — exceptionnel en un mot, même dans l'œuvre de son auteur, — choquant, il est vrai, pour quelques-uns, mais rachetant certaines violences par la réussite de l'effort littéraire, et l'évidente puissance de son auteur. M. Emile Zola n'est pas de ceux qu'il faut chicaner sur tel ou tel détail, sur telle ou telle expression ; c'est un homme tout d'une pièce, il faut le prendre, ou le laiseser ; *La République des lettres* a été heureuse de le prendre, et le remercie ici de sa précieuse collaboration. — Mais *La République des lettres*, avant toute chose, honore, admire, défend et défendra la beauté, le rêve, l'art magnifique et pur, l'idéal en un mot et par conséquent celui en qui, de nos jours, ils se manifestent le plus glorieusement, — c'est de ce passé-là que doit naître l'avenir ! — et précisément parce qu'elle a publié l'*Assommoir*, précisément parce que M. Léon Hennique a été l'un de ses collaborateurs, qu'elle doit protester contre des théories et des assimilations dont elle n'entend pas porter la responsabilité.

J. P.

Sous les initiales de son pseudonyme J. P., Catulle Mendès a trop tenu à dire que Léon Hennique avait été le collaborateur de *La République des lettres*. Evidement, il ne l'était plus, et il y aurait eu élégance à ne pas autant insister. Un peu galimatias et rappelant les boniments électoraux, cette déclaration du directeur de *La République des lettres* : il s'y glisse même un certain « néophytisme » dont pourrait se montrer jalouse la tribune du Palais-Bourbon. Mieux vaut relire l'*Assommoir* et cet *Accident de M. Hébert* où s'affirmait l'originalité de M. Léon Hennique. — PIERRE DUFAY.

§

A propos de l'éditeur Baedeker. — Le *Temps* du 17 juillet, sous la signature R. R. a publié un intéressant article, *Le petit Livre du Voyageur*, où il est questton des « guide » rouges, ou bleus que le touriste moderne emporte dans ses voyages.

La maison d'édition qui les répand à travers le monde (il s'agit des livres rouges) vient de célébrer ces jours-ci son centenaire à Leipzig, écrit R. R. Voilà donc juste un siècle que le premier guide de ce genre a fait son apparition.

Ces lignes contiennent quelques inexactitudes que, simplement, pour rendre hommage à la vérité, il nous est possible de rectifier Les Bädeker,

dont le nom équivaut à Botticher et autres analogues (qui signifient tonnelier), sont une famille d'origine rhénane ou devenue rhénane depuis très longtemps. Le fondateur de la librairie, Karl, vivait non à Leipzig, mais à Coblence : la maison de la Rheinstrasse existe toujours, devenue librairie Meinardus. Ce n'est que lorsqu'elle eut pris de l'importance qu'elle se transporta à Leipzig. L'une des premières publications de K. Bädeker fut la *Notice biographique* de K. Ries et Wegeler, sur Beethoven, parue en 1838, à Coblence.

Quant aux guides qui ont rendu célèbre universellement le nom du petit éditeur rhénan, ils ne parurent, ni il y a un siècle, ni sous la forme qu'il ont prise avec le temps. Le premier (dont on peut trouver un exemplaire à la Bibliothèque nationale) est un guide du Rhin (*Der Rhein*), paru en 1848 seulement, sous une forme bien plus littéraire que les guides actuels : on y lit notamment un grand nombre de poésies, de citations d'historiens relatives aux lieux décrits par le voyageur. Dans la préface, Bädeker a expliqué comment l'idée lui vint, avec des amis, de rédiger ce premier volume, appelé à être suivi de tant d'autres. La description de l'Allemagne suivit bientôt. En 1859 parut le *Guide en Belgique et Hollande* ; en 1865, le *Guide à Paris*, etc. Peu à peu, ces ouvrages, inspirés peut-être aussi de notre Joanne, dont le premier *Itinéraire descriptif de la Suisse*, etc., parut en 1841, prirent la forme qui en a fait la fortune... et celle de la maison aujourd'hui centenaire. — J.-G. P.

§

Mathilde Serao et la France. — La romancière Mathilde Serao, qui est morte à Naples, le 25 juillet dernier, à l'âge de 71 ans, avait du moins le mérite de ne pas cacher ses sentiments francophobes. Elle mena ouvertement campagne contre la France en Italie à l'époque où Gabriel d'Annunzio prêchait l'intervention, et certains de nos compatriotes n'ont pas oublié l'incident suivant.

Lors de la conférence franco-italienne de 1915, à la villa d'Este, Mme Mathilde Serao se trouvait à cet hôtel.

Elle partit ostensiblement pour ne pas se rencontrer, dit-elle, avec des Français.

§

L'épitaphe de Désaugiers. — Les derniers représentants du « Caveau » ont commémoré, le 9 août dernier, le centième anniversaire funèbre de Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers, vaudevilliste et auteur d'innombrables chansons, dont la plus célèbre est *M. et Mme Denis.*

Désaugiers —que Lamartine appelle dans son *Cours de Littérature* : « Cet Anacréon de Paris » — repose, avec sa femme et sa petite-fille, au Père-Lachaise, à l'angle du chemin de la Citerne, 24e division.

Son tombeau, un joli monument de style grec, est signé de « Dubuc, sculpteur et marbrier du roi ». Un médaillon gravé dans la pierre le représente de profil, les cheveux frisés et l'air jovial. Il est encadré par une couronne de lauriers et de lis, qui supporte une croix de la Légion d'honneur. Au-dessus, cette inscription : *A Désaugiers, ses amis.*

Pourquoi n'avoir pas mis l'épitaphe qu'il avait composée lui-même entre deux crises de coliques néphrétiques, l'affection qui devait l'emporter ?

> Ci-gît, hélas ! sous cette pierre
> Un bon vivant mort de la pierre.
> Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
> Ne va pas me jeter la pierre.

Elle est plaisante comme son auteur, cette épitaphe. « Le Caveau » devrait bien enrichir l'épitaphier du Père-Lachaise en la faisant graver, suivant le vœu de Désaugiers, sur sa tombe. — L. DX.

§

Madame Vachette. — Le Café Vachette eut sa période de célébrité au Quartier Latin, et le *Mercure de France* a eu plus d'une fois l'occasion d'en parler, en raison des hommes de lettres qui le fréquentaient et des groupements littéraires qui y tenaient leurs assises. Le café a disparu un peu avant la guerre et a été remplacé par une banque.

Nous recevons d'un de nos abonnés les renseignements suivants sur la mort de Mme Vachette.

Mme Vachette, devenue veuve, s'était retirée à La Charité-sur-Loire, où elle est morte le 22 juin, âgée de 84 ans.

Elle était née à Lézinnes, dans l'Yonne, et ses prénoms étaient aussi poétiques que son nom l'était peu. Elle s'appelait Célina-Maria-Clémentine Larfouillat.

C'était une petite vieille, demeurée accorte et pimpante, coiffée toujours d'un filet enrubanné.

Elle aimait évoquer les beaux jours où les littérateurs en renom fréquentaient son établissement. Elle parlait d'eux avec un orgueil qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

Ses moyens d'existence étaient plutôt limités ; elle n'a cependant pas été malheureuse, ayant été recueillie par une famille bienfaisante qui a pris soin d'elle jusqu'à la fin et lui a fait faire de convenables funérailles.

Sa mort, ajoute notre correspondant, rappellera peut-être son souvenir à quelques anciens habitués du Café Vachette.

§

Batteurs d'estrade. — M. Noël de Guy dans l'*Océanide*, — *Mercure de France*, n° 698, page 385, ligne 5, — parle des vociférations

« des batteurs d'estrade », pour forains, bateleurs saltimbanques... L'expression battre l'estrade (courir la campagne, les routes, aller à la découverte), qui s'applique au rôle des éclaireurs détachés de l'armée pour la reconnaissance du terrain ou de l'ennemi, peut-elle être détournée à ce point de son sens primitif ? — Dr E. B.

§

Le Sottisier universel.

L'atelier était presque vide. Dans un coin une énorme tête du Père éternel, qui était trois fois grandeur nature... — EDMOND JALOUX, *Œuvres Libres*, n° 63, p. 59.

Brigitte s'est enveloppée d'un peignoir qui est une pure merveille et où l'on voit des jongleurs chinois danser sur des cordes tendues entre des palmiers et des ananas. — LOUIS-LÉON MARTIN, *Œuvres Libres*, n° 63, p. 275.

L'hôtel Pimodan... put être loué par le peintre Boissard qui vivait dans ces appartements princiers et s'enorgueillissait de posséder dans sa chambre à coucher un piano peint tout entier de la main de Watteau. — JULES BERTAUT, *Le Temps*, 27 juin.

AU CONGRÈS DE LA C. G. T. — Le premier vote émis par le Congrès de la C. G. T. a marqué l'écrasement des adversaires de M. Jouhaux et de ses amis. — *Le Petit Journal*, 29 juillet.

Il était donc légitime que ce prélèvement de l'Etat sur les rééditions d'ouvrages classiques passât bientôt à 10, puis 25, puis 50, puis 70 p. 100... Si bien que l'Etat, seul héritier des œuvres de l'esprit, put enfin toucher 100 p. 100 sur les rééditions des grands livres du temps passé. — MARCEL BOULENGER, *Le Figaro*, 3 juillet.

Adroite et vive, Hélène Campinchi tenait le volant, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, et parfois d'aucune. — PIERRE LOEVEL, *La Vie judiciaire*, 10 juillet.

L'important est que le dindon puisse continuer à se pavaner... tel le cocu magnifique de Courteline qui traitait de « poires » ceux qui venaient lui parler de ses mirobolantes infortunes. — *L'Action Française*, 19 juillet.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

La dernière quinzaine s'est écoulée de façon fort calme, une balance assez exacte tant établie entre les offres et les demandes. D'ailleurs, les engagements nouveaux t fonctionné au ralenti, une orientation à la hausse comme à la baisse paraissant au us grand nombre bien difficile à discerner, quand on veut faire état des motifs qui urraient entraîner le marché vers l'un ou l'autre de ces pôles. Et puis, la Bourse, qui epuis plusieurs mois s'était habituée à voir le franc figé dans une immobilité presque bsolue, s'est légèrement émue en voyant la livre sterling s'avancer à 124,10 ; cette motion fut éphémère et se dissipa entièrement, dès que la Banque de France eut fait voir qu'elle était prête à céder des devises appréciées. En somme, l'hypothèse la plus robable est que la stabilité de fait se prolongera au cours des prochains mois, et qu'à éfaut d'une campagne de hausse, c'est au moins la fermeté qui est appelée à prédominer durant la période estivale.

Le chiffre officiel communiqué par le ministre des Finances, relatif à l'emprunt qui a ris fin le 23 juillet, est de 4 milliards 590 millions de francs ; si l'on considère que es deux tiers des souscriptions ont été effectuées en numéraire et un tiers seulement en ons de la Défense Nationale, ce résultat est satisfaisant. Nos rentes, après des séances ndécises, se sont montrées plus résistantes ; notons toutefois la régression de l'emprunt 6 o/o 1927 qui, pour la première fois, est descendu au-dessous de son prix d'émission. On a recherché les Bons du Trésor rendus avantageux du fait des dernières consolidations qui en réduisent le nombre ; les obligations du Crédit National se sont montrées très résistantes. Aux fonds étrangers, les emprunts russes furent négligés en l'absence d'événements susceptibles de se répercuter sur leurs cours ; le marché des Rentes Ottomanes fut au contraire fort animé, la conférence entre le gouvernement turc et les représentants des porteurs étant parvenue à un accord de principe sur le règlement de la dette.

La plus grande partie des progrès réalisés par le groupe de nos grandes banques s'est maintenue, bien que les échanges se soient ralentis ; hausse de la Société Générale à 1120, un peu de mollesse sur le Crédit Lyonnais à 2675, fermeté de la Banque de l'Indo-Chine et du Crédit foncier de France. Peu de variations dans le compartiment des banques étrangères. Sous l'effet de réalisation, nos grands réseaux de chemins de fer se sont repliés, abandonnant une partie de leur récente avance. Les valeurs de charbonnages, dont l'avance avait été trop rapide, furent ramenées en arrière, celles de transports souvent inchangées. Toujours très bonnes dispositions des affaires de gaz et des valeurs textiles qui clôturent en progrès. Meilleure tendance des valeurs métallurgiques et de mines, reprise des principaux métaux.

Les pétrolifères ne parviennent pas à retrouver leur élan passé et s'enlisent dans les mêmes cours ou plus bas. Valeurs de caoutchouc très irrégulières, en conséquence des polémiques engagées entre fervents et détracteurs du plan Stewenson. Bonnes dispositions des valeurs coloniales françaises et de produits chimiques, où l'on relève l'importante reprise de Bozel Maletra.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.